FEUILLETON  DU GLANEUR.

LA CHAPELLE GOTHIQUE

PAR

Alexandre Dumas

La chapelle gothique de l'Epipoli, près de Syracuse, appartenait à la famille San-Floridio. Bâtie par un ancêtre du marquis actuel, elle servait surtout de lieu de sépulture à la famille. Il y avait une vieille tradition sur cette chapelle qui ne contenait pas seulement, disait-on, des caveaux mortuaires, on parlait de souterrains inconnus dans lesquels un comte de San Floridio se serait réfugié à l'époque des guerres avec les Aragonais d'Espagne, guerres pendant lesquelles son patriotisme l'avait fait condamner à mort. La tradition ajoutait qu'il était resté dans cette retraite pendant dix ans; il y avait été régulièrement nourri par de vieux serviteurs, qui, au risque de leur propre vie, lui portaient toutes les deux nuits, dans ce souterrain, de quoi boire et de quoi manger.

En 1783, il y avait encore deux rejetons mâles de cette famille, le marquis et le comte de San-Floridio. Le marquis habitait Messine et le comte Syracuse. Le marquis était veuf et sans enfants et n'avait près de lui que deux serviteurs, une jeune fille de Catane nommé Térésina, qui avait appartenu à sa femme et pouvait avoir dix huit ou vingt ans à peu près; puis un homme de trente ans au plus qu'on appelait Gaëtan Cantarello, le dernier descendant de cette race de serviteurs fidèles, qui avaient donné à l'ancien marquis une si grande preuve de dévouement et qui, de père en fils, étaient demeurés dans la maison de l'aîné de la famille. Cet aîné connaissait seul le secret du souterrain, secret qu'il transmettait à son fils et qui était d'autant mieux gardé, que, d'un jour à l'autre, les marquis de San-Floridio, qui étaient restés constamment dans le parti sicilien, pouvaient avoir besoin de recourir de nouveau à cet introuvable asile.

Nous avons raconté, à propos de Messine, le tremblement de terre de 1783 et ses déplorable suites. Le marquis de San Floridio fut une des victimes de ce triste événement. La toiture de son palais s'enfonça et il fut tué par la chute d'une poutre, ses deux serviteurs Térésina et Gaëtano échappèrent sans blessure au désastre, quoique Gaëtano, pour essayer de sauver son maître, disait-on, fût resté plus d'une heure sous les décombres de la maison. Le comte de San-Floridio qui représentait la branche cadette, se trouva ainsi le chef de la famille et hérita du titre et de la fortune de son aîné. Le marquis, étant mort au moment où il s'y attendait le moins, avait emporté avec lui le secret de la chapelle; mais, il faut le dire, ce ne fut pas ce secret que le comte de San-Floridio regretta le plus, ce fut une somme de 50 ou 60,000 ducats d'argent comptant que l'on savait exister dans les coffres du défunt et que, malgré des fouilles multipliées, on ne parvint pas à découvrir. Le pauvre Cantarello était au désespoir de cette disparition qu'on pouvait, disait-il, en s'arrachant les cheveux, lui imputer, à lui. Le comte le consola de son mieux, en lui disant que la fidélité des serviteurs de la famille était trop connue pour qu'un pareil soupçon le pût atteindre; et, comme preuve de ce qu'il avancait, il lui avait offert près de lui la place qu'il occupait

Stefanija Grabowska

près de son frère; mais Cantarello répondit qu'après avoir perdu un si bon maître, il ne voulait plus appartenir à personne. Le comte lui demanda alors s'il connaissait le secret de la chapelle, Cantarello assura que non; une somme asse ronde offerte à la suite de cette conversation par le comte fut refusée par ce digne serviteur qui se retira dans les environs de Catane et dont on n'entendit plus parler. Le comte de San Floridio se mit en possession de la fortune de son frère qui était immense et prit le titre de Marquis.

Dix ans s'étaient écoulés depuis cet évènement et le marquis de San-Floridio, qui avait fait rebâtir le palais de son frère, habitait l'été Messine, et l'hiver Syracuse; mais, qu'il fût à Messine ou à Syracuse, il ne manquait jamais de faire dire à la chapelle de la famille, une messe pour le repos de l'âme du défunt. Cette messe était célébrée à l'heure même où l'évènement avait eu lieu, c'est-à-dire à neuf heudu soir.

On en était arrivé au dixième anniversaire qui devait se célébrer avec la pompe habituelle, mais auquel devait assister un nouveau personnage qui joue le principal rôle dans cette histoire. C'était le jeune comte Ferdinand de San-Floridio qui ayant atteint sa dixhuitième année, venait de finir ses classes et arrivait du collège de Palerme depuis quelques jours seulement.

Don Ferdinand savait parfaitement qu'il portait un des plus beaux noms et qu'il devait hériter d'une des plus grandes fortunes de la Sicile. Aussi, avait-il tourné au vrai gentilhomme; c'était un beau garçon aux cheveux d'un noir d'ébène, qui disparaissait malheureusement sous la poudre qu'on portait alors, aux yeux noirs, au nez grec et aux dents d'émail, portant le point sur la hanche, le chapeau un peu de côté et plaisantant fort, comme c'était la mode à cette époque, aux dépens des choses saintes; au reste, excellent cavalier, fort sur l'escrime et nageant comme un poisson; toutes choses qui s'apprenaient au collège des nobles. Seulement on disait qu'à ces leçons classiques, les belles dames de Palerme en avaient ajouté d'autres auxquelles le comte Ferdinand n'avait pas pris moins de goût qu'à celles dont il avait si bien profité, quoique ces leçons féminines ne fussent pas portées sur le programme universitaire. Tant il y a enfin que le comte revenait à Syracuse jeune, beau, brave, et dans cet âge aventureux où chaque homme se croit destiné à devenir le héros de quelque roman.

Ce fut sur ces entrefaites, qu'arriva le jour anniversaire de la mort du marquis. Le père et la mère prévinrent trois jours d'avance leur fils de se tenir prêt pour cette funèbre cérémonie. Don Ferdinand, qui hantait peu les églises, et qui, ainsi que nous l'avons dit, était on ne peut plus voltairien, aurait volontiers désiré pouvoir se dispenser d'y aller; mais il comprit qu'il n'y avait pas moyen de se soustraire à ce devoir de famille, et que toute escapade de ce genre, à l'endroit d'un oncle dont on avait hérité cent mille livres de rente, serait on ne peut plus inconvenante. D'ailleurs, il espérait que la cérémonie attirerait à la petite chapelle, si isolée qu'elle fût, quelque belle dame de Syracuse ou quelque jolie paysanne, et qu'ainsi la toilette, qu'il était obligé de faire à cette triste occasion, ne serait pas tout-à-fait perdue. Don Ferdinand se prêta donc d'assez bonne grâce à la circonstance et, après avoir mis son père et sa mère dans leur litière, sauta aussi résolument dans la sienne que s'il se fût agi pour lui d'aller figurer dans un quadrille.

Disons un mot en passant de cette charmante manière de voyager. Il n'y a en Sicile que trois modes de locomotion: la voiture, le mulet ou la litière.

La voiture est dans la vieille Trina-

crie ce qu'elle est par tout, si ce n'est qu'elle a conservé une forme de carosse qui réjouirait on ne peut plus les yeux de ce bon duc de S. Simon, si, pour punir les péchés de notre époque, Dieu permettait qu'il revînt en ce monde. Les carosses sont faits pour les rues où l'on peut passer en carosse, et ponr les routes où l'on peut voyager en voiture; il y a plus ou moins de rues praticables dans chaque ville et je n'en pourrais dire le nombre; quant aux routes, elles sont plus faciles à compter; il y en a une qui se rend de Messine à Palerme *et vice versa.* Il en résulte que, quand on voyage partout ailleurs que sur cette ligne, il faut aller à mulet ou en litière.

Tout le monde sait ce que c'est que d'aller à mulet, je n'ai donc pas besoin de m'étendre sur ce mode de voyage; mais on ignore assez généralement ce que c'est que d'aller en litière, du moins comme on l'entend en Sicile.

La litière est une grande chaise à porteurs, construite ordinairement pour deux personnes, qui, au lieu d'être assises côte-à-côte, comme dans nos coupés modernes, sont placées face-à-face comme dans nos anciens *vis à vis*. Cette litière est posée sur un double brancard, qui s'adapte au dos de deux mulets; un serviteur conduit le premier, et le second n'a qu'à suivre. Il en résulte que le mouvement de la litière, surtout dans un pays aussi accidenté que l'est la Sicile, correspond assez exactement au mouvement de tangage d'un vaisseau et donne de même le mal de mer. Aussi prend-on généralement en exécration les personnes avec lesquelles on voyage de cette manière. Au bout d'une heure de cette locomotion, on se dispute avec son meilleur ami, et, à la fin de la premiere journée, on est brouillé à mort. Damon et Pythias, ces antiques modèles d'amitié, partis de Catane en litière, se seraient battus en duel, en arrivant à Syracuse et se seraient égorgés fraternellement ni plus, ni plus ni moins qu'Etéocle et Polynice.

Le marquis et la marquise descendirent de leur litière et sans que l'un songeât à offrir la main à l'autre, de sorte que la marquise fut obligée d'appeler ses domestiques pour qu'ils l'aidassent à descendre. Quant au jeune comte, il sauta lestement de la sienne, tira un beau miroir de sa poche pour s'assurer que sa coiffure n'était pas dérangée, rajusta son jabot, jeta aristocratiquement son chapeau sous son bras gauche et entra dans la petite église à la suite de ses nobles parents.

Contre l'attente du jeune comte, il n'y avait, à l'exception du prêtre, du sacristain et des enfants de chœur, absolument personne dans la chapelle. Il jeta donc un regard assez maussade de tous côtés, fit mondainement trois ou quatre tours dans l'église, et finit, se trouvant fort durement à genoux, par s'asseoir dans le confessional, où, préparé comme il l'était au sommeil par le mouvement de la litière, il ne tarda point à s'endormir.

Le comte dormait comme on dort à dix-huit ans. Aussi, l'office des morts s'écoula-t-il, sans que serpent, orgue, ni de profundis le réveillassent. L'office terminé, la marquise le chercha de tous côtés; mais, le marquis aigri par son voyage, se retourna vers sa femme, et lui dit que son fils n'était qu'un libertin qu'elle gâtait par son excessive faiblesse maternelle, et qu'il voyait bien, que quand il était perdu, ce n'était pas à l'église qu'il fallait le chercher. La pauvre mère n'avait rien à répondre à cela; l'absence du jeune homme, dans une circonstance aussi solennelle, déposait contre lui; elle baissa la tête et sortit de la chapelle. Derrière elle, le marquis en ferma la porte à clé, et tous deux remontèrent dans leur litière pour revenir à Syracuse. La marquise avait jeté, un moment, les yeux dans la litière de son fils, espérant l'y trouver; elle se trom-

pait; la litière était parfaitement vide. Elle ordonna alors aux porteurs d'attendre jusqu'à ce que son fils revînt; mais le marquis passa la tête par la portière, disant que puisque son fils avait trouvé bon de s'éloigner, sans dire où il allait, il reviendrait à pied, ce qui au reste n'était pas une grande punition, la chapelle étant éloignée d'une lieue à peine de Syracuse. La marquise, qui était habituée à obéir, monta passivement dans la litière conjugale, qui se mit aussitôt en route, suivie par la litière vide.

En rentrant au palais, elle s'informa tout bas du comte, et apprit, avec une certaine inquiétude, qu'il n'avait pas reparu. Cependant cette inquiétude se calma bientôt lorsqu'elle songea que le marquis avait une maison de campagne à Belvédère et que, selon toute probabilité, son fils, réfléchissant que, passé onze heures, Syracuse fermait ses portes, sous prétexte qu'elle est ville de guerre, irait coucher à cette maison de campagne.

Mais, comme le lecteur le sait, il n'était rien arrivé de tout cela. Le comte de San Floridio ne battait pas la campagne comme l'en accusait le marquis, et n'était point allé coucher à Belvédère, comme l'espérait la marquise. Il dormait bel et bien dans son confessionnal, rêvant de la Princesse de M***, la plus jolie femme de Palerme.

A deux heures du matin, il s'éveilla, étendit les bras, et, se croyant dans son lit, voulut changer de côté; mais il se cogna rudement la tête à l'angle du confessionnal. Le choc avait été si rude que le jeune comte en ouvrit les yeux tout grands et se trouva réveillé du coup. Au premier abord, il regarda avec étonnement autour de lui, n'ayant aucune idée du lieu où il se trouvait; peu à peu, le souvenir lui revint, il se rappela le voyage de la veille, son désappointement en entrant dans la chapelle, et enfin le moment de lassitude et d'ennui qui l'avait conduit dans le confessionnal, où il s'était endormi et où il se réveillait. Dès-lors il devina le reste; il comprit que son père et sa mère, ne le voyant plus auprès d'eux, étaient retournés à Syracuse, et l'avaient laissé, sans s'en douter, derrière eux, dans la chapelle. Il alla à la porte, la trouva hermétiquement fermée, ce qui le confirma dans cette supposition; alors il tira de son gousset une montre à répétition, la fit sonner, s'assura qu'il était deux heures et demie du matin, jugea fort judicieusement que les portes de Syracuse étaient fermées, et que tout le monde était couché au château de Belvédère, ce qui ne lui laissait d'autre chance que de passer la nuit à la belle étoile. Trouvant qu'à tout prendre, si on était moins bien dans un confessionnal que dans son lit, on y était toujours mieux que dans un fossé, il se réintégra dans son alcove improvisée, s'y accouda du mieux qu'il put, et referma les yeux, afin d'y reprendre au plustôt ce bon sommeil, dont le fil avait été momentanément interrompu.

Le comte était à peu près retombé dans cette sorte de crépuscule intérieur, qui n'est déjà plus le jour et qui n'est pas encore la nuit de la pensée, lorsque l'ouie, ce dernier sens qui s'endort en nous, lui transmit vaguement le bruit d'une porte que l'on ouvrait, et qui, en s'ouvrant, criait sur ses gonds. Le Comte se redressa aussitôt, plongea ses regards dans l'église, et aperçut, à la lueur de la lanterne qu'il portait à la main, un homme incliné devant l'autel latéral le plus rapproché du confessionnal où il se trouvait. Presque aussitôt cet homme se releva, approcha la lanterne de sa bouche et la souffla; puis, s'enveloppant de ce manteau moitié italien, moitié espagnol que les Siciliens appellent au Ferrajiolo, il traversa l'église dans toute sa longueur assourdissant autant que possible le bruit de sa marche, passa si près du comte, que Don Ferdinand eût pu le toucher en étendant la main, s'avança ver la porte de sortie, l'ouvrit, et disparut en la refermant à clef derrière lui.

(la suite à lundi.)

II. *

Don Ferdinand était resté muet et immobile à sa place, moitié de crainte, moitié de surprise. Notre jeune comte n'était pas une de ces âmes de fer, comme on en rencontre dans les romans, un de ces héros qui, comme Nelson, demandent à quinze ans ce que c'est que la peur. Non, c'était tout bonnement un jeune homme brave et aventureux, mais superstitieux, comme on l'est en Sicile, ou comme on le devient partout ailleurs, quand on se trouve de nuit seul, dans une chapelle isolée, avec des tombes, sous ses pieds, un autel devant soi, Dieu au dessus de sa tête, et le silence partout. Aussi, quoique Don Ferdinand eût porté tout d'abord la main à son épée, afin de se défendre contre cette apparition, quelle qu'elle fût, il vit sans déplaisir, pris comme il l'était, à l'improviste au beau milieu de son demi-sommeil, cette apparition passer près de lui, sans faire mine de la remarquer. Au premier aspect, il avait crû avoir affaire à quelque être fantastique, à quelqu'un de ses ayeux qui, mécontent de la partialité avec laquelle on accordait une messe annuelle au feu marquis, sortait tout doucement de sa tombe pour venir réclamer la même faveur; mais, quand l'être mystérieux avait approché, pour la souffler, la lanterne de sa bouche, la lueur qu'elle projetait avait éclairé son visage, et le comte avait parfaitement reconnu, dans le personnage au manteau, un homme de haute taille, âgé de quarante à quarante-cinq ans, auquel sa barbe et ses moustaches noires donnaient, ainsi que la préoccupation intérieure qui l'agitait sans-doute, une physionomie sombre et sévère. Il savait donc à quoi s'en tenir sur ce point, et était convaincu qu'il venait de se trouver en face d'un être de la même espèce, sinon du même rang que lui. Cette conviction était bien déjà quelque chose, mais ce n'était point assez pour tranquilliser tout-à-fait le comte; un homme inconnu ne pénétrait pas ainsi dans une chapelle, où il n'avait évidemment que faire, sans quelque mauvaise intention. Nous devons donc avouer que le cœur du jeune comte battit fortement, lorsqu'il vit passer cet homme à deux pas de lui; et ces battements, qui prouvaient, quelle qu'en fût la cause, une surexcitation violente, ne cessèrent que dix minutes après que la porte se fut refermée, et que Don Ferdinand se fut assuré qu'il était bien seul dans la chapelle.

On comprend qu'il ne fut plus question pour le jeune homme de se rendormir; perdu dans un monde de conjectures, il passa le reste de la nuit l'oeil et l'oreille au guet, cherchant à donner une base quelque peu solide aux édifices successifs que bâtissait son imagination. Ce fut alors qu' il se rappela cette tradition de famille où il était question d'un souterrain dans lequel un marquis de San-Floridio, proscrit et condamné à mort, était resté caché près de dix ans; mais il savait aussi que son oncle était mort sans avoir eu le temps de léguer le secret du souterrain à personne. Néanmoins, ce souvenir, tout incomplet et incohérent qu'il fût, jeta comme un rayon de lumière dans la nuit qui enveloppait le jeune comte: il pensa que ce secret, qu'il croyait scellé dans une tombe, avait bien pu être découvert par le hasard. La première conséquence de cette nouvelle idée fut que le souterrain était devenu le repaire d'une bande de brigands, et qu'il avait eu l'honneur de se trouver en face de leur capitaine; mais bientôt, Don Ferdinand réfléchit que, depuis assez long-temps, on n'avait entendu parler dans les environs d'aucun vol considérable ou d'aucun meurtre important. Il y avait bien, comme toujours, quelques petites filouteries de bourses et de tabatières, quelques coups

* *Voir le feuilleton du 1 Janvier.*

de couteau échangés par-ci-par-là, et qui tiraient une ou deux fois la semaine le capitaine de nuit de son sommeil; mais rien de tout cela n'indiquait une bande organisée, permanente, et commandée par un chef aussi résolu que paraissait l'être l'homme au manteau; il fallait donc abandonner cette hypothèse:

Cependant, tandisque le jeune Comte faisait et défaisait mille conjectures, le temps s'était écoulé, et les premiers rayons du jour commençaient à paraître; il pensa que, s'il voulait approfondir plus tard cette étrange aventure, il ne fallait pas qu'il se laissât voir aux environs de la chapelle. En conséquence, profitant du demi crépuscule qui régnait encore, il monta, à l'aide de plusieurs chaises, sur une fenêtre, l'ouvrit, se laissa glisser en dehors, tomba sans accident d'une hauteur de huit ou dix pieds, rentra à Syracuse, au moment de l'ouverture des portes, et, moyennant deux onces, le concierge lui promit de dire au marquis et à la marquise, qu'il était rentré la veille une demi heure après eux.

Grâce à cette précaution, les choses se passèrent comme le jeune comte l'avait désiré; et, lorsqu'il descendit pour déjeuner, le marquis se contenta si facilement de l'excuse que son fils lui donna pour sa disparition de la veille, que celui-ci vit bien que son père, trompé par le concierge sur le temps qu'elle avait duré, n'y attachait qu'une médiocre importance.

Il n'en fut pas ainsi de la marquise; elle avait veillé jusqu'au jour et avait entendu rentrer son fils, mais elle se garda bien de souffler le mot sur cette escapade, de peur que son bien aimé Don Ferdinand ne fût grondé.

En se retrouvant dans sa chambre et bientôt dans son lit, Don Ferdinand avait d'abord espéré se dédommager de l'interruption causée dans son sommeil par l'apparition de l'homme mystérieux; mais à peine avait-il eu les yeux fermés que cette apparition s'était reproduite dans son souvenir, et, malgré la fatigue dont ce jeune homme était accablé, avait constamment chassé loin de lui, le sommeil. Don Ferdinand ne pouvait donc que penser à son aventure, lorsque l'heure du déjeuner arriva, et qu'il fut forcé de descendre.

Nous avons dit que le déjeuner se passa pour Don Ferdinand ausssi bien qu'il avait pu espérer; aussi, enhardi par l'indulgence de son père, le comte parla-t-il avec une apparente indifférence d'aller chasser dans les Pantanelli. Le marquis ne mit aucun empêchement à ce projet, et, après le déjeuner, le comte, armé de son fusil, suivi de son chien et muni de la clé de la chapelle, partit, promettant à sa mère de lui apporter un plat de bécassines pour son dîner.

Le comte traversa les Pantanelli pour l'acquit de sa conscience, et, afin de crotter ses guêtres et son chien, tira deux ou trois bécassines qu'il manqua; arrivé à la hauteur de la chapelle, il piqua droit à la porte, l'ouvrit et la referma derrière lui sans avoir été vu. La chose n'était point étonnante; il était une heure de l'après midi, et à une heure de l'après midi, à moins d'avoir été changé en lézard comme Stellio par Cérès, il n'est point d'usage en Sicile, de courir les champs.

Malgré l'exiguité des fenêtres et l'assombrissement du jour extérieur, qui ne pénétrait qu'à travers des vitraux coloriés, l'intérieur de la chapelle était suffisamment éclairé pour que Don Ferdinand pût se livrer à ses recherches. Il commença par marcher droit au confessionnal où il s'était endormi; de là, il reporta les yeux vers l'autel devant lequel il avait vu s'incliner l'homme au manteau. Alors, il alla à l'autel, et chercha des deux côtés s'il ne trouverait pas une issue quelconque, mais sans rien voir. Cependant, à la droite du tabernacle, son chien flairait obstinément la muraille, comme s'il eût reconnu une pis-

te, et il regardait son maître en poussant des gémissements sourds et prolongés. Don Ferdinand, qui connaissait l'instinct de ce fidèle animal, ne douta plus dès-lors que l'inconnu ne fût sorti de cette partie de la muraille; mais il eut beau regarder, il ne vit aucune trace d'une issue quelconque, de sorte qu'après une heure de recherches inutiles, Don Ferdinand sortit de la chapelle, désespérant de découvrir, par les moyens ordinaires le mystère qu'elle renfermait.

En sortant de la chapelle, le jeune comte s'était déjà arrêté au seul parti qui lui restât à prendre; c'était de s'enfermer de nouveau nuitamment dans la chapelle, d'y guetter l'homme au manteau, et, à l'aide de l'obscurité, de surprendre son secret. Ce projet nécessitait certains arrangements préparatoires et une somme d'indépendance et de liberté, que Don Ferdinand ne pouvait espérer à Syracuse, placé, comme il l'était, sous la double surveillance du marquis et de la marquise; aussi son plan fut-il promptement arrêté.

En revenant, il passa de nouveau par les marais, qui fourmillaient de gibier, et comme le jeune homme était bon tireur, quand il n'était surpris par aucune distraction, au moment de mettre en joue, il eut bientôt fait une collection honorable de bécassines, de sarcelles et de râles. En rentrant, il exposa le produit de sa chasse aux pieds de sa mère, et déclara quil s'était si fort amusé dans l'excursion qu'il venait de faire, qu'avec la permission du marquis et de la marquise, il comptait aller passer quelques jours à Belvédère, afin d'être plus à même de se livrer tout à son aise au plaisir de la chasse. Le marquis qui était fort accommodant toutes les fois qu'il ne devait pas aller, qu'il n'allait pas, ou qu'il n'avait pas été en litière, répondit qu'il n'y voyait pas d'inconvénient; la marquise essaya de faire quelques observations sur ce genre d'amusement; mais le marquis répondit qu'au contraire la chasse était un plaisir tout aristocratique, et qui lui paraissait merveillensement convenir à un gentilhomme. Lui même ajouta-t-il, s'y était fort livré dans son temps, et ses ancêtres en avaient fait leur exercice favori. D'ailleurs, dans l'antiquité même, la chasse était spécialement réservée aux gentilshommes des meilleures maisons, témoin Méléagre, qui était fils d'Enée et Roi de Calydon; Hercule qui était fils de Jupiter et de Sémélée, et enfin Apollon qui, fils de Jupiter et de Latone, c'est à dire de Dieu et de Déesse, n'avait aucune tache dans ses quartiers paternels et maternels, de telle sorte qu'il eût pu, comme lui, marquis de San-Floridio, être chevalier de Malte de justice. Le marquis savait bien qu'il y avait loin du Serpent Python, du lion de Némée et du sanglier de Calydon, à des bécassines, à des râles et à des sarcelles; mais, à tout prendre, son fils si brave qu'il fût, ne pouvait tuer que ce qu'il rencontrait, et, si par hasard, son chien faisait lever un monstre quelconque, il était bien certain que Don Ferdinand le mettrait à mort.

La pauvre mère n'avait rien à répondre à une harangue si savante; aussi, se contenta-t-elle de soupirer, d'embrasser son fils et de lui recommander d'être prudent.

Le même soir, Don Ferdinand était installé dans la maison de campagne du marquis San-Floridio, laquelle était située à cinq cents pas à peine de la chapelle gothique qui en était dépendante. Quelque envie qu'eût le jeune homme de renouveler incontinent son expérience nocturne, force lui fut d'attendre au lendemain. Il lui fallait faire connaissance avec les localités, se procurer la clé de la porte du parc et prendre quelques informations dans le voisinage.

Les informations furent sans résultat. On se rappelait bien avoir vu venir de temps en temps à Belvédère un homme dont le signalement répondait à celui que donnait le Comte, mais on ne connaissait pas cet homme. Cependant le jardinier promit des renseignements plus positifs sur cet étranger. La nuit venue, Don Ferdinand sortit par la porte du jardin, armé de son épée et d'une paire de pistolets, s'achemina seul vers le chapelle, s'y enferma, gagna le confessionnal, s'y instala comme une sentinelle dans la guérite, et veilla jusqu'au jour, sans voir se renouveler l'apparition ni aucun autre évènement qui y eût trait.

Le lendemain, le surlendemain et la troisième nuit, le comte renouvela la même expérience, sans en obtenir aucun résultat. Don Ferdinand commença à croire qu'il avait fait un rêve et que son chien avait flairé la piste de quelques rats.

Don Ferdinand ne se tenait cependant pas pour battu, et comptait passer encore la nuit suivante à son poste ordinaire, lorsque sa mère lui fit dire qu'ayant appris que sa sœur, abbesse du couvent des Ursulines à Catane, était fort malade, elle désirait lui faire une visite et le priait de lui servir de chevalier. Don Ferdinand, tout absolu dans ses volontés qu'il était, avait été élevé dans des traditions de respect aristocratique pour ses parens. Il recommanda au jardinier de bien remarquer, en son absence, si l'homme à la barbe noire ne revenait pas à Belvédère, et partit aussitôt pour aller se mettre à la disposition de la marquise.

La marquise partait le lendemain matin; elle comptait que son fils et elle, feraient route en litière; mais Don Ferdinand qui exécrait ce mode de locomotion, demanda la permission d'accompagner sa mère à cheval. La permission lui fut accordée, l'équitation, au dire du marquis, n'étant point un exercice moins aristocratique que la chasse, et faisant partie de ceux qui conviennent essentiellement à l'éducation d'un gentilhomme.

La marquise et le comte partirent à l'heure fixée, accompagnés de leurs *campieri*. Comme ils approchaient de Millili, le comte en vit sortir un homme à cheval qui, par le chemin qu'il suivait, devait nécessairement le croiser. A mesure que cet homme approchait, Don Ferdinand le regardait avec une attention plus grande: il lui semblait reconnaître l'homme au manteau, lorsqu'il fut à vingt pas de lui, il n'eut plus de doute.

Vingt projets plus insensés les uns que les autres passèrent à l'instant dans l'esprit du jeune homme: il voulait marcher droit à l'inconnu, lui mettre le pistolet sur la gorge, et le forcer d'avouer ce qu'il était venu faire dans la chapelle de sa famille. Il voulait le suivre de loin, et, en arrivant à Belvédère, le faire] arrêter, il voulait attendre le soir, venir à franc étrier, et se cacher de nouveau dans le confessionnal, espérant le surprendre; puis, il examinait l'une après l'autre, les difficultés ou plutôt les impossibilités de ces divers plans, et reconnaissait que non seulement ils étaient impraticables, mais encore qu'ils lui enlevaient toute chance d'arriver à son but. Pendant ce temps, l'homme au manteau était passé.

Don Ferdinand qui était resté en arrière, immobile sur la grande route, comme si lui et son cheval étaient pétrifiés, fut tiré de ses réflexions par les *campieri* de sa mère qui venaient lui demander, de la part de la marquise, la cause de cette étrange station sous un soleil de trente-cinq degrés. Don Ferdinand répondit qu'il examinait le paysage, qui du point où il était parvenu, lui paraissait on ne peut plus pittoresque; et, donnant un coup d'éperon à son cheval, il rejoignit la litière de la marquise.

(la suite à demain.)

III. *

Cependant une chose tranquillisait Don Ferdinand, c'est que les visites de l'inconnu à la chapelle de sa famille étaient sans-doute périodiques, et, que six jours s'étant écoulés depuis la dernière qu'il avait faite jusqu'à celle qu'il comptait y faire sans-doute le soir même, il n'avait qu'à attendre six autres jours pour le voir reparaître. Il continua donc sa route, un peu tranquillisé par cette probabilité, que la confiante imagination de la jeunesse ne tarda point à changer chez lui en certitude.

En arrivant à Catane, la marquise trouva sa sœur infiniment mieux. La vénérable abbesse, ayant reçu l'archevêque de Palerme à son passage à Catane, lui avait offert un dîner splendide, et s'était donné, pour lui faire honneur, une indigestion de meringues aux confitures. L'intensité du mal avait été si grande, qu'on avait cru d'abord les jours de l'abbesse en danger, et qu'on s'était empressé d'écrire à la marquise; mais la maladie avait bientôt cédé aux attaques réitérées que la science avait dirigées contre elle, et la digne abbesse était à cette heure tout-à-fait hors de danger.

En sa qualité de neveu de la supérieure, Don Ferdinand avait été reçu dans l'enceinte interdite aux profanes et réservée aux seules brebis du Seigneur. Jamais le jeune comte n'avait vu pareille réunion d'yeux noirs et de blanches mains; il en fut d'abord ébloui au point de ne savoir auxquelles entendre; de leur côté, jamais les nonnes n'avaient vu, même à travers la grille du parloir, un si élégant cavalier, et les saintes filles en étaient tout en émoi. Enfin, au bout de deux ou trois jours, il y avait déjà force œillades échangées avec les plus jolies, et force billets glissés dans les mains des moins sévères, lorsque la marquise annonça à son fils qu'il eût à se tenir prêt à repartir le lendemain avec elle pour Syracuse. La nouvelle de ce départ vint arracher le comte à ses rêves d'or et fit verser force larmes dans le couvent. Mais Don Ferdinand promit bien à sa tante, qu'il voyait pour la première fois, et qu'il avait prise en affection dès la première vue, de venir lui rendre visite aussitôt que la chose lui serait possible. Cette promesse se répandit à l'instant dans la sainte communauté, et changea les désespoirs du départ en une douce mélancolie.

A Catane, dans le couvent dirigé par la vénérable tante, au milieu de tous ces yeux siciliens, les plus beaux yeux du monde, Don Ferdinand aurait peut-être oublié le mystère de la chapelle; mais, une fois de retour à Syracuse, il ne pensa plus à autre chose, prétexta une récrudescence de passion pour la chasse, et courut de nouveau s'installer au château de Belvédère.

L'homme au manteau y avait reparu, et le jardinier, sur ses gardes cette fois, s'était mis à sa piste, et avait pris des informations nouvelles; ces informations, au reste, se réduisaient à de bien vagues éclarcissements. Du nom de l'homme au manteau on ne savait absolument rien; seulement, on le connaissait pour un personnage fort charitable qui, chaque fois qu'il passait à Belvédère, y répandait de nombreuses aumônes, et s'arrêtait d'ordinaire chez un paysan nommé Rizzo. Le jardinier s'était rendu chez ce paysan et avait interrogé toute la famille, mais il n'en avait rien appris, sinon que l'homme au manteau leur avait, à différentes reprises, rendu quelques visites sous prétexte de s'informer de la demeure des plus pauvres habitants de Belvédère. Bien souvent il les avait chargés aussi d'acheter des aliments de toute sorte, comme du pain, du jambon, des fruits, qu'il distribuait lui même aux nécessiteux. Deux ou trois fois seulement, il était

* *Voir le feuilleton du 2 et 3 Janvier.*

venu, accompagné d'un jeune garçon, enveloppé d'un long manteau, et qui, chaque fois, était fort triste. Malgré le soin qu'il prenait de le cacher, les paysans avaient cru, dans ce jeune garçon, reconnaître une femme, et avaient plaisanté l'homme au manteau sur sa bonne fortune; mais l'inconnu avait pris la plaisanterie du mauvais côté, et avait répondu, d'un ton qui n'admettait point de réplique, que celui qui l'accompagnait, et qu'on prenait pour une femme, était un jeune prêtre de ses parents, qui ne pouvait s'habituer au séjour du séminaire, et qu'il faisait sortir de temps en temps pour le distraire un peu.

Il y avait quinze jours, à peu près, que l'inconnu avait amené chez les Rizzo cette jeune femme; car, malgré l'explication donnée par l'homme au manteau, ils continuaient à conserver des doutes sur le sexe de ce personnage.

Tout cela, comme on le comprend bien, loin d'éteindre la curiosité du jeune comte, ne fit que l'exciter de plus en plus; aussi, dès la nuit suivante, était-il à son poste; mais, ni cette nuit, ni le lendemain, il ne vit paraître celui qu'il attendait. Enfin pendant la troisième nuit, la septième qui se fût écoulée depuis sa rencontre sur la grande route, il entendit la porte d'entrée rouler sur ses gonds, puis se refermer un instant après; une lanterne brilla tout à coup, comme si on l'eût allumée dans l'église même; cette lanterne, comme la première fois, s'approcha du confessionnal, et à sa lueur, Don Ferdinand reconnut l'homme an manteau. Cet homme marcha droit à l'autel, souleva le degré qui formait la dernière de ses trois marches, y prit un objet que Don Ferdinand ne put distinguer, s'approcha de la muraille, parut introduire une clé dans une serrure, entrouvrit une porte secrète qui, pratiquée entre deux pilastres, faisait mouvoir un pan de murailles, referma cette porte derrière lui et disparut.

Cette fois, Don Ferdinand était bien éveillé; il n'y avait pas de doute, ce n'était pas une vision.

Don Ferdinand réfléchit alors sur la conduite qu'il allait tenir; s'il eût fait grand jour, s'il eût eu des témoins pour applaudir à son courage, s'il eût été excité par un mouvement d'orgueil quelconque, il eut attendu cet homme à sa sortie, aurait marché droit à lui, et, l'épée à la main, lui aurait demandé l'explication du mystère. Mais il était seul, il faisait nuit, personne n'était là pour applaudir à la façon cavalière dont il se mettait en garde: Don Ferdinand écouta la voix de la prudenee; or, voici ce que la prudence lui conseilla. L'inconnu s'était agenouillé devant l'autel, avait soulevé une pierre; sous cette pierre, il avait pris un objet, qui devait être une clé, puisqu'avec cet objet il avait ouvert une porte. Sans-doute, en sortant, il déposerait la clé à l'endroit où il l'avait prise, et s'éloignerait de nouveau pour sept ou huit jours. Ce qu'il y avait de mieux à faire pour le jeune comte était donc d'attendre qu'il fût éloigné, de prendre la clé, d'ouvrir la porte à son tour et de pénétrer dans le souterrain,

Ce plan était si simple, qu'on ne doit pas s'étonner qu'il se soit présenté à l'esprit de Don Ferdinand, et que son esprit s'y soit arrêté. Cela n'empêchait pas, comme pourraient le présumer quelques imaginations aventureuses, que Don Ferdinand ne fût un très-brave et très-chevaleresque jeune homme; mais, comme nous l'avons dit, personne ne le regardait, et la prudence l'emporta sur l'orgueil.

Il attendit près de deux heures ainsi, sans voir paraître personne. Quatre heures venaient de sonner lorsqu'enfin la porte se rouvrit; l'homme au manteau sortit sa lanterne à la main, s'approcha de nouveau de l'autel, leva la

pierre, cacha la clé, rajusta le degré de façon à ce qu'il fût impossible de voir qu'il se levait ou s'abaissait à volonté, passa de nouveau à deux pas de Don Ferdinand, souffla sa lanterne comme il avait fait la première fois, et sortit, refermant la grande porte d'entrée, et laissant Don Ferdinand seul dans l'église, et à peu près maître de son secret.

Quelque impatience qu'éprouvât le jeune comte de donner suite à cette étrange aventure, comme il n'avait pas eu la précaution de se munir d'une lanterne, force lui fut d'attendre le jour. D'ailleurs, chaque minute de retard, donnait à l'homme au manteau le temps de s'éloigner, et apportait à Don Ferdinand une chance de plus de ne pas être surpris.

Les premiers rayons du jour glissèrent enfin à travers les vitraux coloriés de la chapelle; Don Ferdinand sortit de son confessionnal, s'approcha de l'autel, souleva la marche, qui céda pour lui comme elle avait cédé pour l'inconnu; mais d'abord il ne vit rien qui ressemblât à ce qu'il cherchait. Enfin, dans un enfoncement, il aperçut une cheville de bois qu'il tira à lui et qui laissa tomber dans sa main une petite clé ronde, pareille à une clé de piano; il la prit, l'examina avec soin, replaça le degré à sa place, s'approcha à son tour du mur, et, guidé cette fois par une certitude, finit par découvrir dans l'angle du pilastre un petit trou rond, presque invisible à cause de l'ombre que projetait la colonne. Il y introduisit aussitôt la clé, et la porte tourna sur ses gonds avec une facilité que sa lourdeur rendait surprenante; il aperçut alors un corridor sombre, dont l'humidité vint au devant de lui et le glaça. Au reste, pas un rayon de lumière, pas un bruit.

Don Ferdinand s'arrêta. Il était par trop imprudent de s'aventurer ainsi sous cette voûte; quelque trappe ouverte sur le chemin pouvait punir cruellement de sa curiosité l'indiscret voyageur. Ayant refermé la porte, et satisfait de ce commencement de découverte, il rentra au château, décidé à se munir d'une lanterne pour la nuit suivante, et à pousser son investigation jusqu'au bout.

Don Ferdinand passa toute la journée dans une agitation facile à comprendre; vingt fois il fit venir le jardinier et l'interrogea. Chaque fois, le brave homme lui répéta ce qu'il lui avait déjà dit, en ajoutant cependant que l'homme au manteau avait été vu la veille dans le village avant l'apparition de la nuit, et affermit Don Ferdinand dans l'opinion qu'il avait déjà, que c'était le même homme qu'il avait vu dans la chapelle.

A dix heures, Don Ferdinand sortit du château avec une lanterne sourde, il était armé d'une paire de pistolets et d'une épée. Il entra dans la chapelle sans avoir rencontré personne sur sa route, leva de nouveau la marche, retrouva la clé à sa place, ouvrit la porte et vit le corridor sombre. Cette fois, armé de sa lanterne, il s'y aventura bravement. Mais à peine eut-il fait vingt pas qu'il trouva un escalier, et au dessus de cet escalier, une porte fermée dont il n'avait pas la clé. Don Ferdinand, irrité de cet obstacle inattendu, secoua la porte pour voir si elle ne s'ouvrirait pas. La porte demeura inébranlable, et le jeune comte comprit que, sans une lime et une tenaille, il n'y avait pas moyen de faire sauter la serrure. Un instant il eut l'idée d'appeler; mais; en historien véridique que nous sommes, nous devons avouer qu'au moment de crier, il s'arrêta avec un frémissement involontaire; tant, dans une pareille situation, tout lui paraissait mystérieux et terrible, même le bruit de sa propre voix!

Il sortit donc lentement du corridor, referma la porte derrière lui, remit la clé à sa place accoutumée, et

reprit le chemin du château pour s'y procurer une lime et une tenaille.

Sur la route, il rencontra un homme qu'il ne put reconnaître dans l'obscurité; d'ailleurs, en l'apercevant, cet homme avait pris l'autre côté du chemin, et lorsque Don Ferdinand s'avança vers lui, au lieu de l'attendre, le passant se jeta à droite, et disparut comme une ombre dans les papyrus et les joncs qui bordaient la route.

Don Ferdinand continua son chemin sans trop réfléchir à cette rencontre, fort naturelle d'ailleurs; il y a par toutes les routes, en Sicile, une foule de gens qui, la nuit, quand ils n'abordent pas, n'aiment point à être abordés. Cependant, autant qu'avait pu le voir le jeune comte, cet homme qu'il venait de rencontrer, était enveloppé d'un grand manteau pareil à celui que portait l'homme de la chapelle; mais ce doute, en s'offrant à l'esprit de Don Ferdinand, ne fut qu'un aiguillon de plus pour le pousser à mener la même nuit cette affaire à bout. Don Ferdinand s'était fait depuis quelques jours à lui-même une foule de petites concessions que, de temps en temps, il regardait par trop prudentes; il résolut donc d'en finir cette fois et de ne reculer devant rien.

Don Ferdinand ne trouva ni lime ni tenaille; mais il mit la main sur une pince, ce qui revenait à peu près au même, si ce n'est qu'au lieu d'ouvrir la seconde porte, il lui faudrait tout simplement l'enfoncer. Au point où il en était arrivé, peu lui importait, on le comprend bien, de quelle manière céderait cette porte, pourvu qu'elle cédât. Armé de ce nouvel instrument, et après avoir renouvelé la bougie de sa lanterne, Don Ferdinand reprit le chemin de la chapelle.

Tout paraissait dans le même état où il l'avait laissé. La porte d'entrée était fermée à double tour comme il l'avait fermée. Le comte entra dans l'église, s'approcha de l'autel, leva la marche, tira la cheville, la secoua, mais inutilement; il n'y avait plus de clé; sans doute l'inconnu était revenu en son absence et était à cette heure dans le souterrain.

Cette fois, nous l'avons dit, Don Ferdinand était décidé à ne plus reculer devant rien; il se releva, pâle, mais calme; il examina les amorces de ses pistolets, s'assura que son épée sortait librement du fourreau, et s'avança vers la muraille pour écouter s'il n'entendrait pas quelque bruit; mais, au moment où il approchait son oreille du trou, la porte s'ouvrit, et Don Ferdinand se trouva face à face avec l'homme au manteau.

Tous deux firent d'instinct un pas en arrière, en s'éclairant mutuellement avec la lanterne que chacun d'eux tenait à la main. L'homme au manteau vit alors que celui à qui il avait affaire était presque un enfant, et un sourire dédaigneux passa sur ses lèvres. Don Ferdinand vit ce sourire, en comprit la cause, et résolut de prouver à l'inconnu qu'il se trompait à son égard et qu'il était bien un homme.

Il y eut un moment de silence pendant lequel tous deux tirèrent leurs épées, car l'inconnu avait une épée sous son manteau; seulement il n'avait pas de pistolets.

— Qui êtes-vous, Monsieur, demanda impérieusement Don Ferdinand, rompant le premier le silence, et que venez vous faire à cette heure dans cette chapelle?

— Mais qu'y venez vous faire vous même, mon petit Monsieur? répondit en ricanant l'inconnu; et qui êtes vous, s'il vous plaît, pour me parler de ce ton?

— Je suis Don Ferdinand fils du marquis de San-Floridio, et cette chapelle est celle de ma famille.

— Don Ferdinand, fils du marquis de San-Floridio? répéta l'inconnu avec étonnement, et comment êtes vous ici à pareille heure? *(la suite à demain.)*

IV. *

— Vous oubliez que c'est à moi d'interroger. Comment y êtes-vous, vous même?

— Ceci, mon jeune seigneur, reprit l'inconnu en sortant du corridor, en fermant la porte et en mettant la clé dans sa poche, c'est un secret qu'avec votre permission je conserverai pour moi seul, car il ne regarde que moi.

— Tout ce qui se passe chez moi me regarde, Monsieur, répondit Don Ferdinand; votre secret ou votre vie!

— Et à ces mots il porta la pointe de son épée au visage de l'inconnu, qui, voyant briller le fer du jeune homme, l'écarta vivement avec le sien.

— Oh, oh! reprit le jeune homme qui, si rapide qu'eut été ce mouvement, avait reconnu, à la manière insolite dont la parade avait été faite, que son adversaire était parfaitement ignorant dans l'art de l'escrime. Vous n'êtes point gentilhomme, mon cher ami, puisque vous ne savez pas manier une épée; vous êtes simplement un manant, c'est autre chose. Votre secret, ou je vous fais pendre.

L'homme au manteau poussa un rugissement de colère; cependant après avoir fait un pas en avant, comme pour se jeter sur le jeune comte, il s'arrêta et se contint.

— Tenez, dit-il alors avec assez de sang froid, tenez, monsieur le comte, j'ai bonne envie de vous épargner à cause du nom que vous portez, mais cela me sera impossible, si vous insistez encore pour savoir ce que je suis venu faire ici. Retirez - vous à l'instant même, oubliez ce que vous avez vu, cessez vos visites dans cette chapelle, jurez-moi sur cet autel que personne ne saura jamais que vous m'y avez rencontré. Les San-Floridio, je le sais, sont gens d'honneur, et vous tiendrez votre serment. A cette condition, je vous laisse vivre.

* *Voir les feuilleton du 1. 3. 4. Janvier.*

Ce fut au tour de Don Ferdinand de rugir.

— Misérable! sécria-t-il, tu menaces quand tu devrais trembler! tu interroges, quand tu devrais répondre! qui es-tu? que viens-tu faire ici? où conduit cette porte? réponds ou tu es mort.

Et le comte porta une seconde fois son epée sur la poitrine de l'inconnu.

Cette fois l'homme au manteau ne se contenta pas de parer, mais il riposta, jetant loin de lui sa lanterne, pour se dérober autant que possible aux coups de son adversaire; mais Don Ferdinand, le bras gauche tendu vers lui, l'éclairait avec la sienne, et une lutte terrible s'engagea entre la force d'un côté et l'adresse de l'autre.

En face du danger, Don Ferdinand avait retrouvé tout son courage: pendant quelques secondes, il se contenta de parer avec autant d'adresse que de sang froid les coups inexpérimentés que lui portait son ennemi; puis, l'attaquant à son tour avec la supériorité qu'il avait dans les armes, il le força de reculer, l'accula à une colonne, et, le voyant enfin dans l'impossibilité de rompre davantage, il lui porta au travers da la poitrine un si rude coup d'épée, que la pointe de son fer non seulement traversa le corps de l'inconnu, mais alla s'émousser contre la colonne. Il fit aussitôt un pas de retraite en retirant son épée à lui, et en se remettant en garde.

Il y eut de nouveau un moment de silence mortel, pendant lequel, Don Ferdinand éclairant l'inconnu de sa lanterne, le vit porter sa main gauche à sa poitrine, tandis que sa main droite qui n'avait plus la force de soutenir son épée, s'abaissait lentement et laissait échapper son arme. Enfin le blessé s'affaissa lentement sur lui-même, et tomba sur ses genoux, en disant: je suis mort.

— Si vous êtes frappé aussi griève-

ment que vous le dites, reprit Don Ferdinand, sans bouger, de crainte de surprise, je crois que vous ne ferez pas mal de vous occuper de votre âme, qui ne me paraît pas dans un état de grâce parfaite. Je vous conseille donc, si vous avez quelque secret à révéler de ne pas perdre de temps; si c'est un secret que je puisse entendre, me voilà; si c'est un secret qui ne puisse être confié qu'à un prêtre, dites un mot, et j'irai vous en chercher un.

— Oui, dit le mourant, j'ai un secret, et un secret qui vous regarde même, en supposant que, comme vous avez dit, vous soyez le fils du marquis de San-Floridio.

— Je vous le dis et je vous le répète, je suis Don Ferdinand, comte de San-Floridio, le seul héritier de la famille.

— Approchez-vous de l'autel, et faites m'en le serment sur le crucifix.

Don Ferdinand se révolta d'abord à l'idée qu'un manant se refusât de le croire sur sa parole; mais, songeant qu'il devait avoir quelque indulgence pour un homme qui allait mourir de son fait, il s'approcha de l'autel, monta sur les marches et prêta le serment demandé.

— C'est bien, dit le blessé; maintenant approchez-vous de moi, Monsieur le comte, et prenez cette clé.

Le jeune homme s'avança vivement, tendit la main, et le mourant y déposa une clé. Le comte sentit au toucher que ce n'était pas la clé de la porte secrète.

— Qu'est-ce que cette clé, demanda-il?

— Vous vous en irez à Carlentini, reprit le mourant, évitant de répondre à la question; vous demanderez la maison de Gaëtano Cantarello: Vous entrerez seul dans cette maison, seul, entendez vous? Dans la chambre à coucher, vous trouverez au pied du lit un carreau sur lequel est gravée une croix; sous ce carreau, est une cassette, dans cette casette sont soixante mille ducats; vous les prendrez, ils sont à vous.

— Qu'est-ce que toute cette histoire? demanda le comte; est-ce que je vous connais? est-ce que je veux hériter de vous?

Ces soixante mille ducats vous appartiennent Monsieur le comte; car ils ont été volés à votre oncle le marquis San-Floridio de Messine. Ils ont été volés par moi, Gaëtano Cantarello, son domestique; et ce n'est point un héritage c'est une restitution.

— Héritage ou restitution, peu m'importe, s'écria le jeune homme, ce ne sont pas ces soixante mille ducats que je cherche ici, et ce n'est pas là le secret que je veux savoir. Tenez, ajouta le comte, en rejetant la clé à Cantarello, voici la clé de votre maison, donnez-moi en échange celle de cette porte.

Et il montra du bout du doigt la porte du corridor.

Venez donc la prendre, dit Cantarello d'une voix mourante, car je n'ai plus la force de vous la donner; là, là dans cette poche.

Don Ferdinand s'avança sans défiance et se pencha sur le moribond, mais celui-ci le saisit tout à coup de la main gauche avec la force désespérée de l'agonie, et reprenant son épée de la main droite, il lui en porta un coup qui, heureusement glissa sur une côte et ne fit qu'une légère blessure.

— Ah! misérable traître, s'écria le comte, en saisissant un pistolet à sa ceinture, et en le déchargeant à bout portant sur Cantarello, meurs donc comme un réprouvé et comme un chien, puisque tu ne veux pas te repentir et mourir comme un chrétien et comme un homme.

Cantarello tomba à la renverse, cette fois il était bien mort.

Don Ferdinand s'approcha de lui, son second pistolet à la main, de peur

d'une nouvelle surprise ; puis bien certain qu'il n'avait plus rien à craindre, il le fouilla de tous côtés; mais, dans aucune poche il ne retrouva la clé de la porte secrète. Sans-doute, dans la lutte, Cantarello l'avait jetée derrière lui, espérant de cette façon la dérober à son adversaire.

Alors Don Ferdinand ramassa sa lanterne qu'il avait laissée tomber, et se mit à chercher cette clé, qui lui échappait toujours d'une façon si étrange. Au bout de quelques instants, affaibli par le sang qu'il perdait, il sentit sa tête bourdonner, comme si toutes les cloches de la chapelle sonnaient à la fois, les piliers qui soutenaient la voûte, lui parurent se détacher de la terre et tourner autour de lui; il lui sembla que les murs se rapprochaient de lui et l'étouffaient comme ceux d'une tombe; Il s'élança vers la porte de la chapelle pour respirer l'air pur et frais du matin, mais à peine avait-il fait dix pas dans cette direction, qu'il tomba lui-même évanoui.

CARMELA.

II.

Lorsque Don Ferdinand revint à lui, il était couché dans sa chambre au château du Belvédère, sa mère pleurait à côté de lui, le marquis se promenait à grands pas dans la chambre, et le médecin s'apprêtait à le saigner pour la cinquième fois. Le jardinier auquel le jeune comte avait demandé de si fréquens renseignemens sur l'homme au manteau avait entendu le coup de pistolet, était entré dans l'église, et avait trouvé Don Ferdinand évanoui, et Cantarello mort.

Le premier mot de Ferdinand fut pour demander si l'on avait retrouvé la clé de la porte secrète. Le marquis et la marquise échangèrent un regard d'inquiétude.

— Rassurez-vous, dit le médecin, après une blessure aussi grave, il n'y a rien d'étonnant à ce que le malade ait un peu de délire.

— Je suis parfaitement calme et je sais à merveille ce que je dis, reprit Don Ferdinand; je demande si l'on a retrouvé la clé de la porte secrète, une petite clé faite comme une clé de piano.

— Oh! mon pauvre enfant, s'écria la marquise en joignant les mains et en levant les yeux au ciel.

Tranquillisez-vous, madame, reprit le docteur, c'est un délire passager, et une cinquième saignée....

— Allez-vous en au diable avec votre saignée, docteur! Vous m'avez tiré plus de sang avec votre mauvaise lancette, que le misérable Cantarello avec son épée.

Mais il est fou! il est fou ! s'écria la marquise.

Dans tous les cas, reprit le jeune comte, dans tous les cas, mon très-cher père, ma folie n'aura pas été perdue pour vos intérêts, car je vous ai retrouvé soixante-mille ducats que vous croyiez perdus, et qui sont à Carlentini; au pied du lit de Cantarello, sous un carreau marqué d'une croix; vous pouvez les envoyer prendre, et vous verrez si je suis fou.— Eh! laissez-moi donc tranquille, docteur, j'ai besoin d'un bon poulet rôti et d'une bouteille de vin de Bordeaux, et non pas de vos maudites saignées.

Ce fut à son tour le médecin qui leva les yeux au ciel.

— Mon enfant, mon cher enfant! s'écria la marquise, tu veux donc me faire mourir de chagrin.

— Une saignée est-elle absolument indispensable? demanda le marquis.

— Absolument.

— Eh bien! il n'y a qu'à faire entrer quatre domestiques, qui le maintiendront de force dans son lit pendant que vous opérerez.

— Oh! mon Dieu, dit le comte, il n'y a pas besoin de tout cela. Cela vous fera-t-il grand plaisir, madame la mar-

quise, que je me laisse saigner?

— Sans-doute, puisqu'ils disent que cela te fera du bien.

— Alors, tenez docteur, voilà mon bras; mais c'est la dernière fois, n'est-ce pas?

— Oui, dit le docteur, oui, si elle dégage la tête et fait disparaître le délire.

— En ce cas, soyez tranquille, reprit le comte, la tête sera dégagée, et le délire ne reparaîtra plus; allez, docteur, allez.

Le docteur fit son opération; mais, comme le blessé était déjà horriblement affaibli, il ne put supporter cette nouvelle perte de sang, et s'évanouit une seconde fois; seulement, ce nouvel évanouissement ne dura que quelques minutes.

Pendant qu'on le saignait si fort contre son gré, Don Ferdinand avait fait ses réflexions; il comprenait que s'il parlait de nouveau de clé de piano, d'argent enterré et de porte secrète, on le croirait encore dans le délire, et qu'on le saignerait et resaignerait jusqu'à extinction de chaleur naturelle. En conséquence, il résolut de ne parler de rien de tout cela et de se réserver à lui-même le soin de mettre seul à fin une entreprise qu'il avait commencée seul.

Le jeune comte revint donc de son évanouissement dans les dispositions les plus pacifiques du monde; il embrassa sa mère; salua respectueusement le marquis et tendit la main au docteur, en disant qu'il sentait bien que c'était à son grand art qu'il devait la vie; à ces mots le docteur déclara que le délire avait complétement disparu et répondit du malade.

Alors Don Ferdinand se hasarda à demander des détails sur la façon dont on l'avait retrouvé; il apprit que c'était le jardinier qui l'avait suivi, et qui, étant entré dans l'église, l'avait découvert à dix pas de son adversaire, et dans un état qui ne valait guère mieux que celui de Cantarello. Ces questions de la part du blessé en amenèrent d'autres, comme on le pense bien, de la part du marquis et de la marquise; mais Don Ferdinand se contenta de répondre qu'étant entré dans l'église par pure curiosité, et parce qu'en passant devant la porte, il avait cru y entendre quelque bruit, il y avait été attaqué par un homme de haute taille qu'il croyait avoir tué. Il ajouta qu'il serait bien désireux de remercier le bon jardinier de son zèle, et qu'il priait que l'on permît à Peppino de le venir voir. On lui promit que si, le lendemain, il continuait d'aller mieux, on lui donnerait cette distraction.

Le soir même, comme le marquis et la marquise, profitant d'un instant de sommeil de leur fils, étaient allés souper, Don Ferdinand appela et ordonna de faire entrer le jardinier. Le laquais qui était de service, hésitait, car la marquise avait défendu, de laisser entrer personne; mais Don Ferdinand réitéra son ordre d'une voix tellement impérative, que sur la promesse que lui fit le comte qu'il ne le garderait qu'un instant près de lui, le laquais fit entrer le jardinier.

— Peppino, lui dit Don Ferdinand aussitôt que la porte fut refermée, tu es un brave garçon, et je regrette de n'avoir pas eu plus de confiance en toi. Il y a cent onces à gagner si tu veux m'obéir, et n'obéir qu'à moi.

— Parlez, notre jeune seigneur, répondit le jardinier.

— Qu'a-t-on fait de l'homme que j'ai tué?

— On l'a transporté dans l'église du village, où il est exposé, pour qu'on le reconnaisse.

— Eh on l'a reconnu?

— Oui.

— Pour qui?

— Pour l'homme au manteau qui venait de tems en tems chez les Rizzo.

— Mais son nom?

— On ne le sait pas.

(la suite à demain.)

III. *

— Bien. L'a-t-on fouillé?

— Oui; mais on n'a trouvé sur lui que de l'argent, de l'amadou, une pierre à feu et un briquet. Tous ces objets sont exposés chez le juge.

— Et parmi ces objets il n'y a pas de clé?

— Je ne le crois pas.

— Va chez le juge, examine ces objets dans le plus grand détail, et, s'il y a une clé, reviens me dire comment cette clé est faite. S'il n'y en a pas, va-t-en dans la chapelle, et, tout autour de la colonne près de laquelle on a retrouvé le mort, cherche avec le plus grand soin: tu retrouveras deux clés.

— Deux.

— Oui; l'une, pareille à peu près à la clé de ce secrétaire; l'autre.... lève le dessus de ce clavecin; bon, et donne-moi un instrument de fer qui doit se trouver dans un des compartimens; bien, c'est cela; l'autre pareille à peu près à celle-ci. Tu comprends?

— Parfaitement.

— Que tu en trouves une ou que tu en trouves deux, tu m'apporteras ce que tu auras trouvé, mais à moi, rien qu'à moi, entends-tu?

— Rien qu'à vous; c'est dit.

— à demain, Peppino.

— à demain, votre Excellence.

— à propos, viens au moment où mon père et ma mère seront à déjeuner, afin que nous puissions causer tranquillement.

— C'est bon; je guetterai l'heure.

— Et tes cinquante onces t'attendront.

— Eh bien! Votre Excellence, elles seront les bien venues, vu que je vais me marier avec la fille aux Rizzo, un joli brin de fille.

— Chut! Voilà ma mère qui revient. Passe par ce cabinet, descends par le petit escalier, et qu'elle ne te voie pas.

Peppino obéit. Quand la marquise entra, elle trouva son fils seul et parfaitement tranquille.

Le lendemain, à l'heure convenue, Peppino revint. Il avait exécuté sa commission avec une intelligence parfaite. Parmi les objets déposés chez le juge, était une clé ordinaire et pareille à celle du secrétaire. On l'avait trouvée près du mort. Après s'être assuré de ce fait, Peppino s'était rendu à la chapelle et avait si bien cherché que, de l'autre côté de la chapelle, il avait trouvé la seconde clé, qui était faite comme celle du piano. Sans-doute Cantarello l'avait jetée loin de lui. Le jeune comte s'en empara avec empressement, la reconnut pour être bien la même qu'il avait trouvée sous la première marche de l'autel, et qui ouvrait la porte du corridor noir, et la cacha sous le chevet de son lit. Puis se retournant vers Peppino:

— Ecoute, lui dit-il, je ne sais encore quand je pourrai me lever; mais, à tout hasard, tiens prête chez toi, pour le moment où nous en aurons besoin, deux torches, des tenailles, une pince, et tâche de ne pas découcher d'ici à 15 jours.

Peppino promit au Comte de se procurer tous les objets désignés et se retira.

Resté seul, Don Ferdinand voulut voir jusqu'où allaient ses forces, et essaya de se lever. A peine fut-il sur son séant, qu'il sentit que tout tournait autour de lui. Sa blessure était peu grave, mais les saignées du docteur l'avaient fort affaibli, de sorte que, voyant qu'il allait s'évanouir de nouveau, il se recoucha promptement, comprenant qu'avant de rien tenter, il devait attendre que les forces lui fussent revenues.

Aussi resta-il toute cette journée et celle du lendemain fort tranquille, ne donnant d'autre signe de délire

* *Voir les feuilletons du* 1. 3. 4. 5 *Janvier*.

que de demander de tems en tems du poulet et du vin de Bordeaux, en place de déplorables tisanes qu'on lui présentait. Mais, comme on le pense bien, ces demandes parurent au docteur exorbitantes et insensées; selon lui, elles dénotaient un reste de fièvre qu'il fallait combattre. Il ordonna donc de continuer avec acharnement le bouillon aux herbes, et parla d'une sixième saignée si les symptômes de cet appétit désordonné, qui indiquait la faiblesse de l'estomac du malade, se représentaient encore. Don Ferdinand se le tint pour dit, et, voyant qu'il était sous la puissance du docteur, il se résigna au bouillon aux herbes.

Le soir, comme le malade venait de s'endormir, la marquise entra dans sa chambre avec quatre laquais qui, sur un signe qu'elle leur fit, restèrent auprès de la porte. Don Ferdinand, qui crut qu'on venait pour le saigner, demanda à sa mère, avec une crainte qu'il ne chercha même pas à cacher, ce que signifiait cet appareil de force que l'on déployait devant lui. La marquise alors lui annonça, avec tous les ménagemens possibles, que, la justice ayant fait une enquête, et l'aventure de la chapelle étant restée jusqu'alors fort obscure, elle venait d'être prévenue à l'instant même, que Don Ferdinand devait être arrêté le lendemain; qu'en conséquence elle venait de faire préparer une litière pour emporter son fils à Catane où il resterait tranquillement chez sa tante, la vénérable abbesse des Ursulines, jusqu'au moment où le marquis serait parvenu à assoupir cette malheurese affaire. Contre l'attente de la marquise, Don Ferdinand ne fit aucune difficulté. Il avait, du premier coup, jugé que le docteur ne le poursuivrait pas jusque dans le saint asile qui lui était ouvert; il espérait que, vu la distance, ses ordonnances perdraient un peu de leur férocité, et il apercevait dans l'éloignement, à travers un nuage couleur de rose, ce bienheureux poulet et cette bouteille de Bordeaux tant désirée qui, depuis trois jours était l'objet de sa plus ardente préoccupation. D'ailleurs, il espérait que la surveillance qui l'entourait serait moins grande à Catane qu'à Syracuse, et qu'une fois sur ses pieds, il s'échapperait plus facilement du couvent de sa tante que du château maternel. Ajoutons qu'au milieu de tout cela, il se rappelait ces jolis yeux noirs qui avaient tant pleuré à son départ, et ces petites mains qui lui promettaient de si adroites garde-malades. Un instant, l'idée était bien venue au comte, lorsque sa mère lui avait parlé d'arrestation, d'aller au-devant de la justice, en racontant aux juges tout ce qui s'était passé; mais il connaissait les juges et la justice sicilienne, et il jugea avec une grande sagacité, que les moyens dont comptait se servir le marquis pour étouffer cette affaire, valaient mieux que toutes les raisons qu'il pourrait donner pour l'éclaircir. En conséquence, au lieu de s'opposer le moins du monde à ce voyage, comme l'avait d'abord craint la marquise, il s'y prêta de son mieux; et, après avoir pris sous son oreiller la clé mystérieuse, il se laissa emporter par les quatre laquais, qui le déposèrent mollement dans la litière qui l'attendait à la porte. La seule chose que demanda Don Ferdinand fut que sa mère lui donnât le plus tôt possible de ses nouvelles par l'entremise de Peppino. La marquise, qui ne vit là qu'un souhait fort naturel, et surtout très-filial, le lui promit sans aucune difficulté.

Un courrier avait été envoyé par avance à la digne abbesse, de sorte qu'en arrivant, le blessé trouva toutes choses préparées pour le recevoir. Le courrier, on le comprend bien, avait été interrogé avec toute la curiosité claustrale; mais il n'avait pu dire que ce qu'il savait lui-même, de sorte que l'accident qui amenait Don

Ferdinand à Catane, n'étant connu de fait que par son terrible résultat, était loin d'avoir rien perdu de son mystérieux intérêt. Aussi, le jeune comte apparut-il aux jeunes religieuses comme un des plus aimables héros de roman qu'elles eussent jamais rêvé.

De son côté, Don Ferdinand ne s'était pas tout-à-fait trompé sur l'amélioration hygiénique que le changement de la localité devait amener, selon lui, dans sa situation. Dès le premier jour, le bouillon aux herbes fut changé en bouillon de grenouilles, et il lui fut permis de manger une cuillerée de confitures de groseilles. Ce ne fut pas tout. Après l'office du soir, une des plus jolies religieuses fut introduite dans sa chambre pour être sa garde de nuit. Peut-être une pareille tolérance était-elle bien un peu contre les règles de la sévérité monastique, mais le pauvre malade était vraiment si faible, qu'à la première vue, elle ne paraissait, en conscience, présenter aucun inconvénient.

L'évènement justifia la supérieure. Si jolie que fût sa garde-malade, le blessé n'en dormit pas moins profondément toute la nuit. Aussi le lendemain, grâce à ce bon sommeil, avait-il le visage meilleur; c'était un avertissement à la bonne abbesse de lui continuer le même régime, auquel on se contenta, dans la journée, d'ajouter gros comme une noix de conserve aux violettes.

Le soir, Don Ferdinand vit entrer dans sa chambre une figure nouvelle. La surveillante désignée pour cette nuit n'était pas moins jolie que celle à laquelle elle succédait. Le malade causa un instant avec elle, et il lui fit quelques complimens sur son gracieux visage; mais bientôt la fatigue l'emporta sur la galanterie, il tourna le nez contre le mur et ferma les yeux pour ne les rouvrir qu'au matin.

Comme le blessé allait de mieux en mieux, il obtint, le troisième jour, outre les bouillons aux grenouilles, les confitures et la conserve, un peu de gelée de viande, qu'il avala avec une reconnaissance extrême pour les belles mains qui la lui servaient. Il en résulta qu'il leva les yeux, des mains au visage, et se trouva face à face de la plus délicieuse figure qu'il eût encore vue. Le comte demanda alors à cette belle personne si son tour ne viendrait pas bientôt d'être sa garde-malade; elle lui répondit qu'elle était désignée pour la nuit prochaine. Le comte s'informa alors comment elle s'appelait, ne doutant pas, disait il, qu'un doux nom n'appartînt à une si belle personne. La religieuse répondit qu'elle s'appelait Carmela. Don Ferdinand trouva que c'était le nom le plus délicieux qu'il eût jamais entendu; aussi le prononça-t-il tout bas plus de vingt fois, pendant l'intervalle qui s'écoula entre le léger diner qu'il venait de faire et l'heure à laquelle la religieuse, qui était de garde près de son lit, venait lui apporter sa potion du soir.

Carmela arriva à l'heure fixe et même un peu avant l'heure. Don Ferdinand la remercia de son exactitude. La pauvre fille jeta les yeux sur la pendule, elle rougit le plus gracieusement du monde.

La potion avalée, Carmela alla s'asseoir dans un grand fauteuil qui était à l'autre bout de la chambre. Le malade lui demanda alors, avec la voix la plus caressante qu'il put prendre, pourquoi elle s'éloignait ainsi de lui. Carmela répondit que c'était pour ne pas troubler son sommeil. Don Ferdinand s'écria qu'il ne se sentait aucunement envie de dormir, et supplia Carmela de lui faire la grâce de venir causer avec lui. La jeune fille approcha son fauteuil en rougissant.

Les deux jeunes gens demeurèrent un instant muets, Carmela les yeux baissés et Don Ferdinand les yeux fixés, au contraire, sur Carmela. Alors il put la voir tout à son aise. C'était dans

son ensemble une des plus delicieuses créatures que l'on pût imaginer, avec des cheveux noirs qui montraient l'extrémité de leurs bandeaux sous sa coiffe blanche, des yeux assez grands pour s'y mirer deux à la fois, un nez droit et fin comme celui des statues grecques ses aïeules, une bouche rose comme le corail que l'on pêche près du canal Passano, une taille de nymphe antique et un pied d'enfant. Le seul reproche que l'on pouvait faire à cette beauté si parfaite, était la pâleur un peu mate de son teint, qui faisait ressortir d'autant plus le cercle bleuâtre qui entourait ses yeux comme un signe d'insomnie et de douleur.

Au bout d'un quart d'heure de contemplation, Don Ferdinand rompit tout-à-coup le silence.

— Comment se fait-il qu'une aussi belle personne que vous ne soit pas heureuse? demanda-t-il à Carmela. Et comment se peut-il qu'il y ait sous le ciel un être assez barbare pour faire couler des larmes de ces beaux yeux, pour un regard desquels on serait trop heureux de donner sa vie.

La jeune fille tressaillit comme si cette demande eût répondu à ses propres pensées, et Don Ferdinand vit deux perles liquides et brillantes se balancer au bout de longs cils et tomber l'une après l'autre sur les genoux de Carmela.

— Dieu l'a voulu ainsi, répondit la jeune fille, en me donnant un frère et une sœur ainés, auxquels mon père réserve toute notre fortune. Alors, comme il ne restait plus de dot pour moi, on m'a fiancée à Dieu, qui semblait m'avoir réservée ainsi pour lui.

Et c'est votre père qui a exigé de vous un pareil sacrifice? demanda Don Ferdinand.

— C'est mon père, répondit Carmela en levant ses beaux yeux au ciel.

— Et comment appelle-t-on ce barbare?

— Le comte Don Francesco de Terra Nova.

— Le comte de Terra-Nova! s'écria Don Ferdinand; mais c'est l'ami de mon père.

— Oh! mon Dieu, oui; et tout ce que j'ai pu obtenir de lui, à ce titre, c'est que j'entrerais au couvent de votre tante.

— Et c'est sans regret que vous avez renoncé au monde? demanda Don Ferdinand.

— Je n'avais encore vu du monde que ce qu'on peut en apercevoir à travers les grilles d'une jalousie, lorsque je suis entrée dans ce couvent, répondit Carmela; aussi je n'avais aucun motif de le regretter, et j'espérais que la solitude serait pour moi le bonheur ou du moins la tranquillité. Quelque tems je demeurai dans cette croyance, mais hélas! j'ai reconnu mon erreur, et c'est avec une crainte mortelle, je l'avoue, que je vois arriver le moment où je prononcerai mes vœux.

— Oh! oui, dit Don Ferdinand, cela se voit facilement; vous n'étiez pas née pour vivre dans un cloître. Il faut pour cela un cœur inflexible, et vous, vous avez le cœur humain et pitoyable, n'est-ce pas?

— Hélas! murmura la jeune fille.

— Vous ne pourriez pas voir souffrir, vous, sans vous laisser émouvoir par celui qui souffre; aussi, dès que je vous ai vue, j'ai senti mon cœur plein d'espérance.

— Mon Dieu! demanda la jeune fille, que puis-je donc faire pour vous?

— Vous pouvez me rendre la vie, dit Don Ferdinand avec une expression qui pénétra jusqu'au fond de l'âme de la jeune fille.

— Que faut-il faire pour cela?.... parlez.

— Oh! vous ne voudrez pas, continua Don Ferdinand; vous avez reçu des recommandations trop sévères et vous me laisserez mourir pour ne pas manquer à vos devoirs.

(la suite à demain.)

III. *

— Mourir! s'écria Carmela.

— Oui, mourir, reprit le comte d'un ton languissant, et en se laissant aller sur son oreiller, car je sens que je m'en vais mourant.

— Oh! parlez, et si je puis quelque-chose pour vous...

— Certes vous pouvez tout ce que vous voulez, car nous sommes seuls, n'est-ce pas? et, excepté nous, personne ne veille dans le couvent?

— Mais c'est donc bien difficile, ce que vous désirez? demanda, en rougissant, la belle garde-malade.

— Vous n'avez qu'à vouloir, répondit Don Ferdinand.

— Alors dites, balbutia Carmela.

La prière de Don Ferdinand était loin de répondre à celle qu'attendait la belle religieuse.

— Procurez — moi un poulet rôti et une bouteille de vin de Bordeaux, dit Don Ferdinand.

Carmela ne put s'empêcher de sourire.

— Mais, dit-elle, cela vous fera mal.

— Me faire mal! s'écria Don Ferdinand; figurez-vous que je n'attends que cela pour être guéri. Mais il y a, pour me faire mourir, une conspiration à la tête de laquelle est cet infâme docteur, et vous êtes de cette conspiration aussi, vous, je le vois bien; vous si bonne, si jolie; vous pour laquelle je me sens, en vérité une si bonne envie de vivre.

— Mais vous n'en mangerez que bien peu?

— Une aile.

— Mais vous ne boirez qu'une goutte de vin?

— Une larme.

— Eh bien! je vais aller vous chercher ce que vous désirez.

— Ah! vous êtes une sainte! s'écria don Ferdinand en saisissant les mains de la novice, et en les lui baisant avec un transport moins éthéré que ne le permettait la dénomination qu'il venait de lui donner. Aussi Carmela retira-t-elle sa main comme si, au lieu des lèvres de Ferdinand, c'était un fer rouge qui l'eût touchée.

Quant au comte, il regarda s'éloigner la belle religieuse avec un sentiment de reconnaissance qui touchait à l'admiration, et pendant sa courte absence, il fut obligé de s'avouer que, même à Palerme, il n'avait vu aucune femme qui, pour la beauté, la grâce et la candeur, pût soutenir la comparaison avec Carmela.

Ce fut bien autre chose lorsqu'il la vit reparaître portant d'une main, sur une assiette, cette aile de volaille si désirée, et de l'autre un verre de cristal à moitié rempli de vin de Bordeaux. Ce ne fut plus pour lui une simple mortelle, ce fut une déesse: ce fut Hébé servant l'ambroisie et versant le nectar.

— Je n'ai pu tout apporter du même voyage, dit la belle pourvoyeuse, en déposant l'assiette et le verre sur une table qu'elle approcha du lit du malade; mais je vais vous aller chercher du pain, pour manger avec votre poulet, et des confitures pour votre dessert; attendez-moi.

— Allez, dit Don Ferdinand et surtout revenez bien vîte; tout cela me semblera meilleur encore quand vous serez là.

Mais quelque diligence que fit Carmela, la faim du pauvre Ferdinand était si dévorante, qu'il ne put attendre son retour, et que, lorsqu'elle rentra, elle trouva l'aile de poulet dévorée et le verre de Bordeaux entièrement vide. Ce fut alors le tour du pain et des confitures: tout y passa.

Le souper fini, il fallut en faire disparaître les traces, et Carmela reporta à l'office tout ce qu'elle venait d'en tirer, se réservant de dire, si on s'apercevait de la soustraction, que c'était

* *Voir les feuilletons du* 1. 3 4. 5. 6. 7. *Janvier*.

elle qui avait eu faim. Ainsi la pauvre enfant était déjà prête à commettre, pour le beau malade, un des plus gros péchés que défende l'église.

Comme on le pense bien, l'excellent repas que venait de faire Don Ferdinand, n'avait servi qu'à accroître les sentimens encore vagues et flottans, qu'il avait, à la première vue, senti naître dans son cœur pour la belle novice. Aussi, pendant qu'elle était descendue à l'office, songeait-il en lui-même que c'était une loi bien cruelle que celle qui condamnait à un éternel célibat une aussi belle enfant, et cela, parce qu'elle avait eu le malheur d'avoir un frère qui, pour soutenir l'honneur de son rang, avait besoin de toute la fortune paternelle. C'était une réflexion, au reste, toute nouvelle pour lui, car il avait vingt fois entendu parler de sacrifices pareils, et n'y avait jamais fait attention. D'où venait donc que, cette fois, le comte de Terra-Nova lui semblait un tyran près duquel Denys l'ancien était, à ses yeux, un personnage débonnaire et plein d'humanité?

Lorsque Carmela rentra dans la chambre du malade, la première chose qu'elle remarqua, ce fut l'expression à la fois attendrie et passionnée de son regard. Aussi, s'arrêta-t-elle après avoir fait trois ou quatre pas, comme si elle hésitait à venir reprendre la place qu'elle occupait près de son lit; mais le comte l'y invita avec un geste si suppliant, qu'elle n'eut pas la force de lui résister.

Si haut que l'homme soit emporté par son imagination, il y a toujours en lui un côté matériel que ne peuvent soulever pour longtems les ailes de l'amour, de la poésie ou de l'ambition. Le côté matériel tend à la terre, comme l'autre tend au ciel; mais, plus lourd que l'autre, il ramène sans cesse l'homme dans la sphère des besoins physiques. C'est ainsi que, près d'une femme charmante, le pauvre Don Ferdinand avait d'abord pensé à sa faim et que, ce besoin de sa faiblesse éteint, il se retrouva incontinent attaqué par le sommeil. Cependant, il faut le dire à sa gloire, au lieu de céder à ce second adversaire, comme au premier, il essaya de lutter contre lui. Mais la lutte fut courte et malheureuse, force lui fut de se rendre; il rassembla les deux petites mains de Carmela dans les siennes, et s'endormit les lèvres dessus.

Il fit un long, doux et bon sommeil, plein de rêves charmans, et se réveilla le sourire sur les lèvres et l'amour dans les yeux. La pauvre enfant l'avait regardé longtems dormir, puis le sommeil lui était venu à son tour. Elle avait voulu alors retirer ses mains pour s'accommoder de son mieux dans son fauteuil; mais, sans se réveiller, le blessé les avait retenues, et s'était plaint doucement, tout en les retenant. Alors Carmela ne s'était pas senti le courage de le contrarier, elle s'était tout doucement appuyée au traversin, et ces deux charmantes têtes avaient dormi sur le même oreiller.

Don Ferdinand se réveilla d'abord; la première chose qu'il vit, en ouvrant les yeux, fut cette belle jeune fille endormie et faisant sans-doute aussi, de son côté, quelque rêve; mais probablement moins doux et moins riant que les siens, car les larmes filtraient à travers ses paupières fermées; un frisson contractait ses joues pâles, et un léger tremblement agitait ses lèvres. Bientôt ses traits prirent une expression d'effroi indicible, tout son corps sembla se raidir pour une lutte désespérée, quelques mots sans suite s'échappèrent de sa bouche. Enfin avec un grand cri, elle porta si violemment les mains à sa tête, qu'elle en abattit sa coiffe de novice et que ses longs cheveux tombèrent sur ses épaules; en même tems, ce paroxisme de douleur la réveilla, elle ouvrit les yeux et se trouva dans les bras de Don Ferdinand.

Alors, elle jeta un second cri, mais de joie, et parut si heureuse, que, lorsque le convalescent appuya ses lèvres sur ses beaux yeux encore humides, elle n'eut point la force de se défendre et lui laissa prendre un double baiser.

La pauvre enfant rêvait que son père la forçait de prononcer ses vœux, et elle ne s'était réveillée que lorsqu'elle avait vu les ciseaux s'approcher de sa belle chevelure. Elle raconta, toute haletante de douleur encore, ce triste rêve à Don Ferdinand, qui, pendant ce tems, baisait ces longs cheveux qu'elle avait eu si grand'peur de perdre, en jurant tout bas que, tant qu'il serait vivant, il n'en laisserait pas tomber un seul de sa tête.

L'heure était venue ou Carmela devait quitter le malade. Comme, selon toute probabilité, le blessé devait être guéri avant que son tour de garde ne revînt, elle le quittait pour ne plus le revoir; ce fut une douleur réelle à ajouter à la douleur imaginaire qu'elle venait d'éprouver. Don Ferdinand aurait pu la rassurer, mais avec sa santé revenait son égoïsme, il ne voulut rien perdre du bénéfice de cette séparation que la jeune fille croyait éternelle: elle avait déjà laissé les lèvres de Ferdinand toucher ses mains et ses yeux; elle ne chercha pas même à défendre ses joues pâles et brûlantes; d'ailleurs, jusque-là, qu'étaient-ce que tous ces baisers, sinon des baisers d'amis, des baisers de frères.

La jeune fille venait de sortir quand parut la digne abbesse; mais, au lieu d'avouer ce retour de bien-être, ce sentiment de puissance qu'il éprouvait, Don Ferdinand se plaignit d'une faiblesse plus grande que la veille. Sa tante effrayée lui demanda s'il n'avait point été bien soigné par sa garde de nuit, Don Ferdinand répondit qu'au contraire, depuis qu'il était au couvent, il n'avait point encore été l'objet de soins aussi intelligens, aussi assidus, et que même, il priait sa tante de lui laisser la même jeune fille pour garde-malade les nuits suivantes.

Don Ferdinand prononça cette prière d'une voix si suppliante et si langoureuse, que la bonne abbesse, craignant de contrarier un malade dans un pareil état de faiblesse, s'empressa de le rassurer, en lui disant que, puisque cette garde lui convenait, elle entendait qu'il n'en eût point d'autre; elle ajouta que, si ces veilles continues fatiguaient trop la jeune fille, on la dispenserait des matines et même des offices de jour.

Rassuré sur ce point, Don Ferdinand en attaqua un autre; il dit à sa tante que cette grande faiblesse qu'il éprouvait, venait sans doute du manque absolu de nourriture. La bonne abbesse reconnut qu'effectivement un jeune homme de vingt ans ne pouvait pas vivre avec du bouillon de grenouilles, des confitures et des conserves; elle promit d'envoyer, outre cela, dans la journée, un consommé et un filet de poisson. Puis, comme ses devoirs l'appelaient à l'église, elle quitta le malade, le laissant un peu réconforté par cette double promesse.

A peine eut-elle laissé Don Ferdinand seul, que le malade voulut faire l'essai de ses forces. Six jours auparavant, la même tentative lui avait mal réussi, mais, cette fois, il s'en tira fièrement et à son honneur. Après avoir été fermer la porte avec soin, pour ne pas être surpris dans une occupation qui eût prouvé qu'il n'était point si malade qu'il voulait le faire croire, il fit plusieurs fois le tour de sa chambre sans éblouissement aucun et avec un reste de langueur seulement, qui devait, sans nul doute, disparaître, grâce au traitement fortifiant qu'il avait adopté. Quant à sa blessure, elle était complétement refermée et pour ses saignées il n'y paraissait plus. Cette investiga-achevée, Don Ferdinand se mit à sa toilette avec un soin qui prouvait qu'il se reprenait à d'autres idées qu'à celles

qui l'avaient exclusivement préoccupé jusqu'à ce jour, peignant et parfumant ses beaux cheveux noirs que son valet de chambre n'avait ni coiffés, ni poudrés depuis la nuit où il avait reçu sa blessure, et qui n'allaient pas moins bien à son visage, pour être rendus à leur couleur naturelle; puis, il rouvrit la porte, se remit au lit, et attendit les événemens.

La supérieure tint avec une fidélité scrupuleuse la promesse qu'elle avait faite, et Don Ferdinand vit arriver, à l'heure convenue, le consommé, le filet de poisson, et même un petit verre de muscat de Lipari, dont il n'avait pas été question dans le traité. Tout cela, il est vrai, était distribué avec la parcimonie de la crainte; mais le peu qu'il y en avait était d'une succulence parfaite. Cette ombre de repas était loin cependant d'être suffisante pour apaiser la faim de Don Ferdinand, mais c'était assez pour le soutenir jusqu'à la nuit, et à la nuit n'avait-il pas sa bonne Carmela pour mettre tout l'office à sa disposition?

Carmela entra cette fois encore d'un peu meilleure heure que la veille. La pauvre enfant ne cachait point la joie qu'elle avait eue, lorsqu'elle avait appris que l'abbesse, sur la demande de Don Ferdinand, la désignait à l'avenir pour la seule garde du malade. Dans sa reconnaissance, elle courut droit au lit du jeune homme, et cette fois, d'elle-même, et comme si c'était une chose qui lui fut due, elle lui présenta ses deux joues. Ferdinand y appuya ses lèvres, prit les deux mains de Carmela, et la regarda avec un si doux et si tendre sourire, que la pauvre enfant, sans savoir ce qu'elle disait, murmura: Oh! je suis bien heureuse! et tomba assise, près du lit, la tête renversée sur le dossier du fauteuil qui l'attendait.

Et Ferdinand aussi était bien heureux, car c'était la première fois qu'il aimait véritablement. Toutes ses amours de Palerme ne lui paraissaient plus maintenant que de fausses amours; il n'y avait qu'une femme au monde, c'était Carmela. Nous devons avouer toutefois, que pour être tout entier à ce sentiment délicieux dont il commençait seulement à apprécier la douceur, il comprit qu'il lui fallait se débarrasser d'abord de ce reste de faim qui le tourmentait. Regardant donc Carmela le plus tendrement qu'il put, il lui renouvela sa prière de la veille, en la conjurant seulement cette fois, d'apporter le poulet intact et la bouteille pleine.

Carmela était dans cette disposition d'esprit où les femmes ne discutent plus, mais obéissent aveuglément. Elle demanda seulement un délai, afin d'être certaine de ne rencontrer personne sur les escaliers ou dans les corridors. L'attente était facile. Les jeunes gens parlèrent de mille choses qui voulaient dire clair comme le jour qu'ils s'aimaient; puis, lorsque Carmela crut l'heure venue, elle sortit sur la pointe du pied, une bougie à la main et légère comme une ombre.

Un instant après, elle rentra, portant un plateau complet; mais cette fois, il faut le dire en l'honneur de Don Ferdinand, ses premiers regards se portèrent sur la belle pourvoyeuse, et non sur le souper qu'elle apportait. Ce souper en valait cependant bien la peine; c'était une excellente poularde, une bouteille à la forme élancée et au long goulot, et une pyramide de ces fruits, que Narsès envoya comme échantillon aux barbares qu'il voulait attirer en Italie.

— Tenez, dit Carmela en posant le plateau sur la table, je vous ai obéi parce que, je ne sais pourquoi, je ne trouve pas de paroles pour vous refuser; mais maintenant, au nom du ciel, soyez sage et songez comme je serais malheureuse, si ma complaisance pour vous allait tourner à mal.

(la suite à demain.)

IV.

— Ecoutez, dit Ferdinand, il y a un moyen de vous assurer que je ne ferai pas d'excès.

— Lequel? demanda la jeune fille.

— C'est de partager la collation. Ce sera une œuvre charitable, puisque vous empêcherez un pauvre malade de tomber dans le péché de la gourmandise; et si j'en crois les apparences, ajouta-t-il, en jetant un coup d'œil sur la poularde, eh bien! ce ne sera pas une pénitence trop rude pour les autres péchés que vous aurez commis.

— Mais je n'ai pas faim, moi, dit Carmela.

— Alors l'action n'en sera que plus méritoire, reprit Ferdinand, vous vous sacrifierez pour moi, voilà tout.

— Mais, reprit encore Carmela, un peu plus disposée à donner au malade cette nouvelle preuve de dévouement, c'est aujourd'hui mercredi, jour maigre, et il ne nous est pas permis de faire gras sans dispense.

— Tenez, répondit Ferdinand en étendant le doigt vers la pendule qui marquait justement minuit, et en donnant, par une pause d'un moment, le tems aux douze coups de tinter; tenez, nous sommes à jeudi, jour gras; vous n'avez plus besoin de dispense, et vous aurez la conscience riche d'un péché de moins et d'une bonne action de plus.

Carmela ne répondit rien, car, nous l'avons dit, elle n'avait déjà plus d'autre volonté que celle de Ferdinand; elle prit donc une chaise, et s'assit de l'autre côté de la table, en face de lui.

— Oh! que faites-vous là? demanda le jeune homme, ne voyez-vous pas que vous êtes trop éloignée de moi, et que je ne pourrai atteindre à rien sans risquer de faire un effort qui peut faire rouvrir ma blessure?

— Vraiment! s'écria Carmela avec effroi; mais dites-moi alors où il faut que je me mette et je m'y mettrai.

— Là, dit Ferdinand en lui indiquant le bord de son lit; là près de moi; de cette manière je n'aurai aucune fatigue, et vous n'aurez rien à craindre.

Carmela obéit en rougissant, et vint s'asseoir sur le bord du lit du jeune homme, sentant qu'elle faisait mal, peut-être, mais cédant à ce principe de charité chrétienne, qui veut que l'on ait pitié des malades et des affligés.

C'était un tableau digne du paradis, que ces deux beaux jeunes gens rapprochés l'un de l'autre, comme deux oiseaux au bord d'un même nid, se regardant avec amour et souriant de bonheur. Jamais ni l'un ni l'autre n'avaient fait un souper si charmant, ni compris même qu'il y eût tant de mystérieuses délices, cachées dans un acte aussi simple que celui auquel ils se livraient. Don Ferdinand lui-même, quelque plaisir qu'il eût eu la veille à apaiser cette faim effroyable qui le tourmentait depuis si longtems, n'avait senti que la jouissance matérielle du besoin satisfait; mais, cette fois, c'était tout autre chose. Il se mêlait à cette jouissance matérielle une volupté inconnue et presque céleste. Tous deux étaient oppressés comme s'ils souffraient; tous deux étaient heureux comme s'ils étaient au ciel. Longtems, ils restèrent dans cette douce extase, s'entretenant avec délices de leurs projets d'avenir, Don Ferdinand jurant mille fois à Carmela, qu'aussitôt qu'il serait guéri, il saurait bien l'arracher au couvent, et elle acceptant avec confiance les promesses de son bien-aimé.

Le lendemain, la supérieure, en entrant dans la chambre de son neveu, lui annonça un message de sa mère, et, derrière elle, Don Ferdinand vit paraître Peppino.

Don Ferdinand avait tout oublié, depuis la veille, pour se replier sur lui-

Voir les feuilletons du 1. 3. 4. 5. 6. 7. 8 Janvier.

même et pour vivre de son bonheur. Sa vie réelle n'avait commencé que du jour où il avait vu Carmela, où il avait aimé et été aimé. Mais Peppino, apparaissant tout-à-coup comme un fantôme, était cependant une sérieuse et terrible réalité; sa présence rappelait à Don Ferdinand qu'il lui restait à approfondir le mystère de la chapelle. Aussi, en présence de sa tante, jeta-t-il les yeux sur la lettre maternelle qu'il lui apportait. Cette lettre annonçait que tout allait au mieux à l'endroit de la justice; avant un mois, le marquis espérait que son fils pourrait revenir librement à Syracuse. Dès que Don Ferdinand fut seul avec Peppino, il s'informa s'il ne s'était rien passé de nouveau à Belvédère, depuis la nuit où il avait été blessé.

Tout était resté dans le même état; on ignorait toujours le nom du mort que l'on avait enterré, après procès verbal constatant ses blessures; personne n'était entré depuis cette époque dans la chapelle, et des paysans qui étaient passés près de ce lieu, la nuit, disaient avoir entendu des gémissemens et des bruits de chaînes qui semblaient sortir de terre, preuve bien évidente que le trépassé était mort en état de péché mortel, et que son âme revenait pour demander des prières à celui qui l'avait ainsi, violemment et inopinément, fait sortir de son corps.

Toutes ces données rendirent à Ferdinand son premier désir de mener à bout cette étrange aventure. Blessé et retenu dans son lit, il n'avait pas, volontairement du moins, perdu un tems qui pouvait être précieux; mais, maintenant qu'il se sentait à peu près guéri, maintenant que ses forces étaient revenues, maintenant qu'il n'y avait plus d'autre cause de retard que sa volonté, il résolut de tenter l'entreprise aussitôt que cela lui serait possible. En conséquence, il ordonna à Peppino de lui garder le secret, et de revenir, dans la nuit du surlendemain, avec deux chevaux et une échelle de corde. Don Ferdinand, comme on le comprend, voulait éviter toute contestation avec la tourière du couvent qui, sans doute, avait l'ordre formel de ne pas le laisser sortir; il avait donc résolu de passer par dessus les murs du jardin, à l'aide de l'échelle que lui jetterait Peppino.

Peppino promit tout ce que le jeune comte voulut. Selon les ordres qui lui avaient déjà été donnés, il tenait toutes prêtes, dans le pavillon qu'il habitait, torches, tenailles, limes et pinces. Tout fut donc convenu pour la nuit du surlendemain: les chevaux attendraient près du mur extérieur, Peppino frapperait trois fois dans ses mains, et, au même signal répété par Don Ferdinand, il jetterait l'échelle par dessus le mur.

Malgré ce projet et même à cause de ce projet, Don Ferdinand ne feignit pas moins d'être toujours accablé par une grande faiblesse; d'ailleurs il gagnait deux choses à cette feinte: la première de prolonger près de lui les veilles de Carmela, et la seconde d'ôter à sa tante tout soupçon qu'il eut l'idée de fuir. La ruse réussit complètement; la pauvre femme l'avait trouvé si languissant le matin, qu'elle revint vers le soir pour savoir de lui comment il se trouvait; Don Ferdinand lui dit qu'il avait essayé de se lever, mais que, ne pouvant se tenir debout, il avait été forcé de se recoucher aussitôt. La bonne abbesse gronda fort son neveu de cette imprudence, et lui demanda s'il était toujours satisfait de sa garde-malade; le comte répondit qu'il avait dormi toute la nuit et ne pouvait, par conséquent, lui rien dire à ce sujet; que cependant, s'étant réveillé une fois, il se rappelait l'avoir vue éveillée elle-même et faisant sa prière; l'abbesse leva les yeux au ciel et se retira tout édifiée. Il résulta de cette information, que Carmela reçut la permission de venir près du malade, une heure plus tôt que de coutume.

Ce fut une grande joie pour les

jeunes gens que de se revoir, et cependant Carméla avait pleuré toute la journée. Quant à Don Ferdinand, Carmela lui trouva l'air si joyeux qu'elle n'eut point la force de l'attrister de sa propre tristesse.

La journée qui suivit cette nuit, se passa comme les autres journées, seulement jamais Ferdinand ne s'était senti l'âme si pleine de bonheur : il aimait autant qu'il était aimé. Puis la nuit revint, puis le jour succéda encore à la nuit; c'était le dernier que Don Ferdinand devait passer dans le couvent: la nuit suivante Peppino devait le venir chercher avec des chevaux.

Don Ferdinand avait eu le courage de ne rien dire à Carmela : d'ailleurs il craignait, que par douleur ou par faiblesse, elle ne le trahît. Lorsqu'il vit s'avancer l'heure où il crut que Peppino devait s'approcher de Catane, il alla vers la fenêtre, l'ouvrit, et, montrant à Carmela ce beau ciel étoilé, il lui demanda si elle n'aurait point de bonheur à descendre avec lui au jardin, et à respirer avec lui cet air pur, tout imprégné de saveur marine: Carmela voulait tout ce que voulait Ferdinand. Son bonheur à elle, était non point d'être à tel ou tel endroit, ou de respirer tel ou tel air; son bonheur était d'être près de lui et de respirer le même air que lui. Elle se contenta donc de sourire et de répondre ; allons.

Don Ferdinand s'habilla, mit dans sa poche la clé du corridor sombre et descendit dans le jardin. Ils allèrent s'asseoir sous un berceau de lauriers-roses. Alors Don Ferdinand demanda à Carmela si elle connaissait les détails de l'événement auquel il devait le bonheur de la voir. Carmela n'en savait que ce que tout le monde savait, mais elle lui dit qu'elle aurait bien du bonheur à les lui entendre raconter à lui même. Puis appuyant sa tête sur son épaule, comme ces pauvres fleurs qui se penchent après une trop chaude journée, elle attendit ses paroles comme la douce brise, comme la fraiche rosée, qui devaient lui faire relever la tête.

Don Ferdinand lui raconta tout, depuis sa première rencontre avec Cantarello jusqu'au duel. Pendant ce récit, la pauvre Carmela passa par toutes les angoisses de l'amour et de la terreur.

Don Ferdinand la sentit se rapprocher de lui, frissonner, trembler, frémir. Au moment où le jeune homme parla du coup d'épée reçu, elle jeta un cri, et elle faillit perdre connaissance. Enfin, au moment où il venait de terminer son récit, et où il la tenait tout éplorée dans ses bras, trois battemens de main retentirent de l'autre côté du mur. Carmela tressaillit.

— Qu'est-ce que cela? s'écria-t-elle.

— M'aimes-tu Carmela? demanda Don Ferdinand.

— Qu'est-ce que ce signal? répéta de nouveau la jeune fille, ne me trompe pas, Ferdinand, je suis plus forte que tu ne le crois. Seulement dis-moi la vérité, que je sache ce que j'ai à espérer et à craindre.

— Eh bien! dit Ferdinand, c'est Peppino qui vient me chercher.

— Et tu pars? demanda Carmela, et elle devint si pâle que Don Ferdinand crut qu'elle allait mourir.

— Ecoute, lui dit-il en se penchant à son oreille, veux-tu partir avec moi?

Carmela tressaillit et se leva vivement, mais elle retomba aussitôt.

— Ecoute, Ferdinand, dit-elle, tu m'aimes ou tu ne m'aimes pas; si tu ne m'aimes pas, que je reste ici ou que je te suive, tu ne m'en abondonneras pas moins;si tu m'aimes, tu sauras bien venir me chercher avec la permission et l'aveu de mon père, n'est-ce pas? Si je ne te revois pas, je mourrai, voilà tout.

Ferdinand la prit dans ses bras.

— Oh! oui! oui! s'écria-t-il, oui sois tranquille, je reviendrai.

Le signal se renouvela.

— Entends-tu, dit Carmela, on t'attend.

Ferdinand répondit en frappant à son tour trois coups dans ses mains, et un rouleau de cordes, lancé par dessus le mur, tomba à ses pieds.

Carmela poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement, et sa douleur s'échappa de sa poitrine en sanglots si profonds et si sourds, que Ferdinand, qui avait déjà fait un pas vers l'échelle de corde, revint à elle, et lui passant le bras autour du corps, puis la rapprochant de lui:

— Ecoute Carmela, lui dit-il; dis un mot, et je ne te quitte pas.

— Ferdinand, répondit la jeune fille en rappelant tout son courage, tu l'as dit, il y a quelque mystère étrange caché dans ce souterrain, peut-être quelque créature vivante y est-elle ensevelie; et, songes-y, Ferdinand, il y a quatorze jours que Cantarello est mort et que tu es blessé, et depuis quatorze jours, oh mon Dieu! c'est effroyable à penser. Pars, pars, Ferdinand; car, si je retardais ton départ d'une seconde, peut-être te verrais-je reparaître avec un visage sévère et accusateur, peut-être pour première parole me dirais-tu: Carmela, c'est ta faute. Pars! pars!

Et la jeune fille s'était élancée sur le paquet de cordes, et déroulait l'échelle qui devait lui enlever tout ce qu'elle aimait au monde. Cette double vue, qui n'appartient qu'au cœur de la femme, lui avait fait deviner qu'il se passait dans la chapelle quelque douloureuse catastrophe. Don Ferdinand, qui d'abord ne s'était arrêté qu'à l'idée que le souterrain renfermait quelque trésor soustrait, quelque amas d'objets volés, commençait à entrevoir une autre probabilité. Ces cris de douleur, ces bruits de chaînes que les paysans avaient pris pour les plaintes de Cantarello, lui revenaient à l'esprit, et, à son tour, il se reprochait d'avoir tant tardé, comprenant tout ce qu'il y avait d'admirable force et de sublime charité de la part de Carmela, dans cette abnégation d'elle-même, qui faisait qu'au lieu de le retenir, elle pressait son départ. Il sentit qu'il l'en aimait davantage; et, la pressant dans ses bras:

Carmela, lui dit-il, je te jure en face de Dieu qui nous entend.....

— Pas de serment! pas de serment, lui dit la jeune fille en lui fermant la bouche avec sa main; que ce soit ton amour qui te ramène, Ferdinand, et non la promesse que tu m'auras faite. Dis-moi: Sois tranquille, Carmela, je reviendrai. Voilà tout, et je croirai en toi comme je crois en Dieu.

— Sois tranquille, je reviendrai, murmura le jeune homme; oh oui! je reviendrai; et si je ne reviens pas, c'est que je serai mort.

— Alors, dit en souriant la jeune fille, sois tranquille, nous ne serons pas séparés longtems.

Peppino répéta une seconde fois le signal.

— Oui, oui, me voilà, s'écria Ferdinand en s'élançant sur l'échelle de corde, et en montant rapidement sur le couronnement du mur.

Arrivé là, il se retourna et vit la jeune fille, à genoux et les bras tendus vers lui.

— Adieu, Carmela! lui cria-t-il, adieu.

Et il sauta de l'autre côté de la muraille.

— Au revoir, murmura une voix faible; au revoir, je t'attends.

— Oui, oui, répondit Ferdinand. Il sauta sur le cheval que lui avait amené Peppino, lui enfonça ses éperons dans le ventre, et s'élança, suivi du jardinier, sur la route de Syracuse, craignant, s'il restait plus longtems, de n'avoir plus la force de partir.

(la suite incessamment.)

HISTOIRE ANECDOTIQUE
DU DIX-NEUVIEME SIECLE

UN JOURNALISTE D'AUTREFOIS.

§ 1. *Au bord de la Seine.*

Si jamais vous rencontrez, en flânant sur les quais, un petit volume in-18 avec ce titre: *Voyage pittoresque et sentimental dans plusieurs des provinces occidentales de la France*, hâtez-vous de l'acheter! C'est une des plus précieuses raretés qu'un curieux puisse placer dans sa casauba. Non pas que l'exécution typographique se recommande par une correction et par une pureté elzéviriennes; non pas que le livre soit un de ces chefs-dœuvre plus ou moins authentique, devant chacun desquels s'extasient les bibliophiles.... Loin de là, le petit tome, de deux cent dix-neuf pages, qui porte la date de 1788, est composé avec les caractères usés et ronds que l'on nomme *têtes de clous*, en langage typographique; il ne porte même pas de nom d'imprimeur; enfin, il ne se recommande ni par les grandes marges, si chères aux virtuoses de bouquins, ni par un tirage égal et net. Quant au style de l'œuvre et à sa valeur littéraire, l'épigraphe suffira ponr en faire juger:

Qu'ils sont à plaindre ceux dont la sensibilité n'est pas la plus douce des jouissances, ils ignorent les charmes de l'amitié.

L'AUTEUR.

Le reste du livre est pensé et écrit dans le même genre; l'auteur paraît avoir pris pour modèle, non pas Sterne, comme le titre semble le promettre, mais les *Lettres à Emilie sur la mythologie*. A l'imitation du galant Demoustiers, il pare, d'un œil de poudre, la chevelure à l'oiseau royal qu'il donne aux nymphes et aux satyres; il fait des arbres bleus et impossibles à la manière de Watteau; il entremèle sa prose doucereuse de vers plus doucereux encore, et noue des rubans au cou mignon des brebis. Enfin il ne veut, pour garder les troupeaux, que des bergères à houlette dorée, vêtues de courtes robes de soie gorge de pigeon, et chaussées de charmantes petites mules jaunes. Les madrigaux interrompent, à chaque instant, le récit. Jamais on ne se mit plus ingénieusement à la torture pour dénaturer la pensée et l'entortiller dans les oripeaux d'une phraséologie maniérée. Ecoutez comment parle l'auteur des héros du moyen-âge (*):

»Dans les temps heureux, dit-il, où l'intrépidité et la valeur faisaient adorer les héros, leur ame fière et généreuse, leur ardeur bouillante et hautaine, disparaissaient auprès des demoiselles. Leur cœur d'acier était timide aux genoux d'une belle. Un geste, un seul regard étaient un ordre irrévocable. Cette ancienne galanterie, compagne de la vaillance, naissait de l'amour ingénu des chevaliers. Elle enlaçait leurs bras vigoureux de guirlandes et de rubans, traçait les chiffres du mystère sur leurs redoutables boucliers, ou armait leurs vaillantes mains des lames terribles consacrées à la vengeance de la beauté.

Galans dans le sein des murailles,
Galans même au sein des batailles,
Ces anciens nobles paladins,
Vifs, tendres, joyeux et badins,
Rougis de sang dans les alarmes,
Ne pouvaient résister aux larmes.
Ils promettaient à la beauté
Respect, amour et loyauté,

Mais obtenaient des demoiselles
De n'être qu'amoureux fidèles;
Et trouvant partout des beaux yeux,
Partout ils étaient amoureux,
Partout avaient flammes nouvelles,
Et par caractère infidèles,
Trompés souvent, souvent trompeurs,
Changeaient tous les mois de couleurs.

(*) Tout ce passage est copié textuellement dans le *Voyage pittoresque*. C'est assurément une des plus curieuses citations que l'on puisse faire, surtout quand on sait quel est l'auteur de cet ouvrage.

L'auteur du *Voyage sentimental* était un jeune homme d'une grande beauté; sa taille élevée, ses manières élégantes eussent fait envie au plus galant mousquetaire. Pour écrire en style prétentieux des fadaises médiocres, Guillaume Brune ne réunissait pas moins à un esprit d'une rare intelligence une sensibilité profonde. L'éducation de la famille, ce précieux et saint palladium, le tenait en garde contre la dépravation du temps auquel il vivait, et les mœurs corrompues du monde dont il se trouvait entouré. Fils d'un avocat célèbre de Brive, élevé par une mère pieuse et tendre sortie du sein de la plus honorable bourgeoisie, on comprend sans peine que Guillaume, arraché par la nécessité à une douce existence pour se créer une position, demandât d'abord la fortune à la littérature, cette autre illusion des cœurs bien placés. Par malheur, et comme il n'arrive que trop souvent, la littérature et la fortune se montrèrent cruelles pour le débutant. Elles restèrent indifférentes au culte fervent et passionné qu'il leur rendait, surtout à la première. Il fallut donc, après avoir épuisé toutes ses ressources à faire un premier livre qui ne se vendit pas, recourir à des moyens plus positifs d'existence. Guillaume entra comme compositeur dans une imprimerie: la tête ceinte du bonnet de papier sacramentel, il se mit bravement à lever la lettre, comme l'avait fait avant lui Franklin, et comme l'ont fait depuis Béranger et M. de Balzac. Il imprima les œuvres des autres pendant deux années, au bout desquelles la passion d'écrire le reprit plus impérieusement que jamais. Alors il résolut d'acheter le fonds d'une petite imprimerie qui se trouvait à vendre, et de créer un journal dont il serait à la fois le rédacteur et le typographe. Il employa toutes ses ressources, toutes ses économies de trois années à l'exécution de ce projet, et l'on vit bientôt paraître le *Journal général de la Cour et de la Ville*. C'était une demi-feuille in-octavo qui se publiait chaque matin, et dont les huit pages, écrites avec verve, servaient et défendaient la cause de l'aristocratie. La publication quotidienne de Guillaume obtint beaucoup de succès et devint productive pour son fondateur propriétaire. Pendant une année, il suffit seul à la rédaction de son journal; plus tard il reconnut la nécessité de s'adjoindre des collaborateurs, et appela à son aide Jourgniac de St-Méard et Gaulthier, les Janin et les Théophile Gautier de ce temps là. La Reine prit sous son patronage le petit journal, la cour et la ville l'adoptèrent; bref, la fortune sourit tout à fait, cette fois, à l'heureux Guillaume.

Si quelque numéro du *Journal de la Cour et de la Ville* tombait aujourd'hui entre les mains des personnes qui lisent ce feuilleton, elles ne pourraient s'empêcher de remarquer l'absolue différence survenue entre les gazettes de 1842 et celles de 1789. Toute la matière du *Journal de la Cour* tiendrait à l'aise dans une des neuf colonnes qui forment le rez-de-chaussée de la *Presse*. Ce sont d'abord d'insignifiantes nouvelles et des plaisanteries qui paraîtraient bien inoffensives et bien anodines aujourd'hui. On voit ensuite une pièce de vers doucereux; après cela, viennent des comptes-rendus de pièces de théâtre, faits en vingt lignes de gros caractères, le tout terminé par une charade et par des bouts-rimés.

D'ordinaire les bouts-rimés excitaient au plus haut point l'ardeur poétique des abonnés. Chacun d'eux s'évertuait à les remplir; le numéro du lendemain contenait toujours cinq ou six pièces de vers entées sur les rimes proposées la veille. Le journaliste décidait en juge souverain de ce concours; il classait les auteurs d'après leur mérite, plaçait au bas de leur œuvre des notes critiques sur les expressions hasardées, combattant

la tendance ambitieuse des mots, et donnant des conseils paternels parfois fort plaisans.

Pour n'en citer qu'un seul exemple, Brune semonce avec une grande sévérité un jeune poète qui se risquait étourdiment à publier une pièce de vers intitulée *Homère*, et qui mettait en scène l'auteur de *l'Illiade*. »On ne »comprend rien, dit le critique, à tant »de locutions plus grecques que fran»çaises. Nous pensons que l'auteur est »un étranger peu familier avec notre »langue, et qui se sert d'un instrument »qu'il connait mal encore.«

Or, l'auteur d'*Homère*, poème publié depuis sous le titre de l'*Aveugle*, était Marie de Saint-André de Chénier.

Devenu riche, Brune ne changea rien pourtant à ses habitudes régulières et laborieuses. Il travaillait toute la journée au milieu de ses imprimeurs; quand venait le soir, son seul plaisir consistait, d'ordinaire, à se promener e long des quais et à rêver à ses articles du lendemain. Les étoiles du ciel, les mille lumières dont resplendissait Paris, et qui venaient se refléter dans la Seine comme d'autres astres, le silence rarement interrompu de ces quartiers solitaires, favorisaient ses méditations et renouvelaient l'activité de son esprit.

Un soir qu'il errait, selon sa coutume, au bord de l'eau, il entendit une voix fraîche qui chantait, sous une des arches du pont Saint-Michel. Il s'arrêta, car cette voix de femme était d'une pureté, d'une fraîcheur et d'une étendue merveilleuses; sans compter que la romance, qu'elle disait avec beaucoup d'expression, appartenait à Guillaume, et qu'il en avait composé lui-même les vers:

Non, non, trop orgueilleux remparts,
Qui paraissez porter les nues
Sur vos murailles étendues,
Vous n'attirez plus mes regards.
Une fillette au fin corsage,
Belle et jeune comme l'Amour,
De sa beauté modeste et sage
Seule doit orner ce séjour.

Il se pencha sur les revers du pont. A la clarté de la lune, qui semblait sortir tout exprès d'un nuage pour satisfaire le désir du curieux, il aperçut une jeune fille, les bras nus et en petit corset; elle lessivait du linge à la rivière. Il resta là jusqu'au moment où la svelte laveuse, comme la blanche Nausica d'Homère après avoir terminé sa lessive, et ne soupçonnant point qu'on l'épiait, plongea ses beaux bras dans la Seine et y baigna ses petits pieds mignons. Ensuite elle prit gaîment le panier qui contenait son linge humide, et se dirigea vers l'une des rues pauvres et noires qui avoisinent le quai.

Le lendemain, Guillaume resta durant deux grandes heures à se promener sur le pont en attendant la chanteuse du bord de l'eau. Hélas! elle ne vint point.

Il s'en retourna triste et surpris de sa tristesse.

Quatre jours s'écoulèrent; il revint obstinément chaque soir au pont, sans être plus heureux. Enfin comme il allait, encore désappointé, regagner son logis, tout à coup la douce voix frappa son oreille; elle chantait l'air composé par Guillaume, et il put distinguer de loin la jeune fille qui s'avançait prestement, son panier sur la tête et ses bras appuyés sur les hanches, dans l'attitude gracieuse que savent si bien prendre les femmes du Midi.

Arrivée sur la grève elle déchargea son fardeau et se mit à l'œuvre avec une gentillesse extrême. Guillaume, put cette fois, remarquer la beauté des cheveux blonds de l'inconnue, la finesse de ses traits, la piquante agacerie de sa petite bouche et de son nez légèrement relevé, le charme de ses grands yeux bleus, la souplesse de sa taille et les formes exquises de ses

mains, dignes de la plus belle statue antique. Caché près d'elle, il distinguait jusqu'à l'incarnat de ses joues roses, jusqu'au léger duvet de pêche qui chatoyait, sur l'ovale accompli de son visage, à la clarté scintillante de la lune.

Pendant trois mois, Guillaume se livra au plaisir innocent et sans danger, il le croyait du moins, d'épier mystérieusement la jolie laveuse. Hélas! l'hiver arriva, et l'hiver tint la jeune fille éloignée de la rivière.

Un ennui profond ne tarda point à s'emparer de Guillaume. Il avait beau s'efforcer de rire d'un pareil enfantillage, ses amis ne l'en voyaient pas moins pâlir et tomber dans une profonde mélancolie. A toutes les questions qu'ils lui adressaient sur le motif secret de sa tristesse, il ne répondait qu'en niant qu'il eût de la tristesse!.... Cependant les articles qu'il écrivait pour le *Journal de la Cour et de la Ville* manquaient de verve et de gaîté; souvent même il se trouvait dans l'impossibilité de travailler; comme le lui disait Gaultier, il semblait frappé d'un sort par quelque sorcière.

Un dimanche matin, Guillaume se promenait dans le quartier qu'il présumait habité par la jeune fille du pont; tout à coup, il la vit passer près de lui, parée de ses habits de fête. Je vous laisse à juger de son émotion, et combien le cœur lui battit avec force! Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il la suivit de loin. La jeune fille entra dans l'église Notre-Dame, s'agenouilla devant une des chapelles latérales et entendit la messe avec une édifiante dévotion. Quand elle se releva et qu'elle sortit de l'église, Guillaume marcha de nouveau derrière elle. Cette fois, elle s'aperçut qu'elle était suivie, car une vive rougeur colora son visage, et elle hâta le pas avec une rapidité dans laquelle il était facile de reconnaître du trouble. Elle arriva devant une maison d'humble apparence et se jeta dans le corridor, obscur qui servait d'entrée.

Guillaume s'éloignait moins triste que d'ordinaire puisqu'il savait du moins où demeurait son inconnue, quand il aperçut, en jetant un dernier coup-d'œil sur la maison, le rideau d'une fenêtre qui s'entrouvrait au quatrième étage, et montrait un œil de femme regardant furtivement dans la rue. Aux battemens précipités de son cœur, il reconnut celle qui, depuis si longtemps, s'était emparée de son imagination.

Peu de jours après, la jeune fille apprit de sa portière que la petite chambre qui se trouvait au quatrième étage, sur le carré, en face de la sienne, venait d'être louée par un ouvrier imprimeur. Il sortait de grand matin, ne rentrait que fort avant dans la nuit et semblait un garçon rangé et laborieux. Seulement, il aimait peu à causer, quoiqu'il ne demandât jamais, le soir, sa lanterne que chapeau bas, et de la manière la plus polie du monde.

Un dimanche matin, la jeune fille, en sortant de chez elle, se trouva face à face sur son carré, avec le nouveau locataire, qui lui fit un de ces respectueux saluts vantés si fort par la portière. Elle devint rouge et tremblante, en reconnaissant le jeune homme qui l'avait suivie, un jour, au sortir de la messe.

Après cette découverte, elle résolut de ne jamais sortir de chez elle qu'après avoir regardé par le trou de la serrure si son voisin ne se trouvait point là. Malgré cette précaution et quelque soin qu'elle prit de tourner silencieusement la clé dans la serrure, à peine franchissait-elle le seuil de sa chambre, que le voisin sortait de la sienne. Il n'y avait aucun moyen d'éviter son salut, et de répondre aux paroles de politesse qu'il adressait à la jeune fille, ainsi qu'il est d'usage entre personnes de la classe à laquelle cette dernière appartenait.

(la suite à demain)

III.

Un matin, comme Guillaume quittait sa chambrette et se disposait à descendre l'escalier, son pied trébucha sur les marches, rendues glissantes par l'humidité. Il tomba, et tomba si malheureusement qu'on le releva sans connaissance avec une grave blessure à la tête. On le remonta chez lui; on appela le chirurgien, puis on souleva l'importante question de savoir s'il ne fallait point le faire porter à l'hôpital; car le pauvre mobilier qui garnissait la mansarde semblait annoncer une situation de fortune presque voisine de l'indigence. Le mot d'hôpital fait peur, même aux pauvres. La jeune fille déclara sans hésiter qu'elle subviendrait aux dépenses que nécessiterait la maladie de son voisin. Cet exemple généreux trouva des imitateurs: et ce fut aussitôt, parmi les bonnes femmes, à qui montrerait le plus d'empressement pour veiller près du malade, et venir en aide à la jeune fille dans ses résolutions généreuses.

Après une semaine environ, Guillaume, que ses amis cherchaient pendant ce temps-là avec désespoir et en le croyant victime de quelque guet-à-pens, reprit connaissance, et vit cesser le délire et la fièvre qui le dévoraient depuis le moment de sa chûte. Il crut rêver encore en voyant, assise près de son chevet, sa jolie voisine, qui fit signe du doigt de ne point parler, et présenta au malade une potion qu'elle lui porta aux lèvres en lui soulevant doucement la tête. Bientôt il apprit et comprit tout: son regard humide de larmes se leva vers le ciel avec reconnaissance.

Ce furent d'heureux jours que ceux de la convalescence de Guillaume. Ne point quitter d'une minute, durant la journée, sa bienfaitrice, celle à qui certainement il devait la vie, la voir travailler près de lui, entendre sa douce voix, recevoir ses soins; tendres comme les soins d'une sœur..... la santé n'a point, hélas! de pareilles émotions! Plus d'une fois il soupira en songeant que sa guérison avançait à grands pas, et en se disant que tout bonheur allait bientôt cesser. En effet, à mesure que les soins d'Ange, ainsi se nommait la jeune fille, devenaient moins nécessaires au malade, celle-ci rentrait peu à peu, sans affectation, mais avec une pudeur et un tact exquis, dans sa réserve première. Elle replaçait une à une, entre elle et lui, toutes les barrières restées possibles pour une jeune fille et pour l'homme qui lui devait tant de reconnaissance. Guillaume se sentait saisi d'admiration et de respect devant une intelligence si pleine de pudeur et de dignité.

A la fin, les soins de la garde-malade devinrent tout à fait inutiles au blessé. Ange annonça gaîment la bonne nouvelle à Guillaume. Cependant, à travers cette gaîté, le jeune homme crut entrevoir avec joie une émotion qui se trahissait.

— Adieu, monsieur, lui dit-elle en s'apprêtant à le quitter; adieu!

— Adieu? reprit-il. Quoi! voulez-vous que nous devenions désormais, l'un pour l'autre, des étrangers? Cela est-il donc possible?

— Cela était avant votre maladie; il faut que tout redevienne comme auparavant.

— Vous voulez que j'oublie la reconnaissance que je vous dois! Ma vie, ma santé, ma raison peut-être! Oh! non, vous ne l'exigerez pas, vous ne pouvez point l'exiger.

Elle soupira.

— Au nom de la reconnaissance que vous croyez me devoir, dit-elle, quittez cette maison, oubliez-moi et laissez-moi vous oublier; ou plutôt, ne nous souvenons plus l'un de l'autre que comme on se souvient d'un bon rêve!

— Eh quoi! mademoiselle Ange, dit-

* *Voir le feuilleton du 11 Janvier.*

il avec émotion, mon amour vaut-il si peu que vous ne me permettriez même pas de vous l'avouer?

— Ne me dites pas cela, ne me le dites pas! s'écria-t-elle, laissez-moi mon repos et mon bonheur.

Il lui prit la main.

— Non, je ne me séparerai point de vous; je vous aime, Ange, et vous ne refuserez point de devenir la femme de celui qui vous le demande, au nom de la vie qu'il vous doit. Je ne suis point riche sans doute, je ne suis qu'un ouvrier, ajouta-t-il en se reprochant cette innocente tromperie, mais je saurai me montrer actif, intelligent et laborieux pour me rendre digne de vous. Dites, Ange, ne le voulez vous point?

Elle ôta de son doigt un petit anneau d'or qu'elle passa au doigt de Guillaume.

Le lendemain, la maison entière apprit que Guillaume Brune allait devenir le mari de Mlle Ange. Guillaume déclara qu'il voulait avoir à ses noces tous les braves gens, par lesquels Ange avait été secondée dans les soins donnés au blessé: ce fut même parmi eux qu'il choisit ses témoins. Du reste il y avait, dans sa conduite, je ne sais quoi de mystérieux et de réservé qui inquiétait vaguement la fiancée.

Enfin le grand jour du mariage arriva, Guillaume conduisit sa jolie future à la municipalité: et après avoir donné à ses convives un modeste dîner dans un des restaurans du quartier, il ramena sa femme à la petite mansarde qu'elle occupait. Ce fut là que le jeune ménage s'installa.

Guillaume sortait tous les matins pour se rendre, disait-il, à son imprimerie. Il était toujours fort tard quand il revenait près de sa femme. Ange avait accepté, sans chagrin, cette longue solitude de la journée, ordinaire du reste à toutes les femmes d'artisans. Elle charmait ces heures d'attente par le travail, de manière à joindre ses économies aux économies que pouvait faire son mari sur le prix de ses journées. Du reste, Guillaume était le modèle des époux et des compositeurs d'imprimerie: chaque semaine, il rapportait exactement à sa femme le prix de son soi-disant travail manuel.

— Ce bonheur romanesque dura deux années entières pour Guillaume.

— Un jour, il s'agenouilla d'une façon à la fois comique et grave devant Ange, et lui demanda pardon.

— Et que veux-tu que je pardonne? répondit la rieuse jeune femme en lui donnant un baiser. Sais-tu que vraiment tu vas me donner de l'inquiétude?

— Prends mon bras, dit-il, et accompagne-moi.

— Elle descendit fort intriguée de cette plaisanterie, et monta dans un fiacre que Guillaume avait été chercher. La voiture les emmena dans le quartier de la place Royale, et s'arrêta devant une arcade, précisément en face de la maison occupée aujourd'hui par M. Victor Hugo.

— Guillaume donna son bras à Ange, la fit monter au second étage, l'introduisit dans un salon où se trouvaient réunies trente ou quarante personnes, et dit solennellement:

— Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter ma femme.

— Votre femme? s'écrièrent avec étonnement les témoins de cette scène singulière.

— Oui, Messieurs ma femme; depuis deux ans ma femme! Elle m'a conservé la vie par son dévoûment; elle a cru n'épouser qu'un simple ouvrier. Certes, si j'eusse pu prolonger encore cette églogue, je l'eusse fait. Mais l'année 1792 n'est point favorable aux églogues, et peut-être vais-je me voir forcé de quitter Paris avec le général de camp Henslentier, qui vient de me nommer capitaine adjoint à ses adjudans-généraux. Avant de partir, j'ai voulu faire prendre possession à ma femme du nom et de la position sociale qu'elle partage avec moi.

— Messieurs, je suis fier de proclamer devant vous combien je me sens heureux d'avoir uni mon sort à une femme d'un si bon cœur et d'une intelligence si noble ! Allons, chère Ange, ajouta-t-il en s'interrompant avec émotion, embrassez pour la dernière fois le compositeur Guillaume.

— Messieurs, Mme Brune va faire les honneurs de mon salon.

§ II. — *Ange.*

Vers le commmencement du mois d'octobre 1807, un maréchal de l'empire se présenta aux Tuileries pour demander une audience à Napoléon. Les chambellans eurent à peine annoncé ce maréchal, que l'empereur ordonna de l'introduire dans son cabinet. Il se leva pour le recevoir, lui tendit avec affection la main et lui dit:

— Maréchal Brune, je suis content de vous.

Brune, les yeux pleins de larmes et profondément ému, s'inclina saus pouvoir proférer une parole, tant sa joie et son trouble étaient profonds.

— Vous m'avez servi fidèlement, reprit Napoléon, je veux et je dois vous en récompenser.

— Sire, je viens de recevoir la plus douce et la plus glorieuse des récompenses: votre approbation. Que puis-je désormais désirer, si ce n'est que jamais cette approbation ne s'éloigne de moi. Pour la conserver, je donnerais mon sang et ma vie.

— Ainsi, maréchal, vous m'obéiriez aveuglément, quels que fussent les ordres que je vous donnerais?

— Votre majesté sait que je n'ai jamais réfléchi avant de lui obéir. N'ai-je point la conviction qu'elle ne peut me donner que des ordres dignes d'elle et de moi?

— Eh bien! maréchal, j'ai à requérir de vous une nouvelle preuve de cette obéissance,

— Sire, je vous répondrai comme on a répondu un jour à une reine: si la chose est possible, elle est faite: si elle est impossible, elle se fera.

— Ecoutez-moi bien, mon cher Brune; nous sommes tous partis d'un rang obscur pour arriver à de hautes positions; fils de nos œuvres, nous avons grandi à mesure que nous nous élevions. Par malheur, il n'en a pas été de même de ceux qui nous entouraient... La gloire impose souvent des sacrifices douloureux; il faut savoir, quand la nécessité l'exige, sacrifier jusqu'à ses affections les plus tendres. C'est un exemple que je vais donner, et que doivent imiter tous ceux qui ressentent pour moi une véritable affection.

— Je n'ai pas l'honneur de comprendre Votre Majesté.

L'empereur fit signe au maréchal de s'approcher, se pencha à son oreille et lui dit à voix basse.

— Vous serez le premier à connaître ma pensée, Maréchal... Bientôt, mon divorce avec Joséphine... doit avoir lieu...

Brune, en recevant cette confidence, se recula vivement, comme s'il eût vu se dresser devant lui une vipère.

Napoléon continua, sans paraître remarquer le trouble de celui qui l'écoutait:

— Joséphine ne saurait me rendre père; et puis j'ai besoin de consolider mon pouvoir par une haute alliance; la fille de l'empereur d'Autriche deviendra ma femme.

Je ne me permettrai jamais de donner un conseil à Votre Majesté, sans qu'elle daigne m'interroger sur mes sentimens. Néanmoins,..

— Vous avez raison, interrompit Napoléon, ce n'est point des avis que je veux, mais de l'obéissance à mes ordres. Or, Maréchal, je désire que vous m'imitiez. Une alliance avec ma propre famille récompensera vos services. Quant à votre premier mariage, il sera facile à rompre, car vous avez épousé une blanchisseuse, et, je le sais, quelques formalités légales qui n'ont point

été scrupuleusement remplies permettent de rompre facilement cette union.

— Sire, répondit le maréchal, j'ai épousé une femme que j'aime et que je respecte. Si je savais que mon mariage avec elle eut quelque chose d'illégal, je m'empresserais de faire disparaître ces vices de forme.

— Ah! dit l'empereur en se levant, voilà comment vous faites cas de ma volonté et d'une alliance avec ma propre famille?

— Sire, ma vie vous appartient, mais non pas mon honneur. Je donnerai mon sang pour vous, mais jamais je ne trahirai mes devoirs.

— Et qui vous parle, Monsieur, de trahir votre honneur et vos devoirs? Je suis donc, moi, traître à cet honneur et à ces devoirs, en faisant ce que je vous propose de faire?

— Non, sire; mais vous voulez abandonner une femme dévouée pour épouser.... Il s'interrompit.

— Eh bien! continuez.

— Pour épouser la fille d'un de vos ennemis.

Napoléon fit un geste de colère; le maréchal s'inclina et se disposait à se retirer. Un signe de tête le rappela.

— Vous êtes bien énergique quand il s'agit de me désobéir et de me blâmer, Monsieur. Vous auriez sagement fait d'user de cette fermeté pour réprimer les expressions offensantes du roi de Suède contre ma personne. Elle vous aurait encore été utile pour traiter avec moins de condescendance, lors de la capitulation relative à l'ile de Rugen. Si chatouilleux sur votre honneur, comment avez-vous laissé omettre, dans cette capitulation, l'énumération des titres de votre maître? Si sévère pour vos devoirs, pourquoi avez-vous accepté, des villes Anséatiques, une gratification?

— Quoi! sire, s'écria Brune, vous avez prêté l'oreille aux accusations de mes ennemis? Heureusement quelques explications peuvent me justifier.

— Je ne veux point d'explications, Monsieur.

— Sire, vous m'entendrez! Vous ne me jugerez point sans m'avoir écouté.

— Je n'entendrai, je n'écouterai que la promesse de m'obéir!

Le maréchal maîtrisa son trouble et prit une attitude ferme. L'empereur le regarda fixement, et une pâleur subite passa sur son visage.

— Ma volonté est, monsieur la maréchal, que vous vous rendiez dans le département de l'Escaut pour présider à Gand les opérations du collége électoral. Vous partirez aujourd'hui même pour aller remplir ces devoirs, ajouta-t-il en insistant avec ironie sur les derniers mots.

Le maréchal Brune obéit, et partit pour Gand.

Quand il revint à Paris, il demanda une audience à l'empereur pour rendre compte de sa mission. Cette audience lui fut refusée.

L'injustice de Napoléon envers l'un de ses plus fidèles soldats fut douloureuse au maréchal Brune; il la supporta néanmoins sans faiblesse, en homme de cœur qui se sent frappé sans l'avoir mérité. Il se retira dans le chateau de Saint-Just, près de Brive, et occupa son ardente activité à des travaux agricoles qui améliorèrent sa fortune, beaucoup moins considérable que ses ennemis l'avaient dépeinte à l'Empereur, — car il possédait à peine seize mille livres de rentes. — Il devint le colonisateur du pays, comme il en était le bienfaiteur, et il contribua beaucoup, par ses exemples et par ses expériences, à réformer les mauvaises méthodes d'agriculture des paysans de la contrée. Il employait le reste de ses loisirs à des travaux littéraires, et il commença, entre autres, une traduction de la *Retraite des dix mille* par Xénophon; il accompagna cette traduction de commentaires et de notes explicatives.

(la suite à demain)

III.

La maréchale seconda son mari dans toutes ses entreprises et contribua beaucoup à lui rendre moins pénibles les ennuis de l'exil. Brune n'avait jamais voulu avouer à sa femme les véritables motifs de sa disgrâce, mais elle les avait devinés, et la tendresse et le dévoument de son mari avaient encore ajouté au dévoûment et au respect qu'elle lui portait. C'était une femme de petite taille, avec un léger embompoint. Ses manières nobles avaient peut-être quelque chose d'emphatique; mais il fallait attribuer ce défaut, presque imperceptible d'ailleurs, à la nécessité où se trouvait la grande dame d'éviter les habitudes et les réminiscences de l'ouvrière. Elle avait, du reste, efficacement travaillé à se donner l'éducation qui lui manquait; des lectures intelligentes, des études courageuses, le soin qu'elle mettait à s'entourer de personnes instruites, la rendaient digne du haut rang qu'elle occupait. Ce qui l'en rendait plus digne encore, c'était sa bonté, sa bienveillance naturelle et son amour pour le maréchal. Dix-sept années de mariage n'avaient altéré en rien l'affection des deux époux, et le petit nombre d'amis qui composaient leur intimité ne pouvaient se lasser d'admirer le bonheur de ce ménage.

— J'ai payé cher mon bonheur, disait un jour le Maréchal à un de ses parens; mais, en résumé, je ne l'ai pas payé trop cher.

Cependant il se sentait malheureux au fond du cœur, non pas de sa disgrâce, non pas de sa carrière militaire brusquement interrompue, non pas de l'obscurité à laquelle il se trouvait condamné, mais de penser que l'empereur avait pu le mal juger, l'accuser et peut-être même douter de son affection. Aussi écrivait-il dans un testament autographe qui porte la date du 8 mars 1810:

»Je recommande à ma chère épouse de faire parvenir à l'empereur la connaissance que je l'ai toujours sincèrement aimé, que je l'ai honoré, respecté et lui ai toujours été fidèle. Je n'ose pas l'accuser d'ingratitude, à cause des opinions que prend un souverain sur la différence dont il doit se conduire avec tels ou tels de ses sujets, sur les rapports qui lui parviennent; mais j'ose lui dire qu'il a été trompé par ces rapports, et qu'aucun de ses soldats ne l'a plus aimé et ne lui a été plus fidèle que moi.«

Cependant, des événemens terribles vinrent bouleverser l'Europe, jetèrent l'ennemi sur le territoire de la France, et renversèrent Napoléon et sa puissance. Malgré l'accueil honorable qu'il avait reçu de Louis XVIII, malgré l'injustice de Napoléon, Brune, quand l'empereur revint de l'île d'Elbe, n'en courut pas moins au devant de son ancien maître. Nommé général en chef de l'armée du Var, et gouverneur de la huitième division militaire, il s'appliqua surtout à prévenir la guerre civile dans les pays confiés à sa direction. Waterloo survint avec ses désastres.... Vous savez le reste de cette histoire! Le Maréchal Brune trouva des assassins a Avignon, et son cadavre fut jeté dans le Rhône, sur le parapet duquel les meurtriers écrivirent, de leurs mains sanglantes, cette abominable plaisanterie: *Cimetière du Maréchal Brune.*

Quand Mme Brune apprit la mort fatale de son mari, ce fut d'abord un coup terrible qui faillit lui ôter la raison et la vie; mais la première crise de ce désespoir une fois passée, la veuve s'arma de courage et de force, car il lui restait de grands et difficiles devoirs à remplir. Il fallait venger la mort et la mémoire du Maréchal, confondre ses calomniateurs et frapper ses assassins. Ni les obstacles presque insurmontables d'un pareil dessein, ni les

* *Voir les feuilletons du 11 et 12 Janvier.*

périls des réactions politiques, ni les haines des partis ne l'arrêtèrent. Secondée par un petit nombre d'amis fidèles et courageux, sans tenir compte du pillage d'une partie de ses propriétés, quoiqu'elle comprît le péril qu'il y avait à mettre la main dans la fange encore brûlante des passions avignonnaises, elle fit dresser une enquète sur l'assassinat de son mari, recueillit des faits, obligea de nombreux témoins à les constater, et poursuivit avec persévérance son œuvre pieuse. Ensuite elle adressa au roi Louis XVIII une requête pour demander justice du meurtre de son mari, et surtout pour faire évoquer le procès à Paris, attendu les dangers que présenterait une instruction au lieu même où le crime aurait été commis.

Cette requête porte la date du 29 mars 1819, et fut rédigée par M. Dupin, qui la signa et qui ne cessa de servir la noble cause de l'infortunée veuve, avec une ardeur et un désintéressement dont on ne saurait assez faire l'éloge.

Cent quinze habitants de Brive se joignirent à la Maréchale pour demander que les assassins de Brune fussent signalés et punis, et ils exprimèrent, dans une adresse, ce vœu, qu'il fallait, en 1819, du courage pour formuler.

La requête de la Maréchale au roi resta sans réponse, dit-on. Le 19 mai, Mme Brune adressa au garde-des sceaux une plainte rédigée, de même que la requête, par Mr. Dupin. Elle y signalait comme coupables immédiats du crime un cafetier nommé Fargés, et un portefaix: Guindon, dit Roquefort.

L'autorisation de poursuivre se fit longtemps attendre, après une longue résistance où l'on déploya une invincible force d'inertie, il fallut enfin céder à la généreuse obstination de la veuve, qui s'était portée partie civile. Néanmoins, au lieu de faire juger le procès à Paris, seule ville du royaume où il pût s'accomplir avec indépendance et impartialité, on le renvoya devant la cour royale de Riom.

Les débats commencèrent le 24 Février 1821, cinq ans après la mort du Maréchal.

Un seul des assassins était mis en cause et encore il avait pris la fuite, c'était le portefaix Guindon dit Roquefort. La justice que l'on allait obtenir devenait donc illusoire. Mme Brune ne résolut pas moins de faire prononcer une condamnation qui flétrissait le meurtre de son mari et qui devait rejaillir, aux yeux des honnêtes gens, sur les complices et sur les instigateurs du crime de Roquefort.

M. Dupin plaida la cause avec un talent et une énergie admirables; la cour rendit un arrêt qui condamnait *par défaut* à la peine capitale, Guindon dit Roquefort, convaicu »d'avoir »tiré le coup de feu qui avait donné »la mort au Maréchal Brune.»

Cet arrêt se terminait par ce dispositif: »La cour ordonne que la Ma»réchale Brune sera tenue d'avancer »les frais et dépens de la procédure, »sauf son recours contre le condamné.» Ces frais étaient immenses et le condamné était un misérable portefaix sans ressources!

Mme la maréchale Brune jeta à ces hommes le prix de la vengeance qu'elle avait obtenue, et se retira dans ses terres où elle vécut sans autre désir, que celui de répandre autour d'elle un bonheur et un repos dont elle était privée à jamais! Il ne fallut rien moins qu'un nouvel outrage à la mémoire de son mari pour la faire sortir de son obscurité et de sa retraite. Ce fut lorsque Martainville accusa Brune de déprédation.

Alors elle eut de nouveau recours à M. Dupin pour flétrir le calomniateur de celui dont elle portait le nom. Cette fois elle échoua; le journaliste fut acquitté, et elle revint cacher dans la solitude sa douleur et son indignation.

Depuis lors on n'entendit plus parler de Mme la maréchale Brune. Sa famille et les habitans de Saint-Just qu'elle comblait de bienfaits, savaient seuls qu'elle existait encore. Enfin le 1. janvier 1829, elle mourut entourée de bénédictions et pleurée amèrement par toute une population.

Jusqu'à cette époque, les restes mortels de Brune étaient restés déposés dans le château de Saint-Just, et sa femme n'avait jamais voulu s'en séparer, mais, à la mort de la maréchale, on réunit dans une même tombe les deux époux.

Telle est l'histoire de la pauvre fille épousée par un poète, et qui se trouva, sans le désirer, jetée au milieu des grandeurs d'une vie princière et des souffrances qui n'appartiennent qu'à de hautes positions sociales. Peut-être bien des fois, reporta-t-elle, avec un sentiment d'amertume et de regrets, sa pensée vers l'époque où elle se croyait la femme d'un simple ouvrier.

Du reste, aucune des femmes qui jouèrent, dans le grand drame de l'empire, un rôle important, ne se montra plus irréprochable et ne se conquit autant de droits au respect et à l'admiration, La calomnie n'a même jamais approché de la maréchale Brune, et la manière dont cette noble femme a rempli ses devoirs d'épouse et de veuve doit la placer, dans l'histoire, à côté des grandes et fières figures des plus majestueuses matrones romaines.

Dans la prospérité, elle n'imita pas les dissipations dont les femmes de la famille impériale donnaient elles-mêmes le scandaleux exemple; elle porta le malheur avec une force et une dignité que toutes furent loin, hélas! d'égaler. Aujourd'hui que son nom appartient à l'histoire, aujourd'hui que l'histoire ne lui doit plus que justice; l'impartialité la plus sévère et la plus rigoureuse n'a que des tributs de respect et d'admiration à lui accorder.

S. Henry Berthoud.

(*suite de la chapelle gothique*) *

LE SOUTERRAIN

TROISIEME PARTIE

I.

Dieu garda Don Ferdinand et Peppino de toute mauvaise rencontre, et au point du jour ils arrivèrent à Belvédère.

Sans entrer au village, ils se dirigèrent à l'instant vers la petite porte du jardin, enfermèrent les chevaux dans l'écurie, prirent les torches, la pince, les tenailles et la lime, et s'avancèrent vers la chapelle. Comme des craintes superstitieuses continuaient d'en écarter les visiteurs, ils ne rencontrèrent personne sur la route et y entrèrent sans être vus.

L'impression fut profonde pour Don Ferdinand, quand il se retrouva là où il avait éprouvé de si violentes émotions et couru un si terrible danger; il ne s'en avança pas moins d'un pas ferme vers la porte secrète, mais sur la route il reconnut les traces du sang desséché de Cantarello, qui rougissait encore les dalles de marbre dans toute la partie du pavé voisine de la colonne au pied de laquelle il était tombé. Don Ferdinand se détourna avec un frémissement involontaire, décrivit un cercle en regardant, de côté et en silence, cette trace que la mort avait laissée en passant, puis il alla droit à la porte secrète qui s'ouvrit sans difficulté; arrivés là, les deux jeunes gens allumèrent chacun une torche, continuèrent leur chemin, descendirent l'escalier et trouvèrent la seconde porte; en un instant elle fut enfoncée; mais en s'ouvrant, elle livra passage à une odeur tellement méphitique, que tous deux furent obligés de faire quelques pas en arrière pour respirer. Don Ferdinand ordonna alors au jardinier de remonter et de maintenir la première porte ouverte, afin que l'air extérieur pût pénétrer sous ces voûtes souter-

* *Voir les feuilletons du* 1 3. 4. 5. 6. 7. 8 10. *Janvier*.

raines. Peppino remonta, fixa la porte et redescendit. Déjà Don Ferdinand, impatient, avait continué son chemin, et de loin Peppino voyait briller la lumière de sa torche; tout-à-coup le jardinier entendit un cri et s'élanca vers son maître,

Don Ferdinad se tenait appuyé contre une troisième porte qu'il venait d'ouvrir. Un spectacle si effroyable s'était offert à ses regards, qu'il n'avait pu retenir le cri qui lui était échappé et auquel était accouru Peppino.

Cette troisième porte ouvrait un caveau à voûte basse qui renfermait trois cadavres; celui d'un homme scellé au mur par une chaîne qui lui ceignait le corps, celui d'une femme étendue sur un matelas, et celui d'un enfant de quinze à dix-huit mois, couché sur sa mère.

Tout-à-coup les deux jeunes gens tressaillirent; il leur semblait qu'ils avaient entendu une plainte.

Tous deux s'élancèrent aussitôt dans le caveau: l'homme et la femme étaient morts, mais l'enfant respirait encore; il avait la bouche collée à la veine du bras de sa mère, et paraissait devoir cette prolongation d'existence au sang qu'il avait bu. Cependant il était d'une faiblesse telle, qu'il était évident que, si de prompts secours ne lui étaient prodigués, il n'y avait rien à faire; la femme paraissait morte depuis plusieurs heures et l'homme depuis deux ou trois jours.

La décision de Don Ferdinand fut rapide et telle que le commandait la gravité de la circonstance; il ordonna à Peppino de prendre l'enfant; puis, s'étant assuré qu'il ne restait dans ce fatal caveau aucune créature ni morte, ni vivante, à l'exception de l'homme et de la femme, qui leur étaient inconnus à tous deux, il repoussa la porte, sortit vivement du souterrain, referma l'issue secrète, et, suivi de Peppino, s'achemina vers le village de Belvédère. Le long du chemin, Peppino cueillit une orange et en exprima le jus sur les lèvres de l'enfant, qui ouvrit les yeux et les referma aussitôt, en y portant les mains et en poussant un gémissement, comme si le jour l'eût douloureusement ébloui; mais, comme en même temps il ouvrait sa bouche haletante, Peppino renouvela l'expérience, et l'enfant, quoi qu'en gardant toujours les yeux fermés, sembla revenir un peu à lui.

Don Ferdinand se rendit droit chez le juge, et lui raconta mot pour mot ce qui venait d'arriver, en lui montrant l'enfant près d'expirer, comme preuve de ce qu'il avançait, et en le sommant de le suivre à la chapelle pour dresser procès-verbal et reconnaître les morts; puis accompagné du juge, il se rendit chez le médecin, laissa l'enfant à la garde de sa femme, et tous quatre retournèrent à la chapelle.

Tout était resté dans le même état depuis le départ de Don Ferdinand et de Peppino. On commença le procès-verbal.

Le cadavre enchaîné au mur était celui d'un homme de trente-cinq à trente-six ans, qui paraissait avoir effroyablement lutté pour briser la chaîne, car ses bras crispés étaient encore étendus dans la direction de la couche de sa femme; ses bras étaient couverts de ses propre morsures, mais ces morsures étaient des marques de désespoir plus encore que de faim. Le médecin reconnut qu'il était mort depuis deux jours à peu près. Cet homme lui était totalement inconnu ainsi qu'au juge.

Le femme pouvait avoir vingt-six à vingt-huit ans. Sa mort à elle paraissait avoir été douce; elle s'était ouvert la veine avec une aiguille à tricoter, sans-doute pour prolonger l'existence de son enfant, et était morte d'affaiblissement, comme nous l'avons déjà dit. Le médecin jugea qu'elle était expirée depuis quelques heures seulement. Ainsi que l'homme, elle paraissait étrangère au village, et ni le medecin, ni le juge, ne se rappelèrent avoir jamais vu sa figure.

(la suite à demain)

II.*

Auprès de la tête de la femme, et contre la muraille, était une chaise brisée et recouverte d'un jupon. Le juge leva cette chaise et l'on s'aperçut alors qu'elle avait été mise là pour cacher un trou pratiqué au bas de la muraille. Ce trou était assez large, pour qu'une personne y pût passer, mais il s'arrêtait à quatre ou cinq pieds de profondeur. Examen fait de ce trou, il fut reconnu qu'il avait dû être creusé à l'aide d'un instrument de bois, que les femmes siciliennes appellent *mazzarello;* c'est le même que nos paysannes placent dans leur ceinture, et qui leur sert à soutenir leur aiguille à tricoter. Au reste, telle est la puissance de la volonté, telle est la force du désespoir, que l'on retrouva sous le matelas plusieurs pierres énormes, arrachées des fondations du mur, et qui en avaient été extraites par cette femme, sans autre aide que celle de ses mains et de cet outil. La terre était, ainsi que les pierres, recouverte par le matelas, afin sans-doute de les cacher aux yeux de ceux qui gardaient les prisonniers.

La visite continua. On trouva dans un enfoncement de la muraille une bouteille ou il y avait eu de l'huile, une jarre où il y avait eu de l'eau, une lampe éteinte et un gobelet de fer-blanc. Un autre enfoncement du mur était noirci par la calcination et annonçait que plusieurs fois on avait dû allumer du feu en cet endroit, quoiqu'il n'y eût aucun conduit par lequel pût s'échapper la fumée.

Une table était dressée au milieu du caveau. En s'asseyant devant cette table pour écrire, le juge vit un second gobelet d'étain, dans lequel était une liqueur noire; près du gobelet, était une plume, et par terre, trois ou quatre feuillets de papier. On s'aperçut alors que ces feuillets étaient écrits d'une écriture fine et menue, sans orthographe, et cependant assez lisibles. Aussitôt on se mit à la recherche des autres morceaux de papier que l'on pourrait trouver encore, et l'on en découvrit deux nouveaux dans la paille qui était sous le cadavre de l'homme. Ces feuillets de papier ne paraissaient point avoir été cachés là sans intention, mais bien plutôt être tombés par accident de la table, et avoir été éparpillés avec les pieds. Comme les feuillets étaient paginés, on les réunit, on les classa, et voici ce qu'on lut:

—

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il!

J'ai écrit ces lignes dans l'espérance qu'elles tomberaient entre les mains de quelque personne charitable. Quelle que soit cette personne, nous la supplions, au nom de ce qu'elle a de plus cher en ce monde et dans l'autre, de nous tirer du tombeau où nous sommes enfermés depuis plusieurs années; mon mari, mon enfant et moi, sans avoir mérité aucunement cet effroyable supplice.

Je me nomme Térésa Lentini, je suis née à Taormine, je dois avoir maintenant ving-sept ou vingt huit ans. Depuis le moment où nous sommes enfermés dans le caveau où j'écris, je n'ai pu compter les heures, je n'ai pu séparer les jours des nuits, je n'ai pu mesurer le temps. Il y a bien longtemps que nous y sommes; voilà tout ce que je sais.

J'étais à Catane, chez le marquis de San-Floridio comme sœur de lait de la jeune comtesse Lucia. La jeune comtesse mourut en 1798, je crois; mais la marquise, à qui je rappelais sa fille bien-aimée, voulut me garder auprès d'elle. Elle mourut à son tour, cette bonne et digne marquise; Dieu veuille avoir son âme, car elle était aimée de tout le monde!

Je voulus alors me retirer chez ma mère, mais le marquis de San-Floridio ne le permit pas. Il avait près de lui, à titre d'intendant, un homme dont

* *Voir les feuilletons du* 1. 3. 4. 5. 6. 7. 8 10. 13. *Janvier.*

les ancêtres, depuis quatre on cinq générations, avaient été au service de ses aïeux, qui connaissait toute sa fortune, qui savait tous ses secrets; un homme dans lequel il avait la plus grande confiance; enfin, cet homme se nommait Gaëtano Cantarello. Il avait résolu de me marier à cet homme, afin, disait-il, que nous pussions tous deux demeurer près de lui jusqu'à sa mort.

Cantarello était un homme de vingt-huit à trente ans, beau, mais d'une figure un peu dure. Il n'y avait rien à dire contre lui; il paraissait honnête homme; il n'était ni joueur ni débauché. Il avait hérité de son père, et reçu des bontés du marquis une somme considérable pour un homme de sa condition; c'était donc un parti avantageux, eu égard à ma pauvreté.

Cependant, lorsque le marquis de San-Floridio me parla de ce projet, je me mis malgré moi à frémir et à pleurer; il y avait dans le froncement des sourcils de cet homme, dans l'expression sauvage de ses yeux, dans le son âpre de sa voix, quelque chose qui m'effrayait instinctivement. J'entendais dire, il est vrai, à toutes mes compagnes, que j'étais bien heureuse d'être aimée de Cantarello, et que Cantarello était le plus bel homme de Messine. Je me demandais donc si je n'étais pas folle de juger ainsi mon fiancé tandis que tout le monde le voyait autrement. Je me reprochais d'être injuste pour le pauvre Cantarello. Et, à mes yeux, le reproche que je me faisais était d'autant plus fondé, que, si j'avais un sentiment de répulsion instinctive pour Cantarello, je ne pouvais me dissimuler que j'éprouvais un sentiment tout contraire pour un jeune vigneron des environs de Paterno, nommé Luigi Pollino, lequel était mon cousin. Nous nous aimions d'amitié depuis notre enfance, et nous n'aurions pas pu nous dire nous-mêmes, depuis qu'elle époque, cette amitié s'était changée en amour.

Notre désespoir à tous deux fut grand, comme on le pense bien, lorsque le marquis m'eut fait part de ses projets sur Cantarello et sur moi; d'autant plus grand que ma mère, qui voyait là un mariage comme je ne pouvais jamais espérer d'en faire un, abandonna entièrement les intérêts du pauvre Luigi, pour prendre ceux du riche intendant, et me signifia de renoncer à mon cousin pour ne plus penser qu'à son rival.

Nous étions arrivés au commencement de l'année 1783, et le jour de notre mariage était fixé pour le 15 mars, lorsque le 5 février, de terrible mémoire arriva. Toute la journée du 4, le sirroco avait soufflé, de sorte que chacun était endormi dans la torpeur que ce vent amène avec lui. Le marquis de San Floridio était retenu par la goutte dans son appartement, où il était couché sur une chaise longue. Je me tenais dans la chambre voisine, afin d'accourir à sa première demande, si par hasard, il avait besoin de quelque chose, lorsque tout à coup un bruit étrange passa dans l'air, et le palais commença de vaciller, comme un vaisseau sur la mer. Bientôt le mur qui séparait ma chambre de celle du marquis, se fendit à y passer la main, tandis que le mur parallèle s'écroulait et que le plafond, cessant d'être soutenu de ce côté, s'abaissait jusqu'à terre. Je me jetai du côté opposé pour éviter le coup, et je me trouvai prise comme sous un toit; en même temps j'entendis un grand cri dans la chambre du marquis. J'étais près de cette gerçure qui s'était faite dans la muraille; j'y appliquai mon œil. Une poutre en tombant, avait frappé le marquis à la tête, et il avait roulé de la chaise longue à terre, tout étourdi. J'allais essayer de courir à son aide, lorsque par la porte de la chambre opposée à celle où je me trouvais, je vis entrer Cantarello dans l'appartement du marquis. A la vue de son maître évanoui, sa figure prit une expression si étrange, que j'en frémis

de terreur. Il regarda tout autour de lui pour voir s'il était bien seul; puis assuré que personne n'était là, il s'élança sur son maître; je crus d'abord que c'était pour le secourir, mais bientôt je fus détrompée. Il détacha la cordelière qui nouait la robe de chambre du marquis, la roula autour de son cou; puis, lui appuyant le genou sur la poitrine, il l'étrangla. Dans son agonie, le marquis rouvrit les yeux et reconnut sans doute son assassin, car il étendit vers lui les deux mains jointes. Je poussai un cri involontaire. Cantarello leva la tête. — Y a t-il quelqu'un ici? dit-il d'une voix terrible. Ce fut alors que je vis dans toute leur expression de férocité ce froncement de sourcil, ce regard, qui m'avaient, même sur un visage calme, toujours effrayée. Tremblante et presque morte de peur, je me tus et m'affaissai sur moi-même. Au bout d'un instant, ne voyant paraître personne, je me relevai, je rapprochai de nouveau mon œil de l'ouverture, car j'avais oublié le danger que je courais moi-même, en restant dans un palais qui pouvait achever de s'écrouler d'un moment à l'autre, tant j'étais retenue et fascinée en quelque sorte par la scène terrible qui venait de se passer devant moi. Le marquis était étendu par terre sans mouvement et paraissait mort. Cantarello était debout devant un secrétaire que chacun de nous savait être plein d'or et de billets, car jamais on n'y laissait la clé, et nous n'ignorions pas que cette clé ne quittait jamais le marquis. L'intendant prenait l'or et les billets à pleines mains, et les entassait confusément dans les poches de son habit; puis, lorsqu'il eut tout pris, il arracha du lit du marquis le matelas en paille de maïs, renversa le secrétaire sur le matelas, entassa les chaises sur le secrétaire, et, tirant un tison du poële, il mit le feu à ce bucher. Bientôt, voyant la flamme grandir, il s'élança par la porte par laquelle il était entré.

Comme ceci est une accusation mortelle que je porte contre une créature humaine, je jure devant les hommes que mon récit est exact.

Le marquis était mort; la flamme faisait des progrès effrayants; les secousses ébranlaient le palais à faire croire à chaque instant qu'il allait s'écrouler. L'instinct de la conservation se réveilla en moi: je me traînai hors des décombres qui m'environnaient de tous côtés, je gagnai un escalier que je descendis comme en un rêve, sans en toucher les marches en quelque sorte. Derrière moi, l'escalier s'abîma sous le vestibule, je me trouvai face à face ave Cantarello: je jetai un cri; il voulut me prendre par dessous le bras pour m'entraîner, je m'élançai dans la rue en criant au secours. Les rues étaient pleines de fuyards; je me mêlai à la foule, et je fus poussée par elle et avec elle sur la grand' place. J'avais perdu Cantarello de vue, c'était la seule chose que je voulais pour le moment.

Le jour s'écoula au milieu de transes effroyables, puis vint la nuit. La plupart des maisons de Messine étaient en flammes, et l'incendie éclairait les rues et les places d'un jour sombre et effrayant. Cependant, comme avec la nuit; un peu de tranquillité était revenue, on comptait les morts par leur absence. J'étais assise en silence, ma tête sur mes deux genoux, et revoyant sans-cesse l'effroyable scène dont j'avais été témoin, lorsque tout-à-coup, j'entendis mon nom prononcé avec un accent de crainte indicible. Je levai la tête, je vis un homme qui courait de groupe en groupe comme un insensé: c'était Luigi.

Je me levai, je prononçai son nom; il me reconnut, poussa un cri de joie, bondit jusqu'à moi, me prit dans ses bras et m'emporta comme un enfant. Tout autour de nous, j'entendais des cris de terreur; j'avais fermé les yeux, mais à travers mes paupières, je voyais

des lueurs rougeâtres; par fois je sentais la chaleur des flammes; enfin, après une demi-heure environ, le mouvement qui m'emportait se ralentit, puis cessa tout-à-fait. Je rouvris les yeux; nous étions hors de la ville; Luigi écrasé de fatigue, était tombé sur un genou et me soutenait sur l'autre. A l'horizon, Messine brûlait et s'écroulait avec d'immenses gémissements. J'étais donc sauvée; j'étais dans les bras de Luigi, j'étais hors de la puissance de cet infâme Cantarello, je le croyais du moins!

Je me relevai vivement: — Je puis marcher, dis-je à Luigi; fuyons, fuyons!

Luigi avait repris haleine; il était aussi ardent à m'emmener que moi à fuir; il me passa son bras autour du corps pour me soutenir, et nous reprîmes notre course. En arrivant à Contessi, nous vîmes un homme qui chassait hors du village à demi-écroulé, cinq à six mulets. Luigi s'approcha de lui, lui proposa de lui en acheter un qui était tout sellé; le prix fut arrêté à l'instant. Le mulet payé, Luigi monta dessus; je m'élançai en croupe. Au point du jour, nous arrivâmes à Taormine.

Je courus chez ma mère: elle me croyait perdue, pauvre femme! Je lui dis que le marquis était tué, le palais consumé; je lui dis que je serais morte vingt fois sans Luigi; je me jetai à ses pieds, et je lui jurai que je mourrais plutôt que d'appartenir à Cantarello.

Elle m'aimait: elle céda. Luigi entra, elle l'appela son fils, et il fut convenu que le lendemain, je deviendrais sa femme.

Ce qui avait surtout rendu ma mère plus facile, c'est que j'avais tout perdu par l'événement qui avait causé la mort du marquis.

La position que j'occupais chez lui était au-dessus de celle des serviteurs ordinaires; aussi n'avais-je pas d'appointements fixes. De temps en temps seulement, le marquis me faisait quelque cadeau d'argent, que j'envoyais aussitôt à ma mère; puis, outre cela, comme je l'ai dit, il s'était réservé de me doter. Cette dot, je le savais, devait être de 10,000 ducats, mais rien ne constatait cette intention; le marquis n'avait point fait de testament. La famille ignorait les intentions du marquis, j'avais donc tout réellement perdu à sa mort, et ma mère, qui avait refusé si opiniâtrément de m'unir à Luigi, était, à cette heure au fond de l'âme, je crois, fort contente qu'il n'eut point changé de sentiments à mon égard. D'ailleurs elle m'aimait réellement, et elle avait vu mon éloignement pour Cantarello se changer en une insupportable aversion; elle m'avait entendue lui jurer avec un profond accent de vérité, que je mourrais plutôt que d'appartenir à cet homme. Cantarello eut donc été là pour me réclamer, qu'elle m'aurait, je crois, laissée à cette heure, libre de choisir entre lui et son rival.

La journée se passa à accomplir, chacun de notre côté, nos devoirs de religion. Le prêtre fut invité à se tenir prêt pour le lendemain, dix heures du matin; nos parents et nos amis furent prévenus que nous devions recevoir la bénédiction nuptiale à cette heure. Quant à Luigi, il n'avait plus depuis longtemps ni père ni mère, et il ne lui restait après eux aucun parent assez proche, pour qu'il eut cru devoir le faire prévenir.

C'étaient de tristes auspices pour un mariage. Quoique le tremblement de terre se fit sentir moins vivement à Taormine, assise comme elle l'est sur un roc, qu'à Messine et à Catane, la ville cependant n'était point exempte de secousses, qui de moments en moments pouvaient devenir plus violentes. Cependant Dieu nous guida pour cette fois, et le jour parut sans qu'il fût survenu un accident sérieux.

(la suite à demain)

III.*

Dix heures sonnèrent; nous nous rendîmes à l'église, accompagnés de presque tout le village. En entrant il me sembla voir un homme caché derrière un pilier, dans la partie la plus sombre et la plus reculée de la chapelle. Si simple et si naturelle que fût la présence d'un curieux de plus, soit instinct, soit pressentiment, à partir de ce moment, mes yeux ne se détachèrent plus de cet homme.

La messe commença; mais, à l'instant où nous nous agenouillâmes devant l'autel, l'homme se détacha du pilier, s'avança vers nous, et, se plaçant entre le prêtre et moi:

Ce mariage ne peut pas s'achever, dit-il. Cantarello! s'écria Luigi en portant la main à sa poche pour y chercher son couteau. Je lui saisis le bras avec force, quoique je me sentisse pâlir moi-même.

— Ne troublez pas la cérémonie divine, dit le prêtre, et qui que vous soyez, retirez-vous.

Ce mariage ne peut pas s'achever! répéta d'une voix plus haute et plus impérieuse encore Cantarello.

Et pourquoi? demanda le prêtre. Parce que cette femme est la mienne, en me désignant du doigt.

— Moi! la femme de cet homme! m'écriai-je; il est fou!

C'est vous, Térésa qui êtes folle, reprit froidement Cantarello, ou plutôt qui avez volontairement perdu la mémoire. Ne vous souvenez-vous plus que le marquis de San-Floridio nous avait, depuis longtemps, fiancés l'un à l'autre, et que, la veille même du tremblement de terre, c'est-à-dire le 4 à minuit, nous avons été mariés dans la chapelle, où il a voulu nous servir de témoin lui-même; mariés par son propre chapelain. Je jetai un cri de terreur, car je savais que le marquis et le chapelain étaient morts tous deux, et que ni l'un ni l'autre par conséquent, ne pouvait porter témoignage en ma faveur.

Avez-vous commis ce sacrilége, ma fille? demanda avec un dernier air de doute, le prêtre en s'avançant vers moi.

Mon père, m'écriai-je, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je vous proteste que cet homme ment.

Et moi, dit Cantarello, en étendant la main vers l'autel, je vous affirme......

Pas de parjure, m'écriai-je, pas de parjure! N'avez-vous point déjà assez de crimes dont il vous faudra répondre devant Dieu?

Cantarello tressaillit et me regarda fixement, comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de mon âme; mais cette fois au lieu de me troubler, son regard me donna une force nouvelle, car dans son regard, je voyais apparaître un sentiment de terreur. Je profitai de ce moment d'hésitation.

Mon père, dis-je au prêtre, cet homme est un pauvre fou qui m'a aimée, et je ne puis attribuer le crime dont il a voulu se rendre coupable aujourd'hui qu'à l'excès de son amour. Laissez-moi lui parler, je vous prie, tout bas, près de l'autel, mais en face de vous tous, et j'espère qu'il se repentira et qu'il avouera la vérité. Cantarello éclata de rire.

La vérité, s'écria-t-il, je l'ai dite, et il n'y a pas de puissance au monde qui puisse me faire dire autre chose.

Silence, répondis-je et suivez-moi.

Dieu me donnait une force inouïe, inconnue, et dont je ne me serais jamais crue capable. Le prêtre était descendu de l'autel; je fis signe à Cantarello de me suivre; il me suivit. Tous les assistants formaient autour de nous un large cercle. Luigi seul se tenait en avant, la main sur son couteau, et ne nous perdant pas des yeux,

Térésa, me dit Cantarello à voix basse, en m'adressant la parole le premier, comme s'il eût craint ce que j'allais dire; pourquoi avez-vous manqué à la

* *Voir les feuilletons du* 1. 3. 4. 5. 6. 7. 8 10. 13. 14. *Janvier.*

parole que vous avez donnée au marquis de San-Floridio? Pourquoi m'avez-vous forcé de recourir à ce moyen? Parce que, lui répondis-je en le regardant fixément à mon tour, parce que je ne voulais pas être la femme d'un voleur et d'un assassin.

Cantarello devint pâle comme la mort; mais cependant, à l'exception de cette pâleur, rien n'indiqua que le coup dont je venais de le frapper eût porté si avant.

D'un voleur et d'un assassin! répéta-t-il en riant; vous m'expliquerez ces paroles, je l'espère?

Je n'ai qu'une seule explication à vous donner, répondis-je; j'étais dans la chambre voisine, et à travers une fente de la muraille, j'ai tout vu: Et qu'avez vous vu? demanda Cantarello. Je vous ai vu entrer dans la chambre du marquis, au moment où il venait d'être blessé par la chûte d'une poutre, je vous ai vu vous précipiter sur lui, je vous ai vu l'étrangler avec la cordelière de sa robe de chambre; je vous ai vu forcer le secrétaire et tout prendre, or et billets, puis tirer la paillasse du lit, renverser le secrétaire, chaises et canapé, et y mettre le feu avec un tison du poêle.

C'est moi qui ai jeté le cri qui vous a fait lever la tête; et quand vous m'avez rencontrée en bas sous le vestibule, et que je vous ai fui, vous avez cru que j'étais pâle d'effroi, n'est-ce pas? c'était d'horreur.

— Le conte n'est point mal imaginé, reprit Cantarello. Et sans-doute vous espérez qu'on le croira.

— Oui; car ce n'est point un conte, mais une terrible réalité.

— Mais la preuve?

— Comment! la preuve?

— Oui, il faudra donner la preuve. Le palais est en feu, le cadavre est consumé, le secrétaire qui contenait cet or prétendu et ces billets supposés est réduit en cendres. Oui, la preuve, la preuve!

Sans-doute ce fut Dieu qui m'inspira.

— Vous ignorez donc ce qui s'est passé? lui demandai-je.

— Que s'est-il passé.

— Après votre départ, après que vous eûtes quitté la ville pour aller cacher votre vol dans quelque retraite sûre, les domestiques du marquis se sont réunis, et, dans un moment de tranquillité, sont montés à sa chambre. Le cadavre a été retrouvé intact, déposé dans la chapelle, et la trace de la strangulation peut sans-doute se voir autour de son cou. Le secrétaire est en cendres, oui; les billets sont brûlés: oui; mais l'or se fond et ne se consume pas. Ses domestiques savaient que ce secrétaire était plein d'or; on cherchera les lingots, et les lingôts seront absents. Alors, moi je dirai où ils doivent se trouver, et peut-être, en cherchant bien, dans les caves ou dans les jardins de votre maison de Catane, on les trouvera.

Cantarello poussa une espèce de rugissement sourd que, moi seule, je pus entendre, et je vis qu'il hésitait s'il ne me poignarderait pas tout de suite, au risque de ce qui pourrait en résulter.

— Si vous faites un mouvement, lui dis-je en reculant d'un pas, j'appelle au secours, et vous êtes perdu; voyez plutôt.

En effet, Luigi et trois autres jeunes gens de nos parents et de nos amis, se tenaient tout prêts à s'élancer sur Cantarello au premier signe que je ferais.

Cantarello jeta sur eux un regard de côté, vit ces dispositions hostiles et parut réfléchir un instant.

— Et si je me retire, si je quitte la Sicile, si je vous laisse être heureuse avec votre Luigi?

— Alors je me tairai.

— Qui m'en répondra?

— Mon serment.

— Et votre mari lui même ignorera ce qui s'est passé?

— Tant que vous nous laisserez

tranquilles et n'essaierez pas de troubler notre bonheur.

— Jurez, alors.

— J'étendis la main vers l'autel.

— O mon Dieu! dis-je à demi voix, recevez le serment que je fais de ne jamais dire à âme vivante au monde, ce que j'ai vu au palais San-Floridio pendant la journée du 5. Ecoutez le serment que je fais au meutrier et au voleur de cacher son crime à tout le monde, comme si j'étais sa complice, et de ne jamais, ni directement, ni indirectement, le révéler à personne.

— Même en confession.

— Même en confession; à moins, ajoutai-je, que lui même ne me dégage de mon serment par quelque persécution nouvelle.

— Jurez par le sang du Christ.

— Par le sang du Christ, je le jure.

— Mon père, dit Cantarello en descendant des marches de l'autel, et en s'adressant au prêtre, je suis un pauvre pécheur, pardonnez-moi et priez pour moi; j'avais menti, cette femme est libre.

Puis, ces paroles prononcées du même ton que si le repentir seul les avait fait sortir de sa bouche, Cantarello passa près du groupe des jeunes gens; Luigi et l'intendant échangèrent un regard, l'un de mépris et l'autre de menace; puis, s'enveloppant de son manteau, Cantarello gagna la porte d'un pas ferme et disparut.

La cérémonie nuptiale si étrangement et si inopinément interrompue, s'acheva alors sans autre incident.

En rentrant à la maison, Luigi m'interrogea sur ce qui s'était passé entre moi et Cantarello, et me demanda par quelle puissance j'avais pu le faire obéir ainsi; je lui répondis que comme il avait pu le voir, j'avais fait un serment, et que ce serment était celui de me taire. Luigi n'insista point davantage, il savait qu'aucune prière ne pouvait me faire manquer à une promesse si solennellement faite, et je ne m'aperçus jamais qu'il eût gardé de mon refus un mauvais souvenir.

Nous allâmes demeurer dans la maison de Luigi. C'était une jolie petite maison isolée au milieu d'une vigne, à trois quarts de lieue de Paterno, de l'autre côté de la Giaretta et sur la route de Censorbi. Quant à Cantarello, il avait quitté, disait-on la Sicile, et personne ne l'avait revu depuis le jour où il était entré dans l'église de Taormine. Rien n'avait transpiré, au reste, ni de l'assassinat, ni du vol, et nul ne soupçonnait que le marquis de San-Floridio n'eut pas été tué accidentellement. Pendant trois ans, nous fûmes, Luigi et moi, les créatures les plus heureuses de la terre; le seul chagrin que nous eussions éprouvé était la perte de notre premier enfant; mais Dieu nous en avait envoyé un second plein de force et de santé, et nous commencions à oublier cette première perte quelque douloureuse qu'elle fût. Notre enfant était en nourrice à Feminamorta, petit village situé à deux lieues à peu près de notre maison, et tous les dimanches, ou nous allions le voir, ou sa nourrice nous l'amenait.

Une nuit, c'était la nuit du 2 au 3 Décembre 1787, on frappa violemment à notre porte; Luigi se leva et demanda qui frappait. — Ouvrez dit une voix; je viens de Feminamorta, et je suis envoyé par la nourrice de votre enfant. Je poussai un cri de terreur, car un messager envoyé à cette heure, ne présageait rien de bon.

Luigi ouvrit. Un homme vêtu en paysan était debout sur le seuil. Que voulez-vous? demanda Luigi. Notre enfant serait-il malade? Il a été surpris aujourd'hui à cinq heures par des convulsions, dit le paysan, et la nourrice vous fait dire que, si vous n'accourez pas bien vite, elle a peur que le pauvre innocent ne trépasse sans que vous ayez la consolation de l'embrasser.

Et un médecin! criai-je, un médecin! ne devrions-nous pas aller chercher un médecin à Paterno?

C'est inutile, répondit le paysan, cela ne ferait que vous retarder, et celui du village est près de lui.

Et comme si le paysan eut été pressé lui-même, il reprit en courant le chemin de Feminamorta.

Si vous arrivez avant nous, cria Luigi au messager, annoncez à la nourrice que nous vous suivons.

Oui, dit le paysan dont la voix commençait à se perdre dans l'éloignement. Nous nous habillâmes à la hâte et tout en pleurant; puis, fermant la porte derrière nous, nous prîmes à notre tour la route de Feminamorta; mais à moitié chemin à peu près, et comme nous traversions un endroit resserré par des rochers, quatre hommes masqués s'élancèrent sur nous, nous renversèrent, nous lièrent les mains, et nous mirent un bâillon dans la bouche et un bandeau sur les yeux. Puis, ayant fait avancer une litière portée à dos de mulets, ils nous firent entrer dedans, Luigi et moi, fermèrent à clé les portières et les volets, et se remirent aussitôt en chemin au grand trot des mules. Nous marchâmes ainsi quatre ou cinq heures à peu près, puis nous nous arrêtâmes un instant après, la porte de notre litière s'ouvrit, et nous sentîmes à la fraicheur qui venait jusqu'à nous, que nous devions être dans quelque grotte; alors on nous débaillonna.

Où sommes-nous et où nous menez-vous? M'écriai-je aussitôt; tandis que, de son côté, Luigi faisait à peu près la même question.

— Buvez et mangez, dit une voix qui nous était inconnue, tandis qu'on nous déliait les mains, en nous laissant les jambes enchaînées; buvez et mangez, et ne vous occupez pas d'autre chose.

J'arrachai le bandeau qui me couvrait les yeux. Comme je l'avais prévu, nous étions dans une caverne, deux hommes masqués se tenaient chacun à une portière, un pistolet à la main, tandis que deux autres nous tendaient du vin et du pain.

Luigi repoussa le vin et le pain qu'on lui offrait et fit un mouvement pour délier la corde qui retenait ses jambes: un des hommes lui appuya un pistolet sur la poitrine.

— Encore un mouvement pareil, lui dit-il, et tu es mort.

Je suppliai Luigi de ne faire aucune résistance.

On nous présenta de nouveau du pain et du vin.

— Je n'ai pas faim, je n'ai pas soif, dit Luigi.

— Ni moi, non plus, ajoutai-je.

— Comme vous voudrez, nous dit l'homme qui nous avait déjà parlé, et dont la voix nous était inconnue; mais alors vous trouverez bon qu'on vous lie les mains, qu'on vous bâillonne et qu'on vous bande les yeux de nouveau.

— Faites ce que vous voudrez, dis-je, nous sommes en votre puissance.

— Infâmes scélérats! murmura Luigi.

— Au nom du ciel, m'écriai-je, au nom du ciel, Luigi, pas de résistance; tu vois bien que ces messieurs ne veulent pas nous tuer. Ayons patience, et peut-être qu'ils auront pitié de nous.

A cette espérance exprimée avec l'accent de l'angoisse, un seul éclat de rire répondit; mais à cet éclat de rire, je tressaillis jusqu'au fond de l'âme. Je le reconnaissais pour l'avoir déjà entendu dans l'église de Taormine.

Sans aucun doute, nous étions au pouvoir de Cantarello, et il était au nombre des quatre hommes masqués qui nous escortaient.

Je tendis les mains, et j'avançai la tête avec soumission. Il n'en fut pas de même de Luigi; une lutte s'engagea entre lui et l'homme qui voulait le garrotter, mais les trois autres vinrent au secours de leur compagnon, et il fut de nouveau lié et bâillonné de force, puis on lui banda les yeux, et l'on referma sur nous les portières et les volets de la litière.

(la suite à lundi.)

IV.*

Je ne puis dire combien d'heures nous restâmes ainsi; seulement il est probable que nous passâmes la journée, cachés dans cette grotte, nos conducteurs n'osant sans doute marcher que la nuit. Je ne sais ce qu'éprouvait Luigi; mais pour moi, je sentais que la fièvre me brûlait, et que j'avais une faim et surtout une soif extrêmes. Enfin notre litière s'ouvrit de nouveau; cette fois on ne nous délia pas; on se contenta de nous ôter le baillon de la bouche. A peine pus-je parler que je demandai à boire: on approcha un verre de ma bouche; je le vidai d'un trait, et aussitôt je sentis qu'on me rebaillonnait comme auparavant.

Je n'avais pas pris le temps de goûter la liqueur qu'on m'avait donnée, et qui ressemblait fort à du vin, quoiqu'elle eût un goût étrange et que je ne connaissais pas; mais, quelle que fût cette liqueur, je sentis au bout d'un instant qu'elle rafraîchissait ma poitrine. Il y a plus, bientôt j'éprouvais un calme que je croyais impossible dans une situation pareille à la mienne. Ce calme même n'était pas exempt d'un certain charme. Je crus voir passer devant moi des fantômes lumineux qui me saluaient avec un doux sourire; peu à peu je tombai dans un état d'apathie qui n'était ni le sommeil, ni la veille, puis dans un sommeil lourd, profond, obscur.

Quand je me réveillai, nous étions dans le caveau où nous sommes aujourd'hui; moi libre, Luigi scellé à la muraille par une chaîne. Une table était entre nous; sur cette table était une lampe, quelques provisions de bouche, du vin, de l'eau, des verres, et contre la muraille un reste de feu qui avait servi à river les fers de Luigi.

Luigi était assis, la tête sur les deux genoux, et plongé dans une si profonde douleur, que je me réveillai, me levai, et allai à lui sans qu'il m'entendît. Un sanglot, qui s'échappa malgré moi de ma poitrine, le tira de son accablement. Il leva la tête, et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

C'était la première fois, depuis notre enlèvement, que nous pouvions échanger nos pensées. Comme moi, quoiqu'il n'eût pas précisement reconnu Cantarello, il était convaincu que nous étions ses victimes; comme à moi, on lui avait donné une potion narcotique, qui lui avait fait perdre tout sentiment, et il venait de se réveiller seulement lorsque je me réveillai moi-même.

Le premier jour nous ne voulûmes pas manger. Luigi était sombre et muet; j'étais assise et je pleurais près de lui. Bientôt cependant, notre douleur s'adoucit de ce que nous étions ensemble. Enfin le besoin se fit sentir si violemment que nous mangeâmes, puis le sommeil vint à son tour. La vie continuait pour nous, moins la liberté et la lumière.

Luigi avait une montre; pendant notre voyage, elle s'était arrêtée à minuit ou à midi, il la remonta, elle ne nous indiquait point l'heure réelle, mais elle nous faisait du moins une heure fictive, à l'aide de laquelle nous pouvions mesurer le temps.

Nous avions été enlevés dans la nuit du mardi au mercredi. Nous calculâmes que nous nous étions réveillés le jeudi matin. Au bout de vingt-quatre heures, nous fîmes une ligne sur le mur avec un charbon. Un jour devait être écoulé; nous étions à vendredi. Vingt-quatre heures après, nous tirâmes une seconde ligne parallèle; nous étions à samedi.

Le dimanche nous le passâmes en prières.

Huit jours s'écoulèrent ainsi. Au bout de huit jours, nous entendîmes des pas qui semblaient venir d'un long corridor; ces pas se rapprochèrent de plus en plus; notre porte s'ouvrit, un homme

* *Voir les feuilletons du* 1. 3. 4. 5. 6. 7. 8 10. 13. 14. 15. *Janvier.*

enveloppé d'un grand manteau parut, tenant une lanterne à la main; c'était Cantarello.

Je tenais Luigi dans mes bras, Cantarello s'approcha de nous, et je sentis tous les muscles de Luigi successivement se contracter et se tendre. Je compris que si Cantarello s'approchait à la portée de sa chaîne, il bondirait sur lui comme un tigre et qu'il y aurait une lutte mortelle entre ces deux hommes. Il me vint alors une pensée que j'aurais cru impossible, c'est que j'aurais pu devenir encore plus malheureuse que je l'étais. Je lui criai donc de ne pas s'approcher. Il comprit la cause de ma crainte; sans me répondre, il releva son manteau et me montra qu'il était armé. Deux pistolets étaient passés à sa ceinture, et une épée était pendue à son côté.

Il déposa sur la table des provisions nouvelles; ces provisions se composaient, comme les premières, de pain, de viandes fumées, de vin, d'eau, et d'huile. L'huile surtout nous était précieuse; elle entretenait la lueur de notre lampe,

Cantarello sortit et referma la porte, sans que je lui eusse adressé d'autres paroles que celles qui avaient pour but de l'empêcher de s'approcher de Luïgi, et sans qu'il eût répondu que par un geste, indiquant qu'il avait des armes. Ce fut alors seulement que je racontai tout à Luigi.

Il a voulu s'assurer notre silence, dit-il, nous sommes ici pour le reste de notre vie.

Un éclat de rire affirmatif retentit derrière la porte. Cantarello s'était arrêté là, avait tout écouté et nous avait entendus. Nous comprîmes que nous n'avions plus d'espoir qu'en Dieu et en nous-mêmes. Nous commençâmes alors à faire une inspection plus détaillée de notre cachot. C'était une espèce de cave de dix pas de large sur douze de long, sans autre issue que la porte. Nous sondâmes les murs: partout ils nous parurent pleins. J'allai à la porte, je l'examinai, elle était de chêne et retenue par une double serrure. Il y avait peu de chances de fuite; d'ailleurs Luigi était enchaîné par le milieu du corps et par un pied.

Néanmoins, pendant un an à peu près, l'espoir ne nous abandonna pas entièrement; pendant un an, nous rêvâmes tous les moyens possibles de fuir. Chaque semaine, Cantarello reparaissait et nous apportait nos provisions hebdomadaires; chose étrange, peu à peu, nous nous étions habitués à sa visite, et, soit résignation, soit besoin d'être distraits un peu de notre solitude, nous avions fini par attendre le moment où il venait, avec une certaine impatience. D'ailleurs, l'espoir qui ne s'éteint jamais, nous faisait toujours croire qu'à la visite prochaine, Cantarello aurait pitié de nous. Mais le temps s'écoulait; Cantarello reparaissait toujours avec la même figure sombre et impassible, et s'éloignait le plus souvent, sans échanger avec nous une seule parole.

Uue seconde année s'écoula ainsi; notre existence était devenue toute machinale; nous restions des heures entières comme anéantis, et, pareils aux animaux, nous ne sortions de notre anéantissement, que lorsque le besoin de boire ou de manger nous tirait de notre torpeur. La seule chose qui nous préoccupât sérieusement, c'est que notre lampe ne s'éteignît, et ne nous laissât dans l'obscurité; tout le reste nous était indifférent.

Un jour, au lieu de monter la montre, Luigi la brisa contre la muraille; à partir de ce jour nous cessâmes de mesurer les heures, et le temps cessa d'exister pour nous; nous étions tombés dans l'éternité.

Cependant, comme j'avais remarqué que Cantarello venait régulièrement tous les huit jours, chaque fois qu'il venait, je faisais une marque sur la muraille, et cela remplaçait à peu près

notre montre; mais je me lassai à mon tour de ce calcul inutile, et je cessai de marquer les visites de notre geôlier.

Un temps indéfini s'écoula: ce durent être plusieurs années, je devins enceinte.

Ce fut une sensation bien joyeuse et bien pénible à la fois. Devenir mère dans un cachot, donner la vie à un être humain, sans lui donner le jour ni la lumière, voir l'enfant de ses entrailles, une pauvre créature innocente, qui n'est point née encore, condamnée au supplice qui vous tue!

Pour notre enfant, nous revînmes à Dieu, que nous avions presque oublié. Nous l'avions tant prié pour nous, sans qu'il nous répondît, que nous avions fini par croire qu'il ne nous entendait pas; mais nous allions le prier pour notre enfant, et il nous semblait que notre voix devait percer les entrailles de la terre.

Je ne dis rien à Cantarello. J'avais peur, je ne sais pourquoi, que cette nouvelle lui inspirât quelques sombres projets contre nous, ou contre notre enfant. Un jour il me trouva assise sur mon lit et allaitant la pauvre petite créature.

A cette vue, il tressaillit, il me sembla que sa figure s'adoucissait. Je me jetai à ses pieds:

— Promettez-moi que mon enfant n'est point enseveli pour toujours dans ce cachot, lui dis-je, et je vous pardonne.

Il hésita un moment, puis passant la main sur son front:

— Je vous le promets! dit-il.

A la visite suivante, il m'apporta tout ce qu'il fallait pour habiller mon enfant.

Cependant, je dépérissais à vue d'œil. Un jour Cantarello me regarda avec une expression de pitié que je ne lui avais pas encore vue.

— Jamais, me dit-il, vous n'aurez la force d'allaiter cet enfant.

— Ah! répondis-je, vous avez raison, et je sens que je m'éteins, c'est l'air qui me manque.

— Voulez-vous sortir avec moi, demanda Cantarello?

— Je tressaillis.

— Sortir! et Luigi, et mon enfant!

— Ils resteront ici pour me répondre de votre silence.

— Jamais! répondis-je, jamais.

Cantarello reprit en silence sa lanterne, qu'il avait posée sur la table, et sortit.

Je ne sais combien d'heures nous restâmes sans parler, Luigi et moi.

— Tu as eu tort, me dit enfin Luigi.

— Mais pourquoi sortir? répondis-je?

— Tu aurais vu où nous sommes; tu aurais remarqué où il te conduisait, tu aurais pu trouver quelque moyen de révéler notre existence et d'appeler à nous la pitié des hommes., Tu as eu tort.

— C'est bien, répondis-je; s'il m'en parle encore, j'accepterai.

Et nous retombâmes dans notre silence habituel.

Les huit jours s'écoulèrent. Cantarello reparut; outre nos provisions habituelles, il portait un assez gros paquet.

— Voici des habits d'homme, dit-il; quand vous serez décidée à sortir, mettez-les, je saurai ce que cela veut dire, et je vous emmènerai.

Je ne répondis rien; mais à la visite suivante, Cantarello me trouva vêtue en homme.

— Venez, me dit-il.

— Un instant, m'écriai-je, vous me jurez que vous me ramènerez ici.

— Dans une heure vous y serez.

— Je vous suis.

Cantarello marcha devant moi, ferma la première porte, et nous nous trouvâmes dans un corridor. Dans ce corridor était une seconde porte qu'il ouvrit et qu'il ferma encore, puis nous montâmes dix ou douze marches, et

nous nous trouvâmes en face d'une troisième porte.

Cantarello se retourna vers moi, tira un mouchoir de sa poche et me banda les yeux. Je me laissai faire comme un enfant; je me sentais tellement en la puissance de cet homme, qu'une observation même me semblait inutile.

Lorsque j'eus les yeux bandés, il ouvrit la porte, et il me sembla que je passais dans une autre atmosphère. Nous fîmes quarante pas sur les dalles, quelques unes retentissaient, comme si elles recouvraient des caveaux, et je jugeai que nous étions dans une église. Puis Cantarello lâcha ma main et ouvrit une autre porte.

Cette fois, je jugeai par l'impression de l'air, que nous étions enfin sortis, et du caveau et de l'église, et sans donner le temps à Cantarello de me découvrir le yeux, sans songer aux suites que pouvait avoir mon impatience, j'arrachai mon mouchoir!

Je tombai à genoux, tant le monde me parut beau! Il pouvait être quatre heures du matin, le petit jour commençait à poindre; les étoiles s'effaçaient peu à peu du ciel, le soleil apparaissait derrière une petite chaîne de collines; j'avais devant moi un horizon immense: à ma gauche des ruines, à ma droite des prairies et un fleuve; devant moi une ville, derrière cette ville, la mer.

Je remerciai Dieu de m'avoir permis de revoir toutes ces belles choses, qui, malgré ce crépuscule dans lequel elles m'apparaissaient, ne laissaient pas de m'éblouir, au point de me forcer de fermer les yeux, tant mes regards s'étaient affaiblis dans mon caveau. Pendant ma prière, Cantarello referma la porte. Comme je l'avais pensé, c'était celle d'une église. Au reste, cette église m'était tout-à-fait inconnue, et j'ignorais parfaitement où je me trouvais.

N'importe, je n'oubliai aucun détail; et ce me fut chose facile, car le paysage tout entier se reflétait dans mon âme comme dans un miroir.

Nous attendîmes que le jour fût tout-à-fait levé, puis nous nous acheminâmes vers un village. Sur la route, nous rencontrâmes deux ou trois personnes qui saluèrent Cantarello d'un air de connaissance. En arrivant au village, nous entrâmes dans la troisième maison à droite. Il y avait au fond de la chambre une vieille femme qui filait; près de la fenêtre, une jeunne femme de mon âge à peu près, était occupée à tricoter; un enfant de deux ou trois ans se roulait à terre.

Les femmes paraissaient habituées à voir Cantarello; pourtant, je remarquai que pas une seule fois, elles ne l'appelèrent par son nom; ma présence les étonna. Malgré mes habits, la jeune femme reconnut mon sexe, et fit, à demi-voix, quelques plaisanteries à mon conducteur. — C'est un jeune prêtre, répondit-il d'un ton sévère; un jeune prêtre de mes parents qui s'ennuie au séminaire, et que, de temps en temps, je fais sortir avec moi pour le distraire.

Quant à moi, je devais paraître comme abrutie à ceux qui me regardaient. Mille idées confuses se pressaient dans mon esprit; je me demandais si je ne devais pas crier au secours, à l'aide, raconter tout, accuser Cantarello comme voleur, comme assassin. Puis je m'arrêtais, en songeant que tout le monde paraissait le connaître et le vénérer, tandis que moi j'étais inconnue; on me prendrait pour quelque folle échappée de sa loge, et l'on ne ferait pas attention à moi; ou, dans le cas contraire, Cantarello pouvait fuir, repasser par l'église, égorger mon enfant et mon mari. Il l'avait dit, mon enfant et mon mari répondaient de moi. D'ailleurs, où et comment les retrouverais-je? La porte par laquelle nous étions entrés dans l'église, ne pouvait-elle être si secrète et si bien cachée, qu'il fût impossible de la découvrir? Je résolus d'attendre, de me concerter avec Luigi, et d'arrêter sans précipitation ce que nous devions faire.

(la suite à Mardi.)

V.*

Au bout d'un instant Cantarello prit congé des deux femmes, passa son bras sous le mien, descendit par une petite ruelle jusqu'au bord du fleuve, suivit pendant un quart de lieue son cours, qui nous rapprochait de l'église; puis par un détour, il me ramena sous le porche par lequel j'étais sortie, me banda les yeux et rouvrit la porte, qu'il referma derrière nous. Je comptai de nouveau quarante pas. Alors la seconde porte s'ouvrit; je sentis l'impression froide et humide du souterrain, je descendis les douze marches de l'escalier intérieur; nous arrivâmes à la troisième porte, puis à la quatrième; elle cria à son tour sur ses gonds. Enfin Cantarello me poussa, les yeux toujours bandés, dans le caveau et referma la porte derrière moi. J'arrachai vivement le bandeau, et je me retrouvai en face de Luigi et de mon enfant.

Je voulais raconter aussitôt à Luigi tout ce que j'avais vu, mais il me fit, en portant un doigt à sa bouche, signe que Cantarello pouvait écouter derrière la porte et entendre ce que nous dirions. J'allai m'asseoir sur le matelas qui me servait de lit, et je donnai le sein à mon enfant.

Luigi ne s'était pas trompé; au bout d'une heure à peu près, nous entendîmes des pas qui s'éloignaient doucement. Ennuyé de notre silence, Cantarello, sans-doute, s'était décidé à partir. Cependant nous ne nous crûmes pas encore en sûreté, malgré ces apparences de solitude; nous attendîmes: quelques heures écoulées, je m'approchai de Luigi, et, à voix basse, je lui racontai alors tout ce que j'avais vu, sans omettre un détail, sans oublier une circonstance.

Luigi réfléchit un instant; puis, me faisant à son tour quelques questions auxquelles je répondis affirmativement:

— Je sais où nous sommes, dit-il; ces ruines sont celles de l'Epipoli; ce fleuve, c'est l'Anapus; cette ville, c'est Syracuse; enfin, cette chapelle, c'est celle des marquis de San-Floridio.

— Oh! mon Dieu! m'écriai-je en me rappelant cette vieille histoire d'un marquis de San-Floridio qui, du temps des Espagnols, avait passé dix ans dans un souterrain, souterrain si bien caché que ses ennemis les plus acharnés n'avaient pu le découvrir.

— Oui, c'est cela, dit Luigi, comprenant ma pensée; oui, nous sommes dans le caveau du marquis Francesco, et aussi bien cachés aux yeux des hommes que si nous étions dans notre tombe.

Je compris alors combien il était heureux que je n'eusse pas cédé à ce mouvement qui m'avait portée à appeler au secours.

Eh bien! me demanda Luigi après un long silence, as-tu conçu quelque espérance? as-tu formé quelque projet?

— Ecoute, lui dis-je. Parmi ces deux femmes, il y en avait une, la plus jeune, qui me regardait avec intérêt; c'est à elle qu'il faudrait parvenir à faire savoir qui nous sommes et où nous sommes.

Et comment cela? J'allai à la table et je pris deux feuilles de papier blanc, dans lesquelles étaient enveloppés quelques fruits.

— Il faut, dis-je à Luigi, mettre à part et cacher tout le papier que désormais nous pourrons nous procurer; j'écrirai dessus toute notre malheureuse histoire, et, un jour où je sortirai, je la glisserai dans la main de la jeune femme.

— Mais si malgré tout cela on ne retrouve pas l'entrée du caveau, si Cantarello arrêté se tait, et si, Cantarello se taisant, nous restons ensevelis dans ce tombeau?

— Ne vaut-il pas mieux mourir que de vivre ainsi?

— Et notre enfant? dit Luigi. Je jetai un cri et me précipitai sur mon enfant. Dieu me pardonne! je l'avais oublié, et c'était son père qui s'en était souvenu.

* *Voir les feuilletons du* 1. 3. 4. 5. 6. 7. 8 10. 13. 14. 15. 17 *Janvier*.

Il fut convenu cependant que je suivrais le plan que j'avais proposé; seulement, je ne devais oublier rien de ce qui pourrait guider les recherches. Puis, nous laissâmes de nouveau s'écouler le temps, mais cette fois avec plus d'impatience, car si éloignée qu'elle fût, il y avait une lueur d'espérance à l'horizon.

Cependant, pour ne point éveiller les soupçons de Cantarello, il fallait, si ardent qu'il fût, cacher le désir que j'avais de sortir une seconde fois; lui, de son côté semblait avoir oublié ce qu'il m'avait offert. Quatre mois s'écoulèrent sans que j'en ouvrisse la bouche; mais je retombais dans un marasme tel que, me voyant un jour couchée sans mouvement et pâle comme une morte, il me dit le premier:

Si dans huit jours vous voulez sortir, tenez vous prête; je vous emmènerai.

J'eus la force de ne point laisser voir la joie que j'éprouvai à cette proposition, et je me contentai de lui faire signe de la tête que j'obéirais. Pendant le temps qui s'était écoulé, nous avions mis de côté tout le papier que nous avions pu recueillir, et il y en avait déjà assez pour écrire l'histoire détaillée de tous nos malheurs.

Le jour venu, Cantarello me trouva prête. Comme la première fois il marcha devant moi jusqu'à la seconde porte, et là comme à la première sortie, il me banda les yeux; puis tout se passa, comme tout s'était déjà passé. A la porte de l'église, j'ôtai mon bandeau.

Nous sortions à peu près à la même heure que la première fois; c'était le même spectacle, et cependant, chose étrange! déjà, je le trouvais moins beau.

Nous nous acheminâmes vers le village; nous entrâmes dans la même maison. Les deux femmes y étaient encore, l'une filant, l'autre tricotant. Sur une table étaient un encrier et des plumes. Je m'appuyai contre cette table, et je glissai une plume dans ma poche. Pendant ce temps, Cantarello parlait à voix basse avec la jeune femme. C'était de moi encore qu'il était question, car elle me regardait en parlant. J'entendis qu'elle lui disait: Il paraît qu'il ne s'habitue pas au séminaire, votre jeune parent, car il est encore plus pâle et plus triste que la première fois que vous nous l'avez amené. Quant à la vieille femme, elle ne disait pas un mot, elle ne levait pas la tête de son rouet; elle paraissait idiote. Au bout de dix minutes à peu près, Cantarello, comme la première fois mit mon bras sous le sien, reprit la même route, et descendit au bord du petit fleuve. Tout en suivant ce chemin, je dis à Cantarello que je voudrais bien avoir aussi des aiguilles et du coton pour tricoter, et il me promit qu'il m'en apporterait.

Tout en revenant vers la chapelle, je m'aperçus que nous devions être à la fin de l'automne; les moissons étaient faites, ainsi que les vendanges. Je compris alors pourquoi Cantarello avait été quatre mois sans me parler de sortir. Il attendait que les travailleurs eussent quitté les champs.

A la porte de la chapelle, il me banda de nouveau les yeux. Je rentrai conduite par lui, et sans faire la moindre résistance. Je comptai de nouveau les quarante pas, et nous nous arrêtâmes. Je compris pendant cette pause, que Cantarello fouillait à sa poche pour en tirer la clé. J'entendis qu'il cherchait contre la muraille l'ouverture de la serrure. Je songeai qu'il devait alors avoir le dos tourné. Je levai vivement mon bandeau, et je l'abaissai aussitôt. Ce ne fut qu'une seconde, mais cette seconde me suffit. Nous étions dans la chapelle à gauche de l'autel. La porte doit se trouver entre les deux pilastres.

C'est là qu'il faudra chercher cette entrée, chercher jusqu'à ce qu'on la trouve, car c'est là précisément et positivement qu'elle est.

Cantarello ne vit rien. Les deux portes s'ouvrirent successivement devant nous, et, la troisième refermée derrière moi, je me retrouvai dans notre cachot.

Luigi et moi, nous observâmes le même silence que la première fois, et ce ne fut que lorsque je jugeai qu'il était impossible que Cantarello fut encore là, que je tirai la plume de ma poche, et que je la montrai à Luigi. Il me fit signe de la cacher et je la glissai sous mon matelas.

Puis, j'allai m'asseoir près de lui, je lui racontai les moindres détails de ma sortie. C'était une circonstance précieuse que la découverte que j'avais faite de la porte secrète qui donnait dans l'église, et avec des renseignements aussi exacts que ceux que je pouvais donner maintenant, il était certain qu'on finirait par découvrir la serrure, et, qu'une fois la serrure découverte, on parviendrait jusqu'à nous.

Je laissai un jour se passer à peu près avant d'essayer à écrire; alors, je pris un des gobelets d'étain, je délayai dans de l'eau un peu de ce noir qui était resté à la muraille, depuis le jour où on y avait fait du feu, je pris ma plume, je la trempai dans ce mélange, et je m'aperçus avec joie qu'il pouvait parfaitement me tenir lieu d'encre.

Le même jour je commencai à écrire, sous l'invocation de Dieu et de la Ma done, ce manuscrit qui contient le récit exact de nos malheureuses aventures, et la bien humble et bien pressante prière, à tout chrétien dans les mains duquel il tomberait, de venir le plus-tôt possible à notre secours.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

—

Une croix était dessinée au-dessous de ces mots, le manuscrit continuait seulement, la forme du récit était changée: elle était au présent au lieu d'être au passé. Ce n'étaient plus des souvenirs de dix, de huit, de six, de quatre ou de deux ans: c'étaient des notes journalières, des impressions momentanées, jetées sur le papier, à l'heure même où elles venaient d'être ressenties.

Aujourd'hui Cantarello est venu comme d'habitude, outre les provisions ordinaires, il a apporté le coton et les aiguilles à tricoter qu'il m'avait promis; le manuscrit et la plume étaient cachés, les deux gobelets étaient propres et rincés sur la table, il ne s'est aperçu de rien. O mon Dieu! protégez-nous.

Trois semaines sont passées, et Cantarello ne parla pas de me faire sortir. Aujourd'hui, il est resté plus longtemps que d'habitude, et m'a regardée en face; je me suis sentie rougir, comme s'il avait pu lire mon espérance sur mon front; alors j'ai pris mon enfant dans mes bras, et je l'ai bercé en chantant, tant j'étais troublée.

— Ah! vous chantez, a-t-il dit; vous ne vous trouvez donc pas si mal ici que je croyais?

— C'est la première fois que cela m'arrive depuis que je suis ici.

— Savez-vous depuis combien de temps vous êtes dans ce souterrain? a demandé Cantarello.

— Non, ai-je répondu; les deux ou trois premières années, j'ai compté les jours; mais j'ai vu que c'était inutile, et j'ai cessé de prendre cette peine.

— Depuis huit ans, a dit Cantarello.

J'ai poussé un soupir, Luigi a fait entendre un rugissement de colère. Cantarello s'est retourné, a regardé Luigi avec mépris, et a haussé les épaules; puis, sans parler de me faire sortir, il s'est retiré.

Ainsi, il y a huit ans que nous sommes enfermés dans ce caveau. Oh! mon Dieu, mon Dieu, vous l'avez entendu de sa propre bouche; il y a huit ans! Et qu'avons-nous fait pour souffrir ainsi? Rien, vous le savez bien, mon Dieu!

Sainte Madone du Rosaire, priez pour nous!

Oh! écoutez-moi, écoutez, vous dont je ne sais pas le nom; vous, mon seul espoir; vous qui, femme comme moi, mère comme moi, devez avoir pitié de mes souffrances; écoutez, écoutez!

Cantarello sort d'ici. Deux mois et demi s'étaient écoulés sans qu'il me parlât de rien; enfin, aujourdh'ui, il m'a offert de sortir dans huit jours; j'ai accepté. Dans huit jours, il viendra me prendre; dans huit jours mon sort sera entre vos mains; vos yeux, vos paroles, toute votre personue a paru me porter de l'intérêt. Ma sœur en Jésus-Christ, ne m'abandonnez pas!

Vous trouverez toute cette histoire chez vous, après mon départ. Sur mon salut éternel, sur la tombe de ma mère, sur la tête de mon enfant, c'est la vérité pure, c'est ce que je dirai à Dieu quand Dieu m'appellera à lui, et à chacune de mes paroles, l'ange qui accompagnera mon âme au pied de son trône, dira en pleurant de pitié: — Seigneur, c'est vrai!

Ecoutez donc, aussitôt que vous aurez trouvé ce manuscrit, vous irez chez le juge, et vous lui direz qu'à un quart de lieue de chez lui, il y a trois malheureux qui gémissent ensevelis depuis huit ans: un mari. une femme, un enfant. Si Cantarello est votre parent, ou votre ami, ne dites au juge rien autre chose que cela, et sur la Madone je vous jure qu'une fois hors d'ici, pas un mot d'accusation ne sortira de ma bouche; je vous le jure sur cette croix que je trace, et que Dieu me punisse dans mon enfant si je manque à cette sainte promesse.

Vous ne lui direz donc rien autre chose, que ceci:

— Il y a ici près trois créatures humaines plus malheureuses que jamais aucune créature ne l'a été; nous pouvons les sauver; prenez des léviers, des pinces; il y a quatre portes, quatre portes massives, avant d'arriver à eux. Venez, je sais où ils sont, venez. Et, s'il hésitait, vous tomberiez à ses genoux comme je tombe aux vôtres, et vous le supplieriez comme je vous supplie.

Alors il viendra; car quel est l'homme, quel est le juge qui refuserait de sauver trois de ses semblables, surtout s'ils sont innocents? Il viendra, vous marcherez devant lui, et vous le conduirez droit à l'église.

Vous ouvrirez la porte, celle où il y a au-dessus de l'autel un St. Sébastien tout percé de flèches; lorsque vous serez arrivés à l'autel, écoutez bien, il y a deux pilastres à gauche: une porte doit être pratiquée entre ces deux pilastres.

Peut-être ne la verrez-vous point d'abord, car elle est admirablement cachée, à ce qu'il m'a paru; peut-être, en frappant contre le mur, le mur ne trahira t-il aucune issue; car, comprenez bien, c'est le mur même qui forme l'entrée du souterrain; mais l'entrée est là, soyez-en sûrs, ne vous laissez pas rebuter. Si elle échappait d'abord à vos recherches, allumez une torche, approchez-la de la muraille, je vous dis que vous finirez par apercevoir quelque serrure, quelque gerçure, ce sera cela. Frappez, frappez: peut-être vous entendrons-nous, nous saurons que vous êtes là, cela nous donnera du courage. Vous saurez que nous sommes derrière à vous attendre, à prier pour vous, pour le juge, pour tous nos libérateurs quels qu'ils soient; oui, je prierai pour eux tous les jours de ma vie, comme je prie en ce moment.

C'est bien clair, n'est-ce pas, tout ce que je vous dis là? Dans l'église du marquis de San-Floridio, la chapelle à droite, celle de St. Sébastien, entre les deux pilastres. Oh! mon Dieu, je tremble tellement en vous écrivant, ma libératrice, que je ne sais pas si vous pourrez me lire.

(La fin à demain)

VI.*

Je voudrais savoir comment vous vous appelez, pour répéter cent fois votre nom dans mes prières. Mais Dieu, qui sait tout, sait que c'est pour vous que je prie, et c'est tout ce qu'il faut.

Oh! mon Dieu, il vient d'arriver ce qui n'était jamais arrivé depuis que nous sommes ici. Cantarello est venu deux jours de suite. Avait-il été suivi? Se doutait-il de quelque chose? Quelqu'un a-t-il quelque soupçon de notre existence et cherche-t-il à nous découvrir? Oh! quelque soit cet être secourable, cet être humain, venez-lui en aide, Seigneur!

Cantarello était entré au moment où nous nous y attendions le moins. Heureusement le papier était caché. Il est entré et a regardé de tous côtés, a frappé contre tous les murs; puis, bien assuré que chaque chose était dans le même état: — Je suis revenu, a-t-il dit en se retournant vers moi, parce que j'avais oublié de vous dire, je crois, que si vous vouliez, je vous ferais sortir à ma première visite.

— Je vous remercie, lui répondis-je, vous me l'avez dit.

— Ah! je vous l'avais dit, reprit Cantarello d'un air distrait, très-bien; alors j'ai pris en revenant, une peine inutile.

Puis il regarda autour de lui, sonda la muraille en deux ou trois endroits et sortit. Nous l'entendîmes s'éloigner et fermer l'autre porte. Dix minutes environ après son départ, une espèce de détonation se fit entendre comme celle d'un coup de pistolet, ou d'un coup de fusil. Est-ce le signal qu'on nous donne, et, comme nous l'espérons, quelqu'un veillerait-il sur nous?

Depuis quatre ou cinq jours, rien de nouveau ne s'est passé; autant qu'il m'est permis de me fier à mon calcul, c'est demain que Cantarello va venir me prendre. Je n'ajouterai probablement rien à ce récit d'ici à demain, rien qu'une nouvelle supplication que je vous adresse, pour que vous ne nous abandonniez pas à notre désespoir.

O âme charitable, ayez pitié de nous! O mon Dieu, mon Dieu, que s'est-il passé? Ou je me trompe (et il est impossible que je me trompe de deux jours) ou le jour est passé où Cantarello devait venir, et Cantarello n'est pas venu. J'en juge d'ailleurs par nos provisions, qu'il renouvelait tous les huit jours; elles sont épuisées, et il ne vient pas. Mon Dieu, étions-nous réservés à quelque chose de pire qu'à ce que nous avions souffert jusqu'à présent? Mon Dieu, je n'ose pas même dire à vous ce dont j'ai peur, tant je crains que l'écho de cet abîme ne me réponde: Oui.

O! mon Dieu serions-nous destinés à mourir de faim.

Le temps se passe, le temps se passe, et il ne vient pas, et aucun bruit ne se fait entendre. Mon Dieu, nous consentons à rester ici éternellement, à ne jamais revoir la lumière du ciel. Mais il avait promis de faire sortir mon enfant, mon pauvre enfant!

Heureusement il a mon lait et souffre moins que nous; mais, sans nourriture, mon lait va se tarir; il ne nous reste plus qu'un morceau de pain, un seul. Luigi dit qu'il n'a pas faim, et me le donne. Oh! mon Dieu, soyez témoin que je le prends pour mon enfant, à qui je donnerai mon sang quand je n'aurai plus de lait.

Oh! quelque chose de pire! quelque chose de plus affreux encore! l'huile est épuisée, notre lampe va s'éteindre; l'obscurité du tombeau précédera la mort; notre lampe, c'était la lumière, c'était la vie; l'obscurité, ce sera la mort plus la douleur.

Oh! maintenant, puisqu'il n'y a plus d'espoir pour nos corps, qui que vous soyez qui descendrez dans cet effroyable abîme, priez.... Dieu! la lampe s'éteint... priez pour nos âmes.

—

* *Voir les feuilletons du* 1. 3. 4. 5. 6. 7. 8 10. 13. 14. 15. 17. 18. *Janvier*.

Le manuscrit se terminait là; les quatre derniers mots étaient écrits dans une autre direction que les lignes précédentes, ils avaient dû être tracés dans l'obscurité. Ce qui s'était passé depuis, nul ne le savait que Dieu; seulement l'agonie avait dû être horrible.

Le morceau de pain abandonné par Luigi avait dû prolonger la vie de Teresa de près de deux jours, car le médecin reconnut qu'il y avait eu trente-cinq ou quarante heures d'intervalle à peu près entre la mort du mari et celle de la femme. Cette prolongation de la vie de la mère avait prolongé la vie de l'enfant; de là venait que, de ces trois malheureuses créatures, la plus faible seule avait survécu.

La lecture du manuscrit s'était faite dans le caveau même témoin de l'agonie de Teresa et de Luigi: il ne laissait aucun doute ni aucune obscurité sur les événements qui s'étaient passés, et, lorsque Don Ferdinand y eut ajouté sa déposition, toutes choses devinrent claires et intelligibles aux yeux de tous.

A son retour dans le village, Don Ferdinand trouva l'enfant déjà mieux; il envoya aussitôt un messager à Feminamorta pour s'informer de ce qu'était devenu le premier enfant de Luigi et de Teresa, et il apprit qu'il était toujours chez les braves gens à qui il avait été confié; sa pension, au reste, avait été exactement payée par une main inconnue, sans doute par Cantarello. Don Ferdinand déclara qu'à l'avenir c'était sa famille qui se chargerait du sort de ces deux malheureux orphelins, ainsi que des frais funéraires de Luigi et de Teresa, pour les quels il fonda un obit perpétuel.

Puis lorsqu'il eut pensé à la vie des uns et à la mort des autres, Don Ferdinand songea qu'il lui était bien permis de s'occuper un peu de son bonheur à lui; il revint à Syracuse avec le juge, le médecin et Peppino, et, tandis que ces trois derniers racontaient au marquis de San-Floridio tout ce qui s'était passé dans la chapelle de Belvédère, Don Ferdinand prenait sa mère à part, et lui racontait tout ce qui s'était passé dans le couvent des Ursulines de Catane. La bonne marquise leva les mains au ciel et déclara en pleurant, que c'était la main de Dieu qui avait conduit tout cela, et que ce serait fâcher le Seigneur que d'aller contre ses volontés. Comme il est facile de le penser, Don Ferdinand se garda bien de la contredire.

Aussitôt qu'elle sut le marquis seul, la marquise lui fit demander un rendez-vous; le moment était bon, le marquis se promenait en long et en large dans sa chambre, répétant que son fils s'était conduit à la fois avec la valeur d'Achille et la prudence d'Ulysse. La marquise lui exposa combien il serait fâcheux qu'une race qui promettait de reprendre, grâce à ce jeune héros, un nouvel éclat, s'arrêtât à lui et s'éteignît avec lui. Le marquis demanda à la femme l'explication de ces paroles, et la marquise déclara en pleurant que Don Ferdinand, chez qui les événements survenus depuis un mois avaient provoqué un élan de pitié inattendu, était décidé à se faire moine. Le marquis de San-Floridio éprouva une telle douleur en apprenant cette détermination, que la marquise se hâta d'ajouter qu'il y aurait un moyen de parer le coup: c'était de lui accorder pour femme la jeune comtesse de Terra-Nova, qui était sur le point de prononcer ses vœux au couvent des Ursulines de Catane, et de laquelle Ferdinand était amoureux comme un fou. Le marquis déclara à l'instant que la chose lui paraissait on ne peut plus sortable, le comte de Terra-nova étant non seulement un de ses meilleurs amis, mais encore un des plus grands noms de la Sicile. On fit en conséquence venir Don Ferdinand, qui ainsi que l'avait prévu sa mère, consentit moyennant cette condition, à ne point se faire bénédictin. Quant à la dot de Carmela, Don Ferdinand

dit à son père qu'elle avait un parent inconnu qui lui faisait don de soixante mille ducats. Dans un pays où le droit d'aînesse existait, c'était un joli douaire pour une fille, et pour une fille qui avait un frère aîné surtout; aussi le marquis ne fit-il aucune objection, et, comme il était de ces hommes qui n'aiment pas que les affaires traînent en longueur, il ordonna de mettre les chevaux à la litière, et se rendit le même jour chez le comte de Terra-Nova. Séance tenante, parole fut échangée entre ces deux hommes, qui ne savaient pas ce que c'était de manquer à sa parole.

Le marquis revint à Syracuse. Don Ferdinand l'attendait avec une impatience dont on peut se faire une idée. En apprenant que tout était arrangé selon ses désirs, il embrassa la marquise, descendit les escaliers comme un fou et s'élança sur la route de Catane.

Quatre heures après, Don Ferdinand était à Catane. Il va sans dire que Carmela pensa s'évanouir de joie.

Trois semaines après, les jeunes gens étaient unis à la cathédrale de Syracuse, Don Ferdinand n'ayant point voulu que la cérémonie se fît à la chapelle des marquis de san-Floridio, de peur que le sang qu'il avait vu coagulé sur les dalles ne lui portât malheur.

On enleva le carreau marqué d'une croix, qui était au pied du lit de Cantarello, et l'on y trouva les soixante mille ducats.

C'était la dot que Don Ferdinand avait reconnue à sa femme.

FIN.

JEUNE FILLE ET CORVETTE.

De ta cheve ure blonde
Jeune fille à taille ronde,
Je voudrais avoir les brins,
Et j'en gréerais un corsaire,
Pour aller faire la guerre
Au pacha des Sarrasins.

Je voudrais que mon navire
Eût la grâce que j'admire
En toi, ma belle aux grands yeux;
Et des corvettes la reine,
Vrai Dieu! ce serait la mienne
Sur la mer et sous les cieux.

Je voudrais, comme ta hanche,
Jeune fille à la peau blanche,
Voir sa poupe s'arrondir;
Et plus leste, ma jolie,
Que tu n'es dans la prairie,
Tu viendrais la voir bondir.

Tu la verrais ma corvette
Et gracieuse et coquette,
Comme toi, mes seuls amours,
Comme toi fine et légère,
Comme toi brillante et fière
De ses mille et un atours.

Comme toi, mon adorée,
Ardente, belle et parée,
Tu la verrais au matin
Sourire à la fraiche brise,
Puis voler sur la mer grise
D'un air galant et mutin.

Tu la verrais ma sylphide,
Prendre son essor rapide
Sous les baisers du zéphyr,
Comme toi, lorsque bercée
Par la valse cadencée,
Tu te livres au plaisir.

Sémillante et dégagée
Elle porterait rangée
De canons clairs et mordants.
Telle sous la lèvre rose.
Où le sourire se pose,
Brillent tes petites dents.

Afin de rendre parfaite
Notre vaillante corvette,
Je lui donnerais ton nom
Qui, triplant notre courage,
Du succès serait le gage
Quand gronderait le canon,

Mais non, ma maîtresse blonde,
Je ne courrai pas le monde,
Et sur un autre élément
Je ne ferai pas la guerre,
Puisque je retrouve à terre
Ma corvette au blond gréement.

Va, garde ta chevelure,
C'est ta plus belle parure,
Sur ton col, c'est mon bonheur,
Sois toujours un peu coquette,
Et ne crains pas de corvette
Pour rivale dans mon cœur.

G. L.

GERBES DE POÉSIE

Tel est le titre d'un charmant recueil de vers publié par Edouard Gout Desmartres, recueil où les douces élégies se mèlent aux odes sévères. La pensée de ces inspirations est on ne peut mieux définie par cette épigraphe que l'auteur a placée en tête de son recueil: »*Je crois, j'aime, j'espère.*» Nous détachons de ce livre la pièce légère suivante.

ET TOI?

Mes œillets et mes giroflées
Penchent leur front décoloré,
Et de leur calice altéré
Les feuilles se sont envolées.
Moi, qui, pour rafraichir leur sein,
Puisais de l'eau pure au bassin,
Malgré leur tige qui se plie,
Depuis huit jours, je les oublie..,
Pauvres fleurs, vous savez pourquoi!...
Et toi?...

Mes livres chéris qu'à toute heure
Je visitais en vieux amis,
Comme des cygnes endormis,
Restent oisifs dans ma demeure,
Ils m'importunent à présent;
Tout travail me semble pesant;
Même sur la page choisie
Je rêve une autre poésie...
Mes livres, vous savez pourquoi!...
Et toi?...

Mes oiseaux qui, sur ma croisée.
M'éveillaient à leurs chants d'amours,
Pour qui je cueillais chaque jour
Le plantain baigné de rosée,
Et qui, sans jamais s'effrayer,
Sur mon bras venaient s'appuyer,
Manquant de graine et de breuvage,
Sont morts, ce matin, dans leur cage...
O mon cœur, vous savez pourquoi!...
Et toi?



SOUVENIRS

PAR LE COMTE DE LA GARDE

C'est un tissu politique tout brodé de fêtes...
LE PRINCE DE LIGNE

I.

Le congrès de Vienne, considéré comme réunion politique, n'a pas manqué d'historiens. D'habiles publicistes en ont ingénieusement discuté les actes; mais aucun d'eux n'a cru devoir présenter le côté piquant, et pour ainsi dire intime de cette mémorable assemblée. Sans-doute, ils ont craint que la futilité des détails ne vînt nuire à l'ensemble d'un tableau aussi imposant. Ils se sont contentés d'en reproduire et d'en juger les résultats, sans vouloir retracer les scènes diverses, et pourtant si animées, où ils avaient été obtenus. Il eût été curieux, cependant, de pénétrer dans la vie privée des acteurs appelés à décider des grands intérêts à venir de l'Europe. Là, pour la première fois, on a vu les maîtres du monde, étonnés de vivre dans l'intimité de leurs égaux, déposer avec bonheur le fardeau de l'étiquette; là, ces régulateurs des empires se sont livrés à des joies familières et jusqu'alors inconnues pour eux, tandis que des politiques habiles leur émoussaient les épines du travail. Des cœurs jusque là fermés et impénétrables se montraient souvent à nu, et, dans cette confusion de tous les rangs, leurs nuances les plus fugitives, se trahissaient, étourdis qu'ils étaient par un tourbillon irrésistible de plaisirs continus.

Jamais, sans-doute, intérêts plus graves et plus compliqués, ne s'étaient discutés au sein de tant de fêtes.

A la sécheresse, à l'acrimonie des discussions avaient succédé, dans toutes les transactions, comme par enchantement, les formes les plus polies et cette promptitude qui est aussi une politesse plus importante, et malheureusement trop négligée. Les courriers extraordinaires parcouraient en quelques minutes l'espace qui séparait le cabinet d'un royaume du cabinet d'un empire; et, rapides comme la pensée, en dépit de la lente routine germanique, rapportaient à leurs mandataires une réponse concluante à une question décisive.

Cependant l'homme aux grandes catastrophes n'était pas loin. Napoléon s'élance pour tout embrâser encore; il vient donner un tout autre aspect à ces scènes voluptueuses que leur diversité même n'allait plus sauver des langueurs de la société.

J'ai toujours été surpris que quelque acteur ou témoin de ces scènes si fortement contrastées, n'ait pas été tenté d'en esquisser quelques épisodes. Mais la plupart, venus au congrès pour discuter de graves intérêts, ont été entraînés par le double torrent des affaires et des plaisirs. Chez les autres, cette succession non interrompue de fêtes ne laissait aucun instant à la mémoire. Plus tard, quand le volcan se tut, quelques-uns peut-être ont voulu tenter ce que j'essaie aujourd'hui; mais, sans doute ils ont été découragés par la confusion de leurs fugitives impressions. Plus heureux, ou, pour mieux dire, plus dégagé de toute préoccupation, j'ai pu, sur le lieu de la scène, au sortir de ces fêtes, noter quelques détails, recueillir quelques souvenirs, comme un voyageur dessine à la hâte le croquis du site qui a enchanté ses regards. Aujourd'hui je viens les offrir aux amis dans la société desquels s'écoulèrent alors de délicieux momens; car ce fut alors encore comme un des priviléges du congrès de Vienne, que dans cette vie de joie et d'insouciance, l'amitié semblait puiser une nouvelle force. Une simple liaison devenait bientôt une inti-

mité durable. On est facilement amis quand on est heureux. C'est donc à mes amis surtout, et sous le passeport de leur affection que je viens offrir ces esquisses, ce journal sans prétention, comme un dernier reflet des jours si gais, si remplis que nous avons passés ensemble.

II.

Le congrès, indiqué depuis plusieurs mois, n'était pas encore officiellement ouvert ; mais déjà les fêtes avaient commencé, quand j'arrivai à Vienne vers la fin du mois de septembre 1814. Dans le principe, on avait dit que les conférences seraient de fort courte durée. Mais les affaires, en ordonnèrent autrement. Plusieurs mois s'écoulèrent avant qu'on ne songeât à les résoudre. Traitant de frères à frères, les souverains, ainsi que l'avait souhaité Catherine-*le Grand*, arrangeaient sans se presser les intérêts de leurs petits ménages. On eût dit qu'ils voulaient réaliser le rêve philosophique de l'abbé de Saint-Pierre.

On évaluait à près de cent mille le nombre des étrangers que la tenue de ces grands états généraux européens avait attirés à Vienne. Un Viennois qui eût quitté cette capitale quelques mois auparavant, aurait eu peine à se reconnaître au milieu de cette nouvelle population dorée et titrée qui s'y pressait à l'époque du congrès. Tous les souverains du Nord s'y étaient rendus ; l'ouest et le midi avaient envoyé leurs notabilités les plus importantes. L'empereur Alexandre, encore jeune et brillant ; l'impératrice Elizabeth, à la grâce mélancolique et touchante, et le grand-duc Constantin représentaient la Russie. Derrière eux se groupait une foule de ministres, princes, généraux, parmi lesquels se distinguaient les comtes de Nesselrode, Capo d'Istria, Pozzo di Borgo, appelés dès-lors à jouer un si grand rôle dans les débats de l'Europe. Je ne dirai rien de ces hommes d'état, mais je ne puis passer sous silence quelques amis qui, dans mon pélerinage en Russie, en Allemagne: m'avaient accueilli avec tant d'affection ; le landgrave Philippe de Hesse-Hombourg, le général Tettenborn, au cœur dévoué et chaleureux, environné encore aujourd'hui de la considération universelle ; le comte de Witt, le prince de Koslowski, enlevés tous deux par une mort prématurée ; Alexandre Ypsilanti, si ardent, si généreux et destiné, hélas! à une fin si cruelle dans les cachots de Mongatz.

Le roi de Prusse était accompagné des princes Guillaume et Auguste. Le baron de Humbold et le prince de Hardemberg dirigeaient ses conseils. La belle reine, qui, dans les négociations de 1807, avait vu toutes les séductions de sa grâce échouer contre la volonté de Napoléon, n'était plus.

Le fils de l'infortunée Caroline Mathilde, le roi de Danemark, les rois de Bavière, de Würtemberg, les ducs de Saxe Cobourg, de Hesse-Darmstadt, de Bade, de Hesse-Cassel, tous les princes et chefs des maisons régnantes d'Allemagne s'étaient aussi rendus à ce congrès.

Le roi de Saxe, ce monarque adoré de ses sujets, était alors retiré en Prusse, pendant que les armées alliées occupaient son royaume.

Le France était représentée par le duc de d'Alberg, le comte Alexis de Noailles, M. de Latour-du-Pin, et le prince de Talleyrand, qui, dans cette circonstance difficile soutint dignement sa haute réputation, et aux talens, aux efforts duquel on n'a peut-être pas rendu une assez éclatante justice. Les plénipotentiaires anglais étaient les lords Clancarthy, Stewarts, et le vicomte de Castlereagh.

C'était un spectacle aussi remarquable qu'inouï que cette réunion de souverains éprouvés vingt ans par la fortune, et qui, maintenant vainqueurs de celui qui avait été si longtemps le victorieux, paraissaient étonnés d'un

triomphe si chèrement acheté, si inopinément obtenu. Modestes, quand tout devait exalter leur orgueil, ils semblaient reporter cette gloire à celui de qui elle émane, et vouloir rendre égale la part de chacun dans le succès général. C'est qu'ils comprenaient bien que, pour renverser le colosse, il avait fallu des efforts surhumains, et que les hasards inespérés qui les réunissaient dans les joies du triomphe, n'étaient pas encore un sûr garant du repos du monde dont leur amitié paraissait être le gage.

Vienne avait pris un aspect aussi riant qu'animé, grâce à cette quantité innombrable d'hôtes venus de toutes parts. Une foule d'équipages magnifiques parcouraient les rues en tous sens, et se reproduisaient incessamment, vu l'exiguité de la ville. La plupart étaient devancés par ces coureurs si lestes, si brillamment vêtus, qui, la grosse canne à la main, semblent voltiger, comme Duport, devant les chevaux, et qu'on ne trouve plus qu'en Autriche. Dans les promenades, sur les places publiques, c'était un nombre infini de militaires de tous grades, à pied, à cheval, revêtus des uniformes variés de toutes les armées européennes. Qu'on y ajoute une nuée de valets étalant le clinquant de leurs livrées aristocratiques; puis le peuple se pressant en foule pour voir un moment toutes ces célébrités guerrières, et diplomatiques, quand arrivait la nuit, les palais, les théâtres, les lieux publics remplis d'une foule animée et ne respirant que le plaisir; les somptueux équipages éclairés par la lueur des torches; dans toutes les rues le son des instrumens faisant rententir l'air de joyeuses mélodies; partout et toujours du bruit, du mouvement: tel fut le tableau qu'offrit la ville de Vienne pendant plus de cinq mois, et dont pourtant ces traits ne sont qu'une bien faible partie.

J'aurais peut-être été privé d'assister à cette scène qu'un enchaînement de circonstances extraordinaires avait seul pu former, et que plusieurs siècles, peut-être, ne verront pas se renouveler; mais un ami intime, M. Jules Griffith, résidait depuis quelques années à Vienne: il m'attendait, et je trouvai dans sa magnifique maison de Jaeger-Zeil tout le comfort dont il avait rapporté d'Angleterre le mot, aussi bien que la chose, alors peu connu du reste de l'Europe.

.... Mon insomnie fut complète, assailli de mille pensées diverses, partagé entre le plaisir de retrouver des amis chers à mon cœur, et l'espérance d'être le spectateur d'une scène qui n'offrait pas encore de modèle. Si j'avais le talent avec lequel Dupaty décrit sa première nuit à Rome, je peindrais comme lui les vives émotions de cette première nuit à Vienne. Un volume de Shakespeare était près de moi; je l'ouvris, en le feuilletant je lus:

III.

Le célèbre Johnson a dit quelque part, en parlant de la grande muraille de la Chine, que le petit fils d'un homme qui l'aurait vue, pourrait encore en tirer vanité. Cette exagération orientale comme le sujet, me paraîtrait excusable, si le propos se fût appliqué non pas à un monument qui brave les siècles, mais à un de ces hommes qui apparaissent de loin en loin, ou à des événemens qui changent la face du monde. Pour moi, j'ai conservé, je l'avoue, quelque orgueil de ma présence au congrès, et d'y avoir vu réunis tant de personnages célèbres. Mais le souvenir le plus flatteur et le plus doux pour mon cœur, est celui de la bienveillance dont le prince de Ligne ne cessa de m'honorer. Pendant deux mois, j'ai été assez heureux pour vivre dans son intimité, le voyant tous les jours, à toute heure, recueillant de sa bouche ces mots heureux, ces saillies imprévues dont il était si prodigue. Aujourd'hui, après

un quart de siècle, l'impression toujours ineffaçable de sa personne, de ses discours, vient animer mes souvenirs et donner la vie aux tableaux que j'essaie de reproduire.

Le prince de Ligne était alors dans sa quatre-vingtième année; mais on peut dire qu'en dépit du temps il était resté jeune. Il avait conservé ce caractère aimable, cette gracieuse originalité, cette urbanité séduisante, qui toujours avaient donné tant de charme à sa société. Aussi, d'une voix unanime le nommait-on le dernier des chevaliers français.

A cette époque, tous les étrangers les plus célèbres par leur rang et leur esprit, les souverains eux-mêmes se faisaient comme un devoir de lui rendre hommage. On retrouvait encore en lui cette fraîcheur d'imagination, cette gaîté intarissable et de bon goût qui n'avaient pas cessé de le distinguer. Sa verve, innocemment satirique, s'exerçait principalement sur l'allure vraiment étrange que prenait le congrès, où le plaisir semblait être la seule importante affaire. Dans cet enivrement général, dans cette succession non interrompue de fêtes, de festins, de bals, ce n'était pas le contraste le moins curieux, le moins intéressant que la figure imposante de ce vieux maréchal, recherché partout, quoique sans aucune fonction, et peignant souvent la situation d'un trait, d'un à-propos qu'on s'empressait de répéter.

Ma première visite lui était due. Le lendemain de mon arrivée, je courus me présenter chez lui. Si déjà, lors de mes précédens séjours à Vienne, il avait daigné me servir de guide et d'appui, combien, dans cette circonstance mémorable, ne devais-je pas me montrer jaloux d'envisager un tel tableau avec les yeux de son esprit? Aussi fus-je d'autant plus sensible à la bienveillance de sa réception. »Vous arrivez à point, me dit-il, pour voir de grandes choses. L'Europe est à Vienne. Le tissu de la politique est tout brodé de fêtes. A votre âge on aime les réunions joyeuses, les bals, les plaisirs; je vous réponds que vous n'en chômerez pas. Quant à moi, spectateur bénévole, je n'y réclamerai qu'un chapeau, usant le mien à saluer les souverains qu'on rencontre à chaque coin de rue. Mais enfin, en dépit de Robinson Crusoé (1), une paix générale et durable va sans doute se conclure. La concorde a enfin réuni les peuples, si longtemps ennemis; leurs plus illustres représentans en donnent déjà l'exemple. Ce qu'on voit ici pour la première fois, le plaisir va conquérir la paix.

Il me fit ensuite, avec la vivacité d'un jeune homme, sur Paris, ma famille, mes voyages et mes projets, une foule de questions qu'on vint interrompre en lui annonçant que sa voiture l'attendait: »A dîner demain chez moi, me dit-il: de là nous irons au bal de la Redoute. *c'est la folie de la raison.* Je vous y expliquerai en peu d'instans les curiosités de cette grande tapisserie à personnages. Vous y trouverez beaucoup de vos connaissances européennes. Grâce à nos dispositions amicales, chacun ici se met à l'aise et semble être chez soi. Vous serez forcé de convenir que, si jamais l'Autriche s'est laissé vaincre, ce n'est pas en hospitalité.»

Le prince avait conservé l'habitude de dîner de bonne heure. Je me rendis à quatre heures dans sa jolie maison sur le bastion. Elle n'avait qu'une pièce par étage: aussi la nommait-il en riant son *bâton de perroquet.* Peu de temps après, il se mit à table, entouré de sa charmante famille.

(La suite demain)

(La suite demain)

(1). C'est ainsi que le prince de Ligne appelait Napoléon, par allusion à son séjour à l'île d'Elbe, et non par dédain; car personne ne professait une plus haute admiration et une sympathie plus vraie pour cette grande gloire et cette grande infortune des temps modernes.

Le repas, à vrai dire, ainsi que les soupers si connus de Mme de Maintenon, lorsqu'elle n'était encore que la veuve Scarron, avait besoin de la magie de la conversation du P. de Ligne pour ne pas paraître plus qu'exigu. Et cependant, quoiqu'il mangeât presque à lui seul les petits plats qu'on servait, il tenait l'esprit de ses convives tellement attentif et charmé, que ce n'était qu'au sortir de table que l'estomac s'apercevait de toute la spiritualité du festin.

Au salon, nous trouvâmes quelques personnes venues en visite. C'étaient des étrangers de distinction, qui, appelés à Vienne de tous les coins de l'Europe, s'étaient fait présenter à cette vivante merveille du dernier siècle; c'étaient aussi quelques-uns de ces curieux importuns qui affluaient chez lui, n'eût-ce été que pour dire: J'ai vu le prince de Ligne! ou pour se frotter d'esprit auprès de lui, quêtant ses anecdotes, ses saillies, qu'ils allaient ensuite colporter, défigurées, dans les salons. Mais l'esprit n'a pas la propriété de l'aimant qui se communique par le contact avec sa finesse admirable; il avait bientôt distingué ces demi-savans qui se flattaient, sans la comprendre, de parler sa langue, la provoquaient par des questions insipides, et l'assommaient de bons mots connus. Il savait s'en débarrasser avec les formes d'une moquerie douce et d'une politesse ironique. C'est de cette espèce de gens qu'il disait:

» Rien ne prouve plus la médiocrité que les petits mystères à l'oreille, les conversations dans une embrâsure de fenêtre, les grandes discussions sur de petites choses. Malheur à ceux qui n'ont pas ce qu'on nomme en peinture, la manière large.

Il eut bientôt dit quelques mots polis ou spirituels à chacun de ces groupes. Puis s'en éloignant, comme si sa tâche eût été remplie, il s'approcha de son petit-fils, le comte de Clary, avec lequel je causais alors: »Je me rappelle, nous dit-il, avoir commencé une de mes lettres à Jean-Jacques Rousseau par ces mots; »Comme vous n'aimez, monsieur, ni les empressés ni les empressemens.« Il y aurait bien quelques billets de ce genre à écrire à certaines sommités ici présentes. Mais elles sont tellement infatuées de leur mérite qu'elles n'y liraient pas leur adresse. Comme cette sorte de gens est d'ordinaire têtue et tenace, allons en voir d'autres, un peu plus au large. Le bal nous attend: suivez-moi, mes enfans, je vais vous enseigner à prendre congé à la française. »Et cet homme extraordinaire en tout, s'envolant avec la légèreté d'un page, s'esquive et se précipite dans sa voiture, riant de cette espièglerie d'écolier et du désappointement de tous ces parleurs insipides qui allaient le chercher pour en être écoutés.

Nous arrivâmes à neuf heures, au palais impérial appelé le Burg.

C'est dans cette antique résidence que se donnaient ces ingénieux momons, mascarades de caractère, où, sous l'immobilité du domino, se cachaient souvent des combinaisons politiques, chefs-d'œuvre d'intrigue ou de conception. La salle principale était magnifiquement éclairée et entourée d'une galerie circulaire donnant entrée dans de vastes salons disposés pour le souper. Sur des banquettes élevées en amphithéâtre étaient assises une foule de dames, quelques-unes en dominos, le plus grand nombre en costumes de caractère. Rien de plus éblouissant que cette réunion de femmes toutes jeunes et belles, et chacune dans la parure le plus en harmonie avec son genre de beauté. Tous les siècles, tous les pays semblaient s'être donné rendez-vous dans ce cercle gracieux.

Voir le feuilleton du 20 Janvier.

IV.

Le prince m'avait dit vrai: Vienne offrait alors un abrégé de l'Europe, et cette Redoute un abrégé de Vienne. Rien de plus bizarre que ces gens masqués ou non masqués, parmi lesquels circulaient, sans la moindre distinction et confondus dans la foule, tous les souverains réunis en ce moment au congrès. »Remarquez, me dit le prince de Ligne, cette physionomie gracieuse, martiale et élégante: c'est l'Empereur Alexandre. Il donne le bras au prince Eugène Beauharnais auquel il a voué une sincère affection. Quand Eugène est arrivé ici avec le roi de Bavière, son beau-père, la cour d'Autriche hésitait sur le rang qui lui serait accordé. L'empereur de Russie s'est prononcé d'une manière si positive, qu'il a été traité avec les honneurs dûs à son généreux caractère. Alexandre, vous le savez, est digne d'inspirer et de connaître l'amitié.«

»Déguisant à peine sous une vénitienne, l'obligeance attentive de l'amphytrion couronné, vous voyez notre Empereur, modèle de la plus gracieuse hospitalité. Cette figure ouverte, sur laquelle se peint toute la bonté de son âme, est celle de Maximilien, roi de Bavière, qui n'a pas oublié sur le trône son rôle de colonel au service de France, et conserve pour ses sujets l'affection qu'il portait jadis à son régiment. Voyez près de lui ce petit homme pâle, avec ce grand nez aquilin et ces cheveux d'un blond blanc, c'est le roi de Danemark. Des considérations politiques avaient fait naître parmi les souverains, quelques préventions défavorables contre lui: mais le charme de ses manières, la franchise et l'élévation de son caractère lui ont bientôt ramené tous les cœurs. Son esprit vif et gai, ses reparties heureuses, font les délices de la société royale. En voyant la simplicité de ses manières, et connaissant le bonheur dont jouit son petit état, on serait loin de le prendre pour le monarque le plus absolu de l'Europe.

»Cette forme colossale, dont un domino noir ne déguise ni ne diminue l'ampleur, c'est le roi de Würtemberg. Son fils, le prince royal, est près de lui.

»Ces deux jeunes gens, qui viennent de nous coudoyer, sont le prince royal de Bavière et son frère, le prince Charles; la figure de ce dernier le disputerait à celle d'Antinoüs. Cette foule de gens, d'espèce et de mise diverses, que vous voyez s'agiter en tous sens, ce sont ou des princes régnans, ou des archiducs, ou les grands dignitaires des différens empires; car, excepté quelques Anglais qu'on reconnaît à la recherche de leur toilette, je ne crois pas qu'il y ait ici un seul individu qui n'ait un titre à ajouter à son nom.

»Dans cette salle, mon enfant, vous ne voyez que l'image du plaisir, vous en respirez l'ivresse. Faites quelques pas; pénétrez dans ces salons voisins, vous allez assister aux discussions les plus animées plus les sérieuses de la politique: la diplomatie et le plaisir se font presque toujours la guerre. A Vienne, on les voit se donner la main et marcher de compagnie.

»A présent, vous voilà à peu près introduit. Faites vous-même votre chemin; dans les cas difficiles, je suis toujours là pour les renseignemens et le pilotage.«

A peine le prince m'eut-il quitté, que je me mis à parcourir cette salle, où, tel qu'à un rendez-vous général, je retrouvai peu à peu les individus que j'avais connus depuis Naples jusqu'à Pétersbourg, et de Stockholm à Constantinople. Quelle variété de costumes et de langages! Il me semblait voir un bazar de toutes les nations du monde. J'éprouvai, je l'avoue, comme la première fois, tout l'enivrement du bal masqué. Cette musique continue, ce mystère du déguisement, ces intrigues dont j'étais entouré, cet incognito général, cette gaîté sans frein et sans me-

sure, cet assemblage de circonstances et de séductions, la magie, en un mot, de ce vaste tableau, me tournaient la tête. De plus vieilles et de plus fortes n'y résistaient pas non plus.

Mes amis furent bientôt groupés autour de moi. De ce nombre étaient Zibin, Rouen, Bulgari, Borel, Cariati, que tous, en France, en Russie, en Italie, en Allemagne, j'avais trouvés dans la course rapide de ma vie, comme le voyageur du désert rencontre de loin en loin l'oasis qui lui redonne le courage et la force de continuer sa route. Nous convînmes de souper ensemble à minuit, pour aviser ensuite au moyen de nous revoir tous les jours. Profitant d'un moment où le prince de Ligne était moins entouré, je le priai de ne plus s'inquiéter de moi pour cette soirée, et je courus me livrer à ce délire de gaîté, d'insouciance et de bonheur, qui semblait planer au milieu d'une réunion si extraordinaire. Griffith me reconnut après m'avoir longtemps cherché à travers cette foule. Nous retrouvâmes encore quelques amis, avec lesquels nous employâmes de notre mieux les deux heures qui devaient précéder le souper; puis nous allâmes nous asseoir au milieu d'une vingtaine de convives pour achever ensemble cette joyeuse soirée. »Comment! vous voilà?... D'où venez-vous donc?... Qu'avez-vous fait depuis que nous nous sommes quittés?...« Toutes ces questions obligées ne cessèrent de m'être adressées pendant la première partie du repas. Je n'étais pas moins impatient de questionner les questionneurs. Tel, que j'avais quitté sous-lieutenant je le retrouvais général; tel autre attaché jadis à une ambassade, était maintenant lui-même ambassadeur. La plupart couverts de décorations dues à leur courage ou à leur talent. Puis, dans l'effervescence de la gaîté et du vin de Champagne, ils se prirent à conter, à bâtons rompus, les circonstances heureuses qui les avaient si rapidement élevés. Leur aveux me prouvèrent bientôt que chacun, en mettant la main dans le grand sac de la fortune, en avait tiré un bon lot. Mais comme je désirais infiniment procéder par ordre à l'audition de tant de récits curieux, Griffith et moi nous les engageâmes à venir, à tour de rôle, dans notre maison de Jaeger-Zeil, et je ne les quittai qu'après avoir obtenu d'eux la promesse d'être exacts à notre invitation. J'étais impatient de connaître ces nuances du hasard ou de la fortune qui, ainsi que la nature, prodiguent toutes leurs fleurs au printemps; le plus âgé de ces amis n'avait pas trente ans.

V.

.....»A demain, me dit le général Tettenborn en nous séparant. A demain: je serai chez vous à dix heures. De là, nous nous rendrons à la grande fête militaire qui sera célébrée en l'honneur de la paix. Avant de poser nos armes, nos souverains veulent remercier la providence des insignes faveurs qu'elle leur a departies.«

A l'heure dite, Tettenborn, était à ma porte. C'était par une douce et pure matinée d'octobre. Bientôt nous galoppâmes vers le glacis, entre la porte Neuve et celle du Burg. Chemin faisant, nous recrutions quelques-unes de nos connaissances que la curiosité attirait comme nous. Tettenborn portait son brillant uniforme de général; une profusion d'ordres militaires qui décoraient sa poitrine, attestaient que si la fortune l'avait traité en favori, il s'était montré digne de cette capricieuse patronnesse. A peine arrivés, il dût nous quitter pour aller se joindre au cortége de l'Empereur Alexandre; mais je restai entouré d'amis et convenablement placé pour saisir tous les détails de cette belle fête. Quoiqu'à une époque toute militaire, on ait été souvent témoin de solennités pareilles, je ne crois pas qu'aucune ait jamais présenté l'ensemble et la majesté de celle-ci. Elle venait de

se terminer, cette guerre, cette lutte, lutte terrible dont l'acharnement et la durée avaient épouvanté le monde. Le géant de la gloire était non vaincu, mais accablé par le nombre; et l'énivrement, l'enthousiasme du succès prouvaient assez la force de l'adversaire et la joie inespérée du triomphe.

Plusieurs bataillons d'infanterie, des régimens de cavalerie, entr'autres les hulans de Schwartzenberg et les cuirassiers du grand-duc Constantin étaient réunis sur une immense pelouse. Toutes ces troupes étaient dans la plus brillante tenue.

Les souverains arrivèrent à cheval. Les troupes formèrent un immense et double carré. Au centre s'élevait une vaste tente ou plutôt un temple érigé en l'honneur de la paix générale. Les colonnes qui le soutenaient étaient décorées de trophées d'armes et d'étendards déployés dans les airs. La terre tout à l'entour était jonchée de fleurs et de feuillages. Au milieu était dressé un autel, orné de riches tentures, décoré de tous les ornemens du culte catholique, richement ciselés en or et en argent. Une multitude de cierges répandaient une lumière obscurcie par les rayons du soleil, qui brillait alors de tout son éclat. Des tapis de damas en soie rouge couvraient les marches de l'autel.

Bientôt on vit arriver dans les calèches de la cour, attelées de quatre chevaux, les impératrices, les reines, les archiduchesses, qui allèrent se placer sur des fauteuils recouverts de velours. Enfin, quand cette brillante assemblée, quand cette foule de militaires, de courtisans, d'écuyers, de pages eurent pris les places qui leur étaient assignées, le vénérable archevêque de Vienne, qui, malgré son âge, avait voulu officier, célébra la messe, entouré de tout son clergé. La population entière de Vienne et des environs était accourue pour être témoin de cet imposant spectacle.

Au moment de la consécration, une salve d'artillerie salua la présence du Dieu des armées. Au même instant, par un mouvement subit, tous ces guerriers, rois, princes, généraux, soldats, tombent à genoux et se prosternèrent devant celui qui tient dans sa main la victoire et la défaite. Une même impression semble aussitôt se communiquer à la foule immense des spectateurs. Tous se découvrent spontanément et s'agenouillent dans la poussière. Le canon se tait: aux imposans roulemens de l'airain succède un religieux silence. Enfin, le prêtre du Seigneur, élevant en l'air le signe de la Rédemption, se retourne vers l'armée pour la bénédiction générale: l'office divin est terminé; les fronts prosternés se relèvent; le cliquetis des armes fait retentir les airs. Alors un chœur de musiciens entonne en langue allemande l'hymne de la paix, qu'accompagne un nombreux orchestre d'instrumens à vent. Aussitôt l'armée tout entière et la foule des assistans mêle sa voix à celle des chanteurs. Non, jamais l'oreille humaine n'entendit rien de plus imposant que ces milliers de voix, qui n'en faisaient qu'une pour célébrer le bienfait de la paix et la gloire du tout-puissant. Cet hymne immense de reconnaissance et d'adoration s'élevant vers le ciel avec l'encens qui fume, le bruit de l'airain qui tonne, le son des cloches de toutes les églises; ces souverains entourés de leurs brillans états-majors, ces uniformes variés, ces armes, ces cuirasses, ce bronze de l'artillerie étincelant au soleil, ce prêtre en cheveux blancs, bénissant du haut d'un autel la foule prosternée, ce mélange de guerre et de religion formait un tableau unique, qui peut-être ne se renouvellera pas, que le pinceau ne peut rendre, une scène poétique et sublime au dessus de toute description.

(La suite à demain)

Après la cérémonie religieuse, les souverains et toutes les princesses se placèrent sur un endroit élevé devant la porte du Burg. Les troupes défilèrent devant eux: le grand-duc Constantin et les autres princes marchaient à la tête des régimens qui leur avaient été donnés. De toutes parts retentissaient d'unanimes acclamations et des vœux pour la consolidation de la paix, ce premier besoin des peuples.

Telle fut cette fête qui eut un caractère particulier et s'encadra si bien dans cette série de magnificences. L'Empereur d'Autriche, en effet, faisait à ses illustres hôtes les honneurs de sa capitale avec un luxe vraiment fabuleux.

Pour donner une idée des dépenses de la cour autrichienne, il suffit de dire que la table impériale coûtait cinquante-mille florins par jour: c'était impérialement tenir table ouverte. On ne doit donc pas être étonné que les frais extraordinaires occasionés par les fêtes du congrès pendant les cinq mois qu'il a duré, se soient élevés à 40 millions de francs. En vérité, ni le but sérieux de cette grande assemblée, ni la gravité des circonstances ne comportaient ces joyeuses prodigalités, au sortir d'une guerre de vingt-cinq ans, qui semblait avoir tari toutes les sources de la richesse et du plaisir.

Si on a porté aux dépenses de la cour celle de plus de sept cents envoyés, on n'aura qu'une idée imparfaite encore de la consommation extraordinaire faite dans la ville de Vienne, et de l'immense quantité de papier et de numéraire qui s'y trouva en circulation. Telle était l'affluence des étrangers que tous les objets, le bois de chauffage surtout, avaient augmenté dans une proportion incroyable. Aussi le gouvernement autrichien avait-il été dans la nécessité d'accorder des supplémens de traitement et des indemnités à tous ses employés.

L'imagination se fatiguait à préparer chaque jour de nouvelles fêtes, banquets, concerts, parties de chasse, bals masqués, carrousels. A l'exemple du chef de leur noble famille, tous les princes de la maison d'Autriche s'étaient distribué les rôles pour faire dignement les honneurs de Vienne à cette royale compagnie. On craignait tellement de troubler cette succession de plaisirs, que la cour ne prit pas le deuil pour la mort de la reine Marie-Caroline de Naples. Cependant cette dernière fille de Marie-Thérèse avait fini, à Vienne, sa vie agitée, peu de temps avant l'arrivée des souverains. On évita de notifier son décès: on ne voulut pas que les couleurs sombres vinssent attrister des réunions uniquement consacrées à l'insouciance et à la joie.

Rien n'égale l'intimité dans laquelle ces souverains vivaient entre eux. Ils s'étudiaient à se montrer réciproquement amitié, attentions, prévenances. Chaque jour ils se voyaient, et toujours avec cette franchise cordiale, digne des siècles de la chevalerie.

VI.

Entre toutes les fêtes de la cour autrichienne, les plus éclatantes étaient sans contredit les redoutes qui avaient lieu au palais impérial. J'avais assisté avec le prince de Ligne à la petite redoute masquée, donnée lors de l'entrée des souverains. Dans ces réunions régnait un incognito général. Lors des grandes redoutes, au contraire, les hôtes couronnés paraissaient dans tout leur éclat, couverts de toutes leurs décorations, et les princesses revêtues des plus riches parures.

L'excellent prince de Ligne, qui, dès mes premiers séjours en Autriche, m'avait présenté partout comme son parent, voulut bien me servir encore d'introducteur à l'une de ces magnifiques réunions. Nous nous rendîmes au palais du Burg. Les souverains

Voir les feuilletons des 20 et 21 Janvier.

n'avaient pas fait leur entrée; j'eus le temps de repaître mes yeux du spectacle unique qui s'offrait à moi. Jamais ensemble ne fut plus éblouissant par le luxe des décors, la richesse et la variété des costumes, l'illustration des personnages.

A la grande salle des redoutes, on avait joint deux pièces contigües, réunies par une élégante galerie. La petite salle des redoutes était également ouverte. Enfin, le manège impérial, qui est un chef-d'œuvre d'architecture, avait été disposé pour les danses. Ce serait une tâche impossible à remplir que d'énumérer dans tous leurs détails les ornemens intérieurs. C'était d'abord une profusion de fleurs et d'arbustes les plus rares qui couvraient les escaliers et les galeries; une avenue d'orangers conduisait dans le salon principal; d'immenses candélabres, chargés de bougies et placés entre les caisses, des lustres avec des milliers de cristaux étincelans, répandaient une lumière fantastique dans le feuillage de ces beaux arbres, et faisaient ressortir les fleurs dont ils étaient ornés. La petite salle des redoutes était garnie de corbeilles où se mariaient les couleurs les plus éclatantes, et qui lui donnaient l'aspect d'un jardin de féeries. Les tentures étaient en étoffe de soie du plus beau blanc, relevée par des ornemens en argent. L'or et le velours brillaient sur les siéges. Sept à huit mille bougies répandaient une lumière plus vive que celle du jour. Enfin, les mélodies de plusieurs orchestres ajoutaient encore au prestige de ce merveilleux aspect.

Dans le bâtiment du manége, une estrade était disposée pour les souverains, ornée de trophées et d'étendarts, et drapée, comme la grande salle, d'une tenture de soie blanche à franges d'argent.

Quelle diversité inouïe d'uniformes! quelle quantité d'ordres et de décorations! mais surtout quelle réunion de femmes charmantes! Si l'Europe était en ce moment représentée à Vienne par ses célébrités dans tous les genres, la beauté n'y avait pas été oubliée. Jamais ville ne compta dans ses murs autant de femmes remarquables que la capitale de l'Autriche, pendant les six mois du congrès.

Une fanfare de trompettes se fit entendre: les souverains entrèrent conduisant les impératrices, les reines, les archiduchesses. Après avoir, au milieu des acclamations générales, fait le tour des salles, ils se rendirent dans celle du manège et prirent place sur l'estrade. Au premier rang on distinguait l'impératrice d'Autriche et celle de Russie, la reine de Bavière, la grande-duchesse d'Oldemburg, sœur bien aimée d'Alexandre, et dont la ressemblance avec son frère est surprenante, puis l'archiduchesse Béatrix, la grande-duchesse de Saxe Weimar.

Sur des banquettes à droite et à gauche, viennent se placer toutes les dames qui se disputent en ce moment la palme de l'élégance et de la beauté, la princesse de la Tour et Taxis, la comtesse de Bernsdoff, la princesse de Hesse-Philippstadt à la beauté imposante et sévère, ses deux filles qui promettent de marcher sur les traces de leur mère, la comtesse Thérèse d'Appony, à la taille élancée, aux yeux expressifs, les princesses Sapieha et Lichstenstein, chez lesquelles une beauté régulière s'allie à une douce physionomie, la comtesse de Cohari, les princesses Paul d'Esterhazi et Bagration, les filles de l'amiral Sidney Smith, la comtesse Zamojska, née Czartoryska, grande, blonde, d'une blancheur éblouissante, et résumant en elle tous les genres de la beauté polonaise, tant d'autres enfin dont le nom et le portrait doivent se présenter souvent dans ces souvenirs.

Cependant, au son d'une musique vive et dansante, on vit arriver une troupe d'enfans masqués et déguisés, qui exécutèrent une pantomime vénitienne, terminée par un ballet général.

Les attitudes expressives, les pas variés de ces jeunes danseurs parurent causer le plus grand plaisir aux illustres spectateurs.

Après le départ des souverains, les orchestres se mirent à exécuter des valses. Aussitôt, une commotion électrique parut se communiquer à cette immense assemblée. L'Allemagne est la patrie de la valse; c'est dans ce pays, et surtout à Vienne que, grâce à l'oreille musicale des habitans, elle a acquis tout le charme qui lui est propre; c'est là qu'il faut voir dans cette course tourbillonnante et toujours réglée par la mesure, l'homme soutenir et enlever sa compagne, celle-ci céder à ce doux entraînement, pendant qu'une sorte de vertige donne à son regard une vague expression qui augmente sa beauté. Aussi, a-t-on peine à concevoir l'empire qu'exerce la valse. Dès que les premières mesures se sont fait entendre, les physionomies s'épanouissent, les yeux s'animent, un frémissement court de proche en proche. Les gracieux tourbillons s'organisent, se croisent, se devancent, tandis que les spectateurs, que l'âge réduit à l'immobilité, marquent la mesure et le rithme, s'unissant par la pensée et le souvenir au plaisir qui leur est refusé.

Il fallait voir ces femmes éblouissantes de fleurs et de diamans, emportées par cette irrésistible harmonie, penchées sur le bras de leurs valseurs, s'élancer semblables à de brillans météores; Il fallait voir la soie, la gaze légère de leurs vêtemens, obéir à l'impulsion et dessiner de gracieuses ondulations; il fallait voir, enfin, cette sorte de bonheur extatique respirant sur ces charmans visages, lorsque la fatigue les obligeait de quitter les régions aériennes et de venir demander à la terre de nouvelles forces. Ces joies ne se terminèrent qu'avec la nuit; les rayons du soleil levant purent seuls mettre fin à cette réunion si animée.

VII.

Parmi les femmes les plus distinguées de la société autrichienne brillait la belle comtesse Laure de Fuchs, dont les nombreux hôtes de Vienne, à l'époque du congrès, ont conservé le plus touchant souvenir. Gracieuse et spirituelle, cette dame donnait la plus haute idée de la politesse de son pays. Les étrangers tenaient à honneur d'être admis chez elle. En 1808 et 1810 j'y avais trouvé, ainsi que les rares Français qui étaient alors à Vienne, l'accueil le plus bienveillant. Au nombre des personnes composant sa société habituelle, et qui toutes étaient ses amis, on remarquait la comtesse de Pletemberg, sa sœur, femme du comte régnant de ce nom, les duchesses de Sagan et d'Exerenza, et Mme Edmond de Périgord, nièce par alliance du prince de Talleyrand, toutes trois nées princesses de Courlande et qu'on nommait les trois Grâces; la chanoinesse Kinska, d'une des plus illustres familles de Hongrie; et, parmi les célébrités du moment, le duc de Dalberg, l'un des plénipotentiaires français, le maréchal Walmoden, les trois comtes de Pahlen, le prince Philippe de Hesse-Hombourg, le prince Paul d'Esterhazi, depuis ambassadeur d'Autriche en Angleterre, le prince Eugène Beauharnais, le général russe comte de Witt, M. de Gentz, secrétaire du congrès et confident intime de M. de Metternich, le général Nostitz, le spirituel publiciste Varnhagen, le poète Carpani, le baron d'Omptede, ancien ministre de Westphalie à Vienne, que la chute de son souverain avait laissé sans ambassade et qui n'assistait que comme amateur à cette grande réunion diplomatique.

Une douce gaîté animait ces réunions. Jamais les irritantes discussions de la politique n'y faisaient irruption. Avec sa grâce charmante, la comtesse imposait à tous ses amis la loi d'une mutuelle intimité. Aussi, d'une voix unanime

la nommaient-ils leur reine, titre qu'elle avait accepté, et portait avec une sorte de dignité sérieuse.

Je la retrouvai entourée de sa famille, accrue et embellie, et des amis que j'avais laissés près d'elle quatre ans auparavant. Elle m'en donna une courte biographie. La fortune, grâce aux rapides événemens des deux dernières années, n'en avait oublié aucun. Tous étaient devenus généraux, ambassadeurs ou ministres.

— »Avez-vous revu, me demanda-t-elle, Georges Sinclair, ce jeune Anglais, que son aventure avec l'empereur Napoléon avait tout d'abord mis tellement en vogue à Vienne?»

Peu de jours avant la bataille d'Iéna, M. George Sinclair, qui se rendait en Autriche, fut arrêté par les éclaireurs de l'armée française, et conduit au quartier-général, comme soupçonné d'espionnage.

— »D'où venez vous? Où alliez-vous? lui dit l'empereur avec ce ton qui présageait un arrêt de mort.»

Sinclair parlait le français avec la plus grande facilité.

— »Je viens, répondit-il, de l'université d'Iéna, et je vais à Vienne où je dois trouver des lettres et les ordres de mon père sir John Sinclair.

— »Sir John... celui qui a tant écrit sur l'agriculture?

— »Oui, sire...»

L'empereur parla ensuite au général Duroc, et continua son interrogatoire avec plus de bienveillance. M. Sinclair, qui atteignait à peine dix-huit ans, possédait une foule de connaissances profondes sur la géographie et l'histoire. Sa conversation étonna Napoléon, qui, après deux heures d'entretien, donna à Duroc l'ordre de le faire escorter jusqu'aux avant-postes et de lui laisser continuer son voyage; faveur inespérée et d'autant plus flatteuse qu'il la devait uniquement à son mérite.

Depuis notre séparation, je n'avais pas revu Sinclair, mais je savais qu'après un voyage en Italie, il était entré au parlement, qu'il y avait suivi la ligne politique de son ami, sir Francis Burdett, et s'était fait une réputation brillante comme orateur dans le parti de l'opposition.

Un événement qui occupait alors les esprits: c'était l'annonce d'un carrousel, fête chevaleresque dont il avait été question dès les premiers jours du congrès, et qui devait avoir lieu dans le manège impérial. Ce devait être un des plus beaux spectacles donnés à une cour; on consultait toutes les descriptions imprimées et gravées des carrousels si célèbres de Louis XIV; on était certain de les éclipser en magnificence.

La comtesse Edmond de Périgord, l'une des vingt-quatre dames qui devaient y présider, nous dit que les toilettes préparées pour cette fête, surpasseraient en richesse tout ce qu'on avait rapporté de l'élégance et du luxe des dames de la cour du Grand Roi. «Je crois en vérité que nous porterons toutes les perles et tous les diamans de la Hongrie, de la Bohême et de l'Autriche. Il n'est pas une parente ou une amie de ces dames dont les écrins n'aient été mis en réquisition; et tel joyau de famille qui, depuis cent ans, n'a pas vu le jour hors de son étui, ornera le front ou la robe de l'une de nous.»

— »Quant aux chevaliers, dit le jeune comte Woyna, à défaut du luxe des habits, ils auront certainement celui des chevaux. Vous leur verrez faire des passes et danser des menuets avec autant de grâce que les plus agiles cavaliers de la cour.»

On discourut ensuite sur les couleurs des différens quadrilles et l'adresse présumée des champions; on cita quelques devises, dont les dames cherchèrent à expliquer l'âme.

(*La suite à Lundi*).

Le Russe réclamera la palme pour le Jardin d'Eté à Pétersbourg, avec sa vue magnifique sur la Newa, et sa majestueuse grille en fer, si belle qu'un Anglais, arrivant par mer s'arrêta, la contempla longtemps, et se rembarqua, croyant qu'il ne pourrait plus rien trouver en Russie, qui fût digne de son attention après une telle merveille.

A Moscou, le Bois des Faucons rivalise par sa situation avec ce que la nature offre de plus pittoresque. Le premier mai de chaque année, une foule d'équipages brillans, un nombre infini de marchands, de musiciens, de promeneurs de tous les pays, viennent sous le feuillage sombre des sapins, étaler les merveilles du luxe, contrastant avec la bigarrure des divers costumes de l'Europe et de l'Asie.

Rien n'égale la beauté du Jardin des Morts, à Constantinople; c'est un bois de cyprès, capricieusement planté, coupé de pelouses richement émaillées, et que baigne le flot caressant du Bosphore. Dans ce champ du repos, l'enfance vient folâtrer, la jeunesse espérer, et la vieillesse se familiariser gravement avec cette ligne qui sépare une vie de l'autre. Mais à moins d'être doué d'une forte dose de philosophie ou de fatalisme turc, on aura toujours quelque peine à trouver au milieu des tombeaux, le séjour de l'insouciance et de la joie.

Dans les charmans jardins de Kensington, l'étranger ne peut s'empêcher d'admirer les tapis de verdure qu'il est si doux de fouler aux pieds, la majesté de ces vieux arbres, dont les branches s'unissent en berceau, ces belles nappes d'eau qui entretiennent une fraîcheur agréable, le charme des points de vue s'y variant sans cesse. C'est une promenade aristocratique; le bas peuple en est sévèrement éloigné. Cette exclusion précisément, en lui donnant le ton et l'air guindé des salons, lui enlève le premier de tous les mérites, celui da la franchise et de la variété. Ce n'est plus la promenade d'un peuple, mais d'une classe privilégiée dans ce peuple. J'ai vu aussi les Cachines de Florence avec leurs deux promenades, l'une d'été, l'autre d'hiver, avec leurs grands arbres couverts de lierre.

A tous ces lieux si vantés, j'ai toujours préféré le Prater de Vienne. Làse trouvent réunis les beautés de la nature qui enchantent le regard, et le spectacle d'un bonheur qui console et rafraîchit l'âme.

Le Prater touche aux faubourgs de Vienne; il est situé dans une des îles du Danube, qui lui sert de limite, et planté d'arbres séculaires qui répandent partout un majestueux ombrage. De magnifiques allées le traversent. Comme dans la plupart des promenades de l'Allemagne, des troupeaux de cerfs et de daims apparaissent sur le flanc des collines ou bondissent dans les prairies, et donnent le mouvement et la vie à cette solitude délicieuse. Ce sont les aspects d'une nature vierge et agreste, mais en même temps parée de tous les dons de la culture et de l'art.

A gauche, en arrivant de la ville, se déploie une vaste pelouse disposée pour les feux d'artifice, à droite est un cirque pouvant contenir plusieurs milliers de spectateurs, en face une large avenue de marroniers, bordée de constructions élégantes. Là se trouve réunie une multitude infinie de boutiques, de cafés, de casinos où le peuple viennois peut, à son gré, se livrer à sa passion pour la musique.

Entre-t-on dans une de ces redoutes, on y voit des hommes et des femmes exécuter gravement vis-à-vis l'un de l'autre les pas d'un menuet, *dont ils semblent s'être imposé l'amusement.* Souvent la foule sépare cette cohue dansante: aussitôt, avec un imperturbable sang-froid, elle reprend la fi-

Voir les feuilletons des 20, 21, 22 et 24 Janvier.

gure interrompue, comme si elle dansait pour l'acquit de sa conscience. Bientôt à cette musique monotone, succède le mouvement animé de la valse. La joie a donné le signal; et ce même couple tout à l'heure si flegmatique, tournant avec une agilité gracieuse, continue une heure entière cet exercice semi-violent. Plus loin, des familles entières de marchands, d'artisans, sont assises à des tables abondamment servies et savourent paisiblement le vin de Hongrie. Partout des musiciens ambulans, des théâtres en plein vent, représentent une foire perpétuelle.

Ce qui frappe surtout dans cette foule, c'est son air d'aisance et de prospérité. Aucune querelle ne vient jamais la troubler: à peine entend-on sa voix. Sa joie est grave; mais cette gravité ne vient pas d'une disposition triste de l'âme: elle vient de la certitude de son bien-être. En un mot, la vie du Viennois au Prater, est l'image fidèle du gouvernement calme et paternel qui le régit.

Ce fut surtout lors du congrès, que cette belle promenade brilla d'un éclat jusqu'alors inconnu. Vienne était si rempli d'étrangers accourus de tous les pays, pour être témoins d'une solennité qui allait clore les prodiges de cette époque, que le nombre des équipages s'y était accru dans une proportion incroyable. C'était particulièrement une variété de costumes hongrais, russes, polonais, orientaux, d'uniformes militaires de tous les pays de l'Europe, et dont l'œil était ébloui.

Une foule de promeneurs en voiture, à pied, à cheval, et les rayons encore chauds d'un soleil d'automne, donnaient de la vie à ce magnifique séjour. En quelques minutes, ce panorama vivant m'eut bientôt fait passer en revue ce que Vienne réunissait en fait de puissances et de célébrités.

Ici lord Stewart, ambassadeur d'Angleterre, conduit lui-même quatre chevaux qu'on eût admirés à Hyde-Parc.

Dans un carricle élégant, l'Empereur Alexandre entraîne sa charmante sœur, la grande-duchesse d'Oldemburg.

Plus loin, dans une calèche découverte, j'aperçois la seconde sœur du czar, la grande-duchesse de Saxe-Weimar, non moins belle, non moins gracieuse.

Derrière eux, l'empereur François, dans un phaéton peu apparent, guide sa jeune et charmante épouse. Sur sa physionomie brille le reflet du bonheur qui l'environne. Tout à coup, un fiacre loué à l'heure, presse ses chevaux, dont la rapidité proverbiale ne redoute aucune concurrence, et coupe le chemin à son empereur. Bientôt lui-même, il est dépassé par un magnat de Bohême ou un palatin polonais.

Ici la foule des promeneurs s'arrête avec un sentiment de respect et d'orgueil: le prince Charles et sa famille passent dans un modeste équipage.

Cette grande berline, dont les panneaux sont décorés de si larges drapeaux, est celle de l'amiral Sidney Smith, étalant peut-être un peu trop ses trophées au milieu de tant de gloires modestes.

Le roi de Prusse galoppe à cheval; suivi d'un seul aide-de-camp: lord Castlereagh montre au fond d'un coupé sa longue figure ennuyée.

De ce côté, un fiacre a accroché la calèche du pacha de Widdin. Puis viennent les voitures des archiducs, suivant modestement la fête, et ne voulant être considérés dans leurs amusemens que comme de simples particuliers, n'usant de leurs droits, ainsi que le dit Mme de Staël, que quand ils en remplissent les devoirs.

IX.

Depuis que le froid avait interdit aux promeneurs les allées du Prater, c'était sur le Graben qu'on se réunissait dans la journée. Une foule de nouvellistes

assiégeaient cette place publique, et, à défaut de nouvelles véritables, venaient y colporter des bruits de politique ou des anecdotes de cour, souvent les plus dénués de vraisemblance. On vivait tellement hors de chez soi, que le soir on eût pu dire aux amis qu'on avait cherchés: J'ai passé sur le Graben; vous n'y étiez pas; je m'y suis fait écrire. Le Graben était, pour les étrangers, ce que pour les Vénitiens, est la place Saint-Marc. Ils y passaient leur vie. C'était un cercle en plein air; chacun y recevait et rendait ses visites. La vie s'y réglait, les rendez-vous s'y donnaient pour organiser les réunions, les parties de plaisir du soir. Aussi, pouvait-on dire qu'on vivait là en commun, au milieu d'un immense groupe de visiteurs, de discuteurs et d'écouteurs.

Il était encore à Vienne un arsenal de nouvelles, de bons mots, d'épigrammes, d'observations satiriques, sorte de bouche de lion à la façon vénitienne, moins les dénonciations occultes, ou plutôt ressemblant au Merforio, cette statue de Rome, au pied de laquelle s'épanchaient les critiques sur les gouvernans et les gouvernés: c'était la grande salle de l'auberge de l'impératrice d'Autriche. Là, tous les jours à l'heure du diner, se réunissaient d'illustres et importans personnages, qui voulaient échapper aux fastidieux repas d'étiquette de la cour autrichienne. Là, autour d'une immense table ronde, on s'étudiait non pas à des défis, comme au temps des anciens preux du roi Arthur, mais à faire assaut d'esprit et de sarcasmes, le tout tempéré par le ton le plus parfait des cours et de la haute société.

La diversité sans cesse renaissante des convives, imprimait le plus vif intérêt à ce club improvisé. Parmi les habitués on citait M. de Gentz, le chevalier de Los-Rios, le prince de Kozłowski, M. Achille Rouen, Alexandre Ypsilanti, le poète Carpani, des généraux, des ambassadeurs, quelquefois même des altesses royales. Le grand chambellan Nariskin venait y répandre ses saillies mordantes et redoutées. Enfin, on y voyait ce que Vienne renfermait dans son sein de plus distingué comme célébrités politiques, artistiques ou sociales.

On eût pu nommer ce qui se disait à cette table, la chronique du congrès, et même la chronique de l'Europe. Tout ce qui brillait alors, ou qui avait eu de l'éclat jadis, était justiciable de ce caustique aréopage.

A l'un de ces diners, on se mit à parler des bals de milady Cast... et du goût prononcé de milord pour la danse. — »Ce goût peut très bien s'expliquer, dit le prince Kozlowski: il est de tous les temps, souvent de tous les âges. Socrate apprit d'Aspasie à danser, et à cinquante-six ans, Caton-le-Censeur dansait encore plus souvent que sa seigneurie.«

— »Il est douteux que ni l'un ni l'autre fussent aussi ridicules. Ce grand corps dansant une gigue, et levant en cadence ses longues et maigres jambes, forme le spectacle le plus divertissant. Quelle bonne fortune pour les dessinateurs anglais, qui excellent dans la caricature! Que ne sont-ils à Vienne!..«

— »Malgré la déclaration des souverains qui ont réglé entre eux la préséance et le rang d'après l'âge, les discussions recommencent tous les jours. Celle entre le ministre de Würtemberg et le ministre de Hanovre n'est qu'une querelle sans conséquence; elle a eu pour résultat la disgrâce du Würtembergeois. Mais la discussion entre la princesse de L..... et la princesse D'.... est bien autrement importante et épineuse: l'une prétend avoir le pas sur l'autre, parce que son mari est plus ancien prince de l'empire.«

— »Il est un moyen bien simple de couper court au débat, dit un convive peu galant: appliquez à ces dames la règle inventée par les souverains; con-

sultez l'âge, aucune ne voudra passer la première...»

— » ... Votre grand diplomate, me dit un des convives, a fait hier, d'accord avec la plupart des plénipotentiaires, un nouveau souverain.

— » Serait-ce le prince Eugène? m'écriai-je.

— » Non, non, pas précisément. C'est le fromage de Brie...

— » Quelle plaisanterie!

— » Pas si bouffonne. Ce que je dis est sérieux et vous prouve combien l'à-propos est un grand magicien. On dinait chez M. de Talleyrand. Au dessert, toutes les questions politiques du premier ordre étaient épuisées. On arriva à la suprématie des fromages: lord Castlereagh vanta le stilton d'Angleterre; Aldini, le strachino de Milan; Zeltner, le gruyère de Suisse; le baron de Falk, son fromage du Limbourg, immortalisé par le goût passionné de Pierre-le-Grand qui n'en mangeait jamais, sans mesurer le morceau avec son compas. Un valet de chambre entre, et annonce à M. de Talleyrand l'arrivée d'un courier de France. »Qu'apporte-t-il? dit le prince. — Des dépêches de la cour, et des fromages de Brie. — Qu'on porte les dépêches à la chancellerie, et qu'on serve à l'instant un des fromages.« L'ordre est exécuté. » Je me suis abstenu, dit le prince, de vanter tout à l'heure un des produits du sol français; mais, jugez-le, messieurs!» L'assiette passe à la ronde; on déguste, on délibère, et le fromage de Brie est proclamé le roi des fromages.

Cette saillie mit fin à la conversation. On se sépara.

X.

Je me rendis chez le prince de Ligne pour lui faire ma visite de chaque jour. Il était encore couché. Je montai dans sa bibliothèque, où était dressé son lit. La pièce qu'un homme célèbre habite ordinairement, est toujours intéressante. On y trouve partout la trace de ses goûts; le caractère particulier de son génie s'y révèle dans les moindres détails. Tout y est digne d'alimenter la curiosité ou d'exciter l'attention. Au milieu de ses livres, de ses manucrits épars, le prince de Ligne semblait un général sous sa tente, entre ses trophées et ses armes.

Devant lui, était un pupitre sur lequel il écrivait. Son esprit, brûlant d'une imagination toute juvénile, comme son cœur, était ardent de bonté, paraissait dévorer le temps; aussi, jamais ne passait-il un jour sans jeter sur le papier quelques-unes de ces remarques judicieuses ou enjouées, brillantes ou profondes qui se présentaient en foule dans sa conversation.

— » Je vais aujourd'hui à Schœnbrunn, me dit-il, voir le fils de Napoléon; vous m'accompagnerez, n'est-ce pas? J'y fais *ad honores* l'office d'introducteur auprès du petit duc, né roi. Permettez cependant que j'achève ce chapitre sur une des scènes du moment; puis, je suis à vous... Je jette au hasard mes idées, ajoute-il, pour qu'elles ne m'échappent pas; ce grand tableau m'inspire, je m'imagine qu'au milieu de ces délirantes joies, il me viendra peut-être une pensée qui un jour, fera un peu de bien ou de plaisir. Entraîné dans ce cercle de chimères, je ne cesse pas d'être observateur. Quoique acteur dans la scène qui se joue, je prends tout ce qui se passe autour de moi pour un coup de pied dans une fourmilière. » Et il se remit à écrire. Tout à coup s'avisant d'une recherche qui lui était utile: — »Faites-moi le plaisir de me donner ce volume manuscrit que vous voyez sur le troisième rayon. »Je me lève, et je cherche la place qu'il m'indique. Comme j'hésitais un moment, voilà qu'il saute de son lit, grimpe sur la corniche de la bibliothèque, saisit son livre, et se replace dans son lit avec une vivacité plus rapide que la parole.

(La suite à demain.)

Je m'extasiais sur une agilité si extraordinaire pour son âge. »Il est vrai, me dit-il, que j'ai été assez leste toute ma vie, et souvent bien m'en a pris. Dans le voyage magique où j'accompagnais Catherine-le-Grand en Tauride, le yacht impérial doublait le promontoire du Parthénon, où fut, dit-on, jadis, le temple d'Iphigénie. On discutait sur le plus ou moins de probabilité de cette tradition, lorsque Catherine étendant sa main vers la côte: — »Prince de Ligne, me dit-elle, je vous donne le pays contesté.« Aussitôt je m'élance dans la mer, en uniforme, le chapeau en tête et je gagne le promontoire à la nage. »Votre majesté, m'écriai-je bientôt du rivage et tirant mon épée, je prends possession.« Ce rocher de la Tauride a depuis conservé mon nom, et moi j'en ai conservé les terres.

»Vous le voyez, mon enfant, l'agilité a souvent d'heureux résultats, et dans la vie il faut savoir prendre une résolution prompte. Quelques années avant la révolution française, je me trouvais à Paris. Dans les joies du moment, dans l'insouciance de la jeunesse, je m'étais un peu oublié; j'avais par contre oublié l'état de ma bourse: elle était malheureusement aussi vide d'argent que mon cœur était plein de bonheur et mon esprit d'illusions. Il fallait cependant que je fusse le lendemain à Bruxelles, pour dîner chez l'archiduchesse gouvernante des Pays-Bas. Etranger dans cet immense Paris, mon embarras était extrême. J'étais lié d'une sincère amitié avec le prince Max, aujourd'hui roi de Bavière, alors colonel au service de France. Vous connaissez sa générosité, son adorable dévoûment; toute sa vie, ce qu'il posséda fut constamment à la disposition de ses amis. Je m'adressai à lui, mais l'excellent Max n'était pas encore roi, et n'avait pas de ministre des finances pour diriger et soigner son épargne. Il se trouva que précisément sa bourse était aussi légère que la mienne. Quel parti prendre? Le postillon est le plus inexorable des hommes, et à chaque relai il vient impitoyablement, le chapeau à la main; demander son salaire. J'apprends que mon cousin, le duc d'Aremberg, beaucoup plus rangé que moi, partait en poste le soir même pour Bruxelles: aussitôt ma résolution est prise: J'y serai avant lui, me dis-je. Je me rends à la poste, botté, éperonné comme un courrier. Je me fais donner un cheval et pars pour aller à la poste prochaine commander son relai. Je cours ainsi de Paris à Bruxelles, le précédant toujours de quelques minutes, faisant sur toute la route préparer ses chevaux. Mon cousin, qui n'avait pas envoyé de courrier devant lui, ne savait à quelle providence invisible il devait cette exactitude qui abrégeait ainsi son voyage. A son arrivée, je lui contai cette petite supercherie dont nous rîmes beaucoup, et grâce à laquelle je ne manquai pas mon dîner chez l'archiduchesse.«

Tout en jasant ainsi, il s'habillait. Quand il eut mis son brillant uniforme de colonel des trabans, et se fut chamarré d'une demi-douzaine de cordons: — Oh! mon enfant, me dit-il, si l'illusion me rendait aujourd'hui son miroir, comme j'échangerais ce faste pour mon simple habit d'enseigne dans le régiment de mon père. Je n'avais que seize ans quand je le revêtis pour la première fois. Je croyais alors qu'à trente on était bien vieux. Tout change avec le temps: maintenant, à quatre-vingts ans, je me crois encore jeune, bien que certains frondeurs disent que je le suis trop. N'importe, je fais tout ce que je puis pour prouver que je le suis assez. Après tout, ma carrière fut heureuse. Le remords, l'ambition, la jalousie n'en ont pas troublé le cours. J'ai passablement mené ma barque, et jusqu'à ce que j'entre dans celle de Caron, je ne cesserai pas de me croire

Voir les feuilletons des 20, 21, 22, 24 et 25 Janvier.

jeune, en dépit de ceux qui s'obstinent à me voir vieux.»

Même en badinant de la sorte, il prêtait à toutes ses paroles un charme dont on ne peut se former une idée. Je lui répétai que l'âge avait toujours glissé auprès de lui sans l'atteindre, et que le temps lui faisait l'honneur de l'oublier: il me croyait, et l'expression du bonheur brillait sur sa belle physionomie....

.... Nous roulâmes ensuite vers Schœnbrunn: malheureusement sa voiture ne méritait pas le compliment que tout à l'heure je venais de lui adresser à lui-même: il était impossible de croire qu'elle eût jamais été jeune. Mais le prince savait abréger la distance comme il savait suppléer à l'exiguité de ses repas par le charme de sa conversation. Ce voyage d'à peu près une heure me sembla court.

Le château impérial de Schœnbrunn, commencé par les princes de la maison d'Autriche, était l'objet de la prédilection toute particulière de Marie-Thérèse. C'est-elle qui le termina, et même son impatience était telle qu'elle y faisait travailler aux flambeaux. Il est posé dans une situation ravissante, sur la droite de la Wienn. L'ensemble majestueux de l'architecture annonce une royale demeure. Les jardins, d'une ordonnance noble et gracieuse, traversés par des pièces d'eau limpide et savamment ménagées, plantés d'abres de la plus riche végétation, ornés des plus beaux bronzes et des marbres les plus précieux, répondent dignement à la magnificence du palais. Dans le parc, on voit bondir de nombreux troupeaux de chevreuils, de cerfs, de daims, hôtes paisibles de ces belles futaies, et qui semblent chercher l'approche des promeneurs. Tous les jours, à toute heure, ces avenues, ces jardins sont ouverts au public. Une multitude de voitures, de cavalcades, les traverse incessamment. Autour du parc et dans les environs est une foule de maisons de plaisance, témoins dans la belle saison d'une succession de plaisirs et de fêtes. Le bruit de cette joie semble pénétrer jusqu'à la résidence impériale, et ajouter encore, par l'animation du bonheur, aux charmes de cette noble habitation.

Dans le vestibule, un domestique français portant encore la livrée de Napoléon, vint à notre rencontre. Il connaissait le maréchal et alla aussitôt l'annoncer a Mme de Montesquiou.

— »Nous n'attendrons pas, je l'espère, me dit le prince. Car, ainsi que je vous l'ai dit, je suis presqu'un comte de Ségur à Schœnbrunn.«

Il faisait ainsi allusion à la place de grand-maître des cérémonies remplie auprès de Napoléon par M. de Ségur, qu'il avait connu jadis intimement à la cour de Catherine.

Peu d'instans après, Mme de Montesquiou vint poliment s'excuser de ne pouvoir nous introduire immédiatement.

— »Le jeune prince, nous dit-elle, pose en ce moment pour un portrait qu'Isabey fait de lui et qui est destiné à l'impératrice Marie-Louise. Il aime beaucoup M. le maréchal. Son arrivée ne manquera pas de lui causer des distractions. J'abrégerai la séance le plus qu'il me sera possible.«

— »Vous savez, me dit le prince quand Mme de Montesquiou nous eut quittés, ce qui m'arriva à ma première visite ici. Quand on vint annoncer à cet enfant que le maréchal prince de Ligne venait le voir: — Est-ce un des maréchaux qui ont trahi mon pays? qu'il n'entre pas!« s'écria-il. On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'il n'y avait pas des maréchaux qu'en France.«

Bientôt après, Mme de Montesquiou nous introduisit. A la vue du prince de Ligne, le jeune Napoléon s'échappant de la chaise où il posait, vint aussitôt se jeter dans ses bras. C'était en vérité le plus bel enfant qu'il fût

possible de voir. La coupe angélique de son visage, la blancheur éblouissante de son teint, le feu de ses yeux, ses jolis cheveux blonds tombant en grosses boucles sur son cou, offraient le plus gracieux modèle. Il était vêtu d'un uniforme de hussards, richement brodé, et portait sur son dolman l'étoile de la Légion-d'Honneur.

— »Voici un Français, mon prince, lui dit le Maréchal en me montrant.«

— »Bonjour, monsieur, me dit le jeune enfant: j'aime bien les Français.« Me rappelant ce que dit Rousseau, que personne n'aime à être questionné, surtout les enfans, je me baissai vers lui et l'embrassai.

Le fils de Napoléon n'est plus: la mort impitoyable est venue trancher à vingt-deux ans le cours d'une vie commencée sur le trône, au moment où ses brillantes qualités allaient l'illustrer sans doute, et lorsque ses nobles sentimens lui avaient gagné tous les cœurs. Ce qui se rattache à ce rejeton de tant de gloire, victime dès le berceau d'une destinée inouie, ne se présente au souvenir qu'avec un respect mêlé d'attendrissement.

Son intelligence était vive et précoce; sa mémoire, sa facilité étaient prodigieuses, son caractère ferme, ses résolutions inébranlables. Ses moindres mouvemens étaient pleins de grâce, son geste grave, solennel. Son instinct s'était, comme on sait, révélé dans une mémorable circonstance: le 29 Mars 1814, lorsque l'impératrice Marie-Louise abandonna les Tuileries pour se rendre à Rambouillet, et qu'on voulait emmener le jeune enfant vers sa mère qui l'attendait, il opposa une vive résistance, et se mit à crier qu'on trahissait son papa, qu'il ne voulait pas partir. Mme de Montesquiou fut obligée d'user de tout son ascendant pour le décider à se laisser emporter chez l'Impératrice; elle n'y parvint qu'en employant la force et en lui promettant de le ramener bientôt. Le pauvre enfant avait deviné qu'il ne reverrait plus les Tuileries.

Sa présence d'esprit se signalait dans tout ce qui rappelait son père: la veille de notre visite, on lui annonçait le commodore anglais, sir Neil Compbell, le même qui avait accompagné Napoléon à l'île de Elbe. — »Etes-vous content mon prince, lui disait Mme de Montesquiou en lui présentant cet officier, de voir monsieur qui n'a quitté votre papa que depuis quelques jours? — Oui, j'en suis bien aise, répondit-il en mettant son doigt sur sa bouche, mais il ne faut pas le dire.»

Le commodore le prit dans ses bras.

— »Votre papa m'a chargé de vous embrasser.» Il l'embrassa et le reposa à terre. L'enfant, qui tenait en ce moment une toupie d'Allemagne entre les mains, la jeta avec force sur le parquet et l'y brisa.

— »Pauvre papa!« dit-il; et il fondit en larmes.

Quelles étaient ses pensées, et comment dans une âge si tendre pouvait-il comprendre tout ce qu'il y avait de faux et d'équivoque dans la position du fils de l'Empereur Napoléon, captif au palais autrichien de Schœnbrunn?

Il s'exprimait sur la perte de sa royauté enfantine avec une sorte de mélancolie résignée et touchante. »Je vois bien que je ne suis plus roi, répéta-t-il dans son voyage de Rambouillet à Vienne, je n'ai plus de pages.« Le prince de Ligne lui montrait de ces médailles frappées à l'occasion de sa naissance. »Je les reconnais, lui dit-il, elles ont été faites quand j'étais roi.»

Cette résignation courageuse, qui était le trait le plus marqué de son caractère, il la conserva jusqu'à son lit de mort. Quand à vingt-deux ans, miné par la plus douloureuse maladie, il s'éteignit dans ce même château de Schœnbrunn, et qu'il vit arriver lentement le trépas, lui, jeune, beau, rempli

de talens, fils d'un grand homme, il causa philosophiquement de sa fin prochaine, prenant une sorte de plaisir à détruire lui-même toutes les illusions de l'espérance.

Nous nous approchâmes d'Isabey, qui venait d'achever le portrait du jeune prince. Il était frappant de ressemblance, et gracieux comme toutes les productions de cet artiste. C'est le même qu'il présenta en 1815 à Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe. »Ce qui me plaît le plus dans ce portrait, remarqua le prince de Ligne, c'est son extrême ressemblance avec celui de Joseph II, lorsqu'il était encore enfant, et dont jadis Marie-Thérèse m'a fait présent. Après tout, cette ressemblance avec un grand homme est un heureux présage pour l'avenir. »Puis il fit compliment au peintre sur la perfection de son travail, et y ajouta quelques mots sur sa réputation européenne. — Je suis venu à Vienne, monsieur le maréchal, lui dit Isabey, dans l'espérance de peindre toutes les personnes célèbres qui s'y trouvent, et j'aurais dû sans doute commencer par vous; — Assurément, en ma qualité de doyen d'âge. — Non pas, répliqua Isabey, dont on connait l'esprit, mais comme le modèle de tout ce qui est illustre dans ce siècle.»

Cependant, le jeune Napoléon était allé dans un coin du salon chercher un régiment de hulans en bois, que son grand-oncle l'archiduc Charles lui avait envoyé depuis quelques jours. Mus par un mécanisme fort simple, les cavaliers posés sur des fiches mobiles, imitaient toutes les évolutions militaires, se rompant, se développant, se mettant en colonnes. — Allons, mon prince, à la manœuvre, s'écria le prince de Ligne d'une voix forte. Aussitôt, le régiment est sorti de sa boîte, disposé en bataille. Garde à vous, dit le vieux maréchal, tirant son épée, et, dans l'attitude d'un général à la parade. Immobile d'attention, sérieux comme un grenadier russe, la jeune enfant se place à la droite de sa troupe, la main sur le ressort. Le commandement est prononcé, et à l'instant exécuté avec précision. Un autre lui succède; même obéissance, même sérieux de part et d'autre. En vérité, à voir le charmant visage de cet enfant s'allumer à l'image des combats, et, d'un autre côté, ce vieux et illustre débris des anciennes guerres, se ranimer aux yeux de cet enfant, on eût dit que l'un avait hérité de son père, de sa vive passion pour l'art militaire, et que l'autre rajeuni de quarante ans allait commencer ses glorieuses campagnes: délicieux contraste, tableau digne d'inspirer le génie de nos peintres!

On vint interrompre les grandes manœuvres, en annonçant l'impératrice. Comme elle aimait à être seule avec son fils, dont elle surveillait elle-même l'éducation, nous nous retirâmes, en laissant Isabey, qui désirait lui montrer son ouvrage.

Quand nous fûmes remontés en voiture, encore émus de cette visite: — Ah! me dit le prince, lorsque Napoléon recevait à Schœnbrunn la soumission de Vienne, qu'il y combinait sa mémorable campagne de Wagram, que dans ces vastes cours, il passait en revue ses phalanges victorieuses en présence des Viennois émerveillés, qu'il était loin de prévoir que, dans ce même château, le fils du vainqueur et la fille du vaincu, seraient gardés en otage par celui dont la destinée était alors entre ses mains! Dans ma longue carrière j'ai vu bien des gloires, bien des revers; rien ne peut se comparer à l'histoire dont nous venons de lire un chapitre.»

Le palais Razumowski était resplendissant de lumières; une foule nombreuse d'invités en assiégeait les issues; l'Empereur Alexandre l'avait emprunté à son ambassadeur pour y célébrer le jour de naissance de sa sœur Catherine d'Oldemburg. Le plus vif intérêt s'attachait à cette charmante princesse.

(La suite à demain.)

La fête donnée par l'Empereur en l'honneur de cette ravissante sœur, fut digne de sa tendresse et de la femme qui en était l'objet. Tous les souverains, tous les hôtes du congrès s'y étaient rendus; près d'eux on voyait toutes les illustrations de la Russie, le comte de Nesselrode, le prince Galitzin, M. Capo-d'Istria, le grand Chambellan Nariskin, les généraux Kutusow, Ouvaroff, le comte Tolstoï, les princesses Souwaroff, Bagration, Gagarin, la comtesse Tattischeff, et tant d'autres dames également remarquables par leur beauté et l'élégance de leurs manières. Je revoyais là dans tout leur éclat, ces magnificences qui m'avaient tant étonné à Pétersbourg, à Moscou, Tulczin, ainsi que chez la belle comtesse Potocka, où l'année se composait de trois cent soixante-cinq fêtes. Les salons étaient illuminés avec une profusion de lumières qui rappelait l'éclat du jour. Un vaste manége était converti en salle de danse. Pour varier les plaisirs, les danseurs du Théâtre-Impérial y avaient organisé une fête russe, dont les détails furent reproduits avec une minutieuse exactitude.

Le bal avait commencé par l'inévitable et méthodique polonaise. Mais ce qui eut un caractère tout particulier et gracieusement approprié à la fête, ce fut la danse russe exécutée par une des dames de l'impératrice Elisabeth et le général comte O...., l'un des aides-de-camp de l'Empereur Alexandre. Tous deux étaient vêtus à la russe. Le comte portait l'habit des jeunes russes, cafetan dessinant la taille, ceinture de cachemire, chapeau à larges bords, gants semblables à ceux des anciens chevaliers. Sa danseuse était habillé comme les femmes de la Russie méridionale, dont le costume, par son élégance et sa richesse, peut rivaliser avec tous les costumes nationaux. Sur ses cheveux lissés en bandeau, et tombant par derrière en longues tresses, elle portait une sorte de diadème, tout brodé de perles et de pierres précieuses. Cette parure s'harmonisait parfaitement avec le reste du vêtement, composé, comme toujours, d'étoffes aux couleurs éclatantes. Rien n'est plus délicieux que le pas russe. Les différentes figures de cette danse furent rendues par les deux acteurs avec une grâce et une vérité qui enlevèrent d'unanimes applaudissemens.

Après le pas russe, on dansa des mazours, sorte de quadrille originaire de Pologne. Parmi les danses de salon, il n'en est pas en Europe qui exige plus d'agilité, et dont les mouvemens soient plus pittoresques. Enfin, pour que rien ne manquât à la magnificence de cette fête, on tira une loterie, suivant la mode régnant alors à Vienne.

Vers deux heures du matin, on ouvrit la salle immense du souper, illuminée par des milliers de bougies. Cinquante tables y étaient dressées. D'après ce nombre on peut juger de l'affluence des convives. Au milieu des fleurs, on y voyait servi en profusion tout ce que l'Allemagne, la France, l'Italie, la Russie peuvent offrir de raretés à la gastronomie: le sterlet du Volga, les huîtres de Cancale et d'Ostende, les truffes du Périgord, les oranges de Sicile. On remarquait un nombre infini d'ananas, tels qu'on n'en servit jamais, et que les serres impériales de Moscou avaient fournis aux hôtes de l'empereur; des fraises apportées d'Angleterre, des raisins de France qui semblaient avoir été détachés du cep à l'instant. Mais ce qui passe toute croyance, c'est qu'à chacune de ces cinquante tables, figuraient des assiettes chargées de cerises, venues de Russie par un froid de décembre, et coûtant un rouble d'argent blanc la pièce. En vérité, on ne peut croire à ses propres souvenirs, quand on se reporte à cette splendide prodigalité.

Voir les feuilletons des 20, 21, 22, 24 et 25 Janvier.

Cette fête, qui prenait préséance au milieu des quotidiennes magnificences du congrès, se prolongea jusqu'au jour. Alors un déjeuner fut servi. Après le déjeuner, le bal recommença, et si ce n'eût été l'indispensable besoin de repos, on n'eût quitté qu'à regret ce palais enchanté.

Un quart de siècle a passé sur cette réunion si animée, si éclatante. Depuis, la femme pour qui elle fut donnée a été couronnée reine de Würtemberg; mais, hélas! la mort est venue rompre trop tôt ces liens de fleurs, et frapper impitoyablement cette princesse si bonne, si accomplie, sur le trône qu'elle embellissait.

Le comité nommé par l'empereur, et composé des personnages les plus éminens de la cour autrichienne, se tourmentait pour que chaque jour amenât une nouvelle distraction, et avait organisé une grande chasse dans le parc et les bois de Luxembourg. De nombreuses invitations [illegible]ent été distribuées.

Le rendez-vous était donné sur les bords du lac, non loin d'un endroit marécageux.

Les piqueurs, revêtus de leur uniforme, s'avancent tenant les chiens accouplés; viennent ensuite les fauconniers portant sur le poing les oiseaux, dont les yeux sont couverts d'un capuchon [illegible] cuir fortement attaché. Derrière eux se presse la foule des spectateurs.

Arrivés près d'un endroit où les joncs et les roseaux dérobent la vue du lac, on fait halte: les chiens sont découplés et lancés dans le marais pour lever le gibier. L'air rententit de leurs aboiemens: les yeux des chasseurs sont fixés vers le ciel, dans l'attente de cette lutte pour eux. Tout à coup du milieu des roseaux, un héron s'élance d'abord lentement, par bonds saccadés et pesans, puis déployant son aile robuste, il s'élève rapidement dans les airs. A la vue de ce gibier qui promet, non pas une chasse facile, mais un véritable combat, les fauconniers donnent [illegible]e l'escape, encouragent leurs oiseaux de la voix, et attendent, pour lancer le premier combattant, l'ordre de l'impératrice.

Le signal est donné: le capuchon est rapidement enlevé; un des faucons est rendu libre. D'abord il semble ébloui de l'éclat du jour. Du doigt le fauconnier lui montre le héron fugitif. L'intrépide gerfaut secoue ses ailes, pousse un cri, puis s'élance avec la rapidité de l'éclair. Le héron effrayé s'efforce, mais en vain, de s'élever plus haut vers les nuages; mais, dans son habile manœuvre, le faucon dirige son vol de manière à planer toujours au-dessus de sa proie. Chaque fois qu'elle veut monter vers le ciel, à l'instant il se présente menaçant et l'oblige de descendre vers la terre. Veut-elle s'éca[illegible]r du point où sont rassemblés les chasseurs, prompt comme la foudre, il se présente devant elle, et l'oblige à changer la direction de sa fuite; il la harcèle, la fatigue, l'éblouit par les battemens réitérés de ses ailes, et la ramène enfin vers les spectateurs dont les yeux peuvent facilement saisir tous les détails de la lutte.

Le héron se décide enfin à résister: immobile dans son vol, il présente à l'ennemi son long bec, acéré co[illegible]me un glaive. Le faucon commence le combat. Après avoir tourné rapidement autour du héron, il redescend vers la terre, remonte, et soudain se cramponne aux flancs de sa victime. Alors commence un véritabl[illegible]ombat corps à corps, avec ses fureurs et ses chances.

Le premier, le héron porte à son adversaire un coup terrible, et le perce comme d'un poignard entre l'aile et le cou. Le gerfaut ripo[illegible]e et s'attache à son ennemi qu'il déchire de son bec crochu. Le héron redouble ses coups: obligé de combattre, et en même temps de porter le faucon qui ne l'a pas lâché, il le perce sans relâche, il ne peut

néanmoins s'en débarrasser. Le sang jaillit bientôt et vient rougir le plumage des deux oiseaux. Cependant le faucon ne porte plus que des coups rares et mal assurés. La victoire semble se déclarer pour son adversaire.

Un piqueur s'avance portant un nouveau combattant. A son plumage d'un beau brun on reconnaît une femelle. Car il est à remarquer que dans cette espèce les femelles sont plus grandes, plus fortes, plus hardies que les mâles. Soudain le capuchon est enlevé. Rapide comme la pensée, elle s'élance, et dédaignant les fausses manœuvres, saisit le héron par le cou. Les fanfares des cors, les cris des chasseurs, les aboiemens des chiens, font retentir les airs. Le nouvel assaillant l'étouffe et lui enfonce ses griffes dans le dos, tandis que le premier, ranimé par le secours de sa femelle, a recommencé plus vivement son attaque. Quelque temps encore le malheureux oiseau s'épuise en bonds incertains. Perdant ses forces avec son sang, il ferme ses ailes et se laisse tomber vers la terre. Les deux faucons poussent alors des cris de victoire, lui crèvent les yeux à coups réitérés, et sans l'abandonner un instant, l'entraînent jusqu'aux pieds des fauconniers.

Selon l'antique usage de la vénérie, un piqueur s'avance et détache du cou ces plumes fines et élégantes, semblables à une aigrette naturelle, et les remet à l'Empereur Alexandre, qui s'empresse d'en faire hommage à la belle impératrice d'Autriche. Les cors sonnent la fanfare de victoire, pendant que les oiseaux vainqueurs dévorent la victime, et qu'on s'empresse autour des fauconniers pour les féliciter.

La chasse fut à peine terminée que la nuit arriva. Mais tout à coup la pelouse et les allées du parc furent illuminées par d'énormes pots à feu, qu'en Turquie on nomme machala, et qui projettent au loin une lumière éclatante. Au même instant tous les appartemens du Bitterburg parurent éclairés pour la réception des hôtes qui allaient s'y réunir. Certes quand l'Empereur François avait construit ce château pour qu'il rappelât exactement les souvenirs des anciens temps, qui aurait pu prévoir qu'une aussi longue nomenclature d'illustrations, depuis les empereurs jusqu'aux simples chevaliers, viendrait s'y presser dans un seul jour? Quoique les seules personnes munies de billets d'invitation eussent été admises à Luxembourg, le nombre en était si considérable qu'on avait peine à circuler dans les salons. Cette foule animée, cette profusion de lumières, formaient le contraste le plus curieux et le plus bizarre avec les sombres voûtes, les trophées d'armes, les costumes et tous ces ornemens de la féodalité.

Déjà plusieurs fois, dans les concerts, j'avais remarqué un jeune homme dont les yeux étaient couverts d'un bandeau noir, et que guidait au travers de la foule une jeune dame d'une tournure charmante, mais dont un voile épais dérobait les traits. Je les aperçus non loin de l'orgue; ils paraissaient prendre un vif plaisir à la musique. Je demandai au comte François de Palffy, assis près de moi, quels étaient ces deux jeunes gens qui semblaient plutôt attrister une fête qu'y prendre part.

Ce jeune couple, me répondit-il, est le comte Hadick et sa femme; leur histoire est bien intéressante. Jugez-en:

« Les comtes Hadick et Amady, appartenant tous deux à d'anciennes familles de la Hongrie, étaient liés d'une étroite amitié, cimentée par de longs et importans services. Ils résolurent d'y joindre les liens plus forts de la parenté, en unissant leurs enfans à peu près du même âge. Théodore Hadick, seul rejeton de son illustre race, fut donc élevé avec la jeune Constance qui, dès son enfance, se montrait aussi bonne qu'elle était belle. A quinze ans, les sentimens de ces deux jeunes

gens étaient déjà ce qu'ils devaient être toute leur vie. Les châteaux des deux magnats étaient voisins. Constance, en assistant aux leçons de son jeune ami, apprit facilement tous ces exercices qui développent les grâces sans nuire à la beauté. Ce qui les rapprochait encore, c'était une même et vive passion pour la musique, passion innée chez les Hongrais. Dans tout le pays, on les citait comme des modèles de vertu : déjà leurs pères songeaient à fixer l'époque de leur prochaine union, lorsque la guerre éclata.

»Les lois de la Hongrie, vous le savez, obligent chaque noble à combattre personnellement pour la défense de la patrie ; et dans les grands dangers, quand la nation entière prend les armes, les magnats avec leur bannière marchent à la tête de leurs vassaux. Le comte Hadick, jaloux de l'honneur de sa maison, voulut que son fils prît part aux combats qui allaient se livrer. Constance, dissimulant sa douleur, toute à l'avenir et à la gloire de son ami, vit avec courage les apprêts d'un départ, que les chances de la guerre pouvaient rendre bien long et peut-être éternel.

Impatient de se dévouer à son pays, Hadick pressait l'instant de se rendre plus digne encore de celle qui lui était promise. Le jour de son départ fut fixé. La veille, les fiançailles se firent au château, et ce fut avec la certitude de posséder la main de Constance, que le jeune comte, à la tête de ses vassaux, alla rejoindre à Pesth l'armée hongraise. Les résultats de cette guerre sont connus. Les Hongrais y conservèrent leur réputation de valeur brillante. Théodore, par plusieurs actions d'éclat, mérita que le chapitre de l'ordre de Marie Thérèse lui conférât sa croix, regardée comme une des plus honorables distinctions militaires.

»Mais tandis que la gloire comblait le jeune homme de ses faveurs, Constance était victime d'une maladie cruelle. Atteinte d'une petite vérole maligne, longtemps elle resta entre la vie et la mort. Les médecins, en conservant ses jours, ne purent la préserver entièrement des atteintes du venin funeste, et empêcher que ce visage, où la nature avait répandu ses charmes, ne devînt presque hideux. On ne lui permit de contempler ses traits que lorsqu'elle fut en pleine convalescence. A cette vue, le désespoir la saisit, et persuadée que Théodore ne pourrait plus l'aimer, elle appela la mort de tous ses vœux.

» En vain son père et le comte Hadick cherchaient à la rassurer : poursuivie par cette horrible crainte de ne plus être digne de son futur, elle repoussait toute consolation, et cette jeune fleur mourait desséchée, sans que rien pût la ranimer.

»Cependant un matin, pressée dans les bras de son père, qui la conjurait de vivre au moins pour lui, le domestique qui avait accompagné Théodore à l'armée, entre précipitamment dans la pièce où elle se trouvait, et annonce que son maître le suit. Effectivement, on entendait la voix du jeune homme qui s'avançait en répétant :

— »Constance ? où es-tu ?

» A ces accens si chers, l'infortunée n'ayant pas la force de fuir, se couvre le visage avec son mouchoir et ses mains, s'écriant d'une voix entrecoupée de sanglots :

» Ah ! de grâce ! Théodore, ne m'approche pas, j'ai perdu ma beauté, je n'ai plus rien à t'offrir que mon cœur.

— »Qu'ai-je entendu ! mais regarde-moi, chère Constance !

— Non, non, tu frémiras en me voyant.

— Eh ! que m'importe, si tes sentimens sont les mêmes. Constance ! je ne ne puis plus te voir.«

» Elle lève les yeux, le regarde...... Théodore était aveugle, un coup de feu lui avait fait perdre la vue.

— »Oh ! mon Dieu ! sois béni, s'écrie Constance en tombant à genoux... Théodore, nous serons unis ! je serai ton guide, et pour toi toujours la même... Comme aux premiers momens de notre attachement, tu pourras m'aimer encore.

»Peu de temps après ils furent mariés : jamais couple si digne d'être heureux, ne le fut peut-être plus réellement. Partout la comtesse conduit son époux sans le quitter un seul instant. Elle l'entoure des soins les plus délicats, les plus attentifs : son amour semble y puiser une nouvelle force. Si vous lui voyez toujours ce voile, ce n'est pas qu'elle redoute de montrer des traits défigurés ; mais elle craint que les remarques de la foule sur la perte de sa beauté, ne viennent attrister le cœur de l'époux qu'elle adore.»

COMTE A. DE LA GARDE.

(C'est ici que se termine la partie des Souvenirs du Comte de La Garde, publiée jusqu'à présent).

LE MANOIR
DE MONT-CRUEL

I.

La féodalité, après avoir subi les atteintes de Louis XI. d'abord, puis de Richelieu et de Louis XIV, n'était pas si bien extirpée du sol français, vers le milieu du siècle dernier, qu'on n'en trouvât encore ça et là de vieilles racines. Toute la noblesse ne venait pas se prosterner devant le trône de Versailles, et apprendre dans les antichambres royales les mœurs douces et les manières élégantes. Il y avait encore dans certaines provinces, moins soumises que les autres à l'action du progrès, de petits tyrans campagnards, qui avaient la prétention de braver les lois derrière les créneaux de leurs châtellenies, et se croyaient autorisés à agir sur leurs modestes fiefs, comme ils eussent pu le faire aux temps primitifs de la monarchie. Plus d'une fois le pouvoir central eut à réprimer certaines velléités féodales de ces hobereaux obscurs, de ces *Mauprat* pillards, qui traitaient leurs fermiers de serfs et de vassaux, qui s'arrogeaient le droit de haute et basse justice sur leurs domaines, et se déclaraient, entre voisins, des guerres d'extermination, comme si rien n'eût été changé en France depuis le roi Jean, de triste mémoire.

Au temps dont nous parlons, il y avait au fond du Berry, dans la partie la moins fréquentée de cette province, un petit château où, disait-on, s'était conservée, dans toute sa barbarie, la sauvage indépendance de la noblesse d'autrefois. Ce château, situé au sommet d'un rocher à pic et semblable à *l'air d'un aigle*, suivant l'expression consacrée, semblait être un type parfait de l'habitation de ces nobles voleurs qui, au moyen âge, descendaient tout à coup de leurs donjons aériens pour détrousser les voyageurs et ravir les demoiselles éplorées. Murailles crénelées, tours menaçantes, pont-levis, fossés, rien n'y manquait de ce qui constitue dans les romans la demeure d'un tyran farouche, persécuteur de l'innocence et de la beauté. Ce manoir, aujourd'hui détruit, s'appelait *Mont-Cruel*. Pour expliquer ce nom, on racontait dans le pays que, pendant les guerres du quinzième siècle, les Anglais ayant voulu s'emparer du château, Aymar, souche de la famille de Mont-Cruel, avait fait un tel massacre des assiégeans, que le rocher sur lequel l'édifice était bâti, avait été entièrement teint de leur sang. La chronique semblait avoir un peu exagéré les choses, car le rocher est si énorme que le sang d'un million d'Anglais eût été insuffisant pour colorer toute sa surface. Mais, comme l'histoire se taisait sur ce grave sujet, force était d'accepter la tradition locale, et il était bien et dûment avéré parmi les bonnes gens du voisinage, qu'en aucun lieu du monde, on n'avait fait une si terrible boucherie des ennemis de la France..

Hugues, baron de Mont-Cruel, le chef de la famille, était âgé d'environ soixante ans à l'époque où remonte cette histoire, et c'était encore, comme nous l'avons dit, le gentilhomme campagnard des temps primitifs de la monarchie. Depuis sa naissance, il ne s'était pas absenté plus de vingt-quatre heures de suite de son château, et, pour lui, le monde finissait aux limites de son domaine. D'une ignorance profonde, étranger à tous les usages de politesse et de convenance, il n'avait jamais recherché la société des nobles du voisinage, qui à la vérité, ne s'étaient pas non plus souciés de la sienne. Il en était résulté que le baron, ne voyant autour de lui personne de plus considérable que lui-même, s'était laissé dominer par un indomptable orgueil

et qu'il en était venu à se considérer comme un petit souverain devant qui l'univers entier devait s'incliner.

Du reste, malgré l'effroi qu'inspiraient son air farouche et fier, son amour exclusif pour la solitude, la rudesse de sa voix et de ses manières, on ne pouvait réellement citer aucun trait d'une véritable méchanceté de la part du baron! Il était bien vrai que plus d'une fois, il avait rossé vigoureusement quelque vassal qui ne s'inclinait pas assez respectueusement devant lui, ou qu'il avait tué inhumainement d'un coup de fusil, la vache d'un pauvre diable qui s'était aventurée dans ses prairies; mais tout cela semblait très-simple et très-naturel au temps dont nous parlons, et le baron de Mont-Cruel ne faisait là rien autre chose que ce que faisaient les gentilshommes les plus civilisés de son temps: si le noble s'était habitué à battre, le vilain s'était habitué à être battu; aussi devait-on raisonnablement chercher une autre cause à la haine qu'inspirait le vieux seigneur.

Le baron partageait cette réprobation générale avec ses trois fils, Hector, Christian et Richard, grands gaillards de dix-huit à vingt-deux ans, robustes, barbus, pourvus de poignets d'acier et dépourvus d'intelligence, et qui se partageaient à eux trois les divers goûts de leur noble père. Ainsi, Hector était un chasseur déterminé, tandis que Christian aimait le vin et les douceurs de la table. Quant à Richard, on disait dans le pays qu'il était assez disposé à s'humaniser avec les grosses paysannes de son fief, bien qu'il n'eût encore paru dangereux à aucune. Malgré ces caractères différens, ces jeunes gens avaient des points de ressemblance: tous étaient également farouches, amis de la solitude, grossiers et d'une ignorance telle que, comme le baron lui-même, ils ne savaient, en leur *qualité de noble*, ni lire ni écrire. Ils avaient été privés très-jeunes de la société de leur mère, bonne et douce créature que le baron avait épousée pour sa fortune, et qui était morte peu après la naissance de son troisième fils, peut-être par l'ennui de se trouver confinée dans la sombre solitude du château, peut-être, comme d'autres le soutenaient, par suite des chagrins et des mauvais traitemens dont l'accablait le brutal baron. Cependant, malgré les mauvais instincts que l'on supposait généralement aux trois jeunes gens, il est à remarquer que, pas plus qu'à l'égard de leur père, on ne pouvait citer aucune circonstance où ils eussent véritablement prouvé un irrésistible penchant au mal; il était facile au contraire de rappeler certains services qu'ils avaient rendus, avec leur brusquerie grossière, aux malheureux qui avaient imploré leurs secours. Mais ce qui effrayait surtout les gens du pays, c'était de les voir toujours auprès de leur père, semblables à des dogues hargneux, prêts à exécuter toutes ses volontés au moindre signe, et à obéir avec l'aveuglement de la brute à cette autorité qu'ils avaient seule appris à connaître.

Enfin, ce n'était pas tant l'esprit insociable du baron et de ses fils qui était la cause de cette haine générale, que le sort malheureux d'une autre personne jetée, par une destinée inexorable, dans la société de ces sauvages campagnards. Cette personne était une charmante jeune fille de vingt ans, nièce de la défunte baronne, et qui, devenue orpheline, sans protecteurs, avait été forcée de chercher un asile auprès de la famille de sa tante. Blanche de Monteil, c'était son nom, avait reçu une éducation très-soignée dans un couvent d'une ville voisine, et sans doute elle avait ignoré en venant au château, la triste vie qu'elle était condamnée à y mener dans la disgracieuse compagnie de son oncle et de ses cousins. Quoi qu'il en soit, elle était héritière d'une grande fortune, et le vieux Mont-Cruel avait intérêt à retenir chez lui une jeune fille qui pouvait être un

si bon parti pour l'un de ses oursons de fils. Aussi, la pauvre Blanche était-elle tout à fait prisonnière dans le château-fort. On l'avait à peine aperçue dix fois dans le cours de plusieurs années, et encore ajoutait-on qu'elle semblait si pâle, si faible, si souffrante, qu'on aurait juré que c'était seulement son ombre blanche et diaphane qu'on avait vu passer lentement sur les murailles, ou paraître un instant à la fenêtre d'une tourelle.

La pitié qu'inspiraient les chagrins de Blanche, avait donc changé en haine l'éloignement qu'on avait éprouvé de tout temps pour les Mont-Cruel. C'était Blanche qui était l'héroïne du pays, la victime supposée de toutes les barbaries qu'on imputait à son tuteur, et vivante encore, elle avait sa place dans les chroniques lamentables qu'on racontait le soir à la veillée, dans les villages d'alentour. Si l'on eût encore été au temps des ménestrels, il n'est pas douteux que Mlle de Monteil n'eût été le prétexte des plus sombres ballades et des plus terrifiantes élégies. Que se passait-il dans cet antique et lugubre manoir où personne ne pouvait pénétrer? Quels tourmens, quels supplices avait inventés cette race méchante de tyrans, pour arracher à la pauvre captive un consentement qu'elle refusait peut-être, ou pour la faire périr d'une mort lente et douloureuse qui ne laisserait aucune trace? Nul ne le savait, mais les suppositions allaient leur train. On n'avait que rarement l'occasion de passer devant le château, qui était éloigné de toutes les voies de communication; les fermiers ne pénétraient jamais plus loin qu'une salle basse où le baron réglait leurs comptes et arrérages, au moyen d'une coche de bois qui lui épargnait des régistres. Deux vieillards, un homme et une femme, qui formaient tout le domestique du château, étaient aussi discrets et aussi peu communicatifs que leurs maîtres; enfin, on ne recevait jamais d'étrangers au château, et comme la jeune fille n'avait que des parens éloignés, peu disposés, sans-doute, à s'immiscer dans ses affaires et à la défendre au besoin contre ses cohabitans, il résultait que l'imagination des conteurs avait beau jeu. Aussi, quand quelque pauvre diable venant de faire sa corvée passait, harassé de fatigue, devant le château de Mont-Cruel, et qu'il le voyait toujours sombre, silencieux, muet comme la tombe, il disait, pour s'encourager: »Allons, il ne faut pas se plaindre; il y a là bas quelqu'un qui est riche et noble et qui est peut-être plus malheureux que moi! « Et il s'éloignait en donnant un soupir à la jeune et belle prisonnière.

Voià donc où en étaient les choses lorsque, par un beau soir d'été, un jeune cavalier de bonne mine suivait à cheval les bords escarpés de la Creuse, à quelque distance de Mont-Cruel. Le chemin, profondément encaissé comme la rivière dont il accompagnait toutes les sinuosités, était âpre et raboteux, mais présentait à chaque instant un nouveau et magnifique panorama. Quelquefois le regard s'échappait dans l'intervalle de ces rochers qui accompagnent la Creuse dans la plus grande partie de son cours, à travers le Bas-Berry, et glissait sur les plaines immenses qui s'étendaient au delà, jusqu'à un lointain horizon; d'autres fois, les rochers eux-mêmes affectaient les formes les plus bizarres, et offraient les accidens les plus inattendus; à chaque instant, les clochetons aigus des abbayes, ou les tourelles sévères des manoirs qui s'élevaient alors de distance en distance sur les bords de la rivière, se dessinaient vivement en noir sur le ciel azuré, et donnaient au paysage un aspect pittoresque, capable de tenir continuellement la curiosité en haleine. Aussi, au premier abord, le voyageur semblait-il donner toute son attention aux somptueux édifices qui se dressaient sur son passage; mais, aux di-

vers sentimens qui se peignaient sur son visage mobile, il devenait évident que la curiosité n'était pas la seule cause de cette attentive investigation; on jugeait au contraire, à son air d'impatience, au mouvement de ses lèvres comprimées avec colère, que toutes ces habitations n'étaient pas celle qu'il s'attendait à trouver de moment en moment, et qu'il voyait avec inquiétude la nuit prête à le surprendre dans un pays tout nouveau pour lui.

Ce cavalier était encore jeune, comme nous l'avons dit, c'est-à-dire qu'il pouvait avoir trente ans environ. C'était un bel homme, bien proportionné, aux traits nobles et fiers; un air de malice et de gaîté venait parfois tempérer l'expression du mécontentement qui se peignait en ce moment sur sa physionomie. On pouvait, à la moustache noire qui ombrageait sa lèvre supérieure le prendre pour un militaire; car, à cette époque, cet ornement martial ne décorait plus que bien rarement les visages des paisibles bourgeois. Mais, si cet inconnu était réellement militaire, on devinait, à son attitude pleine de distinction et de grâce, qu'il ne remplissait pas des fonctions subalternes. Son costume, quoique simple, témoignait d'une grande élégance et d'un goût exercé autre part que dans une obscure province; ses cheveux, soigneusement poudrés et frisés, s'échappaient en ailes de pigeon, sous un chapeau pareil à ceux que portaient alors les officiers de cavalerie, bien qu'il ne fût en ce moment décoré ni d'une cocarde ni d'aucun autre signe caractéristique; sa veste satin broché, son habit de drap de soie, affectaient une forme simple et des couleurs ternes, comme il convient pour l'incognito, pendant qu'un jabot, de la plus précieuse dentelle, se glissait, comme à l'insu du maître, dans l'entrebâillement de la veste. Enfin il portait des culottes de casimir blanc et des bottes munies d'éperons d'argent. Son bagage ne consistait qu'en une valise de cuir, attachée sur la croupe de son cheval, mais une épée d'acier était suspendue à l'arçon, tandis que dans les fontes de la selle se montraient les poignées d'argent ciselé de deux pistolets.

Ainsi équipé, cet étranger avançait toujours, et, plus il avançait, plus sa mauvaise humeur devenait évidente. Son cheval, magnifique animal, habitué plutôt à parader aux portières d'un carrosse, qu'à trotter péniblement à travers monts et vallées, donnait des signes de fatigue; il bronchait par moments dans les crevasses et les ornières qui sillonnaient cette route rocailleuse, et chaque fois, en se relevant, le maître lui administrait un coup d'éperon plus vigoureux, en proférant un juron plus sonore.

A coup sûr, le voyageur ne connaissait pas sa route, et il eût beaucoup désiré rencontrer un passant, capable de dire s'il était encore éloigné du lieu de sa destination, et s'il en suivait la direction véritable. Mais, à cette époque comme aujourd'hui, il était possible de faire vingt lieues à travers certaines parties du Berry, sans apercevoir une seule créature humaine à la portée de la voix; aussi, les jurons et les coups d'éperons allaient leur train et pouvaient encore durer longtemps.

Cependant, le ciel voulut enfin arrêter les imprécations du pauvre voyageur qui se damnait si gratuitement, et faire cesser les souffrances du malheureux coursier; au moment où cavalier et monture allaient s'engager dans une gorge assez obscure, formée par deux rochers qui resserraient le chemin en cet endroit, une voix pétulante et trahissant une espèce d'impatience, s'écria tout à coup derrière un bouquet d'arbustes sauvages:

— Eh bien, Henri, est-ce vous enfin? vous venez bien tard aujourd'hui!

(La suite à Lundi).

L'étranger arrêta court son cheval et regarda dans la direction où la voix s'était fait entendre. Cette voix était douce comme celle d'une femme, et le voyageur crut d'abord qu'il avait affaire à quelque héroïne éplorée, d'une tendre et pathétique histoire, mais il fut promptement détrompé, quand celui qui venait de parler, se montra en écartant le feuillage. C'était un jeune homme ou plutôt un enfant d'une figure charmante, dont le costume presque élégant était au moins remarquable dans cet endroit désert. Il était mince, frêle, et quoiqu'il fût impossible de découvrir un seul poil de barbe à son menton, il y avait dans son attitude et son regard quelque chose de résolu qui imposait. Une épée accrochée à la poche de son habit, suivant l'usage du temps, témoignait qu'il était gentilhomme.

Les deux inconnus échangèrent un regard rapide; et celui qui venait de parler, reconnaissant qu'il s'était mépris, rougit légèrement et portant la main à son chapeau, il dit avec embarras:

— Excusez-moi, monsieur; je vous prenais pour un autre.

Puis, comme s'il ne se fût pas soucié de causer plus longtemps avec un inconnu, il lui tourna le dos et voulut s'éloigner d'un air d'humeur. Mais ce n'était pas là le compte du cavalier:

— Un moment! un moment donc, mon petit bonhomme! dit-il d'un ton jovial; morbleu, tu ne peux refuser d'indiquer son chemin à un voyageur égaré.

Mais le jeune homme, sans l'écouter, commença lestement sa retraite.

— Dieu me damne! reprit le cavalier, voilà un petit drôle qui n'a pas ruiné ses parens en leçons de politesse! Revenez donc, mon garçon, je ne vous retiendrai que le temps de me dire si je suis loin encore du château de Mont-Cruel; que le diable le consume!

Mais ce nom de Mont-Cruel, loin d'engager le fugitif à s'arrêter, sembla lui donner une nouvelle vigueur: il enfonça son chapeau sur ses yeux et continua de s'éloigner sans retourner la tête.

— Ah! c'est ainsi! dit le voyageur avec colère. Le polisson, je crois, me défie à la course... Eh bien, soit, mordieu; je veux avoir la satisfaction de corriger ce gamin honteux et malappris!...

En même temps il sauta à bas de son cheval, qui resta immobile, le cou tendu, les yeux curieusement tournés vers son maître, comme pour être spectateur de la lutte; et l'inconnu se mit, malgré bottes et éperons, à la poursuite du fuyard.

Or, il est probable que, soit à cause de l'avance qu'il avait prise, soit à cause de la différence des équipages, soit enfin à cause de la connaissance qu'il semblait avoir des localités, le petit jeune homme eût fini par échapper, et déjà il avait un avantage marqué en grimpant avec agilité le long des rochers; mais tout à coup il changea de résolution, et au moment de disparaître dans un ravin où l'autre n'aurait pu le suivre, il s'arrêta, fit face à son ennemi, et, le jarret tendu, le corps un peu incliné en arrière, le poing sur la hanche et l'autre main sur son épée, il attendit son persécuteur dans une attitude ferme et majestueuse. Et quand celui-ci, tout essoufflé par cette course rapide, l'eut enfin atteint en maugréant, il lui dit de sa voix douce, qui avait pris tout à coup un accent menaçant:

— Eh bien! voyons, monsieur, il faut que cela finisse: que me voulez-vous?

L'étranger le regarda d'un air goguenard.

— Ce que je veux, petit morveux? dit-il en enflant sa voix, comme on le fait pour effrayer les enfans: d'abord te tirer les oreilles, afin de t'apprendre les égards que l'on doit à un voyageur fatigué... nous verrons après.

Peut-être n'avait-il pas réellement

Voir le feuilleton du 29 Janvier.

l'intention d'exécuter sa menace; mais au mouvement qu'il fit, le jeune solitaire se tint prêt à tirer son épée; en même temps ses sourcils se froncèrent, ses yeux noirs étincelaient de défi.

— Ah çà! est-ce que tu aurais la prétention d'être un homme? demanda le voyageur, tout surpris d'une si bonne contenance.

Le jeune homme sourit d'une manière singulière.

— J'ai au moins la prétention, répondit-il sèchement, de ne souffrir patiemment ni les importunités ni les insolences de personne.

— Eh bien! eh bien! mon gaillard, reprit l'étranger d'un ton moitié sérieux, moitié riant, si tu ne veux pas de la correction que l'on impose aux enfans, je puis t'administrer celle qu'on donne aux jeunes fats... tu as une épée et tu es noble sans doute?

Le jeune homme parut tout interdit de cet appel à ses sentimens de bravoure. Il regarda son épée, puis l'étranger d'un air effaré, comme s'il n'eût rien compris à cette proposition qui était toute nouvelle pour lui. L'autre hocha la tête en ricanant!

— Ah! ah! je vois ce que c'est, reprit-il; nous commençons à comprendre que le rôle de grand garçon n'est pas toujours facile, et qu'il vaut mieux se résigner à n'être qu'un écolier malhonnête et mal élevé... En ce cas-là, mon bonhomme, il faut te résoudre à répondre à mes questions, et promptement, et sans tergiverser ni mentir, sans cela....

L'épée à la main, monsieur! l'épée à la main! s'écria le petit jeune homme, furieux de l'insolente légèreté de son interlocuteur; mais à votre tour, je vous demanderai si vous êtes noble, car vos manières pourraient m'en faire douter.

Ce fut le tour du voyageur de montrer un véritable étonnement.

— Tu es bien, dit-il en éclatant de rire, le plus singulier garçon que j'aie vu de ma vie... Aussi, je ne refuserai pas la satisfaction que tu me demandes; laisse-moi prendre mon épée et nous pourrons faire plus intime connaissance. D'honneur! continua-t-il avec insouciance, en se dirigeant vers son cheval, voilà une aventure qui promet d'être intéressante... Je m'attendais bien, en venant dans ce pays, à quelque chose de pareil, mais je ne soupçonnais pas que ce fût si tôt. Allons, mon ami, il faut te satisfaire; j'aime ce genre de parties-là, moi, et cela va me dégourdir un peu.

Tout en parlant, il avait détaché son épée et avait jeté son habit bas, conseillant à son adversaire d'en faire autant. Celui-ci l'avait suivi jusqu'au chemin, qui présentait une place plus convenable pour un combat que le versant d'une colline. Son courage ne faiblissait pas, car son regard était toujours ferme et animé, mais un léger tremblement nerveux agitait ses membres.

— Monsieur, reprit-il en s'efforçant de paraître calme, tandis que son adversaire faisait tranquillement ses préparatifs, je vous ai demandé si vous êtes noble.

— Je le suis, répondit l'étranger, crois-en ma parole; d'ailleurs je suis militaire et cela doit suffire.

— Militaire, reprit le jeune homme qui devenait de plus en plus causeur, à mesure que les choses prenaient une tournure plus sérieuse, j'avais soupçonné en effet que vous étiez militaire. Mais pourrais-je vous demander...

— Rien, dit sèchement l'inconnu, en faisant ployer contre terre la lame brillante de son épée; tu as refusé de répondre à mes questions, je refuse absolument de répondre aux tiennes; seulement nous mettrons, si tu veux, une condition au combat: c'est que le vaincu, s'il n'est pas tué, devra répondre exactement, à toutes les questions qu'il plaira au vainqueur de lui adresser, sans que celui-ci soit forcé à la pareille... acceptes-tu?

— J'accepte, répondit l'enfant d'une

voix qui était loin d'être ferme.

Et tous les deux se mirent en garde.

Le militaire, puisque telle était sa qualité, avait parfaitement remarqué l'émotion, bien naturelle du reste, de son adversaire ; mais, tout en riant sous cape, il semblait avoir la pensée de donner une leçon au jeune présomptueux; dès que les deux épées se croisèrent, il reconnut qu'il n'avait pas affaire à un ennemi bien redoutable.

— Efface-toi mieux que ça, mon garcon, dit-il avec la tranquillité d'un maître-d'armes qui donne à un élève une première leçon d'escrime; pourquoi ferrailler ainsi mal à propos! sois toujours attentif à la parade . . Bien ! comme cela... On pourrait faire quelque chose de toi ! Allons, allons dégage plus lestement et efface-toi ; tout-à-l'heure tu avais le visage découvert et j'aurais pu te faire une balafre, ce qui eût, ma foi, été dommage, et qui t'eût fait grand tort auprès des belles !

Il était visible en effet, que le militaire ménageait son jeune partenaire, et qu'il eût pu plus d'une fois profiter de ses fautes pour le blesser. Mais il se contentait de se tenir sur la défensive et visait seulement à le désarmer. L'enfant au contraire allait de franc jeu; la première émotion passée, il s'était animé, et à défaut de force, il montrait une légèreté et une souplesse qui étonnaient le praticien.

— Pas mal, pour un petit campagnard, disait celui-ci d'un air bienveillant; sur ma parole, il ne te manque qu'un peu d'exercice pour tirer comme un ange. Seulement, tiens solidement ton épée, car, vois-tu, en employant cette passe-là, on l'a fait sauter comme un criquet.

En même temps, il porta un violent coup de fouet sur la main du jeune homme pour le désarmer; mais à son grand étonnement, l'épée de son adversaire ne sauta pas, et il en sentit subitement la pointe dans son épaule.

— Par tous les diables, je suis touché! s'écria-t-il avec un étonnement comique, en s'arrêtant tout à coup.

En effet, quelques gouttes de sang parurent sur sa chemise de batiste.

A la vue du sang le jeune vainqueur pâlit.

— Vous êtes blessé! s'écria-t-il d'une voix tremblante ; oh! mon Dieu qu'ai-je fait? Par quelle fatale imprudence ai-je consenti à cette rencontre?

— Mais ce n'est rien, absolument rien! dit le militaire sans sourciller; c'est une égratignure qui n'aura aucune suite. Que diable, il ne faut pas se désoler ainsi, mon garçon! Aussi bien j'ai mérité cela et pis encore, pour avoir voulu faire le pédagogue ès arts d'escrime! Dieu me damne, ils ne voudront pas croire cela au régiment quand je vais leur raconter l'aventure; toutefois souvenez-vous bien, mon petit ami, que je soutiens que le coup était contre toutes les règles, et que je vous défierais de le recommencer...

Mais le vainqueur ne semblait nullement disposé à accepter ce défi. Il examina la blessure, qui était réellement fort légère, et étancha avec son mouchoir le sang qui en sortait.

— J'espère aussi que ce ne sera rien, dit-il lorsqu'il fut rassuré pleinement, et sans doute cette égratignure ne vous empêchera pas de terminer les affaires qui vous appellent dans ce pays.

— Je le souhaite, dit le voyageur, occupé à rajuster tranquillement son habit, comme s'il ne venait de se passer rien d'extraordinaire, car il est probable que j'aurai prochainement quelqu'autre affaire de ce genre et plus sérieuse peut-être... Mais la nuit approche, et je ne sais si je suis encore bien éloigné du terme de mon voyage. Maintenant que nous sommes amis, mon joli garçon, et que nous avons noblement fait connaissance l'épée à la main, voulez-vous bien me dire où je trouverai un introuvable château qu'on appelle Mont-Cruel? Je crois, sur mon âme, que des génies, ou quelque malin enchanteur, l'ont

rendu invisible pour les pauvres chevaliers errans tels que moi.

— Le château que vous cherchez n'est pas loin d'ici; en tournant ce rocher qui forme l'angle du chemin, vous le verrez devant vous et vous pouvez vous y rendre en un quart d'heure.

— C'était bien la peine de recevoir un coup d'épée pour apprendre cela, dit le militaire d'un ton d'humeur; eh bien, mon jeune gentilhomme, dites-moi au moins qui vous êtes, et si j'aurai le plaisir de vous revoir un jour?

— N'oubliez pas nos conditions; je puis ne pas répondre à vos questions et vous ne pouvez vous dispenser de répondre aux miennes..... Qui êtes-vous et qu'allez-vous faire à Mont-Cruel?

— Ma foi, je ne vois pas pourquoi je ferais plus longtemps le discret avec vous; aussi bien ma parole est engagée et si, comme je le suppose, vous êtes de ce pays, vous pourrez me donner des renseignemens importans sur l'affaire qui m'amène.

— Et bien, reprit le jeune homme, celui que j'attendais ici ne viendra pas aujourd'hui, et je vais vous conduire pendant une partie du chemin; en marchant, vous me direz quel motif vous appelle dans une maison où l'on est si peu habitué à recevoir des visites.

L'étranger remonta à cheval sans paraître se ressentir de sa blessure, et les deux ennemis réconciliés se mirent en marche paisiblement. Bientôt le jeune inconnu renouvela sa question.

— Puisqu'il le faut, mon brave ami, dit le cavalier, de l'air confus d'un écolier qu'on surprend en flagrant délit d'école buissonnière, je vous dirai que je suis le vicomte de Marle, colonel du régiment des lanciers rouges, en ce moment en garnison à Loches, et je vais à Mont-Cruel en bon paladin, pour délivrer une jeune et belle demoiselle, ma parente, que des tyrans féroces retiennent prisonnière dans une tour... du moins à ce qu'on dit.

A cette révélation faite d'un ton moitié jovial, l'inconnu qui marchait à côté du cavalier le regarda fixement.

— Le vicomte de Marle! s'écria-t-il avec émotion, et vous voulez me faire croire qu'un motif aussi frivole... Oh! vous me trompez, monsieur! vous me trompez, j'en suis sûr!

— Jeune homme, savez-vous bien que je ne suis pas habitué à entendre douter de mes paroles? s'écria le colonel bouillant de colère.

— Il est des circonstances où de hautes considérations peuvent engager à déguiser la vérité; celles, par exemple, où il s'agit de conspiration.,..

— De conspiration?

— Oh! je devine tout; vous n'avez voulu confier vos soupçons à personne; vous avez désiré les éclaircir par vous-même, et, cachant d'importans projets sous le plus ridicule prétexte....

— En vérité, ce jeune homme me rendra fou! s'écria le vicomte impatienté. Mais quand je vous dis, monsieur l'entêté, que je n'ai pas, que je ne peux avoir d'autre raison de venir dans ce pays, que celle de m'assurer si ma cousine Blanche est aussi heureuse à Mont-Cruel qu'elle le désire.

Le jeune inconnu s'arrêta et regarda le colonel encore plus fixement qu'auparavant: il lui restait encore des doutes, et il hochait la tête d'un air de défiance. Cependant les traits et la voix du vicomte exprimaient tant d'assurance, qu'il parut un moment convaincu de sa bonne foi; puis par un de ces brusques changemens qui semblaient ordinaires à son caractère bizarre, il poussa un éclat de rire dont les notes aiguës se prolongèrent longtemps dans les rochers voisins.

Cette gaîté ne parut pas être parfaitement du goût du colonel de Marle, qui, loin de la partager, fronça les sourcils d'une manière significative; mais l'enfant riait de si bon cœur, qu'il y aurait eu mauvaise grâce à se fâcher. Il parvint encore à se contenir et il reprit d'un ton poli et amical:

(La suite à demain.)

— Excusez mon impolitesse, monsieur le vicomte, mais vous conviendrez que votre position actuelle et le but du voyage que vous avez entrepris sont si extraordinaires... en vérité nous ne sommes pas habitués dans ce pays à rencontrer des paladins errans, battant la campagne pour redresser les torts et défendre les jeunes demoiselles captives; aussi, quand nous en rencontrons...

— Vous leur riez au nez sans façon, dit le colonel d'un ton piqué; cependant mon petit ami, il ne faudrait pas que le léger avantage que vous avez obtenu sur moi par un coup de hasard, vous rendît trop fier, attendu qu'une nouvelle expérience pourrait ne pas vous être aussi favorable... songez-y.

— Allons! allons! ne nous fâchons pas monsieur le vicomte, reprit l'interlocuteur plus sérieusement; je ne suis nullement disposé à recommencer une lutte où le hasard seul m'a servi, comme vous le dites très-bien, et où croyez-moi, il n'y aurait pas grand honneur pour vous à avoir l'avantage... Je me suis laissé aller, en acceptant ce combat, à un fol accès de colère, comme j'ai cédé en vous écoutant à un fol accès de joie; pardonnez-moi l'un et l'autre et n'y pensons plus. Cependant, me sera-t-il permis de vous demander comment un noble et brave officier comme vous, un des plus brillans colonels de Versailles et du Palais-Royal, a pu quitter la cour pour venir au fond d'une province défendre, l'épée au poing, les droits d'une victime innocente et persécutée, telle qu'est, dit-on, votre parente Mlle Blanche de Monteil?

— A la bonne heure! reprit le colonel, qui, semblable à tous les impitoyables plaisans, était peu disposé à supporter les plaisanteries des autres; et puisque nous causons sur un ton plus convenable à tous deux, je vous avouerai, mon cher compagnon, que la chose est la plus simple du monde. Ayant été exilé de Paris pour certaines escapades qui sont arrivées aux oreilles du régent, j'ai dû rejoindre mon régiment dans cette ennuyeuse ville de Loches, où je ne savais comment tuer le temps. C'est là que j'ai entendu parler de Mont-Cruel, et on en disait des choses bien capables de piquer ma curiosité: on parlait des manières sauvages, du caractère indomptable de ses propriétaires, et l'on assurait qu'ils en agissaient de la manière la plus barbare envers une jeune pupille dont ils voulaient accaparer l'héritage. Je me suis souvenu alors que cette jeune fille était, par sa mère, ma parente au troisième ou quatrième degré, et j'ai pensé que je devais naturellement être le protecteur de cette jeune orpheline. Je me suis informé à tout venant de ce que l'on disait d'elle, et, bien que les rapports que l'on me faisait, fussent toujours vagues et incohérens, j'ai appris ainsi des choses qui méritent d'être éclaircies; on m'a dépeint le baron et ses fils comme des butors capables des plus grands excès... Que vous dirai-je! je voyais dans cette excursion romanesque une occasion de passer le temps, et peut-être de rendre un grand service à une demoiselle qui pourrait plus tard m'en témoigner sa reconnaissance. Vous comprenez?

Le colonel sourit d'une manière significative en regardant son auditeur. Mais celui-ci, sans répondre, rougit comme une fiancée et détourna la tête avec embarras.

— Enfin, reprit le voyageur, sans s'apercevoir du trouble de l'inconnu, je vous dirai, pour couper court, que l'aventure m'a paru piquante à tenter. Sans rien dire à personne de mon projet, je suis monté à cheval dans le costume où vous me voyez, et je me suis mis tout seul en route pour le château de Mont-Cruel, où ma présence va étonner et peut-être déranger bien du monde. Vous voyez qu'il n'y a en tout cela rien que de fort naturel.

Voir les feuilletons du 29 et 31 Janvier.

Le jeune inconnu garda un moment le silence.

— Oui, oui, sans doute, monsieur le vicomte, reprit-il enfin en pinçant les lèvres, tout cela s'explique fort bien... Vous vous êtes fait chevalier errant par désœuvrement comme vous vous fussiez fait toute autre chose... Mais, de grâce, dites-moi, croyez-vous que cette jeune fille, en faveur de qui vous avez entrepris ce mystérieux voyage, vous accordera réellement cette reconnaissance sur laquelle vous comptez si bien? Etes-vous sûr que Mlle Blanche de Monteil veuille accepter vos services, qu'elle ne vous a pas demandés? Et enfin que savez-vous si elle ne trouverait pas au besoin un protecteur plus désintéressé que vous, et une épée aussi noble que la vôtre pour la défendre?

Ces paroles, prononcées avec une certaine véhémence, furent pour le vicomte comme un trait de lumière.

— Dieu me damne! s'écria-t-il, j'ai trouvé le mot de l'énigme. Maintenant, mon cher camarade, je crois pouvoir à peu près vous dire qui vous êtes....

— Moi? s'écria l'inconnu avec une sorte d'inquiétude.

— Vous-même, mon beau mystérieux, écoutez-moi bien: vous êtes le fils de quelqu'un de ces gentillâtres qui habitent le voisinage, où les gentillâtres ne manquent pas .. On est jeune, on est joli garçon, et on éprouvait le besoin de donner son cœur à quelque bonne et sensible bergère qui ne demandait pas mieux que de donner le sien en échange. Un jour on a aperçu, à l'église ou à la fenêtre du vieux manoir, une belle et mélancolique demoiselle, au teint pâle et souffrant, vêtue de blanc ou de noir, sur laquelle veillaient deux ou trois grands lourdauds rébarbatifs, tels qu'on représente ces Mont-Cruel. Alors on s'est pris d'une belle passion pour l'infante; on a juré de la délivrer de ses tyrans; on a cherché à la voir, à lui parler. On lui a écrit, et une vieille duègne est parvenue à faire passer une réponse que l'on porte toujours sur son cœur..... On a échangé des signes mystérieux à une fenêtre du manoir; on s'est compris, on s'aime..... sans espérance, et l'on voit impatiemment qu'un intrus vienne se mêler à cette belle intrigue. N'est-ce pas là à peu près votre histoire et la cause de votre colère, mon beau Céladon? N'est-ce pas bien là qu'en est votre roman... si toutefois il n'est pas allé plus loin?

L'inconnu, qui avait manifesté d'abord quelques craintes en écoutant le récit supposé de ses aventures, se mit à rire avec malice.

— Eh bien, sur ma foi, colonel, reprit-il, il faut que je vous complimente sur votre science magique; vous n'êtes pas seulement un bon chevalier errant, mais encore un grand enchanteur, et cela pourra vous être utile dans le château de Mont-Cruel, où vous aurez besoin d'employer à la fois l'épée et les sortiléges, afin de mener à bien votre noble entreprise... Oui, oui, vous avez deviné juste en beaucoup de points; seulement, vous vous êtes trompé quant au héros de l'aventure... Ce n'est pas moi.

— Nierez-vous au moins que la personne que vous sembliez attendre lorsque nous nous sommes rencontrés, ne fût quelque fidèle confidente...

— C'était un grand garçon de cinq pieds six pouces, qui porte comme vous un chapeau militaire... Mais voici le château, colonel, et c'est ici que je dois prendre congé de vous.

On était arrivé en effet à un endroit où les rochers qui bordaient la rivière s'écartant tout à coup, laissaient voir une vaste enceinte bien cultivée, au milieu de laquelle s'élevait le mamelon qui supportait le vieux château. Sa base était coupée presque à pic de tous côtés, et un sentier qui grimpait en serpentant le long de ses flancs, sem-

blait être la seule avenue de l'édifice féodal. Les tours immenses et les murailles crénelées, tranchaient vivement sur le ciel pur que doraient les derniers rayons du soleil couchant. En bas du rocher était un village assez important et un moulin banal, dont l'écluse coupait en cet endroit les eaux bleues de la rivière en une longue bande blanche comme la neige.

— Voici votre chemin, reprit l'inconnu; vous laisserez votre monture au village, car, comme vous pouvez le voir, il vous serait impossible de parvenir à cheval jusqu'à la porte du château... Et maintenant, monsieur, permettez-moi de vous souhaiter tout le succès que mérite un projet aussi généreux que le vôtre.

En prononçant ces paroles avec une ironie qui n'échappa pas à son interlocuteur, l'inconnu salua et voulut s'éloigner.

— Un moment, un moment donc! dit le colonel en le retenant du geste, que diable, mon jeune ami, nous ne pouvons pas nous quitter ainsi; je ne sais quelles raisons vous pouvez avoir de garder un incognito si sévère; mais quelles qu'elles soient, je crois bien avoir le droit de demander au moins son nom à un gentilhomme qui s'est mesuré avec moi, et à qui j'ai fait confidence de tous mes secrets... Si ces raisons sont telles qu'on doive les garder pour soi, j'ai la prétention d'être un homme d'honneur et d'être discret.

— Personne ne doute de votre loyauté et de votre discrétion, colonel de Marle, reprit l'étranger avec noblesse, et cependant permettez-moi de ne pas me découvrir encore à vous; souvenez-vous des conditions du combat où ma témérité m'avait entraîné. D'ailleurs, nous nous reverrons bientôt, et peut-être alors n'aurai-je plus les mêmes motifs de vous cacher qui je suis.

— Nous devons nous revoir, dites vous; mais où donc?

— A Mont-Cruel!

— A Mont-Cruel! Comment se fait-il... Mais, sur mon âme, reprit le vicomte en examinant son interlocuteur avec plus d'attention que jamais, ne seriez-vous pas... Oh! non, vous êtes trop joli garçon et trop spirituel pour être un de ces jeunes Mont-Cruel dont on m'a fait un si affreux portrait.

— Vous n'êtes pas toujours heureux dans vos devinations, colonel, dit le jeune homme malicieusement; mais pourquoi vous obstiner à pénétrer un mystère qui vous touche si peu?

— Au moins, mon complaisant monsieur, pouvez-vous me dire ce que j'ai à craindre ou à espérer de ces Mont-Cruel que je suis venu chercher si loin? J'ai la conviction que vous en savez plus que personne sur les habitans de ce château, et si vous vouliez bien me donner quelques détails à leur sujet, avant que j'aille ainsi me présenter chez eux et leur demander l'hospitalité...

— Ecoutez, colonel, répondit le jeune homme d'un ton grave et posé, je ne puis vous dire grand 'chose sur ce que vous me demandez, car le temps me presse et d'ailleurs on ne se soucie pas ici de parler des affaires de ceux que vous allez visiter. Je puis pourtant vous dire que tout ne va pas dans ce manoir comme dans un paisible château ordinaire... vous y verrez des choses qui vous étonneront et que personne sans-doute ne pourrait vous révéler. Que ce soit la curiosité ou tout autre motif qui vous amène, allez à Mont-Cruel. Je crois pouvoir vous assurer que votre présence sera agréable à votre parente, Mlle Blanche de Monteil.

Et en prononçant ces paroles, le jeune inconnu s'éloigna rapidement et disparut bientôt dans la plaine.

Le colonel se remit en marche, tournant souvent la tête, afin d'apercevoir encore celui dont il avait tenté vainement de pénétrer le secret. De la conversation précédente, de Marle avait conclu que ce jeune homme en savait beaucoup plus qu'il ne voulait le dire

sur cette singulière famille des Mont-Cruel, et il semblait même uni à elle par quelque lien mystérieux; mais quelle était la nature de ce lien? le personnage en question était-il un amant déguisé de cette jeune héritière, autour de laquelle le baron et ses fils faisaient une garde si sévère; ou bien, comme la pensée lui en était venue, était-il lui-même un de ces jeunes gens à qui la voix publique avait fait une si détestable réputation? Malgré les dénégations à cet égard, le colonel était assez disposé à le croire. Mais tout cela n'apprenait rien de nouveau à l'aventureux officier, et avant de faire son entrée au château, il voulait prendre des renseignemens sur ceux qui l'habitaient, ou, pour nous servir d'une expression vulgaire qui explique assez bien son projet, il *voulait prendre l'air du bureau*; c'était dans ce but qu'il se dirigeait vers le village.

II.

Le village de Mont-Cruel consistait en une douzaine de misérables maisons à un seul étage, qui formaient une espèce de rue ou de place irrégulière et raboteuse. L'église paroissiale, de l'architecture la plus simple et la plus brute, en était le principal édifice, et l'humble clocher qui la dominait semblait, soit caprice, soit ignorance de l'architecte, légèrement incliné vers le château, comme pour rendre hommage à l'orgueilleuse habitation des seigneurs du pays. En face de cette église était une petite maison sale et délabrée, dont une vigne luxuriante s'efforçait en vain de cacher le délabrement sous ses pampres verts. A une fenêtre basse de cette maison, on apercevait, sur une chétive étagère de bois vermoulu, quelques morceaux de savon, des plats de bois et de faïence, témoignages officiels d'un commerce assez difficile à caractériser, et un bouquet d'herbes flétri, suspendu au dessus de la porte, attestait qu'à la dignité d'entrepôt de marchandises, cette maison joignait celle de cabaret de village.

Dès que le bruit des pas d'un cheval se fut fait entendre sur le sol pierreux de cette place, tous les habitans du hameau parurent sur le seuil de leurs portes, et sept ou huit marmots qui jouaient à quelque distance, se mirent aussitôt à suivre le voyageur d'un air ébahi. Les parens ne donnaient pas de moindres signes d'étonnement; on s'appelait d'une maison à l'autre, on se poussait pour voir de plus près celui qui était la cause de cette rumeur; les femmes quittaient leurs quenouilles, les hommes qui revenaient du labourage accouraient, la bêche sur l'épaule. Il semblait que l'arrivée d'un étranger fût un événement inoui dans les fastes du hameau de Mont-Cruel! et bientôt toute la population, c'est-à-dire, une cinquantaine de personnes, en comptant les marmots, les plus bruyans de tous, firent cortége à l'étranger, en se demandant les unes aux autres:

— Où va-t-il? où va-t-il?

Tout ce bruit attira sur la porte du cabaret un gros paysan à mine futée, au regard fin sous son large chapeau, et portant des guêtres de drap, ce qui était alors un luxe sardanapalique pour le paysan berrichon; il vit d'un coup d'œil de quoi il s'agissait, et écartant les enfans qui voltigeaient autour du colonel, il dit d'un ton d'autorité, en s'emparant de la bride du cheval.

— Place! canaille, place à monsieur! Ne voyez-vous pas que monsieur s'est égaré et qu'il vient passer la nuit chez Pierre Léveillé (c'est mon nom, pour vous servir, monsieur). Monsieur sait bien qu'il ne trouvera pas à trois lieues à la ronde une meilleure auberge que celle de Pierre Léveillé, attendu qu'il n'y a que celle-là.... Allons, entrez chez moi, monsieur; je m'en vais vous tenir l'étrier.

(La suite à jeudi.)

Tout en parlant, le déluré paysan avait conduit le cheval jusqu'à la porte de sa maison; sans trop s'inquiéter des projets particuliers de l'étranger, il se mettait en devoir d'aider le colonel à descendre de sa monture. Mais le voyageur, un moment étourdi par ce flux de paroles et par les clameurs de la foule, n'était pas homme cependant à se laisser faire sans être bien décidé.

— Allons, paix, bavard! dit-il avec hauteur, et tâche de répondre en deux mots: As-tu de la place pour loger mon cheval?

— Oh! pour cela, monsieur, j'ai une écurie qui est comme un palais.

Et il désignait une affreuse masure ouverte à tous les vents et adossée à sa maison.

— C'est bien, dit le cavalier en sautant lestement à terre; maintenant fais-moi servir de ton meilleur vin et envoie-moi quelqu'un qui puisse porter un message au baron de Mont-Cruel.

Ce nom sembla frapper vivement tous les spectateurs. On se regarda, on chuchota; puis, après un moment d'hésitation, tous s'éloignèrent en silence, excepté deux ou trois petits drôles à demi-nus qui étaient plus hardis que les autres parce que, apparemment, ils avaient moins à perdre.

Le colonel remarqua parfaitement l'effet que le nom de leur seigneur avait produit sur les vassaux de Mont-Cruel. L'hôte lui-même était devenu beaucoup plus circonspect, et la circonstance qu'une affaire avec son seigneur appelait cet étranger dans le pays, semblait empoisonner toute la joie qu'il ressentait de voir dans son auberge un personnage de si bonne mine. Il introduisit respectueusement le colonel dans une salle basse qui était la pièce la plus présentable de la maison, mais il avait été frappé tout à coup de mutisme, et ce fut presque par signe qu'il lui fit entendre qu'il allait être servi.

Quand l'hôte fut sorti pour conduire le cheval à ce qu'il appelait une écurie, le vicomte jeta un regard dédaigneux autour de lui pour prendre avant tout connaissance des localités. Il était dans une pièce noire, enfumée, de l'aspect le plus pauvre, et qui cependant représentait l'habitation à peu près tout entière du plus important vassal de Mont-Cruel. Le voisinage de la fenêtre semblait affecté, comme nous le savons déjà, au magasin de village; trois ou quatre tables grossières placées près de la porte, appartenaient au cabaret, et deux grands lits carrés placés au fond de la pièce formaient, avec un vieux bahut et une vieille armoire, la partie la plus spécialement occupée par la famille Léveillé. Si le colonel avait eu un moment la pensée d'attendre le lendemain dans cette prétendue auberge, afin de se présenter au château avec connaissance de cause, la vue de cette misère et de cette malpropreté dut le faire changer d'avis aussitôt.

L'obscurité était si profonde dans ce bouge, que le colonel eut quelque peine à distinguer les différens objets que nous venons de décrire, et il n'aperçut pas d'abord deux femmes vêtues à la mode du pays, qui se tenaient debout devant lui. C'étaient la femme et la fille de Pierre Léveillé, l'une vieille, ridée, mais vive, hardie, babillarde; l'autre jeune et fraîche, mais lourde, niaise, et comme honteuse de ses grosses mains et de ses grosses joues rouges et hâlées. La vieille avait prononcé quelques paroles avec volubilité, à la vue de l'étranger, mais son mari lui avait fermé la bouche d'un seul mot: »Il va au château,« et la mère et la fille gardaient également le silence du respect ou de la terreur.

De Marle, malgré son dégoût pour l'auberge et ses habitants, s'assit avec précaution à l'extrémité d'un banc de bois qui lui parut moins sale et plus solide que les autres, et entama la conversation avec ces femmes, dont il

Voir les feuilletons du 29 31 Janvier, et 1 Février.

comptait tirer plus facilement des renseignemens que du mari lui même.

— Corbleu! mes braves gens, dit-il avec gaîté, il paraît que vous n'êtes guère habitués à voir des voyageurs? Est-ce que les personnes qui vont rendre visite au château ne s'arrêtent pas ici quelquefois.

— Personne ne va rendre visite au château, dit la mère d'un ton laconique en reprenant son rouet.

— Eh bien, voyez, reprit le colonel d'un air dégagé, j'ai rencontré à quelque distance de votre village un jeune gentilhomme que je dois retrouver au château, qui paraît en être un des hôtes ordinaires. Vous le connaissez sans-doute?

Il dépeignit celui qui l'avait blessé, sans toutefois parler du combat et de ses suites. La mère et la fille le regardèrent toutes les deux sans répondre.

— Je vous demande, reprit le vicomte si ce jeune homme habite Mont-Cruel ou quelque autre château du voisinage?

— Je sais de qui vous voulez parler, dit enfin la mère après une nouvelle hésitation, mais pour dire où demeure ce jeune homme, nul ne le sait peut-être que lui. Comme on l'a vu souvent avec le capitaine Henri de Breuil, dont le château est à une lieue d'ici...

— Le capitaine Henri de Breuil! s'écria le colonel au comble de l'étonnement, un officier de mon régiment. Au fait, vous avez raison... Sa famille demeure dans ce pays et il vient passer une partie de l'année auprès d'elle. C'est un hasard favorable et peut-être .. Dites-moi, ma bonne femme, y a-t-il loin d'ici au château de Breuil?

— Une heure de marche, monsieur, dit la vieille paysanne, dont la langue n'était pas bridée sur ce chapitre comme sur celui de Mont-Cruel. Monsieur connait donc le capitaine de Breuil? Un beau et bon jeune homme, monsieur, et pas fier avec le pauvre monde. Il a toujours quelque chose d'aimable à dire, celui-là, et un pauvre vassal ne lui demande jamais inutilement un écu ou deux pour payer l'impôt! Les temps sont si durs et on a tant de peine à acquitter ses redevances et ses fermages...

— C'est bon, ma brave femme, interrompit le vicomte; je verrai le capitaine de Breuil avant que je quitte le pays, car j'ai de lui une aussi bonne opinion que vous. Mais pour en revenir à ce gentihomme inconnu que j'ai rencontré, vous dites donc qu'il demeure au château de Breuil avec le capitaine Henri?

— Je n'ai pas dit cela, monsieur, s'écria l'hôtesse: je n'ai pas dit qu'il y eût quelque chose de commun entre celui dont vous parlez et le jeune capitaine de Breuil, quoiqu'on les ait vus souvent de loin se promener dans la campagne à la tombée de la nuit... Dieu seul sait qui est celui que vous avez rencontré, et puisque vous connaissez M. Henri, vous devriez bien l'avertir...

— De quoi donc?

— Eh bien, de se défier de *celui-là*, car s'il savait ce que l'on en dit...

— Au diable la sorcière! dit de Marle impatienté; eh bien! que dit-on de ce jeune homme, la mère? est-ce qu'on ne connait pas son nom, sa famille, sa demeure?

— Sa demeure, dit la vieille, ce sont les bois et les rochers où on le voit quelquefois rôder le soir; car nulle personne dans le pays ne l'a jamais vu entrer dans une maison habitée par des chrétiens. Sa famille, elle est sans-doute dans un endroit où Dieu nous préserve d'aller après notre mort, et quant à son nom, je ne crois pas que jamais quelqu'un ose le prononcer, s'il veut sauver son âme.....

Le colonel poussa un grand éclat de rire.

— C'est donc le diable lui-même? demanda-t-il.

La bonne femme se signa, mais ne répondit rien.

— Eh bien, reprit l'étranger voyant qu'il ne pourrait rien tirer de plus au

sujet de son mystérieux compagnon de route, parlons un peu de vos jeunes seigneurs.... Ne dit-on pas que l'un d'eux est amoureux de....

Avant qu'il eût achevé sa phrase, la mère et la fille se mirent à fondre en larmes et à se lamenter.

— Vous connaissez donc notre malheur, monsieur? reprit l'hôtesse avec désespoir; oui, monsieur, il l'aime... il n'en faut plus douter; il le lui a dit; tout le village est consterné! Une jeune fille si douce, si bonne; nous ne faisons plus que pleurer.

— Peste! pensa le vicomte, comme ces gens-là prennent chaudement les intérêts de Blanche! Il paraît que l'amour d'un de ces Mont-Cruel pour ma cousine n'est pas un mystère ici.

Mais au moment où il allait demander de nouveaux détails aux deux femmes éplorées, l'aubergiste entra suivi d'un petit garçon de dix ans, couvert de haillons, au teint hâve, pieds nus et dont cependant l'œil brillait de hardiesse et d'intelligence.

Pierre Léveillé repoussa sa femme et sa fille d'une manière un peu brutale.

— Sottes femelles, s'écria-t-il, osez-vous bien fatiguer monsieur de vos bavardages quand je ne suis pas là? Vous savez bien qu'on nous a expressément défendu.... Si je vous y reprends...

Puis se tournant vers le vicomte qui semblait vouloir intervenir, il dit en lui montrant l'enfant qu'il avait amené:

— Tenez, monsieur, je n'ai trouvé que ce petit drôle dans tout le village qui voulût se charger de votre commission à pareille heure. Il est déjà nuit, et il court certains bruits sur le château.... Enfin, l'enfant est orphelin de père et de mère, personne ne s'intéresse à lui et il vit on ne sait comment; s'il lui arrive quelque chose, ce sera un mauvais garnement de moins dans le village.

Le vicomte regarda cette malheureuse créature, que l'on considérait comme abandonnée de Dieu et des hommes, parce qu'elle avait consenti à se charger d'un message pour le seigneur du pays. On semblait en faire si complètement le sacrifice en la lui présentant comme son commissionnaire futur, qu'il ne put s'empêcher de demander:

— Ah çà! y aurait-il réellement quelque danger pour cet enfant à se rendre au château en ce moment? Le chemin est donc bien périlleux!

— Ce n'est pas cela, monseigneur, dit l'hôte avec embarras; le chemin n'est pas trop difficile, et d'ailleurs le petit Tintin que voilà (salue donc, Tintin!) grimpe sur les rochers comme un chat sauvage, mais.... mais..... que voulez-vous! les pauvres gens ici sont superstitieux et ils ne se soucient pas de se rendre au château à pareille heure.

— Quoi, pas même un écu de six livres? dit le colonel en tirant de sa poche la pièce annoncée.

— Pas même pour un écu de six livres, répéta Pierre Léveillé en soupirant de regret.

Le vicomte haussa les épaules et il se retourna vers l'enfant:

— Ainsi donc, lui dit-il, tu es disposé à aller sur-le-champ au château?

— Oui, monseigneur, répondit l'enfant d'un petit air gaillard.

— Et tu n'as peur de rien?

— De rien, monseigneur.

— Je le crois bien, murmura l'hôte entre ses dents, il n'a pas son âme à risquer, elle appartient au diable, et quant à son corps, il ne vaut pas six livres.

Sans écouter les observations de Léveillé, le vicomte chargea Tintin de faire savoir au baron de Mont-Cruel, qu'il y avait au village un gentilhomme allié de sa famille qui demandait l'hospitalité au château. Il fit répéter son rôle au jeune garçon, lui donna l'écu tant convoité et lui en promit un second à son retour. L'enfant, plein de joie, par-

tit aussitôt sans que le bruit de sa marche sur les rochers pût le trahir, car il était pieds-nus.

Du vin et des verres étaient sur la table; de Marle fit signe à l'hôte de s'asseoir près de lui et de remplir les verres. Pierre obéit; et, comme le noble vicomte ne daigna même pas porter le sien à ses lèvres, Léveillé ne se fit pas prier pour avaler lestement une bouteille entière presque coup sur coup. Le comte l'ayant ainsi bien disposé pour ses projets, sortit de sa poche une pièce d'or qu'il plaça sur la table, de manière à faire loucher le pauvre aubergiste, qui n'avait jamais possédé un pareil trésor, et il lui dit d'un air goguenard:

— Maître Pierre Léveillé, puisque c'est ainsi qn'on vous appelle, vous êtes un finaud.

L'hôte se frotta les mains.

— Pourquoi cela, monsieur? dit-il en souriant avec une grosse malice.

— Vous voyez très-bien que je désire savoir des choses que vous connaissez, et vous abusez de ma patience en refusant de me les dire.

— Moi, monsieur? dit le paysan tranquillement; je ne vous comprends pas.

— Alors, je vais m'expliquer... Si cette pièce d'or ne peut vous dégourdir la langue, je vous réchaufferai les épaules d'une bonne façon.

— Et que désire savoir monsieur? demanda l'hôte en lorgnant toujours la pièce.

Le vicomte la fit glisser jusqu'à la main du paysan, qui se trouva naturellement ouverte sur le bord de la table.

— Parlez-moi des seigneurs de Mont-Cruel.

— Il faut parler toujours avec respect de ses nobles maîtres, dit l'hôte d'un air d'humilité hypocrite.

— Sans-doute; cependant il y a des histoires qui courent dans le pays et que l'on peut raconter sans prétendre qu'elles soient vraies ou fausses; contez-moi une de celles-là.

En même temps il jeta un regard d'intelligence sur le sournois d'aubergiste, qui n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Puisque vous le voulez, reprit-il à demi-voix et les yeux baissés, un soir un marchand qui avait beaucoup de pièces d'or, comme vous, s'arrêta dans cette maison, avant d'aller demander l'hospitalité au château... On fit tout ce qu'on put pour l'arrêter, mais on ne put le décider à changer d'avis. Le lendemain on le trouva au bas du rocher, les reins cassés et tout sanglant. Son or avait disparu.

— Et c'étaient les Mont-Cruel qui l'avaient assassiné? demanda le colonel avec émotion.

— On assura que c'était le diable qui lui avait tordu le cou, dit le paysan sans sourciller.

— Et y a-t-il longtems qu'a eu lieu cette lugubre histoire?

Pierre réfléchit un moment.

—Trois cents ans environ, répondit-il froidement.

Le colonel, se croyant mystifié, saisit la bouteille comme pour la briser sur la tête du mauvais plaisant; mais celui-ci le regarda de travers.

— Eh bien, monsieur, dit-il avec le même flegme apparent, vous m'avez demandé une histoire pour un louis... Si vous savez profiter de celle-là, elle vaudra cent fois le prix que vous m'en donnez.

De Marle, sans approfondir le sens caché de cette anecdote, allait tenter de nouveaux efforts pour faire parler l'astucieux aubergiste, quand la porte s'ouvrit tout à coup, et le petit Tintin entra tout haletant en s'écriant:

— Les voici! les voici, monseigneur!

— Qui donc?

—Les jeunes gentilshommes de Mont-Cruel qui viennent vous chercher?

(La suite à demain.)

Cette nouvelle sembla produire une désagréable impression sur l'hôte et sur sa famille, mais avant que le vicomte pût en demander la raison, il vit entrer les trois fils du baron de Mont-Cruel.

Au premier coup d'œil, on s'expliquait tout d'abord l'effroi qu'inspiraient les fils du baron de Mont-Cruel aux habitans du pays, et, en les observant à la lueur d'une lampe que l'hôte venait d'allumer, le colonel ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment d'inquiétude, en songeant à la possibilité d'une lutte contre ses dignes parens. C'étaient trois géans tels qu'en pourfendaient les paladins dont le vicomte s'était fait l'imitateur, et, bien qu'il fût lui-même d'une taille raisonnable, Richard, le plus jeune, le dépassait d'une demi-tête. Ils portaient une barbe longue et inculte, telle que l'avaient sans-doute portée leurs aieux dans les temps barbares. Leurs physionomies étaient dures, sans intelligence, et leurs gros yeux bleus étaient comme hébêtés.

Tout dans leurs allures et leurs manières, attestait une éducation nulle, des instincts grossiers, absence complète du sentiment de la sociabilité. Ils étaient vêtus également de vieux habits de chasse verts, dont les coutures étaient couvertes de galons d'or tout passés. Leurs cheveux rudes, qui s'échappaient de dessous leurs tricornes, semblaient n'avoir jamais été poudrés, et étaient retenus par derrière au moyen d'un ruban dont la couleur primitive était devenue problématique. Leurs hauts-de-chausses et leurs guêtres étaient aussi en gros drap vert du pays, et le tout était relevé par un ceinturon de cuir, qui supportait un énorme couteau de chasse; on eût dit, tant ce costume était identique pour les trois jeunes gens, que c'était un uniforme de famille que l'on renouvelait quelquefois, mais dont l'étoffe et la coupe étaient toujours semblables.

Il y avait cependant entre eux une espèce d'étiquette qui se manifesta tout d'abord à l'attention du colonel. Hector, l'aîné, était plus grand d'un pouce environ que Christian, et Richard le troisième était inférieur d'un pouce au cadet. Or il semblait que le rang de taille fût de rigueur parmi les jeunes Mont-Cruel. En entrant dans la salle de l'auberge, Hector marchait le premier, puis venait Christian, puis enfin Richard, et telle était la haute stature du chef de file, que les deux autres restèrent complètement invisibles, jusqu'au moment où il plut à Hector de s'arrêter. Alors ses deux frères obliquèrent à gauche et vinrent se mettre en bataille près de lui, avec une régularité que le colonel eût admirée dans les lanciers de son régiment.

Au moment où cette manœuvre s'exécuta, l'hôte et sa famille se retirèrent à l'extrémité de la salle, dans l'ombre, en apparence pour laisser l'espace vide à tant de nobles personnages, mais en réalité pour ne pas être aperçus des Mont-Cruel. Le vicomte s'était levé et il regardait les trois gentilshommes avec autant au moins de curiosité qu'ils le regardaient lui-même. Une minute environ se passa dans cet examen silencieux. Enfin Hector, à qui la parole appartenait sans-doute, et par droit de primogéniture et par droit d'éloquence, porta la main à son chapeau, mouvement que ses deux frères imitèrent avec une exactitude automatique, et dit d'une voix forte et désagréable:

— Vous êtes donc M. le vicomte de Marle, allié à notre famille?

Le colonel salua.

— Et vous, dit-il en souriant, vous êtes sans doute les fils du noble baron de Mont-Cruel?

Les trois jeunes gens saluèrent une seconde fois, Hector reprit:

Voir les feuilletons du 29, 31 Janvier, 1 et 3 Février.

— Alors on nous envoie pour vous dire que vous êtes le bienvenu!

En même temps il prit la main du colonel, la serra dans la sienne en répétant le mot *bienvenu*, et il laissa sa place à Christian et à Richard, qui accomplirent la même cérémonie, en répétant le même mot avec la même intonation de voix.

— *Aga donc*! disait Pierre Léveillé dans son coin, voilà du nouveau! je n'ai jamais vu les gentilshommes de Mont-Cruel aussi polis.

Le vicomte de Marle, dans toute autre circonstance, n'eût pas manqué de rire de la raideur compassée de ses visiteurs, mais en ce moment, malgré la légèreté naturelle de son caractère, une profonde stupéfaction étouffait en lui tout autre sentiment, et d'ailleurs il lui semblait qu'il y aurait de l'imprudence à railler ces trois robustes gaillards, aussi mal léchés sans-doute et aussi brutes au moral qu'au physique. Il n'était jamais venu à la pensée du brillant colonel que la noblesse de province pût encore présenter de curieux échantillons tels que ceux qu'il avait sous les yeux, et il éprouvait à leur sujet la réserve naturelle à un homme de sens, à l'égard de ce qui est complètement nouveau pour lui.

L'orateur reprit, aussitôt que son dernier frère eût accompli les devoirs de politesse envers l'étranger:

— M. le baron est prévenu de votre visite, il vous attend au château: venez...

— Venez, répéta le cadet.

— Venez, répéta le plus jeune.

— Je ne puis, messieurs, résister à une si gracieuse invitation, dit le colonel avec une ironie un peu timide; c'est pour avoir l'honneur de vous saluer, ainsi que M. le baron votre père, que je suis venu dans le pays; aussi ne vous demanderai-je qu'un instant pour donner quelques ordres relatifs à mon cheval et à mon bagage.

En entendant ces mots, Pierre Léveillé s'approcha du groupe des gentilshommes pour écouter ce que le colonel avait à commander, et dès ce moment, l'ordre si régulier que les jeunes gens avaient conservé jusque-là fut rompu tout à coup. Christian et Richard s'éloignèrent de leur aîné, comme ces soldats qu'une discipline sévère a retenus un moment dans les rangs, et qui se hâtent de se disperser aussitôt que le signal est donné. Ils commencèrent à regarder autour d'eux et à rôder dans la salle, de sorte qu'Hector, le beau parleur, resta seul en face du colonel qui faisait ses préparatifs de départ.

— J'espère, monsieur, dit celui-ci, en mettant ostensiblement dans les poches de son habit les pistolets qu'il venait de retirer des fontes de la selle, que monsieur le baron a toujours joui d'une bonne santé?

— Toujours.

— Et m'est-il permis de m'informer aussi des nouvelles de ma chère parente Mlle Blanche de Monteil?

Hector sembla mal à l'aise en écoutant cette question.

— Oui, répondit-il de son ton laconique. Chassez-vous le sanglier, monsieur le vicomte?

— Je ne chasse pas la grosse bête, répondit de Marle avec impatience, sans cela... Mais, pour en revenir à ma belle cousine, j'espère que j'aurai le plaisir de la voir dès ce soir?

L'embarras d'Hector parut augmenter; il jeta un regard de côté pour voir s'il ne devait pas attendre quelque secours de ses frères; le hasard le servit à souhait.

— Quoi! monsieur Christian, disait Pierre Léveillé avec véhémence, en arrachant des mains du cadet des Mont-Cruel une bouteille pleine qui était sur la table, n'avez-vous pas de honte de venir ainsi boire le vin d'un pauvre vassal sans le payer jamais? Sans-doute je dois des redevances à monseigneur le baron, mon maître, que Dieu assiste,

Mais je ne dois rien à messieurs ses fils et...

— Laissez-la, laissez ma pauvre fille, monsieur Richard, s'écriait l'hôtesse à l'autre extrémité de la salle; elle ne peut pas vous voir ni vous parler... Votre amour la rend déjà assez malheureuse! Adressez-vous à une femme noble, comme vous, qui puisse vous épouser; voyez, vous faites peur à Jeanne!

Pendant que l'hôte et l'hôtesse criaient, que Jeanne pleurait, Richard cherchait, en suppliant à sa manière, à s'approcher de la jeune fille, et Christian jurait ses grands dieux qu'il paierait l'hôte quand il aurait de l'argent.

A la vue de ce désordre subit, Hector s'approcha rapidement de l'un de ses frères:

— Richard, lui dit-il d'une voix menaçante, je *dirai* que tu as encore voulu parler à Jeanne malgré son père et sa mère; et toi, Christian, continua-t-il en s'adressant au cadet, je *dirai* que tu as voulu forcer Pierre Léveillé à te donner du vin.

— Ah! monsieur Richard est amoureux de Jeanne, dit le colonel en riant, et moi qui croyais...

Mais il paraît que l'autorité de l'aîné des Mont-Cruel était parfois méconnue par les deux cadets.

— Si tu le dis, répliqua l'amoureux Richard d'un ton farouche, je te planterai mon couteau de chasse dans les côtes.

— Si tu le dis, ajouta l'ivrogne Christian, je te jure de jeter du poison dans la forêt pour détruire toutes les bêtes fauves et noires de notre fief.

— Et moi, dit le géant Hector d'une voix sourde en hochant sa grosse tête, je jure Dieu que je ne crains pas plus le couteau de l'un que le poison de l'autre, et pour commencer, si l'un de vous bouge, je l'échine sans rémission.

En même temps il montra ses deux gros poings, dont la force redoutable parut faire rentrer Christian et Richard dans le devoir.

Cet échantillon des mœurs et du caractère de ceux qu'il allait visiter était, on en conviendra, peu engageant pour l'élégant colonel, et commençait à lui faire trouver difficile sa mission de chevalier errant. Cependant, l'excès de cette brutalité même lui faisait comprendre toute l'horreur de la position de l'infortunée Blanche, forcée de vivre au milieu de semblables hommes, et il se sentait disposé à tout entreprendre pour venir au secours de sa jeune parente.

La querelle apaisée, les jeunes gens se rapprochèrent tranquillement l'un de l'autre. Aucun d'eux ne songea à faire des excuses à l'étranger pour la discussion qui venait d'avoir lieu en sa présence; seulement Christian jetait des regards de convoitise sur la bouteille, que l'hôte avait placée hors de sa portée, et Richard examinait furtivement, de l'air le plus piteux du monde, la contenance de Mlle Jeanne, sur qui l'hôtesse veillait avec un soin désespérant. Quant à Hector, il avait déjà demandé deux ou trois fois au colonel s'il voulait chasser un loup avec lui le lendemain.

Le vicomte se disposa donc à suivre ses gracieux compagnons jusqu'au château de Mont-Cruel. Pierre Léveillé reçut des ordres pour prendre soin du cheval autant qu'il plairait au maître de rester au château. On chargea Tintin de porter la légère valise du colonel, et on se mit en marche, après que les Mont-Cruel eurent pris congé de l'hôte par un simple signe de tête.

— Ouf! murmura Pierre Léveillé, en voyant sortir le colonel au milieu des trois gentilshommes qui l'entouraient comme un prisonnier, en voilà un qu'ils tiennent; savoir quand ils le lâcheront.

La nuit était déjà close, et le sentier âpre et tortueux qui conduisait du village au château, n'était ni facile ni

commode même au grand jour. Aussi le colonel, pour qui les localités étaient toutes nouvelles, et qui d'ailleurs était fatigué par la longue traite de la journée, avait-il de la peine à suivre ses compagnons, qui s'avançaient légèrement, comme si cette ascension presque perpendiculaire, eût été la promenade la plus droite et la plus agréable. Hector, qui marchait à côté du colonel, s'aperçut de la fatigue qui se trahissait dans sa démarche. Le vicomte avoua alors qu'il était blessé, et il raconta en quelques mots son aventure avec le jeune inconnu du chemin creux.

— Vous devez connaître ce gentilhomme? demanda-t-il en terminant.

Les fils du baron gardèrent le silence.

— Nous ne le connaissons pas, dit enfin l'un d'eux d'un air triomphant, comme s'il venait d'imaginer la ruse la mieux ourdie, et dont son auditeur devait nécessairement être la dupe.

Le colonel comprit qu'il n'avait aucun éclaircissement à attendre de ses trois compagnons, à qui l'on avait sans-doute recommandé une rigoureuse discrétion à son égard. Il continua sa marche en silence, s'en remettant au moment de son arrivée au château pour pénétrer le mystère que tous ceux qu'il avait rencontrés jusque là semblaient avoir pris à tâche de rendre impénétrable.

Cependant, ils étaient parvenus au sommet du rocher et le château de Mont-Cruel était devant eux. C'était un assemblage de hautes tours et d'épaisses murailles, entourées de précipices, excepté du côté où se trouvaient les voyageurs. Une esplanade d'une centaine de pieds carrés s'étendait en face du manoir et avait servi, dans les temps passés, de lieu d'assemblée aux vassaux de Mont-Cruel, quand il plaisait au seigneur châtelain de les réunir autour de lui. Cependant, comme il eût encore été trop facile d'approcher du château, malgré l'âpreté du sentier que venaient de suivre les arrivans, un fossé profond, quoique à sec, défendait la façade du bâtiment sur un seul point abordable, et un lourd pont-levis servait seul de communication entre la vieille forteresse intérieure et le plateau extérieur.

Mais le colonel n'eut pas le temps de faire toutes ces observations, car à peine eut-il mis le pied sur la petite esplanade dont nous avons parlé, que l'un des Mont-Cruel fit sortir de sa robuste poitrine un cri aigu et sonore, semblable à un signal convenu d'avance. Aussitôt, le pont-levis s'abaissa avec un grand bruit de chaînes, et de Marle aperçut, sous le porche du château, deux hommes immobiles dont l'un portait un flambeau; c'était le vieux Baron, Hugues de Mont-Cruel, et le domestique ou majordome qui représentait toute la livrée du château.

Le baron, quoi qu'il fût d'un âge assez avancé, était encore droit, et sa haute taille le rendait bien digne d'être le père des trois robustes jeunes gens qui accompagnaient le vicomte. Il portait une grande perruque à la Louis XIV, un habit et une veste à broderies flétries, ainsi qu'une énorme rapière qui datait au moins des guerres de religion. Sur son visage raide et guindé, on lisait tout d'abord la prétention qu'avait le baron de se croire d'une autre espèce que le commun des hommes.

Cependant, à mesure qu'il avançait, le colonel put remarquer que le tuteur de Blanche de Monteil avait une prestance remarquable, et la politesse que le Baron de Mont-Cruel et ses fils lui témoignaient à leur manière, le prédisposait à les juger moins défavorablement que ne le faisaient les gens du voisinage. En arrivant au pont-levis, il congédia le petit Tintin, à qui il reprit ses effets, et l'enfant, tout joyeux d'avoir reçu un nouvel écu pour sa peine, disparut aussitôt.

(La suite à demain.)

HISTOIRE ANECDOTIQUE
DU XIX SIECLE.

FANCHON.
LE CHEVALIER DORAT.

Lorsqu'on vient à relire, aujourd'hui, les feuilletons de Geoffroy, on se demande avec surprise, comment cet écrivain a si longtemps conservé son immense réputation de critique. On ne peut guère s'expliquer un semblable phénomène, que par le petit nombre des journaux qui paraissaient alors, et surtout par la position puissante du *Journal de l'Empire*. La critique de Geoffroy ne possède rien en effet de large et de vraiment artistique. Brutale, injuste, passionnée, elle consiste à dire en assez bon style des injures sans bon droit. Elle s'attaque à tout ce qui obtient à tort ou à raison du succès; elle aboie, mord, déchire, revient sans-cesse à la charge, ne se décourage et ne se lasse jamais, ne tient pas compte d'un échec, enfin, comme Voltaire, s'inquiète peu de frapper juste, pourvu qu'elle frappe fort et souvent. Cet Erostrate qui brandit une plume au lieu d'une torche, jette son encre corrosive sur tout ce qui brille ou qui s'élève. Il voudrait incendier, et il ne produit que des taches éphémères, que le temps et le succès effacent bientôt. En effet, rien de ce qu'il a pris corps à corps n'a jamais succombé. Mlle Duchesnois a laissé un grand nom artistique, malgré la haine de Geoffroy. Talma, qui, but de tant d'injures, pouvait, comme Titus, passer sa main sur son visage en disant: Il ne m'a point fait mal; enfin un vaudeville assez médiocre, contre lequel Geoffroy s'est évertué à douze ou quinze reprises différentes, a obtenu un succès inouï. Joué plus de deux cents fois, son titre seul éveille encore, parmi les contemporains des premières années de l'empire, le souvenir qui passionne tant de vieux visages aux représentations de *Richard*; il est peu de lecteurs de ce feuilleton qui n'aient entendu parler de *Fanchon-la-Vielleuse*, si même ils n'en ont lu la brochure. Et cependant, je le répète, Geoffroy a fait une de ses plus violentes guerres à ce vaudeville. Napoléon, qui réorganisait alors une nouvelle noblesse, avait blâmé une pièce dans laquelle un grand-seigneur épousait une chanteuse des rues. Dès que l'opinion impériale eut transpiré, Geoffroy se mit aussitôt à l'œuvre. Il s'en prit à tout, à l'idée, au style, aux couplets et à la *pensée philosophique* de l'ouvrage, pour nous servir de ses propres expressions. Ces cris et cette colère de commande, au lieu de nuire au succès, attirèrent l'attention du public sur la pièce, et dès lors on se disputa les places au Vaudeville pour applaudir *Fanchon*. Plusieurs duels eurent lieu pour et contre la vielleuse. Mme Belmont, chargée du rôle principal, prit place immédiatement parmi les actrices bien aimées. Enfin Carle Vernet, dont, à cette époque de littérature et de mœurs futiles, la France entière répétait en riant les calembourgs, dit que la pièce nouvelle, avec ses auteurs Pain et Bouilly, ne pouvait jamais avoir fin (faim). Un calembourg de Carle Vernet était alors la consécration suprême de la mode: la plaisanterie du peintre célèbre raviva la vogue de *Fanchon* pour cent représentations nouvelles.

On le comprend, parmi les mille sujets de controverse que fit naître le succès de *Fanchon*, il faut mettre en première ligne les discussions qui s'élevaient, chaque jour, et à chaque moment, sur le plus ou moins d'authenticité et de réalité de l'anecdote à laquelle les auteurs avaient emprunté le sujet de leur pièce. C'était une sorte de tradition vague sur l'origine de la-

quelle on n'avait rien de précis, et que la révolution et ses terribles bouleversemens rendaient impossible à vérifier. Plus l'énigme restait indéchiffrable, plus on s'obstinait à en chercher le mot.

Un soir, Brazier, assis à l'orchestre du Vaudeville et l'imagination fort loin de ce qui se passait sur la scène, rêvait à quelque scenario de pièce, lorsqu'il fut tiré tout à coup de sa préoccupation par une exclamation de son voisin. C'était un homme de cinquante ans à peu près, d'une physionomie fine et dont les manières aisées annonçaient une grande distinction. Il prêtait au spectacle plus d'attention, que n'en accorde d'ordinaire une personne familière avec les plaisirs du théâtre, et semblait attacher aux aventures de la joueuse de vielle un intérêt presque personnel. Quand on eut baissé le rideau après le premier acte, l'inconnu se pencha vers une personne qui l'accompagnait.

— Pauvre Fanchon! dit-il en soupirant.

— Vous connaissez Fanchon la vielleuse? s'écria Brazier.

— Vous connaissez Fanchon? répétèrent toutes les personnes qui se trouvaient là.

Aussitôt l'inconnu se vit entouré par une foule empressée. On grimpa de toutes parts sur les banquettes pour le voir et pour l'entendre.

— Monsieur se trompe, répondit celui qui se voyait subitement devenu l'objet d'un si vif empressement. Je ne sais rien sur ce que vous désirez connaître.

— Fanchon! dites-nous l'histoire de Fanchon!

L'inconnu se rassit sur sa banquette. Les cris, les interrogations, les interpellations prirent alors un caractère presque hostile. Sans s'émouvoir, sans paraître remarquer le tumulte qui grondait autour de lui, le voisin de Brazier fit tête à l'orage. Sur ces entrefaites, on leva le rideau, le bruit se prolongea quelques instants encore, mais enfin on obtint du silence et la pièce put continuer.

— Monsieur, dit Brazier à la personne qu'il avait jetée dans une si désobligeante position, j'ai des excuses à vous faire: me pardonnerez-vous mon indiscrétion?

— La faute en est à moi, monsieur, qui ai parlé trop haut à mon frère, répliqua, avec une exquise politesse, celui à qui s'adressait l'amende honorable du vaudevilliste. Cependant je dois vous avouer que je crains de devenir une seconde fois, après le spectacle, l'objet de nouvelles interpellations. Outre l'ennui d'une pareille scène, j'ai d'autres motifs pour ne point jouer ici un rôle public.

— Je puis vous épargner la contrariété que vous redoutez, monsieur. Voici la pièce qui touche à sa fin; veuillez me suivre avec la personne qui vous accompagne. Grâce à une petite porte, connue seulement des familiers du Vaudeville, nous nous réfugierons dans l'intérieur même du théâtre. Vous sortirez ensuite par la porte des artistes, et n'aurez plus rien à redouter de l'indiscrétion dont je suis le premier coupable.

A quelques minutes de là, Brazier avait, en effet, mis en liberté les deux personnes, dont il s'était fait l'Arianne au milieu du labyrinthe des coulisses.

— Monsieur, lui dit le plus âgé, il ne me reste qu'un moyen de vous remercier des bons offices que vous venez de nous rendre avec une si charmante grâce, c'est de vous raconter l'histoire que le public me demandait avec une trop bruyante instance. Cependant, l'heure et le lieu ne me paraissent guère convenables pour un pareil récit. Si vous tenez à connaître ce que je sais de Fanchon, veuillez vous trouver demain matin, à onze heures, au Café de Foy. Je vous dirai l'histoire de la vielleuse; mais toutefois à une condition, de laquelle je

suis résolu de ne point me départir, c'est que vous déjeûnerez avec moi.

— J'accepte vos conditions, monsieur. A demain.

— A demain.

Le lendemain, en effet, tous les deux se trouvèrent exacts au rendez-vous.

— Puisque nous n'avons personne pour nous présenter l'un à l'autre, monsieur, vous me permettrez de décliner moi-même mon nom, dit le vieillard en allant au devant de Brazier. Je suis le comte de C... Durant la terreur, on m'a inscrit sur la liste des émigrés, et l'on m'a condamné à mort. Je me trouve à Paris pour obtenir ma radiation et ma réhabilitation. Quant à vous, monsieur Brazier, je sais que vous êtes un jeune homme plein de talent et d'esprit, dont le public répète déjà le nom avec plaisir.

Maintenant il ne me reste qu'à me féliciter du hasard heureux qui me vaut l'honneur de vous connaître, et qu'à vous conter l'histoire de Fanchon. Pour cela, il faut que je reporte mes souvenirs à une époque où vous étiez à peine né; oui, monsieur, je vais vous parler de 1773. J'avais à peu près l'âge que vous avez aujourd'hui. Mousquetaire rouge, comme mes camarades, je passais au Cadran Bleu tout le temps que me laissaient mon service et la galanterie. Le Cadran Bleu servait alors de point de réunion aux jeunes hommes élégans. On y jouait, on y déjeûnait, on y donnait de petits soupers; les poètes affectionnaient ce cabaret, et les usuriers ne manquaient pas de s'y trouver assidûment; car, en face d'une table de jeu, d'un repas bien servi, ou d'un joli minois, l'argent allait vite! Pour remplir sa bourse, on signait gaîment, en même sans les lire, les lettres de change les plus fatales.

Parmi les sangsues de cette espèce qui hantaient le Cadran-Bleu, on remarquait surtout un petit homme frais, rose et poudré, que l'on nommait Blandin. Il était impossible de mettre plus de gaîté et de bonhomie à ruiner les gens que n'en professait cette bizarre créature. Facétieux et d'un entrain remarquable, il ne manquait pas d'un certain esprit et prenait sa part de toutes les folies qui se faisaient au Cadran-Bleu; seulement il ne les payait point, il les faisait payer par ses pratiques, comme il disait. Pour cela, il ajoutait toujours aux conditions d'un prêt la réserve d'un souper en guise de pot-de-vin ou d'épingles. Du reste, ce que je vais ajouter vous le fera mieux connaître encore.

Un soir, Blandin, étendu nonchalamment sur sa chaise, badinait avec un curedent et digérait en homme heureux. Tout à coup je vis sa face rebondie et empourprée devenir pâle, se décomposer, et donner tous les signes de la peur. Quelqu'un venait de s'asseoir en face de lui et le regardait d'une façon peu rassurante. A la fin, cette personne éclata de rire et tourna la tête de mon côté. Je reconnus le chevalier Dorat.

Dorat, monsieur, n'était plus jeune en 1773. Les années et les chagrins, avaient rudement malmené son visage. Quoique le poète ne comptât guère que quarante-cinq ans, on lui en eût donné soixante-dix. A le voir rire, avec sa face jaune et sa bouche édentée, on aurait dit une momie ressuscitée et en belle humeur.

— Ah! ah! maître Blandin, dit-il, pour avoir une telle peur en me voyant, il faut que vous sentiez au fond de votre conscience avoir bien mérité les coups de bâton que je vous avais promis. Mais rassurez-vous; je ne vous garde pas rancune des quinze jours que vous m'avez fait passer à la prison pour dettes. Mercier n'a point voulu laisser dans vos griffes le fondateur du *Journal des Dames*; il a payé la lettre de change que je vous avais faite, et me voilà prêt à vous en signer de nouvelles.

Tandis que Dorat parlait, les joues de Blandin avaient repris leurs couleurs incarnadines, et son œil brillait de la grosse gaîté qui lui était habituelle.

— Vous ne rougirez donc jamais, monsieur le chevalier, murmura-t-il, d'avoir dissipé une si belle fortune?

— Une pareille morale te sied bien, misérable, qui en as dévoré plus de la moitié avec tes prêts usuraires. Mais je ne me plains pas, j'avais besoin d'argent, tu me l'as vendu cher; s'il l'avait fallu, je te l'aurais payé plus cher encore.

— Cependant avec de l'économie...

— Ecoute, vieux flibustier, trêve de leçons. Maintenant que me voilà ruiné, je puis vivre comme toi. On n'a pas besoin de richesses pour s'imposer des privations. Ton exemple est celui d'un sot.

— Quoi! prévoir l'avenir, se mettre à l'abri des revers de la fortune....

— A moins d'être un crétin de ton espèce, on sent l'or pétiller dans ses mains; plus on dépense, plus on veut dépenser; l'homme le plus pauvre, s'il lui arrivait tout-à-coup de l'opulence, se montrerait dissipateur.

— Non, monsieur; il se souviendrait de sa pauvreté passée, et se tiendrait en garde contre le retour des souffrances qu'il a déjà supportées.

— Tu es aussi bête que fripon, Blandin. Tiens, regarde cette petite Savoyarde de seize à dix-sept ans qui serait, ma foi, jolie si elle était débarbouillée. Elle se fatigue la poitrine à chanter en plein vent, durant toute la soirée, pour gagner quelques sous. Je parie que, si elle devenait riche, l'or lui glisserait comme de l'eau dans les mains.

— Vous ne connaissez point les Savoyards. Je suis originaire de ce pays-là, monsieur le chevalier. Ils sont économes.

— Veux-tu en faire le pari?

— Mais, que pourrions-nous parier?

— Cent louis.

— Fi donc! vous n'avez plus d'argent.

— Eh bien, je te ferai une lettre de change, tu m'en prêteras?

— Soit! Comment enrichir cette petite fille?

— L'un de nous deux s'en chargera.

— L'un de nous deux! Mais moi seul je le puis, et vraiment je ne m'y sens point disposé... Attendez, si.... je connais un moyen. Ohé! petite, viens ici, écoute, je vais te rendre riche.

L'Auvergnate accourut. Blandin la prit par la main et la mena devant chacune des personnes qui se trouvaient au Cadran bleu.

— Un louis pour ma protégée, disait-il. Un louis! et que ceux qui ne lui donneront rien prennent garde à eux, car le père Blandin n'escomptera plus leur signature.

Dix minutes après, Blandin et la jeune fille revinrent près de Dorat. La recette, qui s'élevait à une trentaine de pièces d'or, étincelait dans la soucoupe de la Savoyarde.

— Voilà ce que tu appelles faire la fortune de cette enfant, Blandin? s'écria dédaigneusement Dorat. Il y a là trop peu de chose pour qu'elle ne le garde point précieusement. Si tu veux faire une véritable épreuve, il faut la jeter en pleine opulence.

— Oui, n'est-ce pas, dépenser cent mille francs pour gagner cent louis? Merci. Chargez-vous de l'enrichir, puisque vous n'êtes point content de ce que j'ai fait.

— Tu crois me défier et te moquer de moi, vieuil avare. Eh bien! j'accepte ton défi. Oui moi, moi dont tu as si bien rongé le patrimoine, jusqu'à l'os que tu as même croqué; je me charge de faire la fortune de cette enfant. Viens demain matin chez moi, petite, voici mon adresse.

S. HENRY BERTHOUD.

(La fin à demain.)

A huit jours de là; Blandin, vit arriver au Cadran Bleu une charmante chanteuse, dans laquelle il eut bien de la peine à reconnaître la Savoyarde de l'autre soir. Un corset de satin écarlate, richement brodé en or, dessinait sa taille élégante et fine; une jupe de taffetas noir à plis habilement tourmentés, laissait voir ses pieds mignons, chaussés de mules charmantes; enfin un chapeau se posait avec coquetterie sur sa chevelure poudrée, et ses adorables mains, chargées de bagues, tenaient une vielle de palissandre et d'or. On aurait dit une figure détachée d'un panneau de Watteau.

— Messieurs, dit-elle, en mettant la plus piquante mutinerie à s'avancer vers un groupe de mousquetaires, ne voulez-vous point que je vous chante des couplets de M. le chevalier Dorat, mis en musique par M. le chevalier Piccini?

— Si, vraiment, ma jolie fille, s'écria-t-on de toutes parts.

Elle promena sur l'assemblée ses grands yeux noirs, et, après un court prélude, chanta quelques couplets fort spirituels, et qu'elle dit avec une voix qui manquait sans doute de méthode, mais pure, mais étendue, et dont l'expression fine et piquante rachetait l'inexpérience.

Quand elle eut fini, la soucoupe de vermeil ciselé qu'elle présenta à ses auditeurs, se remplit jusqu'aux bords. De son petit doigt blanc elle écarta toutes les pièces de menue monnaie, les fit tomber à ses pieds, et appela deux ou trois mendians qui se tenaient à la porte.

— Voici votre part, leur dit-elle braves gens. Ramassez cela. Je ne garde que l'or.

Et elle sortit sans chanter davantage. Le lendemain, elle revint de nouveau, mais avec un costume plus coquet que le premier. Comme la veille, elle jeta aux pauvres les pièces d'argent de sa recette.

Voir le feuilleton du Lundi 13 et 14 Février.

Huit jours après, on ne parlait dans Paris que de la vielleuse du Cadran Bleu; on s'extasiait sur sa beauté, on voulait la voir, on racontait le goût, l'originalité de sa toilette. C'était à qui lui prodiguerait des louis, pour en obtenir un regard ou un sourire.

LES BERGERIES.

Un mois s'était à peine écoulé que Fanchon-la-Vielleuse arrivait au Cadran-Bleu dans un magnifique carrosse, avec deux laquais et un coureur. Dès lors, on s'étouffa pour la voir; on se disputa, à prix d'or et à coups d'épée les moindres places du restaurant. Il y eut des gens qui passèrent la nuit dans le cabaret, pour s'assurer une bonne place le lendemain soir et entendre à l'aise la Fanchon.

Pendant toute une année, rien ne ralentit la vogue de cette jeune fille. Les seigneurs les plus riches et les plus puissans cherchèrent à se faire aimer d'elle, et aucun d'eux ne put se vanter d'avoir réussi. Un pareil phénomène ajouta encore au prestige merveilleux de Fanchon.

Une fois en mouvement, la roue de la fortune court souvent plus vite que ne prévoient ceux mêmes de qui elle a reçu son impulsion. Le hasard voulut qu'un soir l'abbé de Lattaignant, qui s'en retournait en fiacre au couvent des Pères de la Doctrine chrétienne, fut forcé de prendre la file des voitures dont se trouvaient encombrés les abords du Cadran-Bleu. Un embarras survint et retint si longtemps, en présence de Fanchon, le chansonnier converti, que le bon prêtre, séduit par la grâce et par la beauté de la vielleuse, oublia pour elle le serment de ne plus écrire de couplets, qu'il avait fait à son confesseur, l'abbé Gautier, chapelain de l'hôpital des Incurables. Le

lendemain, la jolie Savoyarde fit annoncer qu'elle allait dire une chansonnette villageoise de l'abbé de Lattaignant. Des cris de surprise et des applaudissemens saluèrent cette nouvelle; car non seulement l'abbé jouissait d'une grande réputation, mais en outre, et surtout, son retour à la poésie était une conquête de l'esprit voltairien et philosophique sur ce qu'on nommait alors les idées bigottes. Les couplets n'étaient pas excellens, monsieur, et pourtant j'éprouve, à me les rappeler, une émotion véritable. Il me semble encore voir Fanchon les chanter avec sa grâce ineffable. Cette jeune fille, qui ressemblait beaucoup à Mme Saint-Aubin de l'Opéra-Comique, mettait un charme naturel et sans égal dans ses moindres gestes, et personne n'entendait impunément sont chant plein d'expression. Sa voix était pure, d'une adorable naïveté.

Encouragé par un pareil succès, Dorat était toujours à l'affût de ce qui pouvait ajouter à l'auréole romanesque de sa protégée. Il répandit adroitement, sur l'origine de Fanchon, sur sa naissance et sur sa famille, mille bruits contradictoires que le public prenait au sérieux, pour lesquels les uns se passionnaient aveuglément, tandis que les autres les combattaient avec une sorte de violence. Delà, mille versions bizarres sur la vielleuse: dans les unes, on voulait voir une jeune fille de haute naissance, réduite à la pauvreté par des malheurs imprévus, et obligée, pour vivre, de recourir à son talent de chanteuse et de déguiser son origine sous une robe de Savoyarde. D'autres fois, on faisait Fanchon orpheline d'une servante d'auberge, séduite par le maréchal de Richelieu, et on lui donnait ainsi pour père un des grands seigneurs du royaume. Au milieu de tous ces contes, voici la vérité sur Fanchon. Comme beaucoup de jeunes Savoyardes, elle avait été envoyée par son père à Paris, pour y mendier et jouer de la vielle. Quand la fortune avait commencé à lui sourire, elle s'était hâtée de faire passer au pays une somme considérable. L'argent était revenu; hélas! depuis six mois, le père de Fanchon n'existait plus.

Fanchon ne savait pas lire; son esprit, sans être bien brillant, ne manquait pourtant pas de saillie; une gaîté vive lui donnait un grand charme et beaucoup d'originalité. Elle comprenait avec tact et finesse l'étrangeté de sa position, et savait fournir à son protecteur de nombreux moyens de la mettre en évidence. A peine une anecdote commençait-elle à vieillir et à s'oublier, qu'une seconde ravivait l'attention et fournissait un aliment nouveau à la curiosité.

Un soir, par exemple, en rentrant chez elle, Fanchon aperçut, couchée sous une porte, une vieille Savoyarde. Le premier mouvement de la bonne fille fut de descendre de voiture pour porter à sa compatriote les moyens de passer à couvert une nuit plus chaude. L'hiver sévissait alors avec une violence extrême, et le froid avait tellement saisi la pauvre créature, qu'il ne lui restait aucune connaissance. Fanchon la crut morte. Elle n'en fit pas moins placer l'infortunée dans sa voiture, l'emmena dans le petit hôtel du Pas-de-la-Mule, envoya quérir un médecin et parvint à ranimer la malade. Mais des symptômes sinistres se déclarèrent presque aussitôt; la fièvre éclata avec son délire, et les gens de l'art témoignèrent les plus graves inquiétudes.

Le bruit de la bienfaisance de Fanchon et du danger de sa protégée se répandit le lendemain dans Paris; tout Paris aussitôt se passionna pour celle qu'on avait laissée, la veille, mourir de froid sans lui venir en aide. De cent côtés, on accourait pour savoir des nouvelles de Madelon, c'est ainsi qu'elle se nommait. Il y eut un empressement extrême à lui envoyer des secours d'argent, et lorsqu'on apprit qu'elle se trouvait enfin hors de danger, on s'abordait dans la rue en se félicitant mutuellement d'une si heureuse nouvelle.

Le soir, quand Fanchon reparut au Cadran-Bleu, dont elle s'était tenue éloignée durant le danger de Madelon, des applaudissemens enthousiastes l'accueillirent de toutes parts; sa recette s'éleva à plus de deux mille louis; enfin, quand elle voulut rentrer chez elle, on détela sa voiture, des gens du peuple prirent la place des chevaux et la ramenèrent en triomphe à sa demeure, au milieu des bénédictions et des cris de dix mille personnes.

Le bon cœur de Fanchon avait seul commencé ce petit roman; le chevalier Dorat se chargea de le terminer par un dénoûment ingénieux. Durant son délire, Madelon avait souvent appelé

ses enfans et son mari. Un courrier expédié secrètement en Savoie, n'avait point tardé à rapporter les renseignemens nécessaires au poète. Le jour où Madelon put se lever et sortir, le chevalier offrit sa voiture pour la promener; il la conduisit dans le faubourg St-Antoine. Là, le carrosse s'arrêta devant une maison de modeste apparence. A peine la porte se fut elle ouverte, que Madelon jeta un cri et s'évanouit... Elle avait reconnu la maison qu'elle habitait en Savoie, et le jardin était disposé de manière à lui rappeler son pays natal. L'émotion de la convalescence devint encore plus vive, lorsqu'elle vit sortir de la chaumière son mari et ses quatre enfans, qui se précipitèrent en pleurant dans ses bras. Des applaudissemens saluèrent cette scène attendrissante; car deux ou trois cents personnes, cachées derrière les arbres, s'étaient disputé la faveur d'y assister.

Madelon, comblée de présens, fut mise en possession de la maison et du jardin achetés pour elle. L'abbé de Lattaignant rima son histoire en couplets que Fanchon chanta au Cadran-Bleu; les orgues de Barbarie les popularisèrent et les exportèrent en province, si bien que la France entière se prit à s'attendrir sur les aventures de Madelon, et à bénir la bienfaisance de Fanchon-la-Vielleuse.

Pour bien comprendre, monsieur, l'éclat et la popularité d'une pareille comédie, il faut se reporter aux temps où elle eut lieu. Watteau et Boucher avaient remis les scènes pastorales à la mode. Il fallait, à tout prix, des agneaux peignés, frisés, poudrés, avec des nœuds de rubans roses au cou! Des bergères en paniers et en fourreau de taffetas gardaient ces troupeaux mignons, en montrant leur petit pied renfermé dans les contours chinois d'une pantoufle rose; quant aux bergers, ceux de l'Opéra réalisaient l'idée que s'en formaient les Parisiens. Jouer de la flûte, passer les journées aux pieds des bergères, leur tenir des propos d'amour, s'affliger de leurs rigueurs et se réjouir de leur tendresse, composaient leur seule occupation. Je n'ai pas besoin d'ajouter que Madelon, son mari et ses enfans avaient été parés d'habits de velours et de soie le jour de leur entrevue romanesque, et que la chaumière et le jardin avaient été accommodés dans le même goût.

Quoi qu'il en soit, cette aventure mit plus que jamais en vogue les bergeries. La fille de Marie-Thérèse, Marie-Antoinette, voulut avoir un chalet suisse à Trianon. Louis XVI se prêta complaisamment à cette innocente parodie, et il parut, en costume de bailli, dans la ferme de la belle princesse. Celle-ci vint en jupon court lui faire la révérence, et lui présenter du lait qu'elle avait trait de ses mains royales; Mme de Polignac et la princesse de Lamballe représentaient les filles de ferme.

Ainsi le caprice de Fanchon trouva des imitateurs jusque sur le trône même!

Au milieu de ses triomphes et de la fortune, la belle Savoyarde résistait à toutes les séductions qu'on lui prodiguait. Le comte d'Artois lui-même n'avait pu réussir à se faire aimer de la vielleuse. La calomnie, faute de mieux, s'en trouvait réduite à lui donner pour amant l'abbé de Lattaignant, qui comptait plus de soixante-dix ans, et qui se bornait à venir dîner tous les jours chez Fanchon et à composer pour elle, au sortir de table, des couplets nouveaux.

Ce fut à l'époque où la fortune de Fanchon était arrivée à sa plus grande apogée, que le chevalier Dorat me conduisit chez elle. Elle occupait, rue du Pas-de-la-Mule, un petit hôtel magnifiquement meublé; les plus grands seigneurs de la cour se disputaient la faveur, fort difficile à obtenir, d'être admis au souper dont la vielleuse, en sortant du Cadran-Bleu, faisait les honneurs avec une aisance et une simplicité remarquables.

Un soir, je vis Dorat triste et soucieux. Il me conta le pari qu'il avait fait avec l'usurier Blandin, et ajouta:

— Hélas! mes prévisions n'étaient que trop fondées! La pauvre enfant se laisse aller étourdiment à un goût effréné de luxe et de dépense. Déjà les dettes commencent à l'enlacer de leurs rets fatals. Enivrée de son succès, elle ne comprend pas que la fantaisie, qui l'a élevée sur un autel, peut demain la rejeter dans l'oubli et dans la misère! En vérité cette petite folle, avec sa sagesse, sa beauté et son excellent cœur, me donne des idées d'ordre et d'économie auxquelles je n'ai jamais songé pour moi!

Ces paroles de Dorat, loin de m'affliger, me causèrent une sorte de joie; car j'avais vingt ans alors, monsieur,

et une grande fortune dont je pouvais disposer à mon gré. Eperduement amoureux de Fanchon, comme tous ceux qui approchaient d'elle, et comme eux également repoussé par une pudeur sans forfanterie, et une dignité calme, qui centuplaient ma passion, je résolus de mettre aux pieds de la belle Savoyarde ma fortune, mon nom et ma main; en un mot, d'en faire ma femme.

Monsieur, on a abusé de semblables situations dans les pièces de théâtre: écrites, elles sont devenues aujourd'hui d'insignifians et vulgaires lieux communs. Mais croyez m'en, on éprouve une grande et profonde émotion lorsqu'on voit une pauvre femme, les yeux pleins de larmes, vous tendre une main tremblante, et répondre:

— Si vous étiez de ma condition, je m'estimerais heureuse d'être à vous. Mais bientôt, monsieur, vous regretteriez cette mésalliance. Je ne veux pas punir votre générosité par un repentir.

Ni mes larmes, ni mes protestations, ni mes prières, ne purent la fléchir. Désespéré, je partis pour l'Amérique, résolu à me faire tuer pour la cause de l'indépendance, ou plutôt pour oublier Fanchon.

L'absence, l'éloignement, la vie des armes, périlleuse et pleine de mouvement, guérissent vite l'amour. Peu à peu le souvenir de Fanchon devint pour moi une pensée sans amertume; je ne l'oubliais point, mais je ne la regrettais plus. Cependant n'allez pas juger de moi plus mal que je ne le mérite. Jamais je ne songeais à elle sans un vif sentiment de reconnaissance et d'admiration pour son généreux désintéressement.

Bien des années s'écoulèrent avant mon retour en France, et bien des événemens étaient survenus. Le chevalier Dorat, l'usurier Blandin et l'abbé de Lattaignant étaient morts; personne ne songeait plus à Fanchon, disparue de Paris; enfin la révolution et son terrible mouvement commençaient à bouleverser la France et préparaient les échafauds de 93.

J'arrivais d'Amérique avec des idées libérales et républicaines; la république française menaça ma tête; il me fallut émigrer et chercher un asile en pays étranger. Je me réfugiai en Allemagne.

Un soir, monsieur, j'errais dans les rues de Vienne, le cœur plein de cette tristesse qu'on éprouve avec tant d'amertume loin de son pays natal. Jugez de mon émotion et de mon trouble lorsque j'entendis tout à coup un des airs favoris de Fanchon. Une voix cassée disait, en s'accompagnant sur la vielle, les premiers couplets composés par l'abbé de Lattaignant, pour celle que j'avais tant aimée. Emu jusqu'aux larmes, je m'approchai du groupe où l'on jouait cet air, et je vis à la clarté de deux lampions fumans, des chiens revêtus de haillons qui exécutaient une danse.

Cependant, la vielle et la voix continuaient toujours les couplets de l'abbé de Lattaignant. Une femme formait à elle seule l'orchestre, qui me rappelait de si vifs souvenirs. Je m'approchai d'elle. La maladie et la misère se lisaient, en déplorables caractères, sur ses traits flétris et dans ses vêtemens usés.

— De qui donc avez-vous appris ces couplets? lui demandai-je, en déposant mon offrande dans la soucoupe qu'elle présentait aux passans.

Elle leva les yeux, me regarda, frissonna des pieds à la tête, puis s'éloigna sans me répondre.

Je rentrai chez moi plein d'une tristesse inexplicable. Durant toute la nuit, avec une terreur instinctive, je cherchai à me rappeler où j'avais vu cette femme? Je ne pouvais obtenir de mon souvenir rien de net et de certain. Enfin une horrible clarté traversa mon esprit.

— Fanchon! m'écriai-je, c'est Fanchon!

Je me levai aussitôt; je parcourus inutilement toutes les auberges; le soir, je visitai chacune des places publiques de Vienne.... Je ne revis plus la joueuse de vielle.

Voilà, monsieur, tout ce que je sais de Fanchon. Etait-ce bien elle que la misère avait jetée si bas? Je ne m'arrête jamais à cette idée sans frémir. Dieu veuille que je me sois trompé, et cependant une voix secrète me crie que je ne me trompe point! N'est-ce pas affreux, monsieur, de penser que Paris applaudit avec transport à Fanchon, qu'il en fait l'apothéose, et que peut-être, en ce moment, abandonnée de tous, elle succombe à la misère et à la faim.

En disant cela, le comte essuya ses yeux, tendit la main à Brazier, et s'éloigna en silence.

S. HENRY BERTHOUD.

(*Fin.*)

HISTOIRE ANECDOTIQUE
DU XIX SIECLE.

FANCHON.

§ III. — POST-SCRIPTUM.

Mercredi soir, j'ai trouvé, en rentrant chez moi, une lettre dont le cachet de cire blanche blasonnait des armoiries qui m'étaient inconnues.

Cette lettre, écrite sur un charmant petit papier vélin parfumé, portait, à son aile gauche, le même écusson que le cachet, et contenait ce qu'on va lire:

»J'ai un secret à vous révéler, monsieur. Ma première pensée avait été de vous prier de passer chez moi; j'ai réfléchi qu'un rendez-vous dans un lieu public serait plus convenable. Venez donc, ce soir, à l'Opéra, et montez dans la loge de la femme qui tiendra, à la main, comme Louise de Chaulieu de M. de Balzac, un bouquet de camélias rouges et blancs.»

Deux heures après, à l'aide de ma lorgnette, je cherchais dans toutes les loges de l'Opéra, le bouquet mystérieux. Après des investigations longues et minutieuses, je restai convaincu qu'il ne se trouvait aucun bouquet dans aucune des mains appuyées sur la balustrade de velours rouge.

Une seule loge restait vide, ce fut vers elle que je dirigeai impatiemment mes regards.

Le second acte de *la Reine de Chypre* se termina sans que personne eût paru dans cette loge.

Persuadé que j'étais victime d'une plaisanterie, je pris le parti de ne m'occuper que du spectacle et je finis par oublier tout-à-fait, en écoutant le beau duo que chantent si bien Dupré et Baroilhet, le mouvement d'humeur qui fait ressentir à l'homme le plus patient même une inoffensive mystification.

Quand le rideau se baissa, la loge vide n'était pas encore remplie.

Au quatrième acte, tandis que Mlle Maria dansait, avec tant de grâce, le pas cypriote, auquel son talent plein d'expression, sait donner un caractère si méridional, j'entendis une porte de loge s'ouvrir et se fermer avec un bruit qui domina l'orchestre lui-même. Je ne détournai même pas la tête; je ne quittai même pas les yeux de dessus la scène; j'éprouvais trop de plaisir à suivre les bonds hardis et les poses capricieuses de la jolie mime, pour songer encore à mon rendez-vous.

Après le divertissement, je me levai pour partir.

Le bouquet de camélias rouges et blancs resplendissait dans la loge restée si longtemps déserte.

Sans me souvenir de mon long désappointement, de ma mauvaise humeur et de ma rancune, je franchis rapidement les marches de l'escalier et je me trouvai, peu d'instans après, en face de la porte de la loge mystérieuse. Elle s'ouvrit d'elle-même, comme la grotte enchantée des *Mille et une Nuits*.

Une femme se trouvait seule dans le petit boudoir tendu d'étoffe de soie, et dont un riche tapis recouvrait le plancher. Elle me montra en souriant un fauteuil, et m'invitant à m'asseoir:

— Vous vous attendiez à une fée plus jeune, n'est-ce pas? demanda-t-elle. Mais ces fées là, monsieur, ne donnent point, les premières, de rendez-vous aux poètes. Me pardonnerez-vous la petite déception que votre imagination vous a value et que j'ai peut-être un peu provoquée par mes allures de roman?

Voir les feuilletons des 13, 14 et 15 Février.

Il y avait un charme et une bonhomie ravissantes dans la voix douce et sonore de la vieille femme: ses yeux brillaient d'un esprit vif, ses manières annonçaient une extrême distinction; elle put lire dans mes regards peu de déconvenue et de regret.

Voilà vraiment qui est bien, monsieur! Mes cheveux blancs et mes soixante-cinq années, — car j'ai soixante-cinq ans, monsieur, — ne vous font point peur. Pour récompense, je vais vous parler d'une personne à laquelle, s'il faut en juger par moi, vous avez su intéresser vos lecteurs, et dont vous ignorez la destinée véritable. J'ai connu Fanchon, monsieur; elle est morte dans mes bras, et je puis ajouter un troisième chapitre aux deux que vous avez publiés déjà sur la célèbre vielleuse.

Ce n'était point Fanchon, monsieur, que M. le comte de Forceville avait rencontrée en Allemagne. Son amour pour elle, la puissance des souvenirs qu'avaient éveillés en lui le son de la vielle, les couplets de Lattaignant, la nuit, et quelque ressemblance peut-être avaient causé son erreur. Tandis qu'il croyait Fanchon errante, pauvre, et réduite au triste métier de faire danser des chiens savans, Fanchon, sous le nom de Mme Laurent, occupait un joli hôtel dans le faubourg Saint-Antoine: elle menait une existence paisible, malgré la révolution qui bouleversait Paris et changeait si cruellement l'organisation sociale de la France. Grâce à son obscurité et aux abondantes aumônes qu'elle distribuait aux pauvres de son quartier, elle n'eut rien à redouter de la terreur; enfin quand il prit fantaisie à MM. Bouilly et Pain de mettre son histoire en scène, elle put jouir de sa propre apothéose, et rester témoin invisible de l'intérêt qu'excitaient son souvenir et son nom. Le jour où le comte de Forceville assista, près de M. Brazier, à une représentation de *Fanchon la vielleuse*, je me trouvais avec l'héroïne de la pièce, dans une des baignoires de côté. Là, je fus témoin de l'émotion qu'éprouva la vieille femme; car elle avait 65 ans, monsieur, comme je les ai aujourd'hui, lorsqu'elle reconnut, dans ce vieillard chauve et blanc, que son nom troublait encore, celui qui l'avait tant aimée. Une larme brilla dans ses yeux presque septuagénaires, et sa main serra silencieusement la mienne.

Dès ce moment, une activité juvénile s'empara de ma vieille amie. On aurait dit qu'elle se retrouvait à dix-huit ans. Non-seulement, elle sortit seule, à diverses reprises, ce qui ne lui arrivait jamais, mais encore elle détacha sa vielle du clou auquel elle était restée suspendue depuis tant d'années, et elle se remit à chanter les couplets dont s'était extasiée tant de fois la foule du Cadran-Bleu. Quand on l'interrogeait, elle détournait les questions avec adresse, souriait et paraissait émue.

Fanchon, monsieur, ou plutôt Mme Laurent n'était point restée la créature ignorante que vous avez dépeinte. Quand elle eut cessé de chanter en public, ce qu'elle fit peu de temps après le départ du comte pour l'Amérique, elle songea sérieusement à se donner l'éducation qui lui manquait, elle apprit à lire et à écrire, employa ses loisirs à des études solides, et finit par devenir une femme instruite autant que spirituelle. Chaque soir, mon père, vieux chevalier de Saint-Louis, que le crédit et la popularité de Mme Laurent avaient protégé contre la révolution, venait chez elle faire une partie de reversis, dont les deux autres partners étaient un abbé du voisinage, M. Moreau et moi.

Un soir Fanchon m'apprit que j'allais me trouver affranchie de la fatigue de mes longues séances à la table de jeu. J'avais un successeur. En effet, quelques instans après mon arrivée, je vis entrer, dans le salon, avec

l'abbé Moreau, un vieux monsieur que l'ecclésiastique présenta gravement à la maîtresse de la maison. En s'acquittant de ce cérémonial, il échangea avec Fanchon un regard d'intelligence.

Le nouveau venu était le comte de Forceville que nous avions vu au Vaudeville, quelques semaines auparavant, lorsque le nom de la vielleuse produisit sur lui une si vive impression.

Mon amie, inquiète et troublée, semblait craindre et désirer tout à la fois que le comte la reconnût. Hélas! la voix, la démarche, les traits de Fanchon n'éveillèrent en lui aucun souvenir; il ne s'occupa que de la partie de reversis, dans laquelle il déploya un talent de première force. Quand vint le moment du souper, il fit preuve d'un appétit égal à sa supériorité de joueur. En prenant congé de Mme Laurent, il demanda la permission de venir rendre quelquefois visite à son aimable voisine.

— A dater de demain, je vous attends tous les soirs, répondit-elle en souriant.

Quand le comte fut parti, elle m'embrassa en pleurant.

— Je suis folle, dit-elle. A mon âge, je devrais avoir oublié les souvenirs et les rêves de ma jeunesse. Eh bien, ma chère enfant, je vous en ai fait l'aveu, j'éprouve une tristesse profonde, un chagrin plein d'amertume, d'avoir passé près de l'homme qui m'a tant aimée, huit heures entières sans qu'il me reconnût; sans qu'un battement de son cœur sans qu'un pressentiment vint lui dire; là près de vous, se trouve cette Fanchon pour laquelle vous vous êtes exilé: Fanchon qui vous a sacrifié son bonheur et jusqu'à son amour.

Pendant une année entière, le comte de Forceville vint passer chacune de ses soirées chez Mme Laurent. Quoiqu'il cachât sa pauvreté avec un soin extrême, et malgré la recherche industrieuse qu'il apportait à sa toilette, il ne fallut pas une grande perspicacité pour comprendre qu'il s'agissait d'une de ces misères désastreuses dont la révolution avait frappé tant de personnes naguères heureuses et riches. Peu à peu, les bijoux du comte disparurent les uns après les autres; ses doigts se dépouillèrent de leurs bagues; un soir, sa boite d'or se trouva remplacée par une tabatière de corne, et à la canne à pomme richement ciselée, sur laquelle il s'appuyait, succéda un jonc simple et sans valeur. Enfin, au lieu du linge fin et soigneusement blanchi qu'il se complaisait à porter, on lui vit des chemises de toile grossière, et renouvelées moins souvent. Du reste, sa sérénité ne semblait altérée en rien; en apparence il garda son humeur joviale, et ne démentit pas son noble orgueil.

Un jour que mon père et l'abbé Moreau n'avaient pu venir, Fanchon dit au comte, non sans baisser les yeux et sans trembler:

— La vie solitaire est une triste chose pour une femme, même de mon âge. Il me prend parfois la fantaisie de me marier.

Le comte tressaillit, mais il garda le silence.

— A soixante-six ans, mon cher comte, une femme peut bien faire elle-même, et la première, une déclaration. Monsieur de Forceville, voulez-vous m'épouser? Vous n'aurez plus ainsi la rue à traverser pour venir faire chez moi, le soir, votre partie de reversis.

Une larme coula le long des joues du comte. Il prit la main de Mme Laurent.

— Mon amie, répondit-il, je comprends toute la générosité de vos adorables intentions; j'en éprouve une profonde reconnaissance... mais je ne saurais les accepter.

— Vous ne sauriez donc point m'aimer?

— Au contraire : je ressens pour vous un sentiment tendre dont je suis parfois tenté de m'accuser comme d'une faute.

— Je ne vous comprends pas, balbutia l'heureuse Fanchon.

— C'est qu'il existe dans mon cœur un souvenir qui fait toute ma vie, et auquel je ne voudrais pas, même au prix du bonheur, être infidèle. Je n'ai aimé, qu'une seule fois en ma vie, madame. Celle que j'aimais, celle dont j'étais aimé m'a montré un dévoûment si noble, une abnégation si sublime, que même aujourd'hui je commettrais une ingratitude coupable en donnant mon nom à une autre femme.

Mme Laurent prit le comte par la main et le mena dans un petit cabinet où se trouvaient disposés, le long du mur, une vielle, une juppe de soie et un corset de velours chamarré de paillettes d'or.

— Fanchon! le costume de Fanchon! s'écria le comte. Oh! ne me trompez point. Si vous êtes véritablement Fanchon, ne tardez pas à me dire, que mon cœur et mes souvenirs ne commettent point d'erreur.

Il tremblait, il pleurait, il palpitait; il palpitait comme un jeune homme de dix-huit ans qui serre pour la première fois la main d'une femme aimée. Fanchon n'éprouvait pas une émotion moins grande. Le bonheur et l'amour avaient rendu à ces deux vieillards les enivremens et la verdeur de la jeunesse.

— Refuserez-vous encore de m'épouser? demanda Fanchon d'une voix entrecoupée.

Il tomba à ses pieds et couvrit de baisers la main qu'elle lui tendait.

A trois semaines de là, l'abbé Moreau célébra le mariage de Fanchon Laurent avec le comte de Forceville. Mon père signa au contrat, et j'assistai au repas de noces.

Dix années de bonheur s'écoulèrent encore pour les deux vieux époux, qui savaient donner à leur tendresse un caractère vénérable, dont le spectacle émut tous ceux qui en furent témoins. Le comte mourut le premier, en 1809. Les amis de la comtesse comprirent aussitôt que la fidèle Fanchon ne tarderait point à rejoindre au ciel celui qu'elle pleurait sur la terre. En effet, le 11 mai 1810, un cercueil fut déposé dans le cimetière du Père Lachaise, à côté de la fosse du comte de Forceville.

Fanchon quand elle mourut, habitait un appartement au premier, rue Ménilmontant, n° 7.

Maintenant que mon récit est terminé, dit la vieille dame en s'interrompant, vous excuserez, n'est-il pas vrai, l'indiscrétion que j'ai commise et la manière un peu sans façon dont je vous ai demandé un rendez-vous. J'ai pensé qu'un peu de mise en scène ne nuirait en rien à l'effet des détails que j'allais vous conter. J'ai cédé au désir d'avoir au moins, une fois, dans ma vie, quelque chose qui ressemblât à du roman.

Elle parlait encore, quand des salves d'applaudissemens saluèrent Mme Stolz et le cinquième acte de la *Reine de Chypre*.

Un domestique en livrée jeta un manteau de velours, doublé d'hermine sur les épaules de la spirituelle conteuse. Je lui donnai le bras pour la conduire à sa voiture, et me voici maintenant à écrire ce *post-scriptum* à l'histoire de Fanchon la Vielleuse.

S. HENRY BERTHOUD.

5 janvier, minuit.

CHARADE.

Tel garçon qui vise au dandysme
N'est souvent que mon premier ;
Par suite d'un rhumatisme,
On peut se trouver mon dernier;
Quand le sort leur est contraire,
Les hommes en général
Accusent le ciel et la terre,
Et s'en prennent à mon total.

LE NUMISMATE.

Un matin, de très-bonne heure, j'errais dans les rues de Paris à la poursuite de je ne sais quelles pensées. Tout entier à mes méditations, j'allais devant moi au hasard, lorsque j'entendis mon nom que prononçait une voix rieuse. Je regardai autour de moi.... Personne! La voix répéta son appel et cette fois, je pus remarquer qu'elle sortait, littéralement, de dessous le pavé.

Ma surprise augmenta et peut-être allais-je croire à l'existence des gnomes, si une tête, d'ordinaire mélancolique et grave, mais qu'animait alors un sentiment passager de gaîté, ne fût sortie de l'ouverture d'un égout.

C'était le philantrope de notre époque, le plus digne d'admiration; c'était Parent du Châtelet.

Quelques mots suffirent pour m'apprendre qu'il était là risquant sa vie, afin d'étudier les nouveaux miasmes pestilentiels qui venaient de se signaler dans le Paris souterrain. Il m'offrit, comme une chose toute simple de me faire les honneurs du conduit fangeux, et après m'avoir aidé à descendre, il me montra, avec une complaisance pleine de bonhomie, les travaux admirables que l'on a ménagés sous le sol, et qui assurent, aux rues de la capitale, deux précieux avantages: la salubrité et la propreté. Ensuite nous sortîmes du trou méphytique, et je revis le ciel avec la joie qu'éprouva Dante au sortir de l'enfer.

Parent Duchâtelet avait été le plus avant dans l'égout; il en avait agité la vase profonde, et il en rapportait plusieurs flacons pleins du gaz qu'il voulait analyser. Cependant, à peine le bout de ses bottes se trouvait-il mouillé. Ses vêtemens, son chapeau ne gardaient pas la moindre trace d'une si étrange expédition. Il prit affectueusement congé des ouvriers qu'il laissait dans l'égout, et ceux-ci le saluèrent avec un respect plein de reconnaissance, car ils comprenaient la haute et courageuse mission du philantrope. Après quoi, son bras sous le mien, il monta dans une voiture de place, et me proposa de l'accompagner chez lui pour étudier les gaz qu'il rapportait, et dont il lui tardait de connaître la nature.

Chemin faisant, je ne pus m'empêcher d'exprimer l'admiration que m'inspirait son dévoûment. — Mon Dieu: dit-il, je n'ai pas grand mérite à cela, d'abord je remplis un devoir, ensuite j'y trouve autant d'intérêt et de charme que vous à écrire un roman. Ce qu'il faut véritablement admirer, c'est le courage de ces hommes qui, pour un léger salaire, bravent l'asphixie, s'exposent à des maladies presque inévitables et altèrent toujours leur santé.

Et cependant, ajouta-il, après une des courtes rêveries qui suspendaient souvent sa conversation, il y a dans ce gouffre immense de Paris, si plein de douleur et désespoir, des souffrances plus cruelles encore, des destinées plus fatales, des croix plus rudes à porter! J'ai trouvé, naguère, parmi les malheureux qui se livrent à l'assainissement des canaux souterrains, un homme qui n'était point né dans leur condition, et qui n'avait point dès l'enfance, contracté l'habitude d'un travail rude et dégoûtant. Ceci vous semble invraisemblable, monsieur, n'est-il pas vrai? Vous ne pouvez pas croire qu'au dix-neuvième siècle, en 1832, un ancien préfet, un chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, un homme qui jouissait sous la restauration, d'un crédit réel et d'une aisance voisine du

luxe, en ait été réduit à se couvrir de la blouse fangeuse des ouvriers que vous venez de voir. La chose n'en est pas moins vraie. Repoussé de tous, vieux, après avoir épuisé ses ressources et vendu jusqu'à son dernier matelas, il avait reculé devant l'hôpital, seul asile qui restait à sa femme malade... Poussé à bout par le désespoir, il demanda la protection d'un ouvrier qui occupait le grenier voisin du sien; l'ouvrier l'amena parmi les écureurs. Grâce à Dieu, j'ai tiré ce malheureux d'une si triste position, j'ai pu lui obtenir une petite place; mais combien d'infortunes aussi fatales reste-t-il à secourir, d'infortunes pour lesquelles ne peuvent rien de pauvres rêveurs comme vous et moi.

Cet homme que la misère écrasait sous ses pieds impitoyables, avait failli subir une épreuve plus cruelle encore que la faim: une accusation de vol. Je vais vous raconter cette aventure, par ses détails bizarres, elle détournera notre esprit des lugubres idées qui viennent de s'y réveiller, et qui ne manquent jamais de jeter un cœur honnête dans un triste découragement.

La révolution de 1830 avait surpris à l'improviste M,...., comme tant d'autres. C'était au milieu d'un festin que la main fatale avait écrit sur la muraille, en caractères de feu, les mots: Misère, abandon et désespoir. Il n'avait jamais songé que le lendemain pût lui manquer, et le lendemain le laissa, à la lettre, sans argent et sans pain... Longtemps préfet, et puis logé dans un château royal dont on le chassa, il ne lui resta d'autres ressources que les bijoux de sa femme, qu'il vendit, et qui ne lui procurèrent qu'une somme fort médiocre.

Quand l'hiver arriva, il ne possédait point de quoi pouvoir acheter du chauffage. Il chercha un moyen de passer une partie de la journée sans trop souffrir de la rigueur du froid, et il n'en trouva point de meilleur que de se réfugier dans une bibliothèque publique. Quoique longtemps bibliothécaire lui-même, il n'avait jamais mis le pied dans un de ces lieux où les murs sont tapissés de volumes. La vue seule d'un livre le fatiguait. Il adopta donc, comme *mezzo termine*, la salle des médailles de la bibliothèque Richelieu. Là, il passait ses journées à examiner les pièces les plus curieuses de l'histoire numismatique et à deviser avec les employés quand ils le voulaient bien. Mais il ne tarda point à dédaigner la société de ces derniers, car il fit la connaissance d'un savant plein d'esprit et d'érudition.

Ce savant venait chaque jour s'asseoir à la même table que M.....

Il arrivait d'ordinaire au cabinet des médailles avec un magnifique manteau fourré qui faisait l'admiration et l'envie du pauvre ex-riche, réduit à grelotter sous une maigre redingote. Le manteau, en s'entr'ouvrant, laissait voir une polonaise chargée de brandebourgs, et à la boutonnière de laquelle se montraient, avec négligence, les rubans de plusieurs ordres étrangers. Une tête chauve et développée, un cou à la fois épais et long qui se repliait entre deux larges épaules, rappelaient l'attitude du vautour, avec lequel des mains en forme de serres, et un nez aigu comme un bec d'oiseau de proie, donnaient à l'étranger plus de ressemblance encore. Il prenait des notes et dessinait. Quand il se trouvait en face des plus précieuses médailles, quand on lui permettait surtout d'en tirer une du casier, de la regarder à l'aise, de la manier, de la soupeser, une joie étrange allumait son œil et animait son visage. Sa large bouche s'ouvrait par un rire silencieux: on aurait dit un ogre prêt à devorer un petit enfant. Il plaçait la monnaie d'or au grand jour, il la faisait chatoyer aux rayons du soleil de midi, il tirait une loupe de sa poche pour l'admirer jusque dans ses moindres détails!

L'ex-préfet se sentait plein d'admiration pour un savant si passionné. Il se complaisait à l'interroger sur l'origine des médailles, sur leur ancienneté, sur leur rareté. Le numismate répondait par des dissertations sans fin, qu'il prolongeait souvent même après les heures de clôture de la bibliothèque. Il tenait alors son admirateur, debout dans la cour, pendant une heure, sans s'inquiéter du mauvais temps et de la pluie.

Un jour, il proposa à son voisin d'accepter le dîner qu'il allait faire chez un restaurateur du Palais-Royal. Le pauvre homme, réduit par sa misère au rôle de parasite, résista d'abord et finit par accepter. Dès lors, une amitié véritable l'unit au savant étranger, et il se livra avec d'autant moins de réserve à son goût pour le comte de Praun, qu'il l'avait rencontré plusieurs fois donnant le bras à la vicomtesse de Nays. La vicomtesse de Nays était une femme de bonne naissance, et qui jouissait d'un certain crédit.

Un soir qu'il se disposait à ne quitter la bibliothèque qu'avec son laborieux voisin, ce dernier insista pour que M... ne l'attendit point, et allégua divers prétextes auxquels l'obligeante opiniâtreté de son nouvel ami résista. Le numismate sortit non sans donner quelques signes d'humeur. Le lendemain, il aborda M... avec une expression ineffable de bonheur.

— J'ai parlé de vous à Mme la vicomtesse de Nays, dit-il. Grâce à son crédit, elle va vous procurer une place lucrative et qui ne vous obligera point au serment que vous répugnez, avec tant de raison et de courage; à prêter. Passez de suite chez elle, elle vous attend.

M. ... se hâta de courir au rendez-vous indiqué, Mme de Nays était sortie. M. ... accourait à la bibliothèque. Les portes venaient de se fermer, et M. de Praun était, dit le concierge, parti depuis longtemps.

Le jour suivant, le 6 novembre, M.... se rendit, suivant son habitude, au cabinet des médailles. A sa grande surprise, il vit qu'on posait des grilles épaisses aux fenêtres de ce cabinet, qui donnaient sur la rue Richelieu. Il monta; les employés étaient dans la consternation, et M. Raoul Rochette parcourait la salle avec les signes du plus profond désespoir. Un porte avait été enfoncée, les glaces étaient brisées, enfin toutes les médailles d'or avaient disparu.

La première pensée de M.... fut pour son ami le comte de Praun, dont il se figurait le désespoir numismatique, à cette fatale nouvelle. Il sortit donc de la bibliothèque malgré l'âpreté du froid, pour attendre le savant sur le seuil et le préparer à cette triste nouvelle. Enfin le comte parut, enveloppé dans son riche manteau fourré. En apprenant la perte que venait de faire la science, il jeta des cris de douleur, proféra les malédictions les plus violentes contre les scélérats, et se disposait à porter au conservateur des médailles ses complimens de condoléance, lorsque tout-à-coup il s'enveloppa dans son manteau jusqu'au dessous des yeux, sortit à pas précipités sans prendre congé de M....- et disparut.

M.... s'expliqua cette brusque fuite par un sentiment de chagrin scientifique, qu'il partageait presque lui-même.

Le soir même, M...., en traversant le Pont-Neuf pour regagner sa mansarde, rencontra le comte de Praun et l'accosta. Celui-ci semblait inquiet, préoccupé, et avait hâte de quitter l'ami auquel, d'ordinaire, il témoignait tant de bienveillance. Tout-à-coup, un charbonnier qui passait, jeta sur les deux causeurs un sac de charbon. Au même instant une voix cria:

— Etienne Fossard, je t'arrête.

Le comte de Praun voulut faire résistance, mais la main qui le tenait fortement n'était point décidée à lâcher sa proie.

— Allons! suis-moi, forçat évadé, continua le charbonnier. Faut-il que je me nomme: Je suis Vidocq.

— Mais, monsieur, vous vous trompez: vous allez être au désespoir de votre méprise. Je connais M. le comte de Praun; c'est un savant étranger. Je me fais sa caution....

Vidocq jeta un coup d'œil rapide sur le misérable accoutrement de celui qui parlait ainsi. Pour toute réponse, il fit signe à ses agens de l'emmener au corps-de-garde avec le numismate.

Il fallut plusieurs jours à M.... pour pouvoir constater son identité et démontrer, qu'il avait été la dupe et non le complice de Fossard. En effet, le comte de Praun était bien Etienne Fossard, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour divers vols; Etienne Fossard, échappé du bagne de Brest; Etienne Fossard, le plus habile et le plus intelligent de tous les voleurs. Fils d'un horloger, jeté encore enfant dans un amour insensé pour une jeune fille, il avait demandé au crime les moyens de satisfaire à ses passions et de vivre dans l'opulence. Dès les premiers pas, il s'était pris au trébuchet du bagne. Devenu docteur dans la science du vol, il s'était évadé pour venir chercher un refuge à Paris.

Mais était-il réellement l'auteur du vol des médailles? Sa persévérance à le nier, le sang-froid avec lequel il répondait: «Pourquoi nierais-je, puisque je suis déjà condamné aux travaux forcés à perpétuité, déconcertèrent les magistrats chargés d'instruire l'affaire, et ils mirent en liberté les complices de Fossard que l'on avait arrêtés. Fossard lui-même eût été relâché, s'il n'eût été *retenu pour d'autres causes*, disait le texte du renvoi.

Cependant, il s'agissait de la perte d'objets dont la valeur matérielle s'élevait à deux cent mille francs, et dont la valeur scientifique était inappréciable. Une collection complète des rois de Pont, le sceau de Louis XII, le vase d'or de Renaud, le plateau d'argent découvert dans le Rhône, les médailles d'Antiochus, quelques exemplaires uniques de pièces sur l'histoire monétaire de la France avaient disparu. Il fallait les retrouver, n'importe à quel prix.

Alors une négociation, sans exemple assurément dans les fastes criminels, s'ouvrit entre la police et le voleur. C'est M. Gisquet qui la raconte lui-même dans ses *Mémoires*: on offrit à Fossard une commutation de peine, sa liberté, et même une somme d'argent considérable, s'il voulait révéler le lieu où les médailles se trouvaient cachées.

Fossard, avec une audace et une adresse merveilleuses, sans avouer qu'il fût l'auteur du vol, sans se compromettre le moins du monde, fit ses conditions. Elles parurent exorbitantes, et peut-être cependant aurait-on dû s'y soumettre, si un hasard heureux n'était venu livrer le secret de Fossard. On arrêta de nouveau les complices, naguère relâchés, de ce voleur. Drouhin, l'un d'eux, finit par avouer que les médailles avaient été jetées dans des sacs, au fond de la Seine, près du pont des Tournelles. Des plongeurs retrouvèrent à peu près la moitié des objets enlevés, le reste avait été fondu, et les lingots gisaient dans un coin de la cave du frère de Fossard.

Vous savez le reste de cette histoire, grâce aux journaux, au retentissement qu'eut le procès de Fossard, grâce au rire inextinguible qu'excita M. Raoul-Rochette, quand il déclara devant le tribunal, son titre de *conservateur* des médailles.

(La fin à demain.)

Le mot de la charade d'hier est *fat-alité.*

Une fois le trésor retrouvé, Fossard ne prit plus la peine de rien cacher. Il raconta, sans réserve, ses projets. S'il n'eût point été mis en prison, il se fût rendu sur-le-champ à Vienne, pour dépouiller également le musée de cette capitale de toutes les médailles d'or qu'il contenait. Riche alors de plusieurs millions, il se serait retiré en Italie, aurait acheté une *villa* et aurait mené une vie *tranquille et honnête*; ce sont ses propres expressions. Il blâma vertement ses complices de leur indiscrétion et de la hâte qu'ils avaient mise à se servir des médailles.

— Il fallait les laisser là cinq ou six ans, s'il était nécessaire, disait-il; après mon évasion du bagne, j'aurais trouvé moyen de les vendre avantageusement en Angleterre. Bah! ajoutait-il, il me reste Vienne, et cette fois j'agirai seul.

Une mesure de la police vint déconcerter l'espoir de Fossard, et abattre l'orgueil avec lequel il parlait d'une évasion certaine et peu éloignée: ce fut son transfèrement à Rochefort. Dans le bagne de Brest, une profonde connaissance des lieux et de nombreuses intelligences assuraient sa fuite; à Rochefort, il fallait tromper une inquiète surveillance et attendre de longues années avant de pouvoir rien tenter. Le chagrin le prit, il tomba malade et mourut six mois après.

Nous voici bien loin de mon pauvre ex-préfet et de mes égouts, interrompit Parent Duchâtelet. De la boue physique, je vous ai conduit à la boue morale. Cette dernière inspire encore plus de nausées que l'autre. Heureusement, il y a des cœurs qui savent porter noblement la pauvreté et que le malheur, pire que le vice, comme disait Voltaire, ne jette pas dans le crime.

Regardez au fond du petit bureau d'omnibus, devant lequel s'arrête notre voiture, ce vieillard qui passe la journée à écrire, du matin au soir, pour un salaire de douze cents francs par an; il ne se plaint pas, il subit l'ennui de ses occupations, sans murmure et sans faiblesse, et à peine reporte-t-il parfois avec regret ses yeux vers le passé.

Après les tristes choses dont je vous ai parlé, on a besoin, n'est-ce pas, de consoler ses yeux et son esprit par le touchant spectacle d'un courage si noble et si simple!

En achevant ces mots, Parent Duchâtelet me quitta pour aller saluer respectueusement le vieil expéditionnaire.

S. HENRY BERTHOUD.

—

UNE EXTINCTION DE VOIX.

ANECDOTE MUSICALE.

Mainvielle-Fodor!.. Quel est le dilettante ayant passé sa trentième année, qui ne se rappelle avec enthousiasme la voix divine de cette cantatrice, et qui ne sente battre son cœur au souvenir des délicieuses émotions qu'elle lui a causées!

La voix de cette prima donna était un don extraordinaire de la nature; elle s'étendait depuis les cordes basses du *contralto*, jusqu'aux sons les plus élevés qu'atteigne le *soprano*, c'est-à-dire depuis le *la* grave jusqu'à l'*ut* et même au *ré*, sans que l'on pût remarquer, dans tous les tons et demi-tons qui composent ces deux octaves et demi, la moindre faiblesse, la moindre lacune. Mais c'était encore moins l'étendue et l'égalité de cette voix que sa qualité qui la rendaient admirable. Elle était à la fois vibrante et veloutée, forte et suave, énergique et, légère, métallique et onctueuse, et dès les premières notes, elle pénétrait jusqu'au cœur. Jamais talent ne fut plus varié que celui de cette femme admirable:

Voir le feuilleton du 17 Février.

autant elle mettait de grâce, de candeur, de mélancolie en chantant la musique de Mozart, autant elle éblouïssait par ses sons légers et brillants dans la musique de Rossini. C'est elle qui, la première, fit entendre à Paris, dans *Il Barbiere*, cette délicieuse manière de chanter à *mezza voce*, que d'autres cantatrices ont tenté vainement d'imiter.

Pendant dix années entières, madame Mainvielle-Fodor avait fait les délices de tous les dilettanti de l'Europe; elle s'était fait entendre à Paris, à Vienne, où elle chanta soixante fois de suite le rôle de *Semiramide*, sans que l'affluence des spectateurs qui se pressaient pour l'entendre, cessât d'être aussi nombreuse que le premier jour; à Venise où elle chanta trente-huit fois l'*Elisabetta* de Caraffa, et où l'on frappa en son honneur la grande médaille d'or, prix qui jusqu'alors n'avait été décerné qu'au seul Marchesi; puis à St. Pétersbourg, à Naples, à Londres, où son triomphe ne fut pas moins grand.

En 1825, cette grande cantatrice était à l'apogée de son talent et de sa gloire, lorsque les pressantes sollicitations de M. Sosthène de Larochefoucault, la déterminèrent à refuser un engagement très-lucratif à Naples, pour venir à Paris à des conditions bien moins avantageuses.

Enfin arriva le jour où Mme Mainvielle devait débuter au Théâtre-Italien par *Semiramide*. La salle était comble; tout présageait à la reine du chant, à *la prima delle prime donne*, comme disaient les Italiens, un succès immense. Tous ses amis l'environnent; tout ce que Paris possède de grands artistes est là: Rossini, Cherubini, Choron, et une foule d'autres ont voulu assister à son triomphe. On se dressait, autour d'elle; ses plus simples paroles étaient recueillies, et alors qu'elle ne disait rien, on écoutait; car près d'elle, on ne pouvait qu'écouter.

Le rideau se lève; la grande actrice est en scène; sa majestueuse voix s'élève rieuse et puissante comme toujours. On écoute, on admire, on se sent transporté dans les régions célestes. Bientôt l'enthousiasme est au comble; il éclate en cris, en larmes, en exclamations de toutes sortes; l'entraînement est universel, c'est presque du délire. Puis tout ce bruit cesse comme par enchantement; chacun retient son haleine: la prima donna va reparaître; on l'attend... la voici!...

Comme tout-à-l'heure, les accens de sa voix font vibrer les fibres du cœur; puis tout-à-coup, voilà qu'à la cinquième ou sixième mesure d'un morceau capital, un silence mortel succède à ces chants divins. Une sueur froide ruisselle sur le front de la cantatrice; ses lèvres s'agitent, sa poitrine fait de violens efforts... Pas un son ne se reproduit! L'orchestre s'arrête, on baisse le rideau; la consternation est générale; on se demande si l'on n'a possédé un instant à Paris ce chef-d'œuvre de la nature et de l'art que pour le perdre aussitôt et sans retour. Le régisseur parvient à calmer quelque peu la vivacité des inquiétudes, en venant annoncer qu'une indisposition subite de madame Mainvielle-Fodor nécessitait une suspension de *quelques instants*. Ces derniers mots firent croire que le mal était beaucoup moins grave qu'on ne l'avait imaginé, et ils furent accueillis avec la plus vive satisfaction.

Cependant, la loge de l'inimitable cantatrice offrait l'image de la désolation: la prima donna était frappée d'une extinction de voix complète; dans son désespoir, elle se tordait les bras, se frappait le visage; mais elle ne proférait pas une plainte, pas un cri; l'organe de la voix paraissait être complétement anéanti!... Tous ses amis partageaient son désespoir: Rossini pleurait; Choron, qui s'était mis à ses genoux, la conjurait de se calmer

et d'espérer en Dieu, qui n'avait pu vouloir anéantir d'un coup une si grande merveille; elle les écoutait, et, pour toute réponse, leur serrait la main tour-à-tour.

Déjà plus d'un quart d'heure s'est écoulé, de violens murmures se font entendre dans la salle, et bientôt on demande à grands cris des nouvelles de la cantatrice. Le régisseur, qui partage sincèrement l'affliction générale, vient dire dans la loge qu'il ne peut tarder davantage à répondre à l'impatience du public; il va donc, dit-il, déclarer que le spectacle ne peut être continué. Cette décision produit, à l'instant même, sur la cantatrice un effet terrible et prodigieux: son teint s'anime, ses yeux lancent des éclairs, elle se lève; ses lèvres s'agitent convulsivement, puis, par un effort surhumain, d'une voix pleine, sonore et vibrante, elle fait entendre ces paroles:

— Levez le rideau! je chanterai!...

— Sauvée! sauvée! s'écrie Rossini, en l'embrassant.

— Dieu a pitié de notre douleur, dit le religieux Choron.

Le rideau est levé, la salle semble crouler au bruit des applaudissements; puis, à ces élans généreux succède un profond silence, et la voix de la cantatrice se fait entendre plus belle et plus suave que jamais; les fleurs et les couronnes pleuvent sur la scène; jamais succès n'a été plus grand, plus complet et plus légitime. Le rideau tombe enfin pour la dernière fois, et au même instant, Mme Mainvielle-Fodor s'évanouit. On l'emporte; les plus tendres soins lui sont prodigués, et la rappellent promptement à la vie; mais de nouveau et pour toujours hélas! sa voix est éteinte! l'éclat dont elle vient de briller était le dernier feu de l'astre qui va disparaître.

Après cet affreux malheur, Mme Mainvielle-Fodor se rendit en Italie, où elle recouvra assez de voix pour chanter l'opéra, mais l'art et la nature furent impuissants à lui rendre cet organe qui avait fait l'admiration de l'Europe entière, et de cette brillante merveille, il ne nous reste que le souvenir.

LEO LESPES.

—Dans les dernières années de sa vie Beethoven était devenu sombre, morose, misantrope, atrabilaire. Atteint d'une surdité complète, infirmité très-désagréable pour un mucicien, il paraissait triste, abattu, découragé. Les distractions, les amusements qui autrefois l'intéressaient, le charmaient le plus, étaient devenus pour lui fades et insipides. Il fuyait la société des hommes, pour lesquels il se croyait désormais un objet de dédain ou de pitié, et qu'il appelait tous sans distinction des traîtres et des ingrats. Il avait pris en aversion les personnes dont le commerce lui semblait auparavant le plus agréable, et, dans un accès de noire misantropie, il en vint jusqu'à fermer brutalement sa porte à ses amis intimes, à ses disciples favoris, à ceux-là même dont il avait dirigé avec une sollicitude paternelle les premiers pas dans la carrière des arts. Cette haine pour tous les hommes en général, se développait chaque jour davantage; et c'est sous l'empire de cette bizarre monomanie qu'un jour, sans la moindre explication, il donna congé à sa vieille gouvernante, éprouvée par plus de vingt années de service et de probité. Il se persuada qu'il pouvait vaquer aussi bien qu'elle aux occupations du ménage, et cette idée folle, saugrenue, germant, se développant dans son cerveau, il se mit immédiatement à l'œuvre; et revêtu d'un tablier de cuisine, la tête armée du classique bonnet de coton, il prépara lui-même ses repas. Dès lors l'*Almanach des Gourmands* et la *Cuisinière Bourgeoise* remplacent sur son bureau ses partitions favorites.

Un jour Beethoven eut la fantaisie de donner à ses amis un échantillon de sa science gastronomique, de son habileté dans l'art de Carême et de Brillat-Savarin; il les invita donc à un dîner de sa façon. Comme on le pense bien, leur curiosité fut excessivement excitée, et ils furent tous exacts au rendez-vous. A leur arrivée, ils le trouvèrent écumant le pot au feu et dans l'accoutrement d'un cuisinier en fonctions.

Après une assez longue attente, on se mit à table: décrire ce repas, serait chose impossible. Le potage ne ressemblait pas mal au brouet noir dont Lycurgue donna jadis la recette aux Lacédémoniens. Le rôti était calciné, les entremets étaient détestables. Les convives ne touchèrent à rien. L'amphitryon mangea seul de très-bon appétit et soutint que tout était délicieux.

Cependant Beethoven finit par se fatiguer de ce régime; la vieille gouvernante fut réinstallée dans ses fonctions, et le maestro, désertant ses fourneaux, revint à ses occupations, à ses études musicales.

— Le fameux puits de Grenelle paraît destiné à déjouer toutes les combinaisons de la science et à résister aux procédés les plus ingénieux de l'art. La question se complique de plus en plus. On est là dans un terrain inconnu, dans un ordre de phénomènes ignorés, et il est difficile de prévoir comment on en sortira. C'est la première fois que l'on pénètre dans cette nappe d'eau souterraine, située au dessous de l'épaisse couche de craie qui fait le fond du bassin de Paris; et, en dépit de toutes les prévisions et de tous les calculs scientifiques, on ne sait pas d'où vient cette eau, ni quelle est la source qui alimente cet immense réservoir. Cette eau, dans son ascension à travers le trou de sonde, présente des phénomènes et des chocs inconnus dans leur nature et en rapport avec la prodigieuse force ascensionelle qui la fait jaillir, de 1500 pieds de profondeur, au dessus du niveau du sol. Les tubes que l'on a tenté d'introduire jusqu'au fond de ce puits, afin d'aller chercher de l'eau limpide au-dessous des sables noirs qui la troublent, et qu'elle verse incessamment en quantité prodigieuse à la surface du sol, sont aplatis, tordus, brisés dans plusieurs points de leur étendue. D'où viennent ces efforts de pression, de torsion agissant de dehors en dedans, et qui interceptent tout-à-coup le cours de l'eau dans l'intérieur du tube? Par quels moyens remédiera-t-on à ces effets, et parviendra-t-on à y résister avec des tubes plus solides et plus forts?

Un vaste champ s'ouvre aux investigations de la science. Ce qu'il importe également de rechercher, c'est une solution à la question de savoir, ainsi qu'on l'a prétendu dans ces derniers temps, s'il y a réellement danger qu'un vaste et profond éboulement ne s'opère par suite du creusement des eaux dans les sables, ou si, un beau matin, les eaux de la Seine, s'infiltrant par quelque fissure, ne disparaîtront pas dans ce gouffre. Dans le cas où la prudence exigerait que l'on mît obstacle à l'écoulement des eaux, et que l'on fermât le puits de Grenelle, quel serait le meilleur moyen d'arrêter cette colonne d'eau, dont le courant est capable de surmonter de puissants obstacles et de se faire jour à travers les couches de terrain environnant?

LES DÉVOUEMENTS MÉCONNUS

Après les péchés véniels du carnaval, la pénitence; après les nouvelles de Dumas, Berthoud et autres, un feuilleton signé d'une initiale inconnue... pénitence! — Dans ce monde d'éternelles harmonies, tout est basé sur les lois de l'équilibre — même les jouissences intellectuelles des abonnés d'un journal.

Nous disons donc: *Les dévouements méconnus*. N'allez pas croire, mesdames, que c'est là le titre d'un de ces romans passionnés comme il nous en pleut aujourd'hui? Dieu préserve! — Dans ce siècle d'annonces prétentieuses, un titre n'engage presqu'à rien; — et puis le roman passionné, nous arrive, (comme c'est au su de chacun) par le roulier de Belgique, lequel pays, de son côté, l'escamote à la France, sa bonne voisine, -- ce qui nous prouve (autant qu'il est permis de prouver, en jouant sur les mots) que la France est le foyer des *impressions* et la Belgique le foyer des *réimpressions*.

Ceci posé, vous vous doutez bien que n'ayant pas mission de vous impressionner délicieusement avec notre innocente prose, force nous est de vous conter une histoire lamentable, il est vrai, mais toute honnête, toute bourgeoise; car savez-vous bien de quoi il s'agit? D'une individualité qui s'est soustraite jusqu'ici à la publicité du feuilleton et aux spéculations industrielles du roman du jour: en un mot, il s'agit d'une *bonne d'enfants*.

Bonne d'enfants! Ne trouvez-vous pas que *bonne* est joliment placé devant le substantif qui le suit? Le terme nous paraît si vrai, si naïf, si touchant, qu'il n'y a que la langue française, avec son tact fin et sa logique admirable, qui ait pu lui donner droit de cité dans presque tous les idiômes de l'Europe civilisée. Et pourtant, le monde qui lit l'*Imitation de Jésus-Christ*, ornée de vignettes coloriées, s'est habitué à voir dans la bonne d'enfans la servante qui fait le gros ouvrage de la maison, et non l'amie qui fait la dure corvée des devoirs sacrés de la maternité. Il vous souvient peut-être que la caricature a exploité ce type, que le vaudeville en a ri avec esprit; mais personne que je sache, ne s'est donné la peine de prendre sa tâche sociale un peu au sérieux. Et comme personne ne s'en est soucié, il a fallu qu'un profane, qu'un homme, au toucher émoussé et rude, se mêlât de la besogne.

Aussi, vous sera-t-il facile, mesdames, de me trouver en faute dans cette esquisse, sous le rapport du *faire*, j'y consens; — mais non pas sous le rapport de l'intention, s'il vous plaît. Au surplus, il ne vous en coûtera que la peine de nous donner un moment d'audience, sauf à nous siffler plus tard. M'y voici donc!

Voyez-vous, lecteur, — une *bonne d'enfants*, c'est le résumé vivant d'une réflexion d'égoïsme, passée dans les mœurs et les us d'une société soumise aux convenances, esclave des intérêts du jour, et très-pressée de jouir.

La bonne d'enfants est de deux catégories: ou elle est fille d'après les idées saint-simoniennes, c'est-à-dire libre dans ses actions, quand même; ou elle est fille, en tout bien et tout honneur, ce qui hélas est l'équivalent de vieille fille! C'est la *bonne* par excellence celle-là. En général, la *bonne* est rarement femme mariée et partant mère légitime. Il y a je ne sais quel prestige attaché à un sentiment maternel légitime, qui fait qu'on en est jaloux, qu'on ne le partage pas volontiers. La mère légitime se case avec ses enfants dans son chez-elle, tout misérable qu'il

puisse être, plutôt que d'aller par le monde en quête d'un emploi de mère négative. Donc, sauf exception, je raie les mères légitimes de la liste des *bonnes*. Il nous reste par conséquent la fille libre et la vieille fille. La première, selon ce qu'elle vaut moralement, perd ou gagne ses chevrons à ce métier d'ilote, aux gages de la maternité opulente. — Quant à la seconde, si vous tenez à étudier un peu cet exemplaire, faites nous l'honneur d'aborder l'alinéa ci-dessous.

Or, à peine sortie de l'enfance, elle a été bonne d'enfants pour une jatte de lait, pour une assiettée de soupe, chez les voisins du pauvre quartier qu'elle habitait. C'est ordinairement quelque orpheline, quelque pauvre être, laissé à la garde de Dieu ou à la férule d'une marâtre. Le plus souvent c'est la toute cadette d'un groupe d'enfants issus de père et de mère qui travaillent sans relâche, tandisque le groupe consomme sans relâche. Il arrive par fois qu'elle est jolie. Si elle l'est, et qu'elle craigne Dieu, voici à peu de chose près les épreuves qui l'attendent.

Première phase. Condition de novice. Placement dans une maison bourgeoise aisée. Emploi de la journée....

Mais avant d'entrer dans la première phase, veuillez bien agréer nos excuses pour les détails futiles que vous allez lire, parceque sans le trait, sans le coup d'estompe, pas de portrait, pas de physionomie. C'est dans un jardin public que notre jeune novice pose le mieux. Allons y donc.

Tenez! la voyez-vous, accroupie sous ce grand tilleul, l'ombrelle déployée au dessus de la tête sacrée de son tyran et maître, qui dort la face contre le ciel? C'est un garçon, et, à coup sûr, un diablotin; je me garderais bien de le faire ange. Cela dérangerait mon histoire. Tant que le mioche dort, cela passe; mais voilà qu'il se réveille, et notre fillette vite de s'atteler à la cariole, et de la traîner sur les sentiers sablés du jardin; ce qui par, parenthèse, ne la dispense pas de tricoter, chemin faisant, les chaussettes du poupon, parceque Madame n'entend pas plaisanterie sur ce chapitre. J'ai oublié de vous dire que notre fillette a douze ans, vous savez, cet âge d'espiégleries, de pétulances, d'impatiences de fibres, en un mot de végétation accélérée, tant morale que physique. Or, si tu as quelque folâtre désir en tête, pauvre petite, étouffe-le, car ta consigne, c'est d'être toujours au niveau des mœurs, des habitudes, des allures et des fantaisies de l'enfant que tu guides. Tu brûles de te mêler à cette troupe bruyante de fillettes de ton âge, haletantes de plaisir, allègres comme l'oiseau sur la branche, qui gallopant, qui trottant. Non, mon enfant! tu as ton marmot, tu as ton tricot, songes-y. La gentille troupe escorte un joli petit phaéton, attelé d'une paire de caniches grotesquement coiffés, et dans lequel se prélasse une dame pomponnée à ravir, et regardant le monde avec deux yeux de verre tout stupides. Dieu, la belle poupée! La ravissante partie de plaisir! La *bonne* voudrait s'élancer d'un bond après l'intéressante cavalcade mais le petit mioche est loin d'avoir son élasticité; à peine sait-il trottiller quelque peu, et, toute pensive, elle continue de charrier le maître, qui gaillard et dispos, entame une conversation *intime* avec sa bonne amie, bien que le vocabulaire du petit bonhomme ne se compose, en attendant mieux, que de phrases sans lien rationnel, et de diminutifs très-dorlottants; mais, rien moins qu'édifiants et récréatifs. Là dessus, le petit lutin qui est minéralogiste passionné, veut mettre pied à terre pour faire sa collection de cailloux, et aussitôt dit, aussitôt fait. Puis, ennuyé du jeu, il se roule sur le gazon et commence une scène d'espiéglerie avec sa bonne.

Ce sont caresses, fâcheries, bouderies, égratignures, raccommodements.

Mais voici midi qui sonne. Il fait chaud, — nous sommes en pleine canicule. L'oiseau s'est tapi sous la feuillée, et le bec entr'ouvert il se tient coi. La nature semble faire sa méridienne, et cet état de somnolence gagne la petite *bonne*. Une couple d'heures de sommeil l'auraient rendue fraîche comme une rose et prête à passer bravement une nuit blanche, s'il y a lieu. Mais il n'y faut pas penser, car son seigneur et maître ayant dormi la grasse matinée, ne veut plus dormir. Bien au contraire, passionné pour l'histoire naturelle, il veut que sa mie fasse la chasse aux cigales qui bruissent dans l'herbe, afin de leur arracher les ailes, puis les pattes, puis la tête. Sur ce, vient l'heure du dîner, et on prend le chemin du logis. La *bonne* a soin d'éviter les boutiques des marchands de jouets, parce qu'un certain jour, (elle ne se le rappelle que trop) dans une de ces lubies d'enfant gâté, son poupon a exigé en trépignant de colère, qu'on lui livrât à la minute un trompette de housards, qui sonnait la charge, ferme en selle et caracolait sur son coursier de plomb, que c'était magnifique à voir! Le petit gamin avait voulu s'en emparer par le chemin le plus direct, par la vitrine. Mais la petite, en voulant éviter Charybde tomba dans Scylla, c'est-à-dire sous la patte d'un petit singe en jaquette rouge, qu'un jeune industriel, venu du midi, de l'ouest ou du centre de l'Europe, que sais-je? faisait danser sous la porte cochère d'une maison. L'enfant veut à tout prix en faire son cheval de brancard, et comme son guide lui prêche morale sur ce chapitre, il crie et se démène comme un possédé. C'est dans cet état qu'on vient se présenter devant maman. Celle-ci exhibe *l'ultima ratio* des mères — la verge. Mais c'est le singe de la porte cochère que veut son fils, et non pas la verge — et l'accès continue. Alors on étale devant lui sa jolie collection de jouets. Non, non, il lui faut le singe, et l'accès continue plus fort. Enfin la *bonne* qui connaît son petit polisson par cœur et qui sait comment faire sa cour à Madame, propose de se laisser battre par lui. Cette idée paraît plaire au diablotin et il s'en donne à cœur joie! La paix rétablie, on envoie la petite tourner la broche à la cuisine. Ceci fait, elle va s'attabler avec son maître pour dîner, — non pas elle, mais lui: la pauvre enfant mange sur le pouce quand elle en trouve le temps. Le dîner fini, marche, en campagne pour le jardin, et au jardin, même histoire que tantôt, avec variantes. Au jardin, ni paix, ni trève; au logis, ni trève, ni paix. Au demeurant, il faut que notre fillette sache louvoyer entre deux courants contraires, entre le mauvais naturel de l'enfant et l'aveugle tendresse de la mère. Il faut qu'elle sache saisir la phrase mal mâchée, le caprice en arrière pensée et le caprice en voie d'exécution. Trop heureuse si l'enfant n'est pas d'une petite santé ou d'une humeur par trop indomptable, autrement elle peut bien être condamnée à goûter, dans les cas extrêmes, de toutes les drogues pour donner un exemple de stoïcisme à son pupille. Cela s'est vu, cela se voit. Cette journée aux mortels ennuis et qui précède peut-être une journée aux mille abnégations, est enfin à son déclin. Mais il y a encore une toute dernière épreuve à subir: il y a, que notre petit lutin s'est rappelé tout d'un coup ses beaux jours de nourrice, et il veut.... devinez! Je vous le donne en mille!... Il veut qu'on l'emmaillotte, et ce qui est bien plus bouffon, il propose de jouer à cache-cache, fisselé comme le voilà! Et personne n'ose désobéir. Finalement il s'endort. Le maître dort, c'est bien, mais la servante n'y songe seulement pas. Pariez qu'elle est encore à mettre de l'ordre dans le pêle-mêle très *prosaïque* de la garde robe de son seigneur et maître, qu'il faudra habiller nettement pour son lever, élégam-

ment pour sa promenade et commodément pour sa rentrée. Pauvre fille! Mais à douze ans, tout s'oublie, heur et malheur, insomnies et labeurs. C'est à dix-sept que la mémoire du coeur se fixe, et l'orpheline dont nous ébauchons le portrait, vient justement de les atteindre, toujours seule, toujours pauvre, toujours honnête.

A douze ans, elle a aimé les enfants de ses maîtres; à dix-sept, elle s'aperçoit que cet amour là est une plaisanterie, car l'enfant aime sa *bonne* comme le poussin aime sa poule. Amour de pur égoïsme. Je crains qu'avec cette conviction, elle ne néglige un peu ses devoirs, car la voilà dans l'âge des sympathies lointaines, de la coquetterie, du miroir, de la parure. Mais non! Je doute qu'elle trouve quelque part un cœur hospitalier, je doute qu'elle trouve même un miroir, ce conseiller perfide des jeunes filles. Pourquoi d'ailleurs un miroir? A peine si, dans la matinée, elle a le temps de se faire un peu belle, comme on dit. Ne faut-il pas que le maître déjeune, ne faut-il pas qu'on le pare, qu'on l'amuse. Il faut aussi profiter du beau rayon de soleil qui fait étinceler la vitre de l'alcove enfantine, il faut partir; et surtout, qu'elle ait garde en sortant d'oublier le fouet du petit, son dada, son polichinelle, etc. Il n'est pas besoin de vous dire, que c'est au jardin public qu'on se rend. Un jardin public, c'est l'oasis de la marmaille, d'un bout de l'Europe à l'autre, et le *rout* des *bonnes* et des nourrices. C'est là que l'humanité est jugée de son imperceptible point de départ, — les langes. C'est aussi là que les maîtres sont condamnés à passer sous les fourches caudines de la médisance. Mais notre *bonne* ne siége pas dans ce conciliabule cotillonné, elle a été élevée dans la crainte de Dieu, quoiqu'elle ne sache en fait d'instruction religieuse, que le Décalogue et le Pater. Dans le métier qu'elle fait, tout est abnégation. L'église est pour le chrétien, mais non pas pour elle. Le dimanche est un jour de repos pour tout le monde, mais non pas pour elle. La pauvre enfant fait cette réflexion en passant en revue ces groupes de femmes élégamment endimanchées, qui, leur missel à la main, viennent coquettement pécher au jardin, après avoir déposé leurs petits péchés de dimanche passé, au pied des autels. Assise sur la gazon avec son *inséparable*, elle regarde, elle écoute, et maint joli chiffon lui donne dans l'œil, maint propos galant effleure son oreille. C'est alors que la jeune fille commence à soupçonner le beau côté de la vie chez les autres, et au moment où elle sent se glisser d'indéfinissables désirs dans son cœur, elle aperçoit là bas, sous le grand marronnier, un valet de pied à la guêtre collante, à l'aiguillette passementée, au chapeau galonné, posé crânement sur l'oreille. Maître Frontin se tient là de planton, un *bournous* de dame à son bras. Oh! qu'il est bien, qu'il est beau, qu'il est magnifique! Les deux jeunes gens échangent un regard, ils en auraient échangé mille, sans le petit bourgeois qui les rappelle tous les deux à l'ordre, en s'éprenant tout d'un coup d'une belle passion pour sa mie, — et de se jeter à son cou, et de la couvrir de baisers. C'est comme s'il lui disait: «C'est moi qui suis ta pensée intime, garde toi de faire l'infidèle» et, entre deux caresses, Frontin a pris son vol. Ce contre-temps cruel ne prouve que trop à la jeune fille, que la lourde croix qu'elle porte ne fera qu'augmenter de poids tous les jours. C'est, absorbée dans ses pensées, et faisant de la philosophie à perte de vue sur ce qu'elle vient de voir et d'éprouver, qu'elle s'en retourne au logis, et tout va mal ce jour là selon le devoir, parce que tout va bien selon l'amour.

(La fin à demain.)

Le mot de la charade de samedi est: *Pas-tourelle* (Pastourelle).

Les jours suivants, elle a eu la poitrine pleine de soupirs; puis un peu moins de soupirs, puis un soupçon de mélancolie. La sérénité d'esprit lui revenait peu à peu, et, avec elle, la résignation, l'amour de ses devoirs, l'amour pour son petit chérubin, lorsque le dimanche d'après, ce diable de Frontin apparut encore sous le marronier.

Cette fois, les deux jeunes gens entamèrent un dialogue sympathique à travers l'espace. Décidément, le premier pacte sérieux de l'existence d'une jeune fille, était sur le point de se conclure. Leurs personnes se rapprochaient même instinctivement l'une de l'autre, lorsque soudain, l'enfant jeta un cri perçant. Ah mon Dieu! — un malheur! — Soyez tranquille, — c'est quelque bête qui l'aura mordu. — Non, c'est une chataigne qui lui est tombée sur la tête. La *bonne* en aura pour un bon quart d'heure; et pendant qu'elle donne ses soins à l'enfant, Frontin file au large. Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle murmura dans cet instant une première malédiction contre son pupille.

Mais il revint pourtant, le valet à l'élégante livrée, une fois, deux fois, dix fois, et, comme il est convenu de vous dire toutes choses, au risque même de vous déplaire, il m'est impossible de vous cacher, qu'après bien des allées et des venues, maître Frontin parvint à la fin à lier connaissance avec notre *bonne*, qu'il fut exact aux entrevues, qu'il fit de grands frais d'éloquence, de grands frais de gants de filoselle, de boutons de chemise simulant la cornaline, de craquelins soufflés, à trois gros pièce, et autres séductions de cette force. Il va sans dire que le petit eut aussi sa part des revenants-bons, sucrés de l'intrigue. — Résiste donc qui peut aux grâces de cette élégance, de ce bon ton, de ces prodigalités, et surtout aux descriptions pompeuses des plaisirs de ce monde, dont les plus enchanteurs, au dire de Frontin, consistaient en une course en *drinde* (1) au faubourg de Praga, chez le *Juif Mosié*, (2) en un billet de *paradis* pour un chef-d'œuvre de la portée dramatique de *Galganduch* (3), et comme morceau de roi, en la poésie énivrante des bals de la Salle *dite-d'Argent* (4), rue des Jardins. Aussi Frontin devint-il le fiancé de l'orpheline, devant Dieu.

Mais hélas! le bonheur ici bas est un feu follet, et au moment où la fiancée croyait le fixer à tout jamais, il s'effaça comme un brillant arc-en-ciel sur l'horizon de son avenir car le mauvais petit génie de la *bonne*, qui, tout bambin qu'il était, vous avait de l'esprit comme un démon, donna un beau jour l'éveil aux parents, en faisant une délation naïve sur les entrevues clandestines du jardin. La maman y envoya quelqu'un en observation, et l'on ne se convainquit que trop de la *scélératesse* de la *bonne*. On cria au scandale, et la pauvre fille fut mise à la porte — sans regret, sans un mot de consolation, sans qu'on lui tînt compte de ses années d'épreuves, de dévouement et de mille petits martyres qui n'ont ni nom ni place dans la mémoire des parents. On enregistre la somme qu'on débourse, rarement les bons offices qu'on achète.

La voilà donc seule dans la vie! Qui va donc l'orienter sur cette terre inconnue la pauvre ignorante qu'elle est? Et Frontin? Ah Frontin!... La vérité est qu'il ne parut pas au jardin le lendemain de la catastrophe, ni le surlendemain, ni les autres jours de la semaine — et sa bonne amie pleura le jour, pleura la nuit, lorsque toute seulette, abandonnée, elle se retira dans le petit taudis qu'elle avait loué en attendant son jour de noces. De plus en plus inquiète, la pauvre enfant sort fréquemment, tantôt rôdant dans les rues, tantôt dans le

jardin, mais pas de Frontin!... Ah! si pourtant, elle l'aperçut un jour, mais cette rencontre faillit la tuer sur place, car son amoureux, fier et beau comme un paon et le bouquet nuptial au côté, se donnait des airs dans la calèche de ses maîtres, côte-à-côte avec une mortelle fortunée, rouge de plaisir, blanche comme une colombe et empanachée de rubans comme un mât de cocagne. Hélas! il n'était que trop vrai, Frontin venait de prononcer le oui fatal, et notre orpheline, la mort dans l'âme, s'en retourna chez elle, fit une grave maladie, obtint par bonheur un lit à l'hospice, en sortit pauvre, triste, faible, mais jurant haine à l'amour et fidélité à son état.

Troisième phase.

La *bonne* avait avancé dans la vie, et cependant elle se trouvait au début de sa troisième phase, tout juste à son premier point de départ. Toujours mêmes déboires, mêmes tribulations! — Elle trouva bien à placer sa personne, mais non pas son cœur. La pauvre enfant retourna donc à ses premières et légales amours; — amours sans partage, sans ostentation, amours toutes d'abnégation et de sacrifices!... Si les chagrins, la maladie, les veilles, la rapprochèrent de l'âge climatérique de la vieille fille, plus-tôt que de coutume; de l'autre, le sentiment de l'amour maternel négatif prit naissance dans son cœur, avant l'âge où il se manifeste ordinairement chez les individus de sa classe. Car après tout, il faut bien que la femme aime exclusivement — soit Dieu, soit homme, soit enfant... Dès ce jour, notre orpheline s'enferma avec résignation dans ce sanctuaire aux émanations acides et alcalines, qu'on nomme *chambre d'enfants*. Dans ce petit monde, on rit, on pleure, on se fâche, on se porte bien, on se porte mal — bref, on vit. On y est égoïste, fourbe, passionné, le tout en demi-teintes. Les souffre-douleurs de ce petit monde, c'est-à-dire les nourrices et les *bonnes*, se rapetissent involontairement dans ce cercle de passions microscopiques. Même l'intelligence, cette grande faveur céleste, s'amoindrit chez elles au contact journalier de la raison mûre avec les prémices de l'entendement. Il y a aussi dans ce petit monde où j'ai pris la liberté de vous introduire, peut-être contre votre gré, des rivalités très-sérieuses entre mesdames les nourrices et mesdemoiselles les *bonnes*; et ce sont précisément les enfants qui les font naître, en prodiguant leurs amitiés souveraines tantôt à l'une, tantôt à l'autre: de là, des jalousies, des bouderies, des querelles en forme, entre ces dames. Que de menues gentillesses du sentiment on pourrait y signaler! Mais comme je ne vous suppose pas ce soir en verve de sensiblerie — je les passe sous silence, comme aussi, faute d'espace, je passe sous silence les sympathies inexplicables de certaines *bonnes* pour certains enfants, qu'elles ont réchauffés de leur haleine, et dont elles emportent le souvenir dans leurs pérégrinations ignorées et solitaires, à l'appui de quoi je pourrais vous citer mainte lettre touchante et naïve, adressée par elles à leurs ci-devant pupilles. Ceux-ci en font des pétards, — parce que, tout est jouet pour l'enfance, même le sentiment.

Telles sont les élues de cette caste ignorée. Elles sont plutôt en majorité, qu'en minorité, parce que c'est sous le regard vigilant d'une mère qu'elles se forment. Les négligentes et les moins aptes sont mises à l'index de la sollicitude maternelle et passent à d'autres fonctions. Ce qu'il y a de particulier dans cette classe de femmes, c'est qu'elles acquièrent, dans leur condition, l'exquise délicatesse de l'instinct des mères, avec cette différence notable, que celles-ci aiment l'enfant, et celles-là, l'enfance. Elles continuent, pour ainsi dire, l'amour maternel, de l'enfant qu'elles quittent, à l'enfant qu'elles adoptent. —

Mais tous ces dévouements sont connus me direz-vous. Ce qui est une raison pour les méconnaître. N'est-ce pas? A cela, je n'ai rien à répliquer, à moins de protester, la plume à la main, (si toutefois vous n'y faites opposition) contre un raisonnement qui peut être juste, selon la logique accommodante du monde, mais qui est foncièrement faux, selon la charité de l'Evangile.

Varsovie 9 *Février* 1842.

N. N.

(1) *Drinde.* — Voiture de place.
(2) *Galganduch.* — Traduction polonaise de *Lumpaci-Vagabundus*, farce populaire du théâtre de *Kaschperle* à Vienne.
(3) *Le Juif Mosië.* — Marchand d'hydromel de Hongrie.
(4) *Salle d'Argent.* — Salle de bal en grande vogue parmi les ouvriers, les laquais et les servantes de la ville.

CONFIDENCES ARTISTIQUES.

La mort de deux grands musiciens.

C'est une singulière étude à faire, me disait l'autre jour lord Bennet, que de considérer comment ont fini les grands génies dont les noms ont fait la gloire de leurs siècles. C'est pour la philosophie un vaste et profond sujet d'études, que ces hommes que la mort vient surprendre au milieu des inspirations les plus grandes et les plus sublimes, comme si le ciel était jaloux de leurs chants si harmonieux, des torrents de mélodie qu'ils répandent sur la terre. Témoins, Haydn et Mozart.

— Est-il vrai, Milord, lui dis-je, que vous ayez connu Haydn intimement?

— Parbleu! mon cher, me répondit l'Anglais, comme je vous connais. Il est venu en 1803 dans notre vieille Albion; tenez, regardez dans ce cabinet, voilà son buste.

— Couronné de lauriers! fis-je avec surprise; c'était un Allemand, et vous le mettez au rang de vos compatriotes les plus célèbres?. .

— C'était un Anglais, répondit lord Bennet, car c'est chez nous qu'il a trouvé ses plus belles inspirations, qu'il a composé ces chants écossais qui feront éternellement l'admiration des musiciens.

— C'est vrai, répondis-je.

— Oh! Monsieur, si vous aviez pu voir comme moi Haydn se mettre à travailler.... c'était un singulier spectacle. Il n'imitait pas ces compositeurs qui travaillent en robe de chambre et en bonnet de nuit; non... Haydn, avant de se mettre à l'ouvrage, se faisait coiffer, il mettait une chemise à jabot, un habit magnifique, une épingle de diamants à sa cravate, et au doigt une magnifique bague que Frédéric II lui avait donnée. Alors, en costume d'étiquette, il se mettait au clavecin et se livrait à toute la fougue de son génie.

— Et comment est-il mort?

— Oh! c'est une singulière histoire, répondit mon narrateur. Déjà, en 1805, on l'avait fait passer pour mort, et l'Institut de France, dont il était membre correspondant, avait fait célébrer une messe en son honneur.

— Si ces Messieurs m'avaient averti, dit Haydn en apprenant cette nouvelle, je serais allé moi-même battre la mesure de cette belle messe de Mozart, chantée pour le repos de mon âme.

L'avant dernière fois que je le vis, c'était à Vienne. La veuve et le fils de Mozart donnaient un concert au théâtre de la Weiden, pour célébrer le jour de sa naissance. Ce jour-là on exécuta *la Création*, cent soixante musiciens étaient à l'orchestre; trois artistes éminents, Weitmüller, Radechi et Mme Frescher chantaient les solos; la salle était comble.... Le pauvre Haydn, déjà mourant, voulut voir cette fête lyrique dont il était le héros.... On l'apporta sur un fauteuil... le pauvre vieux compositeur!... son arrivée fut annoncée à son de fanfares.... La princesse Esterhazy vint, avec toutes les dames de l'aristocratie, à sa rencontre, et un triple tonnerre de bra-

vos éclata à son entrée. Le chef d'orchestre, Salieri, avant de donner le signal, mit un genou à terre devant Haydn et lui dit.

— Maître, j'attends vos ordres.

— Salieri, répondit Haydn, suffoqué par ses larmes.... je vous ordonne.... d'embrasser votre vieux camarade.

Les deux musiciens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre....

Il y eut durant cette représentation un incident charmant, qui montre jusqu'à quel point les Viennois savent honorer le génie. Le médecin de Haydn s'aperçut que le pauvre malade n'avait pas les jambes assez couvertes....

— Attendez, attendez, lui cria-t-on de toutes parts.

Dans un instant, toutes ces femmes charmantes, venues pour applaudir leur vieux compositeur, jetèrent leurs plus beaux châles pour réchauffer le vieillard chéri!!!

Hélas! je le vis emporté à la fin de la représentation. Il fit arrêter ses porteurs, en passant devant l'orchestre, et, étendant ses deux bras tremblants vers les musiciens, il dit avec un accent sublime:

— Dieu vous bénisse toujours, mes enfants adorés!....

C'était la dernière fois que je le vis vivant...... Lorsque je retrouvai Haydn, ce n'était plus qu'un cadavre!...

— Est-il vrai, mylord, demandai-je, que l'auteur de *la Création* mourut violemment?

— Oui, répondit l'Anglais: le son du canon français hâta sa fin. L'armée de Napoléon était à Schœnbrunn, à un quart de lieue du jardin de Haydn. On tira 1,500 coups de canon sur cette ville de Vienne que le vieux musicien aimait tant... Haydn, agité par la fièvre, vit les murs de sa maison troués par les obus... Il se leva sans écouter les représentations de ceux qui le soignaient, il courut à son piano, et se mit à chanter, en improvisant:

Dieu, sauvez François,
Empereur d'Allemagne!

Ce fut le chant du cygne, il mourut à son piano, comme le soldat à son rang, et son âme s'était déjà peut-être envolée vers les cieux, que ses doigts glacés, retombant sur les touches, faisaient entendre d'admirables accords.

— Votre récit me fait mal, dis-je à lord Bennet: cet homme est mort d'une manière affreuse.

— Que dites-vous là? répondit lord Bennet, Haydn est mort glorieusement! Que direz-vous donc de Mozart?

— Mozart!... savez-vous aussi l'histoire de ses derniers moments? Ce grand musicien était devenu fou... son *Don Juan* l'avait frappé!... Mozart voyait toujours devant ses yeux le diable qu'engloutit le vicieux maître de Léporello... Cette vision éternelle... Mozart, doué de principes religieux, ne se pardonnait pas d'avoir fait paraître sur la scène un mort... le fantôme du commandeur!... Cela me portera malheur, disait-il à Constance Weber, sa compagne.

Ses prévisions ne se réalisèrent que trop vite... Mozart devint plus triste que jamais.

— On viendra bientôt me dire de quitter ce monde, disait-il.

Un soir, un inconnu vêtu de noir se présente chez Mozart. L'étranger a l'air dur et hautain... quelque chose de cruel se lit sur son visage.

— Voulez-vous me faire un Requiem? dit-il à l'artiste.

— Un Requiem, pour qui?

— Que vous importe... Quelqu'un va mourir, il faut un Requiem, combien exigez-vous pour le faire?

— Cent ducats et quatre semaines, dit Mozart pâle et effaré.

(La fin à demain.)

L'inconnu posa cent ducats sur la table et s'enfuit. Mozart saisit alors sa plume et écrivit... C'était un dernier adieu à la vie que ce Requiem; ce chant de mort, c'était peut-être le sien... Mozart travailla tout un mois. L'étranger revint... le Requiem n'était pas fini.

— S'il faut encore quatre semaines, dit-il au pauvre malade, prenez-les, et prenez encore ces cinquante ducats comme gratification.

Et le mystérieux visiteur se sauva.

— Courez après cet homme, dit Mozart, sachez quel est son nom.

Un valet courut après l'étranger; mais... il avait disparu.

— C'est le diable, dit Mozart, il vient chercher mon âme. Constance, ma pauvre amie, mets à part ces cent cinquante ducats, ils viennent du démon, tu les donneras pour les pauvres.

Et Mozart se remit à son Requiem. Il le composa en pleurant et en priant Dieu... en apostrophant l'esprit infernal, qu'il croyait voir sans cesse à ses côtés!... Quatre semaines plus tard, quand l'inconnu revint... le Requiem était fini, mais Mozart était mort!

— Milord, dis-je à mon narrateur, vous m'avez horriblement agacé les nerfs; aussi, quelle folie de me raconter tout ceci, le soir, quand il fait noir au dehors, et que la bûche gémit dans l'âtre!... Je n'ose plus tourner la tête... j'ai peur de voir le diable riant derrière mon épaule...

— En ce cas, dit lord Bennet en souriant, pour chasser votre effroi, avalez-moi une couple de verres de ce vin d'Andalousie, et, après cela, si le diable vous apparaît, au moins vous ne verrez plus ses cornes.

LEO LESPES.

Voir le feuilleton du 22 Février.

UN CHAPITRE DE ROMAN.

Un jour d'automne, vers midi, un jeune homme passait le long des bains d'Auguste, dans le jardin de Nîmes; il regardait l'eau limpide où miroitait le soleil, et marchait doucement, les mains cachées au fond des poches d'un large pantalon, et le front penché. On aurait pu le prendre pour un antiquaire, cherchant à résoudre un problême d'archéologie, si, lorsqu'il relevait la tête, on n'eût aperçu deux yeux bleus, pleins de flammes voilées, et un visage dont la mélancolique et transparente pâleur révélait une pensée plus douce et de plus tendres préoccupations. Les vieillards, qui viennent réchauffer leurs membres alourdis dans les silencieuses allées du jardin, toutes pleines de souvenirs, souriaient en le voyant pousser les feuilles sèches d'un pied nonchalant, et plus d'un hochait la tête et semblait dire en s'éloignant: L'amour a passé par là. Le jeune homme suivait à l'aventure les sinuosités d'un sentier ombreux. Au détour d'un groupe d'acacias, qui faisaient pleuvoir sur la terre leurs petites feuilles dorées, et devant le temple de Diane, il vit, appuyée sur le fût brisé d'une colonne, une femme de qui la jeunesse se devinait sous les molles ondulations de la robe qui tombait jusqu'à ses pieds. Au bruit de ses pas sur la terre, elle releva son front incliné et laissa voir un doux visage où brillait une larme tremblante entre des cils noirs. Confuse, elle rougit. — Pauvre femme, dit le jeune homme tout bas, elle souffre donc aussi; et il passa. Mais, avant de s'éloigner, ils échangèrent un regard où leurs âmes se dévoilaient.

Une heure après, sur le Cours, devant la porte des messageries, un conducteur faisait l'appel des voyageurs.

Quatre lourds chevaux attelés à la diligence de Clermont-Ferrand reniflaient en s'appuyant amicalement les uns sur les autres.

— M. Léon d'Artigues, s'écria le conducteur?

— Me voilà, dit le jeune homme aux yeux bleus, en sautant lestement dans le coupé.

— Mme Berthe Juvénal, continua l'autre?

Une dame, tout enveloppée d'un grand châle noir, s'avança. Léon se tourna et reconnut la jeune femme du temple de Diane.

Berthe et Léon se trouvaient seuls dans le coupé. La jeune femme tenait sa tête penchée sur son sein, mais sans le voir, elle comprenait que le jeune homme la regardait du coin de l'œil; elle n'osait lever les yeux et rougissait sous son voile. Pour échapper à son émotion, elle tourna la tête vers le vasistas, l'ouvrit et regarda la campagne où passaient les vendangeurs. Léon imita ce mouvement et tous deux se trouvèrent dos à dos. Le vent qui venait de la mer calma l'agitation enfantine de Berthe; les chants des vendangeurs firent perdre le souvenir de sa voisine à Léon, Berthe allongea ses petits pieds sous le manteau du coupé, et se blottit dans un coin avec des façons de chatte paresseuse. Léon croisa ses jambes et laissa sa tête tomber sur les coussins. Cependant, vers le soir, Berthe, lasse de rêver sans-doute, rendit un peu de liberté à ses prunelles; un regard, glissé entre les mailles de son voile, tomba sur le visage de son compagnon silencieux.

— Comme il est pâle, dit-elle. Un second regard suivit le premier.

Cette fois, elle pensa qu'il était bien étrange qu'un garçon aussi jeune fût aussi triste. Un troisième regard vint ensuite, et elle ne put s'empêcher de remarquer qu'il avait de beaux yeux et un beau front.

Deux sentimens s'éveillèrent à la fois et flottèrent dans son esprit, comme ces flammes légères qui brillent sur les campagnes pendant les chaudes nuits d'été : un peu de dépit et quelque curiosité. D'une main languissante elle enleva le voile qui encadrait son visage, et livra aux vents du soir les boucles de ses cheveux blonds. Léon soupira et cacha sa tête dans ses mains.

Une pensée soudaine illumina le cœur de sa voisine. — Pauvre jeune homme, il est amoureux, murmura-t-elle.

Vers huit heures on s'arrêta dans un village pour dîner. Cette fois Léon prit dans ses mains la main mignonne de sa compagne. Elle le remercia par un regard qui avait toute la clarté limpide d'une étoile.

— Mon Dieu! fit Léon, elle est tout en deuil, si jeune, si jolie, et déjà malheureuse!

A la sortie du village, il y avait une côte; tous deux la gravirent à pied. La lune élargissait son disque sur l'horizon, et baignait d'une lumière tremblante les premières pentes des Cévennes, toutes couvertes de châtaigniers. Léon marchait auprès de Berthe; ils ne se parlaient pas; mais un fil invisible conduisait, de l'un à l'autre, les secrètes pensées qui remplissaient leurs cœurs. Ils se surprenaient tous deux, regardant la mer, et soupirant. Au sommet de la côte, ils s'assirent; quatre pieds de mousse les séparaient.

Léon tourna ses yeux vers le pan d'horizon qui voilait le Languedoc, et ses lèvres s'ouvrirent pour laisser passer un chant plaintif dont la brise chassait dans la vallée les suaves accords. Berthe tressaillit; elle appuya sa tête sur ses mains, et se prit à écouter avec son cœur comme Léon chantait avec son âme; mais elle ne pouvait retenir ses larmes.

— Qu'avez-vous, madame? s'écria Léon en prenant les mains de Berthe.

Elle essaya de sourire, et arrêta ses yeux tout humides sur ceux de Léon.

— Rien, dit-elle ; rien, si ce n'est un souvenir que cette romance m'a rappelé.

— Quoi! vous aussi? s'écria Léon.

— Ah! dit-elle, en levant ses paupières où brillait une frange d'argent, ce n'est pas le hasard qui vous a dicté ce chant?

— Le hasard? Non! Bien des fois, je l'ai entendu, quand j'étais heureux.

— Maintenant, comme à moi, il ne vous rappelle que d'amers souvenirs, reprit Berthe?

— Vous si belle et si jeune! Mais Dieu, madame, ne voudra pas que vous souffriez toujours, tandis que moi, je n'ai plus d'espérance.

· A votre âge? C'est un blasphême, monsieur, espérez, espérez.

Ils entendirent le roulement de la diligence, et la voix du conducteur brisa leur entretien.

Cette première et courte conversation fut comme le rayon de soleil qui fond la glace au mois de mai; la dame n'enveloppa plus sa tête sous le voile jaloux, et le jeune homme ne prit point garde au paysage qui se déroulait vaguement sous les molles clartés du ciel, semé d'étoiles. Les nuits chaudes et baignées de lumière sont favorables aux douces pensées, et il semble que les rêves tendres flottent dans l'air avec les senteurs balsamiques du thym et du genet. Un sommeil parfumé passa sur les paupières closes des deux voyageurs, et leurs âmes se perdirent dans ce royaume aérien des songes.

Vers le matin, une secousse réveilla Léon; en ouvrant les yeux, il vit sa voisine qui dormait doucement, la tête appuyée sur son épaule. Un cahot l'avait malicieusement poussée vers lui; Léon n'osa pas accuser le destin, mais il évoqua le souvenir de l'âme absente, et prit courageusement la résolution de regarder les champs où, déjà, pâturaient de grands troupeaux. Le souffle du matin souleva les boucles dorées qui descendaient sur le cou de Berthe et les poussa sur les joues de Léon, qui abaissa ses paupières sur la belle endormie. Elle avait le visage d'un enfant, avec une pâleur rosée répandue sur le front et les joues. Léon aurait voulu fermer les yeux ou détourner la tête; un charme divin l'en empêchait.

— *Elle* était blonde aussi, dit-il ; et une larme, lentement formée entre ses cils, tomba sur la main nue de Berthe.

Berthe ouvrit les yeux, et son réveil fut un sourire. Mais elle sentit contre son oreille les battemens du cœur de Léon; et, toute confuse, elle se recula dans l'angle du coupé. Cependant, comme le Parthe, en fuyant, elle jeta sur le jeune homme un regard qui troubla son âme.

Ni l'un ni l'autre n'osa rompre le silence, et, jusqu'à midi, Berthe resta dans son petit coin, immobile comme une madone dans sa châsse.

Vers midi, on prit une tasse de lait chaud à Florac, méchante sous-préfecture assise sur un ruisseau entre deux pans de collines. Vers le soir, on aperçut Mende avec son clocher pointu tout au fond d'une plaine, nid d'hommes dans un creux de montagnes. Tout à la sortie de cette humble capitale de la Lozère, Léon et Berthe prirent le chemin, laissant la lourde diligence gravir lentement les côtes après eux. On entendait le bêlement des troupeaux qui regagnaient les fermes, et dans les bruyères, les alouettes chantaient en tournoyant.

Berthe poussait les petits caillous du bout de son ombrelle, Léon sifflait entre ses dents. Berthe trébucha, — était-ce par hasard? — sur une pierre; un petit cri d'oiseau effarouché sortit de ses lèvres. Léon s'élanca et lui saisit le bras; elle se laissa faire complaisamment, et ils prirent un sentier fleuri qui coupait à travers champs.

Quand ils furent arrivés sur la crête

d'un rocher au sommet du plateau, ils se retournèrent et regardèrent à leurs pieds; comme une fourmi, la diligence rampait sur la montagne.

— Là-bas est le Languedoc, dit Léon en inclinant sa tête vers la droite.

— Et là-bas la Provence, dit Berthe en étendant son joli doigt vers la gauche plus sombre?

— *Elle* est en Languedoc, reprit-elle bientôt avec une indéfinissable expression dans la voix et le regard.

— Oui, soupira Léon, dans un petit château près de Narbonne.

— Est-elle jolie? demanda son indiscrète compagne, qui, ainsi que le font toujours les femmes, s'enquérait tout d'abord de la figure; hommage involontaire qui explique la souveraine puissance de la beauté.

— Jolie! s'écria Léon; dites radieuse comme les anges.

— Ah! fit Berthe en brisant une marguerite du bout de son ombrelle.

— Jolie! reprit l'enthousiaste jeune homme: c'était une enfant; dix-sept ans à peine; de beaux cheveux dorés comme les vôtres...

Berthe sourit.

— De grands yeux pleins de tendres flammes et doux comme les vôtres, continua-t-il; des mains plus blanches que le lys et mignonnes comme vous les avez, et cet attrait charmant qui vous rend si belle!... Et vous demandez si mon Henriette était jolie!

Berthe baissait la tête et rougissait; mais elle ne brisait plus de marguerite.

— Hélas! ce trésor, je l'ai perdu! reprit-il.

— Berthe se rapprocha et arrêta ses yeux sur les siens.

— Vous le retrouverez, dit-elle.

Leurs mains se rencontrèrent et ne se séparèrent pas.

— *Il* est en Provence? demanda Léon à son tour, en empruntant le regard et la voix de Berthe.

— Il y était, répondit Berthe. Et une larme filtra entre ses paupières.

— Vous l'aimiez donc bien?

— Si je l'aimais! Ah! monsieur, comme vous aimiez Henriette.

— Ah! dit Léon.

J'avais dix-huit ans quand Edouard m'a épousée. Mais Dieu ne veut pas que le bonheur habite sur la terre, afin qu'on n'oublie pas le ciel. Il me l'a repris, et mon cœur s'est envolé avec lui.

Léon se rapprocha encore un peu; un brin de mousse n'aurait pu glisser entre eux.

— Vous me disiez d'espérer; espérez donc aussi, Dieu vous réserve de beaux jours.

— A moi? dit-elle. Non pas à moi, mais à vous, puisqu'elle vit.

— Elle est mariée.

— Mariée!...

— Son père l'a donnée à un propriétaire du pays. Elle a bien pleuré; mais à dix-sept ans, on oublie bien vite; et déjà elle souriait quand sa mère l'a conduite à l'autel. Moi, j'étais malade, et mon père m'a fait partir, croyant qu'un voyage me guérirait.

— Et où allez-vous?

— A Paris.

— Comme moi.

— Vous me parlerez *de lui*.

— Vous me parlerez *d'elle*...

— En voiture! en voiture! cria le postillon, qui faisait souffler ses chevaux au sommet de la côte.

— Déjà; dit naïvement Léon. Berthe ne dit rien, mais soupira.

(*La fin à demain.*)

C'est par erreur qu'hier la syllabe finale, ******ski, n'a pas été mise au bas de l'article «*Les dévouements méconnus*».

Les ombres de la nuit descendirent sur les vallées. Les chouettes poussaient leurs notes mélancoliques dans les vieux troncs des noyers; un vent froid passait dans l'air; ce n'était déjà plus le ciel tiède du Languedoc. Berthe frissonna et ramena sur ses épaules le grand châle qui la couvrait; un instant après elle ferma le vasistas et croisa ses petites mains sur son cœur.

— Oh! qu'il fait froid, dit-elle.

— Prenez mon manteau, s'écria Léon, en déroulant le chaud vêtement ployé derrière lui.

— Mais vous?

— Je m'en passerai très-bien.

— Avec cette petite redingote et lorsque vous êtes presque malade?

— Oh! je me sens mieux.

— N'importe; ce serait une folie et je ne veux pas.

— Vous refusez?

— Sans-doute.

— Eh bien! je ne m'en servirai pas non plus.

Les deux voyageurs se tournèrent le dos. Une heure se passa, ni l'un ni l'autre ne remuait. Le manteau gisait entre eux deux. Lorsqu'il crut Berthe assoupie, Léon souleva doucement le manteau et le glissa sur le dos de sa voisine; un pan de drap tomba sur ses jambes, elle allait être enveloppée quand dégageant ses bras, elle repoussa Léon et fit tomber le manteau.

— Je ne veux pas, dit-elle d'une petite voix impérieuse, que le froid faisait trembler.

— Mais vous souffrez!

— Qu'importe; je ne suis pas égoïste et ne veux pas que vous vous fassiez du mal à cause de moi.

— Prenez toujours et nous verrons après.

— Eh bien! dit-elle en se courbant à demi-vaincue, j'y consens, mais à condition.

Voir le feuilleton du 23 Février.

Léon la comprit avant qu'elle osât achever sa phrase à demi-balbutiée; il la remercia d'un regard, et une minute ne s'était pas écoulée que déjà Berthe et Léon reposaient sous le même manteau, comme Paul et Virginie sous le même tablier. Mais ils n'étaient pas calmes et souriants comme Paul et Virginie. Berthe sentait son cœur battre; de confuses images passaient devant la face de Léon dans l'indécise clarté du coupé. La main de sa voisine était restée prisonnière dans la sienne; elle n'osait la retirer, et des courans électriques, chassés de son épiderme tiède et blanche, passaient dans les veines de Léon. Il souleva cette main et la plaça sur son cœur. Berthe tressaillit, et ils restèrent ainsi tous deux immobiles et muets, attendant le jour sans peut-être le désirer. Ombre d'Edouard, souvenir d'Henriette, où étiez-vous alors!

La diligence de Clermont-Ferrand s'arrête quelques heures à Saint-Flour, petite ville d'Auvergne, bâtie au sommet d'une montagne. C'était un dimanche, et toute la population des campagnes menait à la fois les affaires du monde et les affaires de la religion, allant de la cathédrale, où toute sorte de pâtres en manteaux blancs, faisaient sonner le parvis sous leurs sabots de bois, à la place du Marché, sous le porche, où les fermiers vendaient leurs grains et leurs toisons.

En courant les rues de Saint-Flour, Berthe s'appuyait sur le bras de Léon, et Léon écartait les pierres qui pouvaient blesser les pieds de Berthe.

Or, comme ils marchaient tous deux, se parlant bas et la pensée unie par le regard, deux bonnes gens de la campagne dirent dans le patois du pays, en passant près d'eux:

— Oh! les gentils petits amoureux!

Berthe et Léon rougirent jusqu'au

cou, et comme deux oiseaux effrayés, ils cessèrent leur babil.

De Saint-Flour à Clermont-Ferrand, le pays, pittoresquement accidenté, est propice aux promenades; aussi dans ces lieux-là voit-on, sans cesse, grimpant les côtes, tendrement penchées aux bras des touristes, ces charmantes voyageuses qui regardent le paysage en parlant de Paris.

Ainsi faisaient Berthe et Léon qui pérégrinaient, laissant trotter le coche après eux. On buvait du lait chaud dans les chaumières, on mangeait des noix le long du chemin, on cueillait des fleurs dans la mousse, et quand on était bien las, on remontait dans le coupé où l'amour entrait après eux.

Quand on descendit à Clermont, le premier soin de Léon fut de courir au bureau des Messageries, arrêter les trois places de la voiture de Paris, et il revint plus joyeux de sa conquête, qu'un roi d'une province gagnée, à l'auberge où l'attendait Berthe.

Berthe ne le gronda pas trop fort, et on partit.

Deux jours après ce départ, le courrier emporta les deux lettres que voici, l'une vers Paris, l'autre vers Narbonne:

«Fontainebleau, ce 30 septembre 1840.

«Ma bonne mère,

»Il ne faut point vous inquiéter si je ne suis pas encore rendue à Paris. Si j'avais pu aller au gré de mes désirs, votre fille vous presserait depuis longtems dans ses bras; mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut, en voyage surtout. Vous me comprendrez mieux quand vous saurez qu'un horrible accident a failli nous faire tous périr en entrant à Nevers. Grâce au ciel, je n'y ai perdu qu'un carton à chapeau qui a roulé dans la rivière, un charmant chapeau que vous m'aviez envoyé pour mon deuil. Nous avons dû passer la nuit dans une méchante auberge du pays. Je suis repartie le lendemain, me croyant assez forte pour arriver directement à Paris; mais cet accident avait si fort agité mes nerfs, déjà ébranlés par tant de chagrins, qu'il m'a été impossible de dépasser Fontainebleau. J'ai dû m'y arrêter, pensant que deux ou trois jours de repos, me remettraient. Déjà je me sens beaucoup mieux; l'exercice et le grand air m'ont rendu un peu de la santé que j'avais perdue. A bientôt donc. Votre seule présence, bonne mère, peut adoucir les chagrins de ma vie.

«Je vous embrasse mille fois,
votre fille chérie,
»Berthe Juvenal.»

«Fontainebleau, 30 septembre 1840.

»Mon cher père,

«Vous apprendrez sans-doute avec plaisir que mon voyage s'est effectué le plus heureusement du monde, sauf un accident comique survenu aux environs de Nevers: nous avons versé le plus gentiment possible, et dans la bagarre, j'ai perdu un gant. Je serais déjà à Paris, si, en traversant Fontainebleau, je n'avais été séduit par la beauté de ses bois. Comme peut-être je ne trouverai jamais une meilleure occasion de faire connaissance avec les curiosités du pays, je m'y suis arrêté. Rien ne me presse, et je m'aperçois déjà que vôtre expérience avait raison, quand elle me conseillait un voyage comme le meilleur remède à mes maux. J'en souffre beaucoup encore, j'en souffrirai long-tems, mais je sens du moins que le mouvement a calmé l'irritation de mon cœur. Je partirai dans deux ou trois jours, et vous écrirai plus longuement de Paris. Je vous embrasse tendrement.

«Votre fils dévoué,
»Leon d'Artigues.»

Il faut croire que le séjour de Fontainebleau était plein de charmes, car Léon et Berthe n'arrivèrent à Paris que le 5 ou le 6 octobre, un peu plus tard qu'ils ne l'avaient annoncé.

Tout allait pour le mieux dans la meilleure des villes, et les deux amans étaient arrivés à ce point suprême, où le bonheur du présent tue la pensée de l'avenir et le souvenir du passé, lorsqu'une lettre de M. d'Artigues vint détruire tous les enchantemens de ce bonheur.

M. d'Artigues était un homme prudent, qui avait compris tout d'abord que la douleur s'était éteinte dans le cœur de son fils; il l'avait laissé nager un tems dans les délices infinies de l'indépendance et de l'amour, se réservant de le rappeler à lui quand le jour serait venu où le jeune étourdi, égaré dans les grandes eaux de Paris, aurait la fantaisie de s'aventurer trop loin.

Ce jour-là était venu.

Léon courut chez Berthe, pâle, effaré, anéanti. La jeune femme était seule.

— Qu'avez vous? lui dit-elle.

— Regardez, s'écria-t-il en lui tendant la lettre.

— Ah! mon Dieu! dit-elle après avoir lu, et elle se laissa couler sur un divan.

A dix-neuf ans, on ne reste pas long-tems évanouie; les syncopes demandent l'expérience et la maturité des femmes de trente ans.

— Il ne faut pas obéir, dit-elle, quand elle r'ouvrit les yeux.

— Je resterai! répondit énergiquement Léon.

— Tous les pères sont des tyrans, reprit Berthe, en fronçant le sourcil comme une impératrice.

— Le mien surtout, continua Léon; il me renvoie de Narbonne quand je ne veux pas partir, et m'y rappelle quand je veux rester à Paris. Mais je me révolte enfin.

Une fois lancés dans cette voie-là, les deux amans ne tardèrent pas à comprendre toutes les théories sur la légitimité de l'insurrection, et il fut décidé à l'unanimité qu'on opposerait la résistance à l'abus du pouvoir.

Mais lorsqu'il s'agit de rédiger la lettre de protestation, Léon comprit toutes les difficultés de sa position; il n'avait aucune bonne raison à alléguer, et M. d'Artigues lui en avait au contraire déduit une grosse demi douzaine d'excellentes, que Berthe ne s'était pas donné la peine de lire.

Au lieu de protester contre l'autorité, Léon chercha à les éluder; il épuisa tout l'arsenal des maladies, des voyages, des affaires pour retarder son départ. Cela dura six semaines ou deux mois. M, d'Artigues, qui comprenait les choses à demi-mot, ne se pressait pas; il savait que le tems use la résistance.

Quand l'esprit de Léon fut à bout de prétextes, un jour enfin, il se décida à prendre sa place aux Messageries. Ce fut un jour plein de larmes et de désespoir; il partit, et le moins que Berthe et lui se promirent, ce fut de s'aimer toujours. D'ailleurs, ne devaient-ils pas se rejoindre bientôt?

Il n'y avait pas de ville où, pour si peu que s'arrêtât la diligence, Léon ne trouvât le tems d'écrire une lettre; il n'y avait pas de bureau de poste où il ne reçût un billet. On devine ce que disaient ces lettres et ces billets.

Pendant trois mois, on s'adora par la poste, à raison de 90 centimes par serment d'amour. — C'est une flamme qui me coûte 27 francs par mois, disait M. d'Artigues; en conscience, je n'ai pas le droit de me fâcher.

Mais un jour vint qu'aucune lettre n'arriva. Ce soir-là, en causant avec son fils, M. d'Artigues lui demanda s'il serait en humeur de se marier.

Moi! fit le jeune homme avec effroi.

— Oh! je ne veux pas te contraindre; tu feras ce que tu voudras... J'avais pensé à Mlle Eulalie D.

— Cette jeune personne qui a de si beaux yeux noirs?

— Elle-même; et qui a cent mille écus de fortune. Tu la verras et tu décideras. Si elle te plaît, je te marie; si elle te déplaît, nous n'en parlerons plus.

Or, à Narbonne, on ne s'amuse guère. Comme dans toutes les petites villes du Languedoc, quand on a dansé deux fois en hiver, chez le maire et le sous-préfet, tué quatre ou cinq perdreaux en automne, fumé trois cigares dans la journée, on a clos le registre des plaisirs, et vidé la coupe des distractions. En province, on se marie beaucoup par ennui. C'est dans les quatre-vingt-six départemens le pourvoyeur patenté de l'hymen.

Berthe avait été faire un voyage à Dieppe, et n'écrivait plus guère. Léon avait été pour affaire à Marseille, et n'avait pas beaucoup répondu.

— Oh! que j'irais volontiers en Italie, cet été, dit un soir Mlle Eulalie, en regardant Léon du coin de l'œil.

— Il ne tiendrait qu'à toi de l'y accompagner, reprit M. d'Artigues à l'oreille de son fils.

Narbonne disparut dans un horizon vermeil où foisonnaient des villes merveilleuses et des paysages enchantés, et le regard de Léon se noya dans les yeux d'Eulalie, où la lumière se jouait. Deux mois après, deux lettres se croisaient sur la route de Paris. Léon nouait sa cravate blanche, quand il reçut celle qui lui était destinée.

» Mme B... a l'honneur de vous faire part du mariage de sa petite-fille, Me Berthe Juvénal, avec M. C...«

L'autre arriva entre les mains de Berthe à son retour de l'église; elle l'ouvrit et lut:

»M. d'Artigues a l'honneur de vous faire part du mariage de M. Léon d'Artigues, son fils, avec Mlle Eulalie D...«

Léon sourit tristement. Un long soupir, dernier adieu donné à un amour éteint, souleva sa poitrine, une larme humecta ses paupières, et tout bas il dit: — C'était un excellent cœur! Qu'elle soit heureuse!

Berthe froissa la lettre avec dépit, et ses jolis sourcils se rapprochèrent un instant; puis un doux sourire effleura ses lèvres et rendit à son charmant visage toute sa gracieuse et tendre expression. Elle déploya la lettre, la relut, et comme un écho de la pensée de Léon, sa bouche murmura tout bas: C'était un charmant garçon; qu'il soit heureux!

Amédée ACHARD.

— La veuve d'Alexandre Duval a obtenu de la Comédie-Française, une représentation à son bénéfice. Priée de concourir à l'éclat de cette solennité dramatique, Mlle Mars a répondu, assure-t-on, à la bénéficiaire:

» Votre mari a beaucoup fait pour moi, je lui dois les plus beaux rôles de mon répertoire, ma reconnaissance est grande, et je ne demanderais pas mieux que de la prouver en cette occasion, mais j'ai juré de ne plus remettre les pieds sur les planches d'un théâtre, et je tiendrai ce serment. Ainsi donc, plutôt que de consentir à jouer dans votre représentation, j'aimerais mieux vous payer de ma bourse, et je vous offre de bon cœur ce que cette soirée pourrait rapporter avec mon appui, la somme dût-elle s'élever à trente mille francs.«

Mme Duval n'a pas cru devoir accepter cette proposition.

CHARADE.

Sous une guimpe sévère,
La nonne cache mon premier;
Aussi, dans mon entier, la nonne ne sent guère
Mon dernier geler son premier.

HISTOIRE
DE
MARIE-LOUISE D'ORLÉANS
par Me Sophie Gay.



La naissance d'une princesse est rarement célébrée à la cour de France. L'ambition s'en afflige et la maternité même ne s'en réjouit point, car c'est une exilée de plus qui paraît au monde. La gloire de son pays, l'amour de sa famille, ces biens si chers à la vie d'une femme, doivent ajouter un jour à toutes les douleurs de la séparation ; et plus encore, l'amour de la patrie, la confiance filiale, la tendresse fraternelle lui sont imputés à crime et punis comme tels. C'est donc un sentiment moins vain qu'on ne pense, qui fait accueillir tristement la naissance d'une grande princesse.

Lorsque *Madame* Henriette d'Angleterre, belle-sœur de Louis XIV, accoucha le 27 mars 1662 de Marie Louise d'Orléans, on s'inquiéta vivement pour la mère: voilà tout. L'enfant fut remise entre les mains de Mme de Saint-Chaumont et d'une bonne nourrice, nommée Mme Cantin Viremont. On s'occupa d'autant moins de la petite princesse, qu'elle était confiée aux soins les plus tendres et les plus éclairés. Honorée chaque matin d'une visite de *Monsieur* et de *Madame*, elle s'élevait dans l'orgueil de leur appartenir et la crainte de leur déplaire. La moindre de leurs caresses la comblait de joie, sans l'encourager pourtant à aucune familiarité; ses petits bras n'osaient entourer le cou si gracieux de sa mère, et lorsqu'emportée par la chaleur de son cœur aimant, elle sentait le besoin de la caresser, c'est la belle main de Madame qui seule recevait tous les baisers de Marie-Louise.

Cependant elle avait tout ce qui charme dans un enfant, et particulièrement ce regard doux, pénétrant, mélancolique, qui semble être la prévision d'une noble et triste destinée; si l'usage, l'étiquette avaient permis à sa mère de l'élever elle-même, elle aurait sans-doute combattu le penchant de Marie-Louise à garder le secret de ses peines, à les exalter par la rêverie. Il n'est pas de chagrin durable après l'avoir conté à sa mère; et de cette première confiance dépend souvent toutes les autres. Mais l'enfant qu'une voix étrangère intimide, apprend malgré lui à cacher ses impressions, et plus son âme en est riche, plus elle succombe sous le poids de ses sentiments. La confiance est une évaporation nécessaire aux émotions brûlantes d'un cœur passionné. L'enfant qui hésite à questionner sur ce qu'il ne comprend pas, qui craint d'avouer ce qu'il souffre, est pour jamais condamné à des ennuis, à des chagrins inconsolables.

Marie-Louise d'Orléans, ou plutôt *Mademoiselle*, ainsi qu'on l'appelait à la cour, annonçait devoir être fort belle; ses grands yeux, aux longs et doux regards, ses traits nobles, ses mouvemens gracieux, promettaient en faveur de son esprit et de son caractère. La distinction innée se révèle de bonne heure chez les femmes, et celle que *Mademoiselle* tenait de sa mère, avertissait de son rang et de ses qualités supérieures avant même qu'on en pût juger.

Cependant elle s'élevait presque inaperçue dans cette cour brillante, où l'ambition, la gloire et la galanterie occupaient seules tous les esprits. L'existence d'une jeune princesse, destinée à quitter pour jamais la France et sa royale famille, à l'âge où sa beauté et ses qualités devaient se développer, semblait à cette époque d'un si

faible intérêt, qu'on n'en trouve pas la moindre trace dans les mémoires et les correspondances de ce temps.

Chaque matin, *Mademoiselle*, conduite par Mme de Saint-Chaumont, venait rendre ses devoirs au prince son père et à la princesse sa mère, puis elle rentrait dans son appartement pour y passer le reste de la journée, seule avec sa gouvernante et les dames attachées à sa maison. A Versailles, elle avait de plus le plaisir de se promener dans le bosquet de la Reine, où monseigneur le Dauphin prenait aussi ses récréations. Le bonheur de se rencontrer sous ces jeunes ombrages, de cueillir ensemble quelques fleurs pour faire des couronnes et s'en parer le front mutuellement, étaient les seules joies qui leur fussent permises: jouer franchement comme tous les enfants jouent entr'eux, c'eût été manquer à leur rang et s'attirer les vives réprimandes des grands personnages chargés de leur éducation. Ainsi, leur gaîté comprimée, leur tendresse enfantine, réduite aux expressions d'une politesse respectueuse, donnaient à leur réunion une teinte mélancolique et presque romanesque, fort étrangère à leur âge. Le seul plaisir intime dont on laissait jouir parfois la princesse, était celui de causer avec sa nourrice, et d'apprendre d'elle les événements qui pouvaient intéresser une enfant de son âge, innocent bavardage qui pourtant éclaira souvent Marie-Louise sur plusieurs intrigues de la cour, qu'une surveillance active lui aurait laissé ignorer.

Un soir, Louise fut réveillée par les cris d'un enfant nouveau-né: c'était une petite sœur que venait de lui donner sa mère. Le don d'une jolie poupée ne lui aurait pas fait plus de plaisir. Avoir sept ans de plus que sa sœur! que de droits pour la soigner, la gronder, la gâter même! Celle-là, du moins, serait d'un rang à pouvoir jouer avec elle; on ne lui défendrait pas de l'aimer; et bien que cette enfant ne pût encore que lui sourire, Marie-Louise plaçait déjà sur elle tous les trésors de son âme aimante et dévouée.

Dès que Madame fut rétablie de ses couches, elle partit pour l'Angleterre, et Marie-Louise pleura en recevant ses adieux. Monsieur donna l'ordre de conduire les princesses ses filles à St. Cloud, pour qu'elles pussent jouir de l'air de la campagne pendant l'absence de leur mère.

A son retour, Madame ramena à sa suite un peintre anglais qui fut chargé de faire le portrait de Mademoiselle. L'ennui de poser, contrainte insupportable d'ordinaire pour tous les enfants, était un plaisir vivement attendu par Marie-Louise, car sa mère assistait très-souvent aux séances, et, pour prix de sa patience à rester immobile, Madame lui faisait quelques caresses, lui abandonnait sa main, que sa fille pressait dans les siennes, elle la vantait de sa soumission, et lui laissait toujours le souvenir de quelques paroles tendres, que l'enfant se redisait tout le reste du jour.

Madame, si belle, si gracieuse, si noblement aimable, était adorée de tous ceux qui l'entouraient, et Marie-Louise partageait ce culte par imitation autant que par sentiment, car sa mère était, de toutes les femmes qui l'approchaient, celle qu'elle connaissait le moins. Mais les enfants ont un tact merveilleux pour juger les gens d'après ce qu'ils inspirent. Ils devinent qu'on peut chérir en toute assurance la personne qui plaît à tout le monde. Et puis, à de certaines âmes, il faut une idole sur terre. Madame était celle de Marie-Louise.

II.

C'était le 29 juin 1670, un dimanche; Mademoiselle avait revêtu son fourreau de moire, couleur de rose, garni

de dentelles, et sa ceinture à franges d'or; elle revenait de la chapelle, où elle avait été grondée plus d'une fois par sa gouvernante, pour avoir trop souvent détourné ses regards de l'autel; mais un attrait invincible les lui faisait porter sans cesse sur sa mère; on eût dit qu'ils voulaient se repaître de cette image adorée, comme d'un trésor dont ils n'auraient bientôt plus que le souvenir.

Après la messe, Madame se rendit chez Mademoiselle avec le peintre anglais, Mme de Lafayette et Mme d'Epernon. Ces dames applaudirent à la ressemblance du portrait, et la séance commença. Le peintre se plaignit du changement survenu aux yeux de la petite princesse; ils étaient encore gonflés et rouges; elle avait pleuré. Madame voulut savoir le motif de ces larmes. On lui parla de distractions à la chapelle pendant le divin sacrifice, et Marie-Louise, n'osant se justifier en avouant la véritable cause de ses distractions, se laissa gronder une seconde fois par sa mère. De nouvelles larmes voilaient ses yeux et menaçaient d'empêcher la séance, lorsque Madame, touchée de l'accent douloureux dont Marie-Louise s'écria: — »Pardon, je ne le ferai plus!« demanda grâce pour sa fille, et l'embrassa pour la consoler. Alors une joie céleste brilla sous les pleurs de l'enfant, et le peintre, avide de rendre cette expression sublime, continua son ouvrage.

La conversation s'anima; Madame raconta plusieurs faits intéressants de son voyage en Angleterre, plusieurs traits touchants de la tendre affection du roi son frère pour elle. Marie-Louise, sans les comprendre tous, écoutait et retenait chaque mot de sa mère; elle la plaignait de vivre éloignée de ce frère, qu'elle paraissait tant aimer, et s'attristait d'avance du sort réservé aux princesses royales. Que de fois, depuis, les paroles les plus insignifiantes de cette conversation ont retenti au cœur de Marie-Louise! Et cette recommandation de Madame, de ne point pleurer ce jour-là ni le lendemain, de peur d'être laide pour donner sa dernière séance, et la promesse qu'en fit la pauvre enfant, promesse, hélas! si douloureusement violée!

Après son dîner, Mademoiselle se promenait dans le parc de Saint-Cloud et cueillait des branches de lilas pour faire jouer sa petite sœur, lorsque Mme de Gourdon, dame d'atours de Madame, vint dire quelques mots à voix basse à Mme de Saint-Chaumont. Aussitôt celle-ci vint prendre la main de Mademoiselle, en disant qu'il fallait rentrer dans le château. L'altération, peinte tout-à-coup sur le visage de Mme de Saint-Chaumont, avait alarmé Marie-Louise; elle s'efforça, mais en vain, d'entendre ce que disaient Mme de Gourdon et sa gouvernante; des phrases entrecoupées, des exclamations étouffées parvenaient seules à son oreille. Il arrivait quelque chose d'extraordinaire au château: voilà tout ce que Marie-Louise pouvait présumer et ce qui excitait sa curiosité; mais elle n'aurait osé hasarder la moindre question à ce sujet, tant elle était élevée à n'en faire aucune.

Rentrée dans son appartement, elle entendit Mme de Saint-Chaumont recommander à la sous-gouvernante, de ne point quitter Mademoiselle pendant tout le temps qu'elle serait absente, puis Mme de Saint-Chaumont ajouta qu'elle se rendait auprès de Madame. Alors la princesse, voyant les femmes de son service occupées à chuchotter vivement entre elles, s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la grande cour, et elle observa avec étonnement les allées, les venues de tous les gens attachés à la maison. A chaque instant, elle voyait descendre de carosse des médecins, des prêtres; deux fois l'équipage de Monsieur s'était approché

du perron pour le recevoir, et le conduire à Paris, ainsi que son altesse l'avait commandé, et deux fois un écuyer était venu dire que Monsieur ne partirait pas encore. Des groupes se formaient dans la cour, parmi lesquels on voyait plusieurs personnes pleurer. Mme Viremont, sa nourrice, était du nombre. A cette vue, Marie-Louise ne pouvant plus contenir sa vague inquiétude, vint demander à Mme de Saint-Gervais s'il n'était pas arrivé au château quelque malheur. On lui répondit par une de ces phrases composées avec lesquelles on croit tromper les enfans. Sans-doute on leur cache ainsi la vérité, mais on ne leur cache pas qu'on la leur déguise; et au lieu de les calmer, on aiguise par là leur imagination et leur inquiétude.

Mme de Saint-Chaumont rentra peu de momens après, suivie de Mme Viremont. Elle parla à voix basse aux personnes qui se trouvaient dans la chambre, et donna des ordres pour hâter le coucher de Mademoiselle. La princesse réclama contre cet ordre en montrant la pendule; mais la gouvernante insista sans donner de raisons, et il fallut obéir.

Le lit de Mademoiselle touchait à celui de Mme de Saint-Chaumont; celle-ci restait ordinairement auprès de la jeune princesse jusqu'à ce qu'elle fût endormie, puis la première femme de chambre ou Mme Viremont la remplaçait, jusqu'au moment où la gouvernante venait se coucher.

Le désordre était tel au château, ce jour-là, que chacun y oubliait son service. La sous-gouvernante avait profité du retour de Mme de Saint-Chaumont pour s'éloigner; il ne restait là que la nourrice de Mademoiselle, et Mme de Saint-Chaumont, impatiente de remonter dans l'appartement de Madame, n'attendit point que la princesse fût assoupie pour la confier aux soins de Mme Viremont.

Dès que Marie-Louise se fût assurée que sa gouvernante n'était plus là, elle accabla de questions sa nourrice, et apprit d'elle que Madame était tombée subitement malade, mais que les médecins de la cour étaient près d'elle, et qu'ils allaient sans-doute la guérir. La princesse l'espéra. Cependant le souvenir du trouble qu'elle avait remarqué sur tous les visages, et qu'elle voyait encore sur celui de sa nourrice, lui causa un effroi invincible. Ses yeux se fermèrent en vain; son esprit, terrifié par des visions funèbres, se maintint éveillé. Mme Viremont, la croyant parfaitement endormie, s'abandonna elle-même à toutes les douceurs du sommeil.

La voyant ainsi la tête penchée sur son bras, et hors d'état de la surveiller, Marie-Louise se leva tout doucement et vint se placer entre les rideaux de damas et la fenêtre, d'où l'on pouvait voir ce qui se passait dans les cours du château.

En ce moment un grand bruit se fit entendre; plusieurs équipages, à la livrée du roi, entrèrent dans la cour. Marie-Louise reconnut, à la lueur des torches, le roi lui-même descendant de son carosse, puis la reine, puis la comtesse de Soissons, Mme de la Vallière, et Mme de Montespan.

Monsieur, venu au devant du roi jusque sur le perron, se jeta dans les bras de son frère. Marie-Louise n'avait jamais vu venir le roi au château de Saint-Cloud que pour des fêtes; elle pensa que sa mère était mieux, et que le bal allait commencer. Tout en regrettant de ne pouvoir y assister, elle regagna son lit silencieusement, et bientôt s'endormit.

Une vive clarté la réveilla tout-à-coup; Mme de Saint-Chaumont l'appelle, lui dit de se lever pour venir embrasser... Des sanglots l'empêchent de continuer.

(La suite à Lundi).

Mot de la charade d'hier : *cou-vent*.

Pendant ce temps, une femme de chambre jette à la hâte un vêtement sur les épaules de Marie-Louise; Mme de Saint-Chaumont l'entoure de son mantelet, la prend dans ses bras et la porte jusque sur le lit de Madame.

La nourrice de la princesse Anne dépose aussi l'enfant au maillot sur le sein oppressé de sa mère. Madame fait un effort pour les serrer toutes deux contre ce sein déchiré de douleurs. La voix tonnante de M. Bossuet couvre les cris des enfants, les sanglots de Mme de Lafayette et des assistans de cette horrible scène. Il parle au nom de Dieu; il montre le ciel ouvert à l'âme pieuse qui s'envole.

Les gémissemens de la mourante s'apaisent; elle retrouve assez de force pour prononcer le pardon de ses ennemis; sa main se lève pour bénir ses enfants. Un regard angélique est son dernier adieu à tout ce qui la pleure, et Mme de Saint-Chaumont enlève vivement Mademoiselle de ce lit funèbre, où ses petits bras ne pressent déjà plus qu'un cadavre.

III.

C'est par cet événement sinistre, par ce spectacle de désolation que la princesse Marie-Louise devait débuter dans la vie du sentiment, si funeste au bonheur des femmes. D'abord des accès de terreur, causés par l'horrible tableau qui se représentait sans cesse à son imagination, lui donnèrent la fièvre. Elle se voyait, dans son délire, entourée, comme sa mère, de docteurs en robe noire, de prêtres, d'amis en pleurs. Elle refusait toute espèce de breuvage, en criant qu'elle ne voulait pas qu'on l'empoisonnât, car dans le désespoir où le dernier soupir de Madame avait plongé les personnes qui la soignaient, plusieurs avaient prononcé le mot de poison, et ce mot, entendu par Marie-Louise, avait effrayé son esprit comme un oracle terrible.

L'aspect d'un docteur redoublait ses convulsions, et son état prenant un caractère alarmant, il fallut en prévenir Monsieur. Il arriva aussitôt chez Mademoiselle, suivi du docteur Gueslin. Toutes les personnes présentes s'approchèrent du lit de la princesse pour entendre ce que dirait le médecin, et plus encore pour observer ce qui se passerait sur le visage de Monsieur, lorsque Marie-Louise s'écrierait qu'on voulait *aussi* l'empoisonner, ce qu'elle répétait sans cesse. Mais ces phrases, nées de la terreur et du délire, n'ajoutèrent aucun trouble au profond chagrin que ressentait Monsieur de la mort de Madame et de l'état de sa fille. Alors d'affreux soupçons se dissipèrent; sans deviner l'auteur du crime, on n'en resta pas moins convaincu qu'il avait été commis.

Dès que Mademoiselle parut moins souffrante, Monsieur lui fit revêtir une grande mante de deuil, ainsi que les portaient les princesses de la cour. Il exigea que sa petite cousine, la fille du duc d'York, enfant du même âge que Marie-Louise, s'affublât aussi de ce lugubre manteau, et cela pour recevoir en grande pompe les complimens de condoléance de toute la cour, cérémonie fort ridicule, dont Mlle de Montpensier elle-même ne put s'empêcher de rire, malgré ses vifs regrets de la mort de Madame. Mais Monsieur avait tant de goût pour le cérémonial qu'il se consolait de toutes les morts de sa famille, par l'éclat des pompes funèbres et des devoirs de cour qu'elles entraînaient. Heureux les petits esprits que leurs petits intérêts mettent à l'abri des grandes peines!

Les médecins, jugeant que le séjour de Saint-Cloud ne pouvait qu'entretenir Mademoiselle dans les idées de mort qui avaient causé sa fièvre, ordonnèrent de la transporter à Saint-

Voir le feuilleton du 25 Février.

Germain, et bientôt l'air vif qu'elle y respira, les distractions qu'on s'empressa de lui donner, lui rendirent la santé; mais l'enjoûment de son âge ne revint plus. Son caractère, déjà mûri par l'éducation de cour, devint encore plus réfléchi, et toute sa personne prit l'expression d'une mélancolie pleine de charme.

La première consolation de Mademoiselle, fut de raconter à Monsieur le Dauphin le grand événement de son enfance, cette mort si douloureuse, si prompte, dont elle avait été témoin, et qu'elle pleurait chaque jour. Le jeune prince l'écouta, le visage couvert de larmes, et cette preuve de pitié, ou plutôt de sympathie, lia ces deux enfans d'une affection que le temps devait encore accroître.

Il est curieux d'observer à quel point, dans ce temps de gloire, d'ambition et de galanterie, on marquait d'indifférence pour les enfants femelles qui, malgré leur haute naissance, n'étaient point destinées à jouer un grand rôle à la cour de France. Mademoiselle avait déjà huit ans lorsque sa mère mourut; sa beauté, son esprit précoce auraient attiré l'attention et flatté l'amour-propre de la moindre famille bourgeoise; et cependant tout prouve qu'excepté la Reine, dont l'âme aimante se concentrait dans les affections de famille et les devoirs de piété, personne ne s'inquiéta de la douleur d'une pauvre fille, privée tout-à-coup de la mère qu'elle adorait.

Le silence de Mme de Lafayette dans son histoire d'Henriette d'Angleterre, sur les enfants de Madame; celui de Bossuet, dans l'oraison funèbre qui fait le plus d'honneur à son éloquence, et où il ne dit pas un mot de l'amour maternel de Madame, ni des pleurs de de sa fille, assez grande déjà pour éprouver les regrets d'une si cruelle perte, tous ces oublis attestent assez le peu d'intérêt qu'on portait alors aux jeunes princesses destinées à des princes étrangers, et dont le crédit, par cela même, ne serait jamais utile aux courtisans qui les soigneraient dans leur enfance.

Heureusement pour Marie-Louise, la reine la prit en pitié; chaque jour, elle la faisait venir aux heures où M. le Dauphin se rendait chez elle, Marie-Thérèse assistait à leurs jeux, dictait des prières; elle écoutait avec complaisance la confidence de leurs chagrins, et les exhortait à la patience, au courage.

C'est ainsi qu'elle apprit, par les larmes de Marie-Louise, qu'on venait de lui ôter sa gouvernante chérie, Mme de Saint-Chaumont, pour la remplacer par Mme la maréchale de Clérembault, dont les manières dures et le ton sévère jetaient l'effroi dans l'âme de la jeune princesse. Le Dauphin, ému du désespoir de sa cousine, voulait aller se jeter aux pieds du roi son père, pour obtenir de lui le retour de Mme de Saint-Chaumont près de son élève, et la Reine eut beaucoup de peine à lui faire comprendre, que le roi ferait abus de son autorité en contrariant les volontés de son frère, qui avait le droit de composer la maison de ses enfans à son gré, et de confier leur éducation aux personnes de son choix.

Il fallut se résigner à obéir à Mme de Clérembault, au commandement d'un esprit impérieux, minutieux et incapable de comprendre ce qu'on obtient d'un esprit délicat, d'une âme tendre, par la douceur et l'indulgence.

Marie-Louise pleurait encore la mort de sa mère et l'éloignement de sa gouvernante, lorsque la Reine la prépara à un nouveau chagrin.

La mariage de Monsieur était décidé, et déjà la princesse palatine, Anne de Gonzague, se disposait à partir pour aller demander la main de la princesse Elisabeth-Charlotte de Bavière, qui devait succéder à la belle Henriette d'Angleterre.

— Quoi! sitôt! s'écria Marie-Louise en fondant en larmes; et l'idée d'être incessamment sous l'autorité d'une belle-mère la plongea dans un désespoir que la Reine eut beaucoup de peine à calmer. La promesse de la protéger contre les injustices d'une *marâtre* parvint seule à ranimer le courage de Mademoiselle. Mais la Reine, en s'engageant à traiter, à défendre Marie-Louise avec toute la tendresse d'une mère, exigea à son tour que sa nièce ne témoignerait rien de l'aversion que lui inspirait ce nom de belle-mère, et qu'elle se soumettrait de bonne grâce à tout ce que Monsieur lui ordonnerait, dans la vue de plaire à la nouvelle Madame.

— Dieu le veut ainsi, ajouta la Reine; il vous faudrait toujours obéir, mon enfant. Et bien, que ce soit une sainte résignation qui vous guide; le ciel vous en récompensera. Peut-être, cette belle mère que vous redoutez, sera-t-elle une amie, une protectrice pour vous: on la dit bonne, franche; elle n'a que dix ans de plus que vous. Ce sera presqu'une sœur; et si vous vous appliquez à mériter son amitié, elle vous consolera peut-être un jour de tous vos chagrins.

C'est ainsi que la Reine parlait au cœur de Marie-Louise et en obtenait tout ce qu'elle désirait. Mais, de retour en sa brillante solitude, Mademoiselle retombait dans ses craintes, ses pressentimens; l'étude alors venait à son secours; les leçons qui ennuient les enfants heureux, sont les plaisirs des enfants que les grandeurs et l'étiquette condamnent à l'ennui: aussi les progrès de la jeune princesse furent-ils rapides dans les arts et dans tout ce qui concerne l'éducation d'une femme distinguée.

La maréchale de Clérembault, sa nouvelle gouvernante, était une femme qui passait pour avoir de l'esprit, et qui n'était que savante. Le spirituel M. de Chavigny, son père, lui avait fait apprendre le latin, l'astrologie et beaucoup d'autres sciences assez inutiles à l'éducation des femmes; il ne lui avait donné ni les qualités, ni les talens qui servent à élever une jeune princesse; son ton doctoral, ses manières pédantes devaient intimider une enfant naturellement craintive. Le résultat de ce grand savoir était si désagréable, qu'il n'inspirait pas le désir d'y atteindre. A quoi bon se donner tant de mal pour déplaire? C'est le raisonnement qui vient à l'idée de tout enfant spirituel à la vue d'une pédante; aussi, la meilleure institutrice est-elle celle qui paraît assez aimable pour qu'on désire l'imiter.

A force de répéter en forme de sentence à Mademoiselle, qu'il était de son devoir de respecter et de chérir la *seconde mère* que Monsieur allait lui donner, Mme de Clérembault détruisit l'effet des douces paroles de la Reine, à tel point que Marie-Louise haïssait déjà la princesse palatine, avant que le maréchal Duplessis n'allât en Bavière, la demander en mariage pour Monsieur!

Aussi la bonté la plus ingénieuse ne put rien contre les maladresses de la sottise.

IV.

A la première nouvelle de l'alliance de Monsieur avec la princesse Charlotte de Bavière, le Dauphin, quoique bien jeune encore, devina le chagrin qu'allait en éprouver sa cousine; il regrettait l'absence de la Reine qui, ainsi que toute la cour, avait suivi le Roi en Flandre; et plus encore, l'occasion de se rencontrer journellement chez sa mère avec Marie-Louise. Il était si préoccupé de cette privation, qu'ayant pris un jour ses leçons avec beaucoup plus d'application que de coutume, et le duc de Montausier lui ayant promis une récompense, il demanda pour prix de son travail, d'être conduit le soir même à Saint-Cloud chez Mademoiselle.

On ne saurait peindre la vive émotion que ces deux enfants éprouvèrent à se revoir après un deuil et une longue absence. C'était déjà plus qu'une joie enfantine; les regrets, la douleur, le manque d'épanchement avaient vieilli leur âme; en souffrant seuls, quoique entourés d'un grand nombre de personnes auxquelles ils n'auraient osé se confier, ils en étaient réduits à réfléchir, à prévoir, à désirer, dans l'âge où l'on ne fait ordinairement qu'agir, sentir, et s'amuser.

Pendant que M. de Montausier, l'évêque Bossuet et la maréchale de Clérembault discouraient avec feu sur les nouvelles conquêtes de Louis XIV, Monseigneur et sa cousine se promenaient sous leurs yeux dans les carrés du parterre de Saint-Cloud, et parlaient aussi des grands événements de leur adolescence. Le Dauphin faisait promettre à Marie-Louise de l'instruire des mauvais traitements de sa belle-mère, afin qu'il pût les dénoncer à la reine et par là obtenir du roi de les faire cesser. Car la pensée de s'adresser directement à son père, pour une telle confidence, n'entrait pas même dans l'esprit du Dauphin, tant on l'élevait dans la crainte d'encourir la colère du roi, et dans l'habitude de ne jamais lui adresser la parole. Ainsi, dans ce cœur faible et timide, l'exagération du respect envers le roi avait détruit tout sentiment tendre pour le père.

Marie-Louise parla au jeune prince de la cérémonie funèbre qui s'apprêtait; un devoir pieux l'obligeait à y assister, c'était l'anniversaire de la mort de Madame. L'étiquette ne permettait pas à l'héritier du trône d'aller pleurer ce jour-là sur le catafalque de sa tante, Mademoiselle devait supporter seule avec les personnes de sa maison, et celles de la cour de sa mère, la douleur et la fatigue de cette triste cérémonie!

— Et je ne serai pas là, disait le Dauphin, pour pleurer avec vous! ah! du moins, croyez bien que nulle autre pensée ne m'occupera en ce moment, je prierai M. Bossuet de me conduire à la chapelle du château, là je prierai pour vous et pour ma tante, mais à votre tour pensez à moi; puis détachant de son cou une petite croix d'émeraudes dans laquelle était enchâssé un morceau de la vraie croix, et qui était cachée sous son rabat de dentelle; il pria Marie-Louise de l'accepter comme un gage de son souvenir.

— Je n'ose la prendre, dit la princesse, car on vous grondera peut-être de me l'avoir donnée.

— Non, dit-il, je ne l'ai que depuis peu de temps. Excepté Thomassin (¹), personne ne sait que je la porte; et lui, ne parlera pas.

— Mais de qui la tenez-vous!

— Je ne puis vous le dire aujourd'hui, mais plus tard.....

— Vous le voulez? dit Marie-Louise, en prenant furtivement la croix que lui présentait son cousin, la main à peine entr'ouverte, et elle la cacha aussitôt dans la sienne.

— Oui, je l'exige, reprit le jeune prince d'une voix animée; et je veux surtout qu'elle ne vous quitte jamais.

Un regard, un signe de tête furent la seule réponse de Marie-Louise, qui rejoignit en ce moment la maréchale et le duc de Montausier.

C'était l'heure de retourner à Saint-Germain. La princesse reconduisit le Dauphin jusqu'à son carosse. Un sourire fut leur mutuel adieu. Mais ce sourire semblait ravi aux anges.

A dater de ce jour, Louise fut moins à plaindre, elle avait un trésor. Cette petite croix, reposant sur son cœur, y faisait naître une foule de rêves dont la pureté n'empêchait pas l'exaltation; car c'est surtout aux affections dont on ignore le danger qu'on se livre avec le plus de force.

(La suite à Lundi).

(1) Premier valet de chambre du Dauphin.

La recommandation de garder secrètement ce présent en doublait le prix aux yeux de Marie-Louise. Elle présuma bien que cette relique avait été donnée au Dauphin par la Reine; mais si elle avait su qu'en la passant au cou de son fils, sa mère avait cru le mettre à l'abri de tout malheur, elle se serait gardé de violer une si sainte superstition.

On avait placé un portrait en grand de feue Madame, entre les deux fenêtres qui étaient dans la chambre à coucher de la jeune princesse: c'est au pied de cette douce image qu'elle faisait chaque soir sa prière. Puis, lorsque tout ce qui l'entourait la laissait libre, elle se mettait à parler à ce beau portrait, comme s'il avait pu l'entendre, et lui confiait ses espérances ou ses peines. Il fallait toute la rigueur de son éducation, pour lui faire éprouver ainsi le besoin de s'épancher même à un être inanimé. Mais l'enfance est indiscrète, il lui faut à tout prix raconter ses impressions; les contraindre toute une journée, était déjà un effort héroïque, et Marie-Louise attendait le retour de la nuit comme celui de la seule amie en qui elle eût confiance.

Le 30 juin, Mme de Clérembault, vêtue de noir, entra dans la chambre de Mademoiselle, pour surveiller sa parure de deuil et la conduire au Val-de-Grâce.

A la vue de cette chapelle ardente, de ce catafalque surmonté de la châsse, qui renfermait le cœur de feue Madame, Marie-Louise fondit en larmes; son imagination la reporta sur ce lit d'agonie où elle avait reçu les derniers embrassements de sa mère; il lui sembla sentir encore le souffle brûlant de son dernier soupir; ses genoux tremblèrent, sa tête se pencha sur le psautier ouvert devant elle. Un moment elle perdit le souvenir avec la pensée.

Mme de Lafayette, placée près de la maréchale de Clérembault, lui fit signe que Mademoiselle se trouvait mal; alors la maréchale, se penchant à l'oreille de la princesse, lui dit:

— Tenez-vous donc mieux, mademoiselle; songez qu'ici tous les regards sont fixés sur votre altesse.

Et Marie-Louise, que les accents de cette voix sèche sortaient de son accablement, releva péniblement la tête; en cet instant ses yeux rencontrèrent les yeux humides de Mme de Lafayette; elle vit sur ce visage spirituel l'expression des vifs regrets qui étaient comme le reflet des siens. La sympathie de la douleur l'unit dès lors à la femme qui devait laisser le récit, le plus vrai, le plus touchant, des qualités, des agréments et des malheurs d'Henriette d'Angleterre.

Quand il fallut aller à l'eau bénite, Mademoiselle se dit: — En ce moment, mon cousin prie Dieu avec moi; il me l'a promis. Et pressant la petite croix d'émeraude sur son cœur: — O mon Dieu! ajouta-t-elle, bénissez ma mère et les enfants qui prient pour elle! C'était implorer la Divinité pour tout ce qu'elle aimait dans le ciel et sur la terre!

La cérémonie terminée, Mademoiselle, reconduite avec pompe par l'évêque de Béziers, qui venait d'officier, aperçut, près du parvis, Mme de Lafayette, rangée parmi les dames du palais de feue Madame. Alors, entraînée par une impulsion irrésistible, elle se jeta dans ses bras, la baigna de ses larmes en s'écriant:

— Ah! comme vous l'aimiez!

Puis aussitôt, pensant aux reproches qu'elle va subir, pour avoir ainsi violé les lois du cérémonial, elle se rapprocha de la maréchale de Clérembault, dont toute l'attitude prouvait assez le mécontentement; mais le peuple, attendri par le sentiment qui a porté la jeune princesse à embrasser publiquement la

Voir les feuilletons du 25 et 26 Février.

femme qui regretta le mieux sa mère, crie de toutes parts: Vive Mademoiselle! vive la fille de Madame!... et les murmures grondeurs de l'implacable gouvernante sont étouffés sous les acclamations de la foule. Comment blâmerait-elle ce que tout un peuple applaudit!

V.

Une semaine s'était à peine écoulée, depuis la cérémonie funèbre, lorsque survint un nouveau deuil à la cour. Mme de Clérembault dit un matin, sans autre préparation, à Mademoiselle, que son altesse royale le duc d'Anjou, venant de mourir, il fallait qu'elle écrivit à Monseigneur une lettre de condoléance sur la mort de son frère. Bien que ce petit prince n'eût que deux ans et demi, Marie-Louise savait que le Dauphin s'affligerait vivement de sa perte. C'était le seul ami qu'il pût espérer dans l'isolement où l'étiquette maintenait l'héritier du trône; et Mademoiselle avait déjà commencé à lui écrire, dans son style enfantin, la part qu'elle prenait à sa peine, lorsque la maréchale lui dit qu'on n'écrivait point aussi familièrement au premier prince de l'état, et que le dégré de parenté ne dispensait point, entre cousin-germain, des déférences dues au rang.

Alors la gouvernante se mit à dicter une lettre bien froidement circonspecte, où les mots d'intérêt, de sensibilité, mêlés aux phrases vulgaires d'un respect glacial, ne pouvaient donner aucune idée des sentimens qu'éprouvait la jeune princesse pour le Dauphin, et de ses regrets. Alors cherchant à se dédommager du supplice d'écrire des phrases ampoulées, qui peignaient si mal sa pensée, et que son cousin reconnaîtrait bien n'être point d'elle, Marie Louise les donna à lire à la maréchale; puis reprenant la lettre pour la signer, elle traça furtivement près de la signature, une petite croix fort distincte, certaine que le prince devinerait à ce signe tout ce qu'on ne lui permettait pas de lui dire.

La cour était attendue à Saint-Germain, et Mademoiselle alla jusqu'à Maisons au devant de leurs majestés et de Monsieur, qui tous la comblèrent de caresses. Car l'époque du mariage de Monsieur approchait, et le chagrin qu'en devait ressentir la jeune princesse, inspirait déjà de la pitié. D'ailleurs la mort du duc d'Anjou avait porté les princes à la tendresse.

Monsieur n'avait point encore osé parler de ses noces futures à sa fille. Une enfant de neuf ans est quelquefois une conscience embarrassante. Aussi commença-t-il la confidence par ces mots:

— Le roi veut que je me remarie; mais croyez, ma chère enfant, que ce ne peut être qu'avec une princesse dont le cœur partagera ma tendresse pour vous. Et voyant que Marie-Louise pleurait; — Songez, ajouta-t-il, que vos larmes lui sembleraient une injure, et promettez-moi de ne pas lui montrer de chagrin.

Marie-Louise promit tout ce qu'exigeait son père.

Il partit bientôt après pour se rendre à Châlons, afin d'y recevoir Madame. Le soir même du départ de S. A., la maréchale de Clérambault lut à haute voix, dans le salon de Mademoiselle, l'article de la gazette qui rendait compte de l'arrivée à Metz de la fille de l'électeur palatin; de son abjuration publique, le lundi, en l'église cathédrale de Saint-Etienne; de sa confession reçue par l'archevêque d'Embrun; de sa première communion, de sa confirmation, données par le même prélat; puis de la cérémonie du mariage, qui eut lieu le même soir, et dans laquelle le maréchal Duplessis l'avait épousée, en vertu de la procuration qu'il tenait de Son Altesse Royale; ce qui fit dire généralement que la nouvelle Madame

avait fait beaucoup de choses en un jour.

La maréchale de Clérembault reçut l'ordre de conduire Mademoiselle à Villers-Cotterets, où Monsieur et Madame devaient s'arrêter quelque temps pour recevoir la visite de leurs majestés, celles des princesses et les hommages de toute la cour.

Dès que les fanfares se firent entendre, la maréchale dit à Mademoiselle de descendre au bas de l'escalier du château, pour y recevoir son auguste belle-mère. A ces mots, Marie-Louise se sentit prête à fondre en larmes; mais, se rappelant la promesse faite à son père, elle s'exalta au courage.

C'est la pâleur sur le front et le sourire sur les lèvres, qu'elle reçut le baiser cordial que lui donna Madame au sortir de son carosse. Monsieur, touché des efforts qu'elle faisait pour cacher sa peine, vint aussi l'embrasser avec une tendresse qui tenait de la reconnaissance.

D'abord, la laideur de Madame causa à Marie-Louise une sorte de plaisir; elle pensa qu'on ne l'aimerait jamais autant qu'on avait aimé Henriette d'Angleterre, et sa jalousie filiale s'apaisa. L'esprit féminin, si jeune qu'il soit, comprend touts les sentiments de ce genre. Mais lorsqu'elle vit cette femme sans grâce, sans charme, dont l'accent allemand rendait le langage presque inintelligible, recevoir les mêmes hommages qu'elle avait si souvent vu rendre à sa mère, lorsqu'elle l'entendit haranguer par les mêmes orateurs et combler des mêmes éloges, elle retrouva touts les sentiments amers qu'elle avait essayé de combattre. L'accueil empressé du Roi et de la Reine, qui arrivèrent le soir, ajouta encore au dépit de Marie-Louise.

— Ils ne la connaissent point encore, pensa-t-elle, et déjà ils la traitent en amie, les courtisans sont à ses pieds. Personne ne pense plus à ma mère.

En faisant cette réflexion, ses regards tombèrent sur mademoiselle de Montpensier; ses yeux étaient rouges : elle venait de pleurer. Tout en elle portait l'expression d'une profonde mélancolie. Marie-Louise supposant que le souvenir de feue Madame pouvait causer cette tristesse, s'approcha d'elle, lui prit la main, la serra doucement, comme pour la remercier d'être triste; mais la princesse, absorbée dans une idée très-différente de celle qu'on lui supposait, répondit à peine à la démarche caressante de Mademoiselle.

Le Roi avait fait arrêter le duc de Lauzun, l'avant-veille.

Ainsi la seule personne, que la jeune princesse espérait être préoccupée du même souvenir qui la dominait, en était la plus éloignée.

Après un festin splendide, où les fruits furent servis par des nymphes et les vins par des néréïdes, il y eut le divertissement de deux comédies, représentées par la troupe de l'hôtel de Bourgogne.

Le surlendemain, ce fut le prince de Condé qui eut l'honneur de fêter, à Chantilly, la cour et les nouveaux mariés. Ainsi, de fête en fête, Madame arriva à St-Germain, où le Roi lui en ménageait une plus belle encore que toutes les autres. On devait y représenter, sur le théâtre royal, le ballet de *Psyché*, précédé d'un prologue avec touts ses ornemens, ses allégories mythologiques, et dans lequel toutes les divinités conjurent Vénus de descendre du ciel pour recevoir l'hommage des humains. Or, cette Vénus adorable, descendant du ciel, était l'emblême de la laide princesse que l'Allemagne nous envoyait. Les divinités de l'Olympe représentaient les femmes de la cour, et l'Apollon qui les présidait, le sein couvert d'un soleil resplendissant, et la tête affublée d'une perruque, trop ressemblante pour n'être point reconnue, ne laissait aucun doute sur l'auguste personnage qu'il parodiait.

Ces flatteries grossières étaient d'excellentes leçons pour un esprit aussi précoce que celui de la jeune princesse, et furent certainement la cause du peu d'importance qu'elle attacha depuis à sa beauté. Elle apprit là, qu'à un certain degré d'élévation, la laideur n'est plus visible, et que, par la même raison, la beauté n'a plus d'avantage sur elle.

Ce qui embarrassa beaucoup plus sa jeune intelligence, ce furent les politesses, les prévenances même de sa gouvernante envers la marquise de Montespan, pour qui elle n'avait marqué jusque-là aucune déférence. Les soins affectés de la maréchale allaient jusqu'à engager Mademoiselle dans des rapports fréquents avec la marquise, et à lui recommander envers elle, un respect que Marie-Louise n'accordait qu'à la Reine.

L'amour du crédit est, comme l'autre, sujet à de grandes imprudences. La maréchale de Clérembault aurait dû prévoir les réflexions que ce culte subit pour Mme de Montespan devait faire naître dans la pensée de son élève. Sans-doute elle n'en comprenait pas le vrai motif; mais les choses inexplicables ont l'inconvénient de faire travailler l'imagination des jeunes personnes; et c'est déjà un danger. Sans savoir de quel prix Mme de Montespan payait sa haute faveur, Marie-Louise devina, aux pleurs silencieux de la Reine, qu'elle en était jalouse, et sa première idée sur l'amour fut qu'il faisait pleurer.

VI.

A force de se poser comme un dieu et d'en recevoir les adorations, Louis XIV avait fini par fasciner les yeux de touts ceux qui l'approchaient, à tel point que son autorité avait le prestige de la puissance divine. Les plus grands génies de son siècle subissaient cette influence, et Bossuet lui-même, dont l'audacieuse éloquence tonnait, du haut de la chaire, contre l'orgueil des grands, une fois rentré dans le cercle des courtisans mitrés, en était le plus flatteur et le plus soumis. On en peut donner, pour exemple, la crainte paralysante dans laquelle il élevait le Dauphin, qui tremblait à l'aspect de son père, et n'osait ni penser, ni agir par lui-même.

Réduit, par le fanatisme adulateur de ses gouverneurs, à l'état d'esclave; destiné à commander, le jeune prince, n'apprenant qu'à obéir, mettait toute son étude à réprimer les élans de son âme, à dissimuler ses impressions, à sacrifier ses goûts, ses sentiments; enfin, à rassurer l'orgueil jaloux de Louis XIV sur l'inquiétude d'un règne futur, qui pourrait égaler la grandeur du sien.

Quelle nature résisterait à l'influence d'une semblable éducation, infligée par des hommes supérieurs, dont le mérite reconnu ne permet pas à l'élève de soupçonner la honteuse faiblesse! Quelles nobles facultés ne se seraient affaiblies par tant de soins, mis à les éteindre! Quel jugement droit ne se serait faussé par la peine que se donnait un esprit, aussi judicieux que celui de M. de Montausier, pour justifier les erreurs de Louis XIV; et pour persuader au Dauphin que les bâtards adultérins et reconnus, preuves vivantes des vices paternels, étaient non-seulement absous, mais légitimés par l'effet de la toute puissance royale; et c'était l'homme, le plus respectable par son caractère, le plus austère dans ses mœurs, qui plaidait ainsi la cause du désordre et de l'adultère!

(La suite à demain).

Mme de Sévigné cite un mot de M. le Dauphin, à l'âge de 13 ans, qui prouve à quel point il était élevé à regarder l'adultère comme une des prérogatives de la royauté.

«Monsieur le Dauphin voyait l'autre jour, écrit-elle, Mme de Schomberg; on lui contait comme son grand-père (Louis XIII) en avait été amoureux; il demanda tout bas: «Combien en a-t-il eu d'enfants? »On l'instruisit des modes de ce temps-là.»

Cette naïveté, appliquée à la corruption, est la plus sanglante critique des mœurs de Louis XIV et de celles de sa cour. Là où le vice paraît aux âmes les plus pures une chose toute simple, que peuvent les sermons les plus éloquents?

Mais si tant d'aventures galantes offraient de dangereux exemples, la jeunesse puisait de graves enseignements dans les événements glorieux de cette époque; chaque jour quelque haut fait, quelque ouvrage marquant, quelque monument nouveau fournissaient aux méditations, à la conversation générale. Les esprits les plus paresseux se développaient, s'animaient, en écoutant ces entretiens si pleins de choses et d'idées; et ceux qui penchaient vers les sentiments nobles avaient à choisir entre plusieurs beaux modèles.

Monsieur le Dauphin prenait ses leçons avec une docilité parfaite, mais sans aucun zèle; et pour lui donner un peu d'émulation, M. de Montausier obtint du Roi la permission d'admettre le jeune prince de la Roche-sur-Yon aux études de Monseigneur. Quoique moins âgé de deux ans, le second fils de M. le Duc en savait déjà plus que le Dauphin, tant son désir d'apprendre, secondé par l'activité de son esprit, lui faisaient faire des progrès là où son cousin se laissait souvent décourager par l'ennui d'un travail trop sérieux. Sans pouvoir affirmer que l'éducation du Dauphin en fût plus savante, on sait que le caractère noble et enjoué de son spirituel camarade combattit souvent, et avec succès, l'humeur apathique du Dauphin, et cette méfiance de lui-même, qui paralysait toutes ses qualités. Se trouver tout-à-coup avoir un camarade, un ami de son âge, est un bonheur pour touts les enfants; mais pour celui dont les yeux ne rencontrent jamais que des visages graves et sévères, c'est une joie bien plus grande. Le Dauphin pensa que sa cousine seule pourrait la comprendre; et il attendit avec impatience, qu'un nouveau bal à la cour lui offrit bientôt l'occasion de lui parler de l'aimable confident qu'on venait de lui donner; car il le destinait déjà à recevoir tous les secrets de son cœur.

En retour des fêtes données par le Roi à Madame, Monsieur exigea d'elle d'en rendre une à Leurs Majestés au château de St-Cloud. A la vue des riches ornements dont on décorait les appartements de la nouvelle mariée, des crépines d'or, des panaches blancs dont on parait le même lit où elle avait vu mourir sa mère, la princesse Louise pensa qu'il lui serait trop pénible d'assister à cette fête, et supplia Monsieur de l'en dispenser; mais il lui répondit sèchement, que nul sentiment particulier ne pouvait dispenser une princesse du sang de ses devoirs, et qu'à moins d'être morte, il fallait qu'elle se trouvât à côté de lui au bas du perron, lorsque Leurs Majestés descendraient de leur carosse.

Comme elle s'éloignait en pleurant, après avoir salué son père en signe de soumission, Marie-Louise entendit quelqu'un marcher sur ses pas, une grosse main s'empara de la sienne:

— Ne pleurez pas, lui dit-on avec l'accent allemand, je sais que vous me détestez; c'est naturel, à votre place j'en ferais autant, mais vous verrez bientôt, mon enfant, que vous avez tort,

Voir les feuilletons du 25, 26, 27 et 28 Février.

et je vous forcerai bien à m'aimer.

— Ah! Madame, pardonnez-moi! s'écria Marie-Louise en sanglottant.

— Vous pardonner! reprit Madame, en embrassant la princesse; vous pardonner de pleurer votre mère! de n'aimer qu'elle! Oh! bien loin d'être un crime, c'est une vertu qui vous répond de ma tendresse. Allez, prenez courage, obéissez à votre père, et ne me fuyez pas comme vous faites, car je veux être votre bonne amie.

Cela, dit d'un ton cordial et franc, fit une vive impression sur le cœur de Marie-Louise.

— Vous êtes bonne, vous avez pitié de mon chagrin, dit-elle; eh bien! je vous prouverai que je ne suis pas une ingrate; je vous accompagnerai partout, durant la fête, même dans cette chambre, ajouta-t-elle en montrant celle de feu Madame.

Le même jour, Madame reçut du roi le brevet d'une pension de deux mille pistoles; elle pria Sa Majesté d'en réserver la moitié pour la princesse Marie-Louise, ce qui fut accordé.

Depuis ce moment, Marie-Louise se promit de contraindre, de son mieux, le sentiment que lui inspirait ce titre de belle-mère, et de combattre les préventions qu'elle avait contre la nouvelle Madame. Elle recueillit bientôt le fruit de cette sage résolution. Son père la traita avec plus d'affection, et Madame redoubla de soins pour elle. Marie-Louise lui savait gré, par dessus tout, de l'attachement qu'elle témoignait pour le Dauphin, et des éloges qu'elle ne cessait de faire de lui. C'était, à l'entendre, le prince qui promettait d'être le plus beau, le plus aimable, et la France serait trop heureuse d'être un jour gouvernée par lui. Ces discours flattaient l'oreille de Marie-Louise comme une douce harmonie. Lorsqu'elle faisait quelque chose de répréhensible, Madame lui disait en riant: — Je le dirai à Monseigneur. S'il s'agissait pour elle d'une nouvelle parure: — Monseigneur, la trouvera charmante; ou bien: cela ne sera pas du goût de Monseigneur, disait-on; et Mademoiselle s'élevait ainsi à plaire et à aimer le Dauphin.

L'ambition, cet éternel mobile de toutes les actions à la cour, était la cause de cette application à occuper sans cesse la jeune princesse, de son cousin, et à lui inspirer les sentiments, les goûts et les manières qui devaient le séduire.

Cette combinaison était le résultat d'un conseil de Mme Montpensier. Son amour pour M. de Lauzun lui ayant fait refuser la main de Monsieur, elle voulait rester son amie, et servir les intérêts de sa maison. Elle lui répéta l'entretien du roi avec elle, et l'invitation que lui avait faite Sa Majesté de léguer tous ses biens à Mademoiselle, afin qu'elle pût épouser le Dauphin; à cela, la princesse avait répondu: — Il me semble que M. le Dauphin sera un de ces aînés qui n'ont pas besoin qu'une femme fasse leur fortune.

Ces mots avaient suffi pour donner à Monsieur l'espérance de voir un jour sa fille reine de France, et dès lors touts ses soins se dirigèrent vers ce but glorieux. Madame s'était associée sans peine aux vues de Monsieur, et l'inclination mutuelle du jeune prince et de sa cousine les secondait mieux que tout. L'amour et l'ambition se trouvaient pour la première fois d'intelligence. Espèce de miracle, dont les fidèles de la cour ne devaient pas s'étonner longtemps.

VII.

C'était pendant les voyages de Fontainebleau que le Dauphin et la princesse se voyaient le plus assidûment chez Madame, tandis que le reste de la cour suivait le roi à la chasse; aux fêtes du soir, lorsque M. de Montausier y devait conduire son élève, Marie-Louise recevait un avis de Madame qui lui enjoignait de se tenir prête pour l'heure du bal, et elle venait la prendre pour l'y mener.

Un soir le Roi ouvrait le bal avec Madame. Monsieur menait Mlle de Montpensier, et le Dauphin conduisait Mademoiselle à la place où elle devait danser avec lui. Tout-à-coup une exclamation douloureuse la fit tressaillir, elle se retourna, et vit à peu de distance d'elle, un jeune homme d'une beauté remarquable, dont le visage portait l'expression d'une profonde tristesse; sur ses joues coulaient de grosses larmes, sans qu'il parut s'en apercevoir; ses regards, fixés sur Mademoiselle, ne voyaient rien autour de lui. Frappée d'une émotion si peu dissimulée, la princesse Marie-Louise demande à M. le Dauphin s'il connait ce jeune seigneur qui pleure en la regardant,

— Oui répond-il, c'est le fils du maréchal de Gramont, le beau comte de Guiche (1) Il revient de l'armée, et vous l'auriez déjà vu à Saint-Cloud, s'il n'était en disgrâce près de mon oncle, je ne sais pourquoi; il avait un grand dévouement pour ma tante, à ce que j'ai entendu dire, et c'est sûrement parce qu'il trouve que vous lui ressemblez, qu'il est si attendri.

— Vous croyez, dit Marie-Louise, en portant sur le comte de Guiche un regard plein de reconnaissance, car regretter sa mère était s'établir naturellement en sympathie avec elle.

Ce regard redoubla tellement l'émotion du comte, qu'il fut obligé de s'éloigner. Lorsqu'il revint, Mademoiselle avait repris sa place auprès de Madame; celle-ci causait avec la maréchale de Clérembault, assise derrière elle.

— C'est donc là ce fameux séducteur, dit la princesse avec son accent tudesque. Qu'a-t-il donc de si admirable, de si entraînant? Ah je ne l'aurais pas aimé, moi!

(1) Le comte de Guiche avait été exilé pour avoir aimé Madame Henriette d'Angleterre.

—Aussi se serait-il bien gardé d'adresser ses vœux à Votre Altesse, disait la maréchale, mais tout le monde n'a pas, comme elle, la sagesse unie à tous les autres dons.

— Pas de flatterie, je sais bien que je suis laide, mais les femmes de mon rang n'ont pas besoin de beauté pour trouver des adorateurs, lorsqu'elles paraissent devoir bien les accueillir; quant à moi, je ne sais pas ce que peut avoir de dangereux l'amour d'un courtisan, ils ont tous, à mes yeux, le même visage; je ne connais que le Roi qui soit par sa figure, sa grâce et son rang, supérieur à tous et digne de préférence.

— C'est penser en noble princesse, reprit la maréchale, plût au Ciel qu'elles eussent toutes de si bons sentiments.

Alors Madame adressa plusieurs questions à Mme de Clérembault, mais d'un ton si bas, que Marie-Louise ne put entendre que des mots épars, tels que: »Amour, exil, poison, désespoir... »Ces mots rappelaient à la princesse les réponses ambigues, que lui faisait toujours sa nourrice, lorsqu'elle la questionnait sur les causes de la mort subite de Madame. Sans rien articuler de positif, madame Viremont, avec ses réticences et ses exclamations, avait laissé dans l'esprit de Marie-Louise une impression très-vive du dévouement du comte de Guiche pour sa mère et, de plus, le soupçon, qu'elle avait été empoisonnée par le chevalier de Lorraine.

Malgré les fréquentes occasions qui s'offrirent depuis ce bal, jamais le comte de Guiche ne fut présenté à Mademoiselle; elle ne lui adressa jamais qu'un mot de remerciement, un matin que, traversant la galerie de Versailles avec sa gouvernante, pour se rendre chez la Reine, elle laisa tomber son éventail. Le comte de Guiche, qui se trouvait là, se précipita si vivement pour le ramasser, qu'il l'attei-

gnit et le rendit à la princesse avant que son chevalier d'honneur eût eu le temps de se baisser. La main du comte tremblait en l'offrant à Mademoiselle, et il ne put s'empêcher de dire à voix basse: — Pardon; mais je crois la revoir.

Un triste sourire, des yeux levés au ciel, apprirent au comte de Guiche qu'il avait été compris. Depuis, chaque fois qu'il rencontra la fille d'Henriette d'Angleterre, ils s'entendirent sans jamais s'adresser la parole. Ce fut une affection muette, fruit d'un culte commun à deux âmes passionnées, que la mort même ne pouvait rendre infidèles à leur adoration.

Les sentiments qu'on ne peut expliquer ne se confient point; aussi fut-on très-surpris de voir le profond chagrin que ressentit Mademoiselle, en apprenant que le comte de Guiche se mourait d'une maladie de langueur, à l'armée de M. de Turenne. Peu de jours après la jeune princesse était dans le cabinet de Madame, lorsque le P. Bourdaloue vint lui dire comment il été avait chargé par le Roi de préparer le maréchal de Grammont à la plus affreuse nouvelle qui puisse affliger un père. Madame lui ayant demandé des détails sur cette triste entrevue, il ajouta : — « J'ai été trouver le maréchal dans le petit appartement qu'il a au dehors du couvent des Capucins. A peine m'a-t-il aperçu, qu'il s'est jeté à mon cou, en s'écriant qu'il devinait trop ce que je venais lui apprendre: » C'est le coup de ma mort, m'a-t-il dit, je le reçois de Dieu. Je perds le seul et véritable objet de toute ma tendresse. Jamais je n'ai eu de sensible joie ou de violente douleur que par ce fils, qui avait des qualités admirables... » Puis le maréchal s'est jeté sur son lit, sans pleurer; car on ne pleure point en cet état. Je lui ai parlé de Dieu. Je l'ai fait descendre à l'église, où l'on disait *Vigiles* pour son fils. Le maréchal y est entré en tombant, en tremblant, plutôt traîné et poussé que sur ses jambes; son visage était méconnaissable (1). Ici les sanglots de Mademoiselle interrompirent le récit du P. Bourdaloue. Madame la gronda de s'affliger ainsi de la mort d'une personne qu'elle connaissait à peine de vue, et finit par se moquer de l'excès de cette sensibilité. Madame recommanda surtout à la princesse de cacher ses ridicules larmes à son père, que Madame savait bien être, en secret, plus content qu'attristé de la mort du comte de Guiche. Cependant, la lettre affectueuse qu'écrivit le Roi au maréchal de Grammont, sur ce triste événement, ayant fait du bruit à la cour, il fut de bon ton d'affecter de vifs regrets pour cette perte. (2) Madame elle-même fit de grandes démonstrations d'intérêt au maréchal, pour plaire au Roi, et le chagrin de la princesse Marie-Louise ne fut plus remarqué. Hélas! personne ne se doutait qu'elle pleurait, dans le comte de Guiche, le seul être qui regrettait autant qu'elle la malheureuse Henriette d'Angleterre.

(1) Mme de Sévigné, lettre du 8 décembre 1674.

(2) Lettre de Louis XIV au maréchal de Grammont.

« Mon cousin, je vous ai reconnu toujours trop sensible à ce qui me touche pour ne vous témoigner pas combien je le suis à la perte que vous venez de faire. Assurez-vous que personne n'y prend plus part que moi, et qu'au reste j'en userai toujours à votre égard avec la même distinction dans toutes les occasions qui s'offriront. Je prie Dieu seulement qu'il nous les donne plus favorables, et que cependant, mon cousin, il vous ait en sa sainte et digne garde.

« A Saint-Germain-en-Laye, le 8 juin 1678.

« Louis »

Cette lettre, conservée dans les archives de la famille de Grammont, et qu'elle a bien voulu nous permettre de citer ici, fait autant d'honneur à Louis XIV qu'au maréchal et à son malheureux fils. On comprend le dévoûment de ces nobles familles, pour leur souverain, en voyant par quels sentiments d'estime et d'amitié ils en étaient récompensés.

(*La suite à demain*).

VIII.

La naissance de deux princes et d'une princesse, dont Madame accoucha dans l'espace de quatre années, réduisit de beaucoup la part de Mademoiselle dans l'affection de son père. La joie de laisser un héritier de son grand nom, devait l'emporter sur touts les sentiments d'un prince plus vaniteux que tendre. Sans les espérances qu'il fondait sur la brillante destinée de Mademoiselle, elle eût été bien délaissée; mais l'espoir d'une couronne lui assurait encore une douce préférence.

Dans cette cour, où tout se faisait avec pompe, jusqu'aux choses dont on rougissait, il était difficile d'y élever une jeune personne dans l'ignorance des sentiments et des aventures romanesques.

La première fois que Mademoiselle aperçut Mlle de Blois, cueillant les fleurs du parterre de Saint-Germain, elle demanda naturellement qui était cette petite personne. On lui répondit avec embarras:

— Cette jolie princesse, âgée d'un an de moins que Votre Altesse, est Mamoiselle de Blois, une fille du roi.

On devine les nouvelles questions que devait amener cette réponse, et la difficulté de faire comprendre à l'esprit le plus judicieux, à l'âme la plus pure et la plus saintement ignorante du mal, ce que c'était qu'un *enfant légitimé.*

— Quoi! cette charmante princesse est la sœur de M. le Dauphin? s'écria Marie-Louise, ma tante est donc sa mère? Comment se fait-il que je ne l'aie point encore vue chez la Reine?

— Vous l'y verrez bientôt, reprit la maréchale de Clérembault, car le Roi désire que la Reine la reçoive; mais la Reine... n'est point... sa mère.

— Se peut-il? qui donc est?...

— Votre Altesse est encore trop jeune pour qu'on lui explique les motifs qui ont déterminé le Roi... à... Quand il en sera temps, Monsieur se fera un devoir d'instruire lui-même Votre Altesse du rang qu'occupent à la cour les princes et princesses légitimés... D'ici là, toute question de votre part serait déplacée, et le mieux est de garder le silence sur ce point.

La princesse vit qu'il serait inutile de répliquer; mais son imagination se livra à toutes les suppositions que permettait son innocence, sans comprendre ce qu'il y avait d'indécent, de cruel de la part du Roi, à faire élever ses bâtards sous les yeux de la Reine; elle s'accoutuma à l'idée, qu'un amour coupable n'était pas un crime à la cour, et lorsque, plus tard, mettant tout mystère de côté, le petit duc du Maine parut à une fête sur le canal de Versailles, et que le Dauphin pleura en l'entendant crier dans sa gondole, un verre à la main: *»A la santé du Roi, mon père*(1), la princesse dit à son cousin, qu'il avait tort de s'affliger de la gaîté folle de cet enfant, qui désobéissait à tout le monde en appelant ainsi le Roi; car Mme de Maintenon lui défendait de l'appeler son papa; c'est du moins ce que Mme de Clérembault avait affirmé à Madame.

— Il n'en est pas moins mon frère, disait le dauphin, et le roi l'aime plus que moi! M'a-t-il jamais caressé ainsi? Aurais-je jamais osé l'embrasser si familièrement? M'a-t-il jamais encouragé par ce tendre sourire? Non, il n'a jamais été avec moi que froid, sévère; il réservait ses bontés, ses caresses pour le fils de madame de Montespan, et ils disent que la religion me défend toute plainte; il faut encore que je dévore mes larmes.

— Ah! non pas avec moi, répondit Marie-Louise, en pleurant du chagrin qu'elle voulait consoler. Puis, passant en revue toutes les raisons que le Dauphin avait de n'être point ja-

(1) Mme de Sévigné, lettre du 7 août 1676.

Voir les feuilletons du 25, 26, 27, 28 Février et 1 Mars.

loux d'un enfant que détestait la Reine, elle finit par calmer le juste ressentiment de son cousin.

Cela devint plus difficile; lorsqu'en 1674, Mme de Maintenon vint s'établir à Versailles avec touts les enfants dont elle était la gouvernante. Le secret, longtemps exigé d'elle, sur l'existence et l'éducation de ses bâtards, contrariant les vues ambitieuses de Mme de Montespan, elle avait décidé le Roi à bannir toute contrainte, à les élever près de lui. La faiblesse du Roi pour le petit duc du Maine et mademoiselle de Nantes, plus encore que son amour pour leur mère, l'avait fait consentir à laisser élever, sous les yeux de la Reine et de toute la cour, ces mêmes enfants, dont un sentiment d'honneur et de pudeur avait fait si longtemps cacher la naissance.

Les courtisans qui savent qu'on gagne plus à flatter les vices que les vertus des souverains, s'extasiaient sans cesse sur l'esprit, les grâces de duc du Maine, et lui faisaient des *bons mots* qui retentissaient dans tout le château, accompagnés de ces réflexions: «*C'est tout l'esprit du Roi, c'est sa grâce irrésistible.*» Et l'on peut juger de l'effet de ces éloges menteurs sur l'esprit naturellement ombrageux du Dauphin. Seule, la princesse Marie-Louise apprit ce qu'il souffrait des préférences du Roi pour ses enfants illégitimes; seule, elle put juger de ce que produit l'habitude des sentiments amers sur un caractère timide, méfiant de ses propres forces, et élevé à dissimuler ses impressions. Seule, elle a connu cette âme à la fois aimante et glacée, bonne et maligne, sombre et enjouée, que la crainte du blâme et la triste croyance de n'être point aimé, rendaient si souvent méfiante, susceptible et morose.

Se contraindre sur tout et avec tout le monde, dans l'âge de l'épanchement, ne pouvoir parler qu'à une seule personne, de ses peines, c'est placer sur elle toute son existence; aussi, le Dauphin et Mademoiselle étaient ils arrivés sans s'en apercevoir, au point de ne pouvoir se passer l'un de l'autre; et cependant l'amour n'avait point encore altéré le calme de cette affection exclusive. Mais la princesse grandissait et embellissait, de manière à troubler le cœur de son cousin. Et comme tout semblait protéger, provoquer cet amour, il ne lui vint pas à l'idée de le combattre. Mais l'amour le plus pur d'un jeune homme n'est jamais innocent. Le cœur d'une jeune fille peut seul passer de l'extrême amitié à l'état d'amour, sans s'expliquer la métamorphose, et son illusion serait longue, si quelque chagrin ne venait d'ordinaire l'éclairer.

Mademoiselle croyait aimer le Dauphin comme un frère, lorsque mécontent de n'être pas mieux deviné par elle, il feignit de s'occuper de Mlle de Thianges (1).

La cour était alors à Fontainebleau. Le Roi, fatigué de l'humeur impérieuse de Mme de Montespan, cherchait à s'en distraire auprès de plusieurs jolies femmes, empressées à lui plaire, et ces velléités d'inconstance donnaient lieu, chaque jour, à de nouvelles fêtes, dont on finissait toujours par deviner l'héroïne.

A la honte de Mme de Thianges, on prétend qu'elle parait ses filles, dans l'espoir que leur beauté et leur esprit retiendraient la faveur royale dans sa famille. Mais au milieu de grands désordres de cœur, le roi avait conservé une sorte de probité chevaleresque, qui ne lui permettait pas de donner pour rivale à Mme de Montespan, sa propre nièce. Il faut dire à la justification des demoiselles de Thianges, qu'elles ne secondèrent, par aucune coquetterie,

(1) Nièce de Mme de Montespan, qui épousa le duc de la Force. Elle était jolie et spirituelle.

les projets d'ambition conçus à propos d'elles. Cette absence de tout manége, cette grâce naïve étaient ce qui devait plaire le plus au Dauphin, et ce qui jeta l'alarme dans le cœur de la princesse Marie-Louise. Elle savait bien que le rang de Mlle de Thianges ne lui permettait pas d'aspirer à la main de Monseigneur, et que nulle autre que la fille de Monsieur, en France, n'y pouvait prétendre; mais la pensée de n'avoir à partager que son trône, révoltait l'âme noble et passionnée de Marie-Louise.—Ah! si ce n'est pas moi qu'il préfère, pensait-elle, si je ne suis pas pour lui tout ce qu'il est pour moi, j'irai mourir dans l'exil, plutôt que de me résigner à l'affreux supplice dont ma tante (2) m'offre chaque jour l'exemple.

IX.

L'habitude de souffrir sans en rien témoigner, aurait dû éclairer le Dauphin sur ce qu'éprouvait sa cousine, si le premier effet de l'amour n'était pas de rendre aveugle et cruel. En la voyant danser avec le prince de Conti et causer avec lui comme à l'ordinaire, il se persuada qu'elle n'avait pas même remarqué ses attentions galantes pour Mlle de Thianges, et il les redoubla. Une autre circonstance ajouta encore à son dépit. Le Roi venait de présenter lui-même le comte de Vermandois (3) à Mademoiselle, en la priant de danser avec lui le quadrille, où Sa Majesté se proposait de *mener* la duchesse de Ludre. C'était la première fois que ce ce fils légitimé dansait au bal de la cour, et le Roi, dont l'idée fixe était de mêler ses enfans naturels avec les plus nobles de sa famille, avait demandé cette grâce à Monsieur. Celui-ci l'avait accordée par force.

(2) La Reine.

(3) Fils du Roi et de Mme de La Vallière.

Mademoiselle dont la fierté se trouvait blessée par la proposition du Roi, n'y obéit pas moins avec grâce, tant la moindre parole de Louis XIV avait de puissance, et pourtant Marie-Louise était sûre de déplaire au Dauphin; elle lui connaissait un fond de haine pour ce jeune comte de Vermandois, que le Roi l'obligeait, malgré son âge de onze ans, à mettre de toutes ses parties de chasse, et savait ce qu'il souffrait de la nécessité de se trouver sans cesse avec lui. Le Dauphin, ignorant la part que le Roi avait dans l'honneur que Mademoiselle faisait au comte de Vermandois, pensa que sa cousine avait aidé elle-même à l'invitation du comte, et il lui en voulut à tel point de cette condescendance, qu'il ne lui parla pas de la soirée.

La princesse se crut oubliée, sacrifiée par le Dauphin, elle en éprouva une douleur si poignante, si nouvelle pour son âme, qu'elle en fut terrifiée. Il lui sembla qu'un avenir de tortures se déroulait à ses yeux; ses chagrins passés disparurent devant ceux dont elle ressentait la première atteinte. Affreux moment où l'on découvre que la vie entière porte sur un seul être; que, sans s'en apercevoir, on ne vivait que par et pour lui, qu'il sera désormais toute notre existence; que bonheur, désespoir, gloire ou remords, tout sera son ouvrage!

Les larmes que Marie-Louise ne pouvait répandre, refluèrent sur son cœur; l'effort qu'elle fit pour surmonter son impression prit sur ses nerfs, au point de lui donner la fièvre; ses joues se colorèrent, son regard s'anima d'un feu qui redoubla l'éclat de son charmant visage. On ne l'avait point encore vue si belle, et l'on s'étonnait de l'avoir rencontrée tous les jours à la cour sans avoir remarqué l'élégance de sa taille, la pureté de ses traits et l'éclat de ses beaux yeux, dont le regard inspiré agissait sur les gens les plus froids, et les pénétrait, pour ainsi

dire, d'une admiration affectueuse. C'est que le feu sacré venait d'animer la statue, que l'amour venait de donner le charme, là où il n'y avait encore que la fraîcheur et la beauté; c'est que ces mouvements inquiets, timides, ces regards langoureux, ce sein oppressé trahissaient la présence d'un secret, et d'un secret pénible. Quoi de plus séduisant que la douleur et le mystère dans une personne qui a tout ce qui peut exciter l'envie !

La fête paraissait devoir se prolonger fort tard, lorsque Madame se leva et dit à la princesse, qu'ayant mal à la tête, elle allait se retirer : — Mais, ajouta-t-elle, je vois dans vos yeux que le bal vous amuse beaucoup. C'est tout simple, à votre âge, j'étais folle de la danse, et pourtant je ne dansais pas aussi bien que vous. Restez donc, mon enfant, le Roi m'en voudrait de vous emmener sitôt. Madame de Clérembault ne craint pas de veiller, elle vous ramènera quand le Roi se retirera.

— Ah ! Madame, permettez-moi de vous suivre, s'écria Marie-Louise; je suis moi-même très-souffrante, et c'est me sauver la vie que de m'ôter d'ici.

— Vraiment, reprit Madame, en riant de l'exagération des paroles de la princesse. Vous sauver la vie?

— C'est trop dire, reprit Marie-Louise embarrassée, mais j'ai le frisson et un si grand malaise, que je crois avoir la fièvre.

— Si c'est ainsi, passons dans l'autre salle, dit Madame, et faisons en sorte de quitter le bal sans que le Roi s'en aperçoive.

Cela devait être difficile, mais le Roi était si captivé par sa nouvelle conquête, qu'il ne vit point s'éloigner sa belle-sœur et sa nièce.

Le Dauphin, qui affectait de porter ses regards du côté opposé à elle, ne perdit pas un seul des mouvemens de la princesse Marie-Louise, et lorsqu'elle franchit la porte de la salle de bal, il devina qu'il ne la reverrait plus de la soirée; alors sa coquetterie pour Mlle de Thianges s'évanouit avec la présence de celle qu'il en voulait faire souffrir.

La solitude augmente les maux que la réflexion a fait naître, et Mademoiselle passa la nuit dans une agitation qui tenait du délire ; une fièvre violente s'empara d'elle, et dégénéra bientôt après en fièvre quarte. On fut d'abord très-effrayé de l'état de Mademoiselle; mais lorsqu'on vit sa maladie s'établir de manière à durer tout l'hiver, on y fit moins d'attention. La maréchale de Clérembault reprit ses habitudes, et ne vint plus chez la malade qu'aux heures accoutumées. Monsieur lui-même, résigné à voir longtemps sa fille en proie à la fièvre, que les médecins prétendaient ne pouvoir couper sans danger, partit avec Madame pour Fontainebleau, et laissa Mademoiselle au Palais-Royal.

Lorsqu'elle se vit ainsi livrée à elle-même, car elle commençait à se soustraire à l'autorité de sa gouvernante, il lui vint à l'idée de tenter un moyen de se guérir, auquel tout ce qui la surveillait se serait opposé si elle avait parlé; elle en fit seulement la confidence à sa première femme de chambre, dont le dévouement et la discrétion lui étaient connus. Elle lui avoua que l'état de langueur où elle se trouvait, et cette fièvre qui menaçait de la tenir captive des mois entiers, lui devenaient insupportables au point de tout tenter pour s'en délivrer. — Je sais, ajouta-t-elle, pour l'avoir entendu dire à la Reine, que les Carmélites de la rue du Bouloy ont un breuvage souverain contre la fièvre quarte; je veux aller moi-même le leur demander.

(La suite à demain).

En vain Mme de Saint-Gervais représenta à la princesse, l'imprudence qu'il y aurait à essayer d'un remède que ses docteurs n'avaient point ordonné; en vain elle lui démontra tous les inconvéniens d'une démarche qui serait sans doute blâmée par Monsieur, rien ne put détourner Mademoiselle de la résolution d'aller secrètement au couvent des carmélites.

Le désir de se guérir à tout prix, n'était pas le seul qui l'y conduisît: la prise de voile de la duchesse de la Vallière avait exalté les esprits. Chaque femme, dont le cœur avait à se plaindre ou à se venger, rêvait l'éclat d'un pareil sacrifice, et la jeune princesse accusait le Dauphin d'indifférence. Il faisait, à la vérité, demander chaque matin de ses nouvelles, mais c'était un devoir de convenance; toute la cour en faisait autant. Elle ignorait, qu'ayant imploré jusqu'au Roi lui-même, pour obtenir la permission de la voir, sa prière avait été constamment repoussée, sous prétexte que la fièvre était contagieuse; et Marie-Louise, prenant en dégoût le monde, la cour et les ingrats, méditait une retraite éternelle. Mais avant de se déterminer à une action si grave, il fallait connaître les devoirs, les obligations d'une carmélite, et c'était pour s'instruire de tout ce qu'on exigeait d'une novice, que Mademoiselle désirait se trouver seule avec la supérieure du couvent.

Mme de Saint-Gervais prétexta une commission à faire pour la princesse, avant son lever, et lorsqu'elle monta dans le carrosse qu'on venait d'atteler pour elle, on vit une autre femme s'élancer après Madame de Saint-Gervais dans la voiture. Comme le capuchon du mantelet de cette personne cachait presque entièrement sa tête, on crut que c'était une amie de Madame de Saint-Gervais, dont elle se faisait souvent accompagner.

Arrivée au couvent, la princesse se fit annoncer à l'abbesse et lui parla du premier motif de sa visite. L'abbesse, très-honorée d'une telle preuve de confiance, et rêvant déjà la gloire et le profit qui en résulteraient pour sa communauté, si, par l'effet de sa recette, elle guérissait la nièce du Roi, s'empressa de composer le breuvage miraculeux et de le faire boire à la jeune malade.

— C'est ce soir que Votre Altesse attend la fièvre? dit-elle, eh! bien, l'accès ne viendra pas, j'en réponds, et je vais ordonner des prières pour que le Seigneur nous accorde l'honneur d'une si belle cure! Nous avons tant besoin de secours pour tous nos pauvres. Ah! ce sera une double faveur du ciel, que de rendre la santé à Votre Altesse en s'assurant sa haute protection.

Le sentiment intéressé qui perçait à travers ces vœux charitables, n'échappa point à la princesse; mais elle chercha à l'excuser par l'idée que l'abbesse ne pensait qu'à augmenter le nombre de ses aumônes, et point du tout les richesses de son couvent. Dès les premières questions qu'elle lui adressa sur la rigidité de l'ordre des Carmélites, et les dures privations qu'il imposait aux personnes accoutumées à toutes les recherches du luxe, la supérieure devina aussitôt le projet qui amenait vers elle la princesse. Son cœur battit d'orgueil et de joie, à l'idée d'attacher à son ordre l'honneur d'un si grand nom, et la tête lui en tourna, au point de faire le tableau le plus séduisant de la vie des religieuses qui avaient le bonheur de vivre sous ses lois; séparant celles d'une austérité rigide et seulement applicables aux âmes pécheresses que la pénitence doit absoudre, des lois justement douces et maternelles, réservées aux âmes pures et chastes.

L'abbesse se livrait à toute son élo-

Voir les feuilletons des 25, 26, 27, 28 Février, 1 et 2 Mars.

quence mystique et ambitieuse, lorsque Mademoiselle fut atteinte tout-à-coup d'affreuses convulsions, accompagnées de vomissemens. Les exemples d'empoisonnement, si fréquens alors, jetèrent l'alarme dans le couvent. La crainte d'être soupçonnée, plongea la supérieure dans une sorte de délire, qui la faisait courir du crucifix de son oratoire à son lit, où l'on avait transporté la Princesse. Là, elle se prosterne pour obtenir de Mademoiselle de permettre qu'on la transporte dans son carrosse, et qu'on la ramène au Palais-Royal. Mme de Saint-Gervais pleure en s'accusant de s'être prêtée à cet assassinat; car elle appelait ainsi le breuvage donné par l'abbesse; elle insiste pour qu'on expédie un courrier à Monsieur, un autre à la maréchale de Clérembault, et jure de ne pas survivre à sa maîtresse, si elle succombe à l'état violent où elle se trouve.

Enfin, quelques momens de calme permirent à la princesse de mettre fin à tant de trouble, en ordonnant qu'on la portât dans son carrosse, et en jurant à l'abbesse le plus profond secret sur cette visite, et sur le terrible effet du breuvage qu'elle était venue lui demander.

X.

Le désir de ne pas attirer de reproches à sa femme de chambre, donna à Mademoiselle le courage de surmonter sa souffrance, pour monter l'escalier dérobé qui conduisait chez Mme de Saint-Gervais, et pour rentrer de là dans son appartement. Mais l'effort qu'elle venait de faire pour se soutenir, ramena les spasmes, et Mme de Saint-Gervais courut chez la maréchale de Clérembault, lui dire qu'en entrant chez Mademoiselle, à l'heure habituelle, elle l'avait trouvée dans un état alarmant, et qu'il serait prudent d'appeler les médecins. Le visage de Mme de Saint-Gervais peignait une si vive inquiétude, que la maréchale donna aussitôt l'ordre d'aller chercher Fagon (1), qu'elle savait ne devoir repartir pour Fontainebleau que dans la soirée. Elle crut mettre sa responsabilité plus à couvert, en confiant plutôt Mademoiselle aux soins du premier médecin du Roi, qu'aux médecins ordinaires de Monsieur.

Fagon arriva bientôt, et ne comprenant rien à la crise violente que subissait de nouveau la princesse, il l'accabla de questions sur ce qui avait pu l'amener; mais Mademoiselle s'obstinait au silence, et les convulsions de l'estomac continuaient de manière à ôter tout espoir, lorsque Mme de Saint-Gervais, se sacrifiant pour sauver sa maîtresse, prit à part le docteur, et lui avoua ce qui s'était passé aux Carmélites, en le conjurant de n'en rien dire à la maréchale de Clérembault. Alors le docteur, apprenant comment cette crise avait été provoquée, ordonna une potion calmante dont l'effet ne tarda point à se faire sentir; mais il ne dissimula point que le retour des convulsions serait funeste, et recommanda à Mme Viremont de ne pas quitter la malade un instant. Puis il alla rejoindre le Roi à Fontainebleau, et rassurer Monsieur sur l'effroi que le courrier, expédié par Mme de Clérembault, lui avait causé.

Bien que Fagon crut Mademoiselle hors de danger, et qu'il l'eut laissée aux soins de médecins habiles, il ne put s'empêcher de dire au prince qu'il avait manqué perdre sa fille, par suite du charlatanisme des religieuses qui se mêlaient de faire de la médecine à tort et à travers, ce qui pouvait avoir de terribles conséquences.

A ce récit, Monsieur se décida à partir pour Paris, et fit prévenir le Roi de la cause de son prompt départ; le bruit que Mademoiselle avait été empoisonnée, se répandit aussitôt dans le château. Monsieur accourut chez le

(1) Premier médecin du Roi.

Roi, pâle, tremblant, et n'osant le questionner sur ce bruit, mais la colère où il trouva le Roi lui apprit tout. Sa Majesté reprocha vivement à Monsieur, de laisser communiquer sa fille avec des femmes qui cherchaient à s'emparer de l'esprit des princesses pour y semer le trouble, et s'immiscer dans les affaires de Cour et les querelles de famille. Ceci faisait allusion aux consolations que la Reine allait souvent chercher, aux Carmélites de la rue du Bouloy, contre les chagrins que lui donnait son infidèle époux. — »*Ah! ce sont les Carmelites, s'écria le Roi, d'un ton amer, je savais bien qu'elles étaient des friponnes, des intrigantes, des ravaudeuses, des brodeuses, des bouquetières, mais je ne croyais pas qu'elles fussent des empoisonneuses.*« (1)

La terre trembla à ce discours, dit madame de Sévigné. En effet l'arrêt de mort de l'abbesse des Carmélites n'aurait pas terrifié davantage. La Reine seule ne s'en émut point, elle savait que, malgré tous ces torts, le Roi avait trop de justice pour la priver du seul refuge où elle allait cacher les larmes qu'il lui coûtait.

Ce titre d'empoisonneuses avait comblé l'inquiétude du Dauphin; il suivit Fagon lorsqu'il le vit sortir de chez le Roi, et le conjura de lui dire la vérité sur l'état où il avait laissé Mademoiselle.

— J'espère, répondit le docteur, dans la puissance des calmans que j'ai ordonnés, et plus encore en sa jeunesse. Cependant, elle est très-affaiblie par la fièvre, j'ai peur qu'elle ne tombe dans une maladie de langueur, et ce serait très-alarmant.

— Ah! mon Dieu! que deviendrai-je, s'écria le Dauphin, en levant au ciel des yeux pleins de larmes. Comment la sauver?...

— Rassurez-vous, Monseigneur, le Roi me renvoie à l'instant près d'elle; je pars avec Monsieur, et j'espère vous envoyer demain de bonnes nouvelles.

— Demain... demain...; mais elle se meurt peut-être en ce moment! Ah! que ne puis-je... aller moi-même avec vous... Si le Roi...

— C'est impossible, Monseigneur. Mais croyez...

Le Dauphin n'en écouta pas davantage et alla se renfermer dans son appartement. Peu de temps après, il fit appeler M. de Tillières, jeune page de la chambre, qui s'était fait remarquer du prince par son intelligence et son zèle. — Tiens, lui dit-il; je te confie le soin de remettre cette lettre à Mme de Saint-Gervais. En voici une autre pour ma cousine; tu diras que tu as l'ordre de ne la remettre qu'entre les mains de la princesse; quels que soient les obstacles, insiste pour la voir; car je n'en croirai que toi sur son état; il me faut savoir la vérité à tout prix. Ici, tout le monde s'entend pour me la cacher. Va, cher Henri; ne perds pas une minute, songe que je t'attends pour revivre ou pour achever de mourir.

A ces mots, Henri de Tillières s'empara de la lettre, baisa respectueusement la main qui la lui donnait, et partit aussitôt en disant: — *A ce soir.*

C'était trop présumer de la vitesse des chevaux, qu'il serait obligé de prendre sur la route, que d'espérer être de retour aussi tôt. Cependant le jeune Tillières, venu à franc étrier, devança de deux heures l'arrivée de Monsieur au Palais-Royal. Couvert de sueur et de poussière, il ne prit pas même le temps de se mieux vêtir pour se présenter chez Mme de Saint-Gervais.

A peine eut-elle lu la lettre du prince, qu'elle passa chez la princesse et dit tout bas à Mme de Clérembault: — Un courrier de Fontainebleau vient d'annoncer que Monsieur serait au Palais-Royal dans un instant. Je pense qu'il serait à propos que Madame la Maréchale allât au devant de son Al-

(1) Mme de Sévigné, lettre du 15 Octobre 1777.

tesse pour la prévenir sur l'état de faiblesse où elle va trouver Mademoiselle.

Tout ce qui ressemblait à un devoir de cour était vivement approuvé par Mme de Clérembault; elle sortit aussitôt de la chambre pour aller recevoir Monsieur. Alors Me de Saint-Gervais s'approcha du lit de repos de la malade, et glissa dans sa main brûlante un papier, en disant :

— C'est de Monseigneur.

Ce mot magique ranima tout-à-coup Marie-Louise ; ses yeux, qui ne pouvaient supporter la moindre clarté, se tournèrent aussitôt vers la lumière ; elle en réclama le secours pour lire ce peu de lignes :

»Chère cousine, permettez à mon »ami de vous voir. Qu'il me rapporte »un seul mot de vous, ou je ne ré»ponds pas de ce que l'excès de l'in»quiétude et du chagrin peuvent me »faire faire. — Au nom du ciel, vivez »pour être adorée !

»LOUIS«

A un signe de la princesse, Mme de Saint-Gervais fait entrer le jeune page.

— Approchez, lui dit Mademoiselle d'une voix éteinte; dites à Monseigneur que je n'ai pas la force de lui répondre; mais, qu'il ne craigne plus pour moi, le ciel vient de m'envoyer le secours dont j'avais besoin pour revenir à la vie.

— Ah! pourvu qu'il les croie, ces douces paroles que je jure de lui répéter religieusement! dit le page.

— Tenez, ajouta la princesse, voilà qui l'empêchera d'en douter.

En disant ces mots, elle lui remit de riches tablettes, cachées sous son coussin, et sur lesquelles elle inscrivait ses pensées de chaque jour, quand la fièvre lui laissait un moment de répit.

M. de Tillières la remercia, comme d'une faveur personnelle, de lui donner à porter tant de bonheur au prince.

En vain Mme de Saint-Gervais engagea le jeune page à se reposer quelques momens chez elle, avant de se remettre en route; il n'accepta ni souper, ni repos, et creva deux chevaux pour être à Fontainebleau à minuit.

Le Dauphin, ne pouvant surmonter son agitation, venait de quitter le Roi, pour veiller seul chez lui, dans l'attente des nouvelles qu'il espérait et redoutait également. D'après ses calculs, Henri de Tillières ne pouvait être de retour qu'avec le jour, et il fut bien surpris de le voir entrer presque aussitôt que lui dans sa chambre ; mais le pauvre jeune homme, exténué de fatigue et de faim, tomba évanoui au moment où il s'apprêtait à rendre compte de sa mission. Le Dauphin, persuadé que le chagrin de lui apprendre une nouvelle sinistre est la cause de l'état où il le voit, pousse un cri déchirant ; les valets-de-chambre de service accourent, le prince leur fait signe de secourir le jeune page, et il va s'enfermer dans son cabinet. Le bruit de ses sanglots parvient jusqu'aux oreilles de M. Tillières ; il revient à lui. Quelques gouttes de vin d'Espagne lui rendent les forces. Il demande Monseigneur, il veut lui parler. On s'oppose à ce qu'il le voie.

— Son Altesse n'est point en état de vous donner audience, lui dit-on, il est trop tard, retirez-vous. Vous voyez bien que le prince s'est enfermé dans son cabinet pour ne pas vous entendre. Retirez-vous, vous dis-je.

— Non, répétait Henri; on m'écharpera plutôt que de m'éloigner d'ici avant de lui parler. Monseigneur! Monseigneur! cria-t-il de toutes ses forces; monseigneur, rassurez-vous; elle vit, elle n'est plus en danger.

La porte s'ouvrit.

— Est-il vrai? s'écrie le Dauphin, en tombant dans les bras de Tillières.

Alors les valets-de-chambre se retirent, et le jeune page raconte au prince le succès de sa mission.

(La suite à demain).

XI.

La santé de Mademoiselle se rétablit dès que la confiance et l'espoir rentrèrent dans son âme. Son père plaisanta sur les jeunes pages qu'elle recevait, car le courrier secret de Monseigneur n'avait pu échapper à la surveillance de la police de cour, et le ministre savait trop bien le plaisir que ferait à Monsieur cette démarche du Dauphin envers Mademoiselle, pour ne pas faire sa cour en la trahissant.

Les préférences du Roi, les encouragements que Monsieur donnait à ses sentiments pour le Dauphin, l'affection de la Reine à l'appeler sa fille, tout contribuait à maintenir la princesse Marie-Louise dans les illusions de la plus douce, de la plus belle destinée.

Une année entière se passa dans l'enchantement d'un avenir que rien ne menaçait: aimer, être aimée de celui que le devoir, la politique vous désignent pour époux; rêver l'amour dans le mariage, le bonheur sur le trône, quel trésor d'espérances!

C'est au milieu de cet énivrement, que la jeune princesse vit arriver à la cour le marquis de Los Balbazès, ambassadeur extraordinaire d'Espagne. Elle ignorait que le traité de paix, signé tout récemment à Nimègue, eût apporté de grands changements à la politique de l'Europe, et que les vues de Louis XIV sur l'Espagne, venaient de lui inspirer tout-à-coup un vif désir de s'allier à cette puissance.

Le marquis de Villars, nommé par lui à l'ambassade d'Espagne, était parti avec des instructions secrètes et des propositions qui ne devaient être connues en France, qu'autant qu'elles seraient favorablement accueillies (1); et c'est la réponse à ces propositions que venait rapporter le marquis de Los Balbazès.

Son entrée à Paris fut des plus brillantes. Le maréchal d'Humières, accompagné de M. de Bonneuil, introducteur des ambassadeurs, alla le chercher dans les carrosses du Roi, au delà de la porte Saint-Antoine. Il fut complimenté par le marquis de Gèvres, de la part du Roi, par le marquis d'Hautefort, de la part de la Reine, et par le comte du Plessis, de la part de Monsieur. En arrivant à Saint-Germain, l'ambassadeur d'Espagne trouva les compagnies des gardes-françaises et des gardes-suisses, rangées en haie sous les armes, et fut reçu au bas du degré par le marquis de Rhodes, grand-maître des cérémonies, et à la porte de la salle des gardes par le maréchal duc de Duras. Après l'audience du Roi, celle de la Reine et celle de Monseigneur le Dauphin, le marquis de Los Balbazès ser endit à Saint-Cloud, où il fut reçu par Monsieur, par Madame et par Mademoiselle, avec tous les honneurs dûs à son rang d'ambassadeur extraordinaire. Ce titre semblait alors se rapporter uniquement aux félicitations particulières que le Roi d'Espagne adressait au Roi de France, sur la signature du traité de paix, et aux promesses solennelles de la maintenir de toute sa puissance.

Sans deviner le véritable motif de la mission du marquis de Los Balbazès, la princesse Marie-Louise se sentit le cœur oppressé, lorsqu'elle l'entendit parler, au nom du jeune Roi son maître, du désir qu'il avait de rendre la paix inaltérable, par le renouvellement des liens qui avaient si souvent uni la cour de France à celle d'Espagne. Un vague pressentiment l'attrista; elle adressa plusieurs questions à son père, sans trahir sa pensée inquiète; et, comme il lui répondait sans nulle contrainte, sur ce qu'il savait de la

(1) Le marquis de Villars partit pour Madrid le 21 mars 1679.

Voir les feuilletons des 25, 26, 27, 28 Février, 1, 2 et 3 Mars.

mission de l'ambassadeur, elle se reprocha de soupçonner le Roi de vouloir la mettre au désespoir, en la sacrifiant à sa politique.

A chaque réception d'un ambassadeur, le premier soin de Louis XIV était de l'éblouir de sa magnificence; le marquis et la marquise de Los Balbazès furent bientôt invités par le Roi, à une de ces fêtes dont le bruit retentissait dans toute l'Europe. Mademoiselle y porta l'inquiétude qu'elle ne pouvait vaincre, et qu'un mot entendu par hasard vint encore augmenter. En traversant la galerie pour se rendre auprès du Roi, elle avait passé devant M. de Colbert, qui causait avec l'ambassadeur d'Espagne; avant qu'ils ne s'interrompissent pour la saluer, M. de Colbert avait dit sans crainte d'être entendu: — Voyez comme elle est belle! et l'ambassadeur avait répondu: — Il sera trop heureux!

Le Dauphin, frappé de la pâleur que ces mots venaient de porter sur le visage de sa cousine, s'approcha d'elle pour lui demander si elle se trouvait mal.

— Je ne sais ce que j'éprouve, répondit-elle; mais quelque grand malheur me menace.

— Quelle idée! un grand malheur!... Je me flattais que vous n'en aviez point à redouter près de moi.

— Sans-doute; mais séparée à jamais de vous!... ajouta-t-elle en cachant ses pleurs derrière son éventail.

— Que voulez-vous dire? reprit le Dauphin avec effroi.

— Cet homme n'a-t-il point eu, ce matin, une audience particulière du Roi? demanda la Princesse en montrant le marquis de Los Balbazès.

— Oui, c'est, disait-on au conseil, pour régler des intérêts oubliés dans le traité de Nimègue, et qui doivent consolider la paix entre la France et l'Espagne.

— Et vous ne savez pas quels sont ces intérêts?

— Non; mais je présume qu'il s'agit de quelques places frontières à obtenir ou à céder.

— Comment vous traite le Roi?

— A merveille. Il était de la meilleure humeur; il a beaucoup parlé du futur mariage de Mademoiselle de Thianges avec le duc de Sforce, et de l'avantage qu'il y avait à envoyer d'aussi jolies personnes à l'étranger, prétendant que c'était établir à jamais la réputation de beauté des femmes de notre cour. Mon oncle lui a fait observer, en riant, qu'il y avait encore plus de profit à les garder ici, et ils ont eu une petite querelle à ce sujet, fort amusante pour les témoins. Le Roi nous a promis de belles fêtes pour la paix. Elles doivent surpasser, dit-il, toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent.

— Allons, j'ai tort reprit la princesse; il ne serait pas si gai, s'il pensait à nous frapper tous deux mortellement.

Madame interrompit la princesse, en lui présentant le marquis de Los Balbazès, comme ayant été désigné par le Roi pour danser avec elle, en face de Monseigneur et de Mlle de Valois.

— C'est un honneur dû au roi d'Espagne, ajouta Madame, et Mademoiselle hésita un instant, espérant trouver une raison d'éluder cet ordre. Mais l'étiquette le voulait, il fallut obéir. Alors l'ambassadeur se confondit en complimens respectueux sur l'honneur que lui faisait la princesse, honneur qu'il savait bien revenir à son maître, mais dont il n'était pas moins reconnaissant. Comme il disait tout cela en langue espagnole, la princesse ne se crut pas obligée d'y répondre.

— Que Votre Altesse me pardonne, continua le marquis; je croyais qu'elle comprenait l'espagnol, la reine me l'avait dit.

— Je l'entends un peu, dit la princesse; mais comme je ne l'ai appris

que pour causer quelquefois avec la Reine, je n'en ai point l'habitude.

— Nous serions bien fiers de vous la voir prendre, dit en français le marquis de Los Balbazès.

La princesse soupira tristement.

L'ambassadeur fit une nouvelle tentative pour mettre la conversation sur la cour d'Espagne, dont la reine de France, disait-il, conservait un si doux souvenir. Il vanta le luxe oriental de cette cour, la générosité, la douceur de son maître; et chacune de ses paroles, ajoutait une présomption de plus aux soupçons que la princesse s'efforçait de vaincre.

Le quadrille fini, l'ambassadeur resta debout derrière le fauteuil de Mademoiselle, et chercha à causer avec la maréchale de Clérembault, qui était toujours ravie lorsqu'un grand personnage semblait s'occuper d'elle. La princesse Marie-Louise fit son possible pour saisir quelques paroles de leur entretien; mais le bruit de la musique et celui du bal couvraient leur voix. Alors elle fixa toute son attention sur le Roi, espérant deviner sa pensée dominante, à travers les phrases polies ou galantes qu'il adressait à toutes les femmes. Rien ne démontrait qu'il eût la moindre préoccupation. Seulement, elle remarqua qu'il évitait de s'approcher d'elle, et qu'il parlait à Mme de Montespan d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire; car, si la favorite conservait toujours son crédit sur l'esprit du Roi, elle avait considérablement perdu de sa puissance sur son cœur, il ne lui parlait plus que d'affaires. Ce n'était plus le temps de ces conversations sans sujet, où l'amour trouve toujours quelque chose à dire. Aussi, quand les événemens amenaient une occasion de demander conseil à Mme de Montespan ou de lui confier un projet, avec quel empressement le Roi la saisissait pour venir au secours de son indifférence!

La joie de Mme de Montespan en écoutant le Roi, faisait pitié. On y remarquait autant de surprise que de reconnaissance, car depuis trois mois, il ne lui avait pas consacré tant de momens, et elle était en proie au supplice d'une favorite qui sent mourir sa faveur. Heureusement pour elle, Louis XIV aimait l'esprit, et il ne pouvait lui être longtemps infidèle pour des femmes qui n'étaient que belles. C'est plus tard qu'une femme d'esprit, sortie par les soins de Mme de Montespan, du rang le plus obscur, devait lui ravir pour jamais son empire.

Cette envie irrésistible d'apprendre ce qu'on redoute, porta Mademoiselle à s'approcher de Mme de Montespan dès que le Roi eût cessé de s'entretenir avec elle. Mais un flot de courtisans l'entouraient déjà. C'était à qui lui témoignerait le plus ostensiblement le plaisir qu'on avait à lui voir ressaisir le sceptre. On n'épargnait rien de ce qui devait abuser son cœur et énivrer son amour-propre. Elle était dans cette fièvre de vanité si propice aux indiscrétions, et la princesse, se flattant d'en obtenir une, la questionna sur ce qu'elle pensait de la marquise de Los Balbazès, dont le costume espagnol paraissait fort ridicule, malgré les broderies et les pierreries qui l'enrichissaient.

— Ah! vous n'aimez point ce costume? dit en souriant la marquise. Cependant c'est presque celui que portait Gabrielle d'Estrées, et sa beauté n'y perdait rien. Mais je conviens avec Votre Altesse, qu'il faut être fort jolie pour affronter cette coiffure plate, ces grosses nattes pendantes, et ce corsage en gaîne! je ne connais que la belle taille de Mademoiselle qui puisse ne rien perdre de son élégance dans cet habit-là.

— Il m'irait plus mal qu'à personne, interrompit la princesse avec une sorte d'amertume, qui n'échappa point à Mme de Montespan.

— Je comprends qu'à la première vue il vous déplaise, reprit d'un air fin

la marquise; mais, en y regardant de plus près, vous verrez qu'il présente plus d'un avantage, et qu'il est si noble, si magnifique qu'on lui pardonne de n'être pas gracieux.

La princesse crut voir un apologue dans cette réponse; elle en tressaillit, et tout ce que le Dauphin vint lui dire d'aimable et de rassurant, ne put triompher de la sombre inquiétude qui l'accabla pendant toute cette brillante soirée.

XII.

Le lendemain, un page du Roi apporta un billet à Monsieur, qui partit aussitôt après l'avoir lu, pour Versailles. Lorsqu'il en revint, il monta dans le cabinet de Madame, en ordonnant de congédier les personnes qui l'attendaient dans son appartement particulier, et de ne pas laisser entrer chez Madame. Après être resté près d'une heure avec elle, Monsieur était reparti pour accompagner le Roi à la chasse. En sortant, il avait dit à ses gentilshommes de service, d'aller prévenir Mademoiselle que Madame désirait l'entretenir.

C'en est fait, pensa la princesse, mon père ne se sent pas le courage de me porter le coup fatal; c'est ma belle-mère qu'il en charge. Il a raison: mieux vaut mourir d'une main étrangère, et elle entra pâle et chancelante dans le cabinet où l'attendait Madame; celle-ci, le visage baigné de larmes, lui tendit la main sans pouvoir proférer une parole.

— Je vous fais pitié, dit Marie-Louise... vous hésitez à me...

— Ah! c'est sur moi que je pleure, s'écria Madame; sur moi qu'on a choisie pour vous apprendre la glorieuse alliance qui va nous séparer à jamais. Je devrais me réjouir pour vous d'une si belle destinée: mais je n'en ai pas la force, en pensant à tous les sacrifices qu'elle vous impose en ce moment. Je connais le penchant de votre cœur; l'espérance que vous nourrissez, et que nous sommes tous coupables d'avoir encouragée, sans prévoir qu'un événement politique pouvait l'anéantir. Il n'y a peut-être que vous au monde, ma chère enfant, qu'il faille consoler de l'offre d'une couronne, que Charles-Quint a placée au dessus de toutes les autres. Mais je comprends vos regrets. Hélas! c'est notre sort à nous autres, pauvres princesses, de ne pouvoir mourir là où nous sommes nées, là où l'on nous chérissait, là où nous aimions. La France est un bien beau pays, la cour de Louis XIV est la plus brillante, la plus amusante de toutes celles de l'Europe; eh bien! j'ai pleuré comme vous, lorsqu'il m'a fallu quitter ma patrie, ma famille, pour venir occuper ici la première place après celle de la Reine.

Accablée sous le poids de cette nouvelle tant redoutée, Marie-Louise laissait parler sa belle-mère sans songer à lui répondre. Cependant, lorsqu'elle en vint à la nécessité de se soumettre aux volontés du Roi et aux raisons d'état, qui ne permettaient pas aux princesses du sang de disposer d'elles, lorsque Madame établit que le devoir et l'honneur leur commandaient d'obéir, la princesse l'interrompit en s'écriant:

— Dieu n'est-il donc pas le roi des rois, Madame? et celle qui se consacre à lui n'est-elle pas quitte envers tous les devoirs du monde?

— Ah! gardez-vous d'une telle pensée, dit Madame, en s'emparant de la main de Marie-Louise, Dieu n'accueille point la conversion que le désespoir d'un moment lui envoie; il vous repousserait, mon enfant, il vous reprocherait l'ingratitude envers le Roi, envers votre père; attendez que le Roi vous ait fait connaître les raisons puissantes qui l'engagent à vous accorder au roi d'Espagne, attendez que sa voix paternelle vous ait conjurée de lui obéir...; attendez que le Dauphin lui-même...

— Moi, le quitter! moi, appartenir à un autre, jamais!...

A ces mots, la princesse tomba sans connaissance.

— Elle se meurt! dit Madame.

(La suite à demain).

On vient secourir la princesse. Le premier médecin de Monsieur est appelé; il déclare que le sang s'est porté subitement au cœur, et qu'il faut saigner Mademoiselle à l'instant même. L'effroi se répand dans tout le château de Saint-Cloud. et lorsque Monsieur y revient, il retrouve sa fille mourante (1).

La saignée lui rendit la respiration plus libre et la ranima; mais le retour d'une semblable crise pouvait être mortel. Le docteur ordonna de ne laisser voir personne à la princesse, et recommanda surtout aux femmes qui la gardaient, de l'empêcher de parler. Elle resta toute la nuit dans un état presque léthargique. Le lendemain, en ouvrant les yeux, elle crut être abusée par une de ces visions de la fièvre, en apercevant la Reine au pied de son lit.

Elle fit un cri de surprise, et la Reine se leva pour l'embrasser. Alors le malheur de Marie-Louise revint à sa pensée: c'était pour l'adoucir, pour l'encourager à s'y soumettre que la Reineétait là! Cet acte de bonté toucha vivement la princesse, et fit succéder les larmes de l'attendrissement à l'oppression d'un désespoir concentré.

La Reine commença par la plaindre, puis elle flatta sa douleur par le récit de celle qu'éprouvait le Dauphin.

— Si vous saviez, dit-elle, dans quel état il est sorti du cabinet du Roi, après lui avoir entendu dire qu'il lui fallait renoncer à vous! Heureusement, le coup a été si violent, si inattendu, qu'il en est resté anéanti, et qu'il n'a pu trouver une parole pour s'en défendre; mais le Roi est passé aussitôt dans la chambre du conseil, et le Dauphin s'est traîné jusque chez moi, succombant à son désespoir. J'ai frémi en entendant tout ce qu'il imaginait pour s'opposer à votre mariage. Lui pour qui un seul mot, un regard du Roi a toujours été un ordre du ciel, ce fils qui tremblait de lui déplaire, parle de lui résister; les menaces les plus insensées sortent de sa bouche. Ah! chère Louise, si vous ne lui ordonnez pas la prudence, il se perdra, il nous perdra tous!

— Rassurez-vous, Madame, dit la princesse d'une voix faible, je vous jure d'employer tout ce que mon attachement me donne de crédit sur son cœur, pour le détourner de toute révolte contre une autorité sacrée. Oui... c'est assez d'une victime.

— Pourquoi la seriez-vous? reprit la Reine, pourquoi l'amour d'un jeune Roi, la gloire de régner sur le plus beau pays de la terre ne parviendraient-ils pas à calmer vos regrets? Pensez-vous donc qu'il soit si heureux de vivre à la cour de France?... Le triste honneur d'y être reine peut-il vous faire envie, à vous, mon enfant, si souvent témoin de mes larmes? Pensez-vous échapper aux mêmes chagrins qui me tuent? Non; votre beauté, votre esprit ne vous mettraient point à l'abri des trahisons, des humiliations que j'éprouve. Les femmes de cette cour pervertie, sont à la fois trop audacieuses et trop séduisantes, pour ne pas entraîner vers elles celui que convoitent leur vanité et leur ambition. Au milieu de tant de piéges éblouissans, il faut qu'il succombe; et si le Roi, dont le cœur est bon et pénétré de sentimens religieux; si le Roi, dont l'esprit de justice est généralement reconnu, peut se laisser guider par des mains impies, peut m'infliger chaque jour un supplice qui dépasse tous ceux inventés pour le crime, ah! croyez que son fils n'aurait pas plus de force contre cette puissance infernale. Cessez de regretter le sort le plus malheureux qui

(1) A la nouvelle de son mariage, Mademoiselle tomba malade; on fut obligé de la saigner, la reine alla la voir. (Gazette de 1679).

Voir les feuilletons des 25, 26, 27, 28 Février, 1, 2, 3 et 4 Mars.

soit sur la terre! Pensez à ce que doit souffrir une âme passionnée, une femme dévouée à celui que le devoir, la religion lui commandent d'aimer, lorsque la récompense de ses vertus, de ses sacrifices, enfin l'amour de son mari lui est enlevé par une maîtresse; lorsque, non contente de lui ravir cet amour, qui faisait son bonheur et sa gloire, la favorite usurpe jusqu'à ses droits de mère et vient mêler ses bâtards aux héritiers du trône! Pensez à la torture de cette mère, en voyant refuser à son fils, à l'enfant d'un pur amour, les caresses qu'on prodigue aux fruits de l'inconstance et de l'adultère! Pensez à l'abandon flétrissant où l'on me laisse! Pensez à toutes ces négligences de courtisans, dont chaque action semble dire: — Ce n'est plus vous qui régnez, ce n'est plus vous qu'il aime! Enfin, pensez à tout ce que je supporte ici et regrettez, s'il se peut encore, la couronne de France!

— A ces mots la Reine fondit en larmes.

— Ah! je n'hésite plus, s'écria la princesse; oui, c'est le ciel qui me parle par votre voix. Maudit soit à jamais le séjour où tant de vertus ne sauvent pas du malheur! je le fuirai sans regrets. Mais protégez-moi, Madame, dans la sainte ardeur qui m'anime. Obtenez-moi du Roi la faveur de passer ma vie dans un cloître; je sens que l'amour de Dieu peut seul triompher de celui qui faisait mon espoir et ma vie. Faites retomber sur ma sœur l'honneur que le roi d'Espagne m'a destiné; et je vous devrai mon repos en cette vie, et mon salut dans l'autre.

La Reine tenta faiblement de détourner sa nièce de ce projet. C'est dans la prière qu'elle puisait l'unique consolation à ses peines, et elle ne pouvait, en conscience, dissuader Mademoiselle de recourir au seul moyen de faire tourner ses chagrins au profit de son salut. Elle lui promit de parler d'elle à Mme de Montespan, de tâcher de l'intéresser à son profit; car, ajouta-t-elle du ton le plus humble, ce serait mal vous servir que de plaider moi-même votre cause auprès du Roi; la marquise saura mieux ce qu'il faudra lui dire; et, si elle obtient de couronner Mlle de Valois à votre place, je vous en instruirai aussitôt; mais, par grâce pour moi, pour mon fils, soignez-vous, prenez courage; donnez-lui l'exemple d'une sainte résignation. Dieu vous en récompensera, et je vous en aimerai, s'il se peut, davantage.

A ces mots, la Reine s'éloigna, en laissant la princesse dans cette sorte de calme imposteur, qui suit toujours la résolution d'un parti désespéré.

XIII.

Monsieur avait beaucoup espéré de la visite de la Reine, il n'osait se présenter devant sa fille, de peur de renouveler la crise dont elle n'était pas encore rétablie; il avait envoyé Madame près d'elle pour s'informer de son état, et lui dire le motif qui l'empêchait d'aller la voir. La princesse, confiante aux promesses de la Reine et forte de son approbation, écouta sa belle-mère, sans le moindre signe d'impatience, et la questionna même sur la manière dont le roi avait amené son père à consentir à une alliance, qui déconcertait tous ses projets sur l'avenir de sa fille.

Madame répondit avec sa franchise ordinaire, que la faiblesse de Monsieur, et son habitude de céder aux moindres volontés du Roi, ne s'étaient point démenties en cette occasion; il a bien tenté quelques représentations sur le chagrin qui résulterait pour vous, ajouta-t-elle, et pour Monseigneur, de cette alliance avec l'Espagne, après vous avoir permis à tous deux d'en espérer une autre. Mais le Roi lui ayant répondu que l'intérêt de l'Etat ordonnait ce sacrifice; qu'il répondait de la soumission de son fils, et qu'il

espérait bien donner dès demain à l'ambassadeur d'Espagne, l'assurance du consentement *de toute* la famille royale à ce brillant mariage, Monsieur n'a osé prononcer que ce peu de mots: »Si pourtant ma fille s'opposait à... C'est impossible,» a repris le Roi, de ce ton d'autorité que personne ne sait braver, et Monsieur est revenu, comme toujours, décidé à obéir.

En parlant ainsi, Madame s'étonnait de ne pas voir la princesse faire le plus petit signe d'impatience ou de blâme. Tant de résignation, obtenue si vite, lui semblait un miracle. Seulement, il y avait un si profond abattement dans la contenance et le regard de Marie-Louise, que son silence causait de l'effroi et ressemblait à celui de la mort. Madame pensa qu'une agitation quelconque serait préférable à cette espèce de torpeur, et fit prier Monsieur de venir près de sa fille. Celle-ci le vit sans montrer nulle émotion, et quand son père lui serra la main tendrement, en lui adressant quelques paroles touchantes, elle lui répondit par ce sourire qui n'appartient qu'au désespoir.

Le lendemain, une nouvelle missive du Roi vint obliger Monsieur de se rendre à Saint-Germain à l'heure du petit lever. La Reine avait agi, Mlle de Montpensier avait parlé, mais toutes deux sans succès. Le Roi, que le moindre obstacle à ses désirs irritait vivement, accusait la Reine d'avoir inspiré l'idée du cloître à sa nièce.

— C'est le fanatisme de la mère, disait-il, et l'égoïsme du fils qui ont fait naître cette belle résolution; mais on ne permettra pas qu'elle s'accomplisse. Le roi d'Espagne à déjà reçu le portrait de Mademoiselle. C'est à la vue de ce portrait qu'il s'est enflammé pour elle et qu'il m'a fait demander sa main; lui en proposer une autre serait une insulte, qui pourrait coûter cher à la France et nous priver de tout ce que la paix va nous rapporter. Il n'y a plus à négocier, tout est convenu. Prévenez Mademoiselle de la prochaine visite de l'ambassadeur d'Espagne, et dites-lui que je compte sur sa fidélité à ses devoirs et sur son attachement à ma personne, pour le recevoir convenablement, et répondre dignement à la mission royale qu'il vient remplir près d'elle.

Ce discours, répété à Mademoiselle, ne l'ébranla point dans sa détermination. Appuyée sur le ciel, elle se sentait le courage de résister à toutes les puissances de la terre; malgré sa souffrance, l'exaltation de ses pensées lui avait rendu assez de forces pour lutter avec un calme apparent contre les ordres d'une volonté tyrannique.

L'esprit pénétrant de Madame ne s'abusa point sur la sorte de résignation que témoignait Mademoiselle. En effet, lorsque Monsieur vint l'en remercier, elle ne lui cacha point que cette résignation était celle d'une âme morte au monde. Les prières, les memaces ne purent rien obtenir, elle répondait à tout:

— Vous m'aviez permis de l'aimer; je ne serai qu'à lui, ou à Dieu.

Perdant l'espoir de vaincre une résistance si saintement fondée, Monsieur se rendit chez Mme de Montespan pour lui demander conseil; il la trouva avec Mme de Maintenon. Le Roi survint presque aussitôt. La contrariété qu'il éprouvait, par rapport au mariage de Mademoiselle, lui rendait la présence de la marquise nécessaire. Il pensait qu'elle trouverait mieux que lui un moyen de soumettre cette jeune folle, ainsi qu'il appelait sa nièce; mais l'esprit impérieux de Mme de Montespan n'était pas propre à triompher d'un caractère courageux, constant et passionné, tel que celui de la princesse.

La marquise proposa plusieurs moyens violens qui auraient tyrannisé Mademoiselle, sans la faire obéir. Monsieur avait peint le désespoir de sa

fille, de manière à faire craindre qu'il ne la portât à quelque parti extrême, plus funeste encore que celui de prendre le voile. Et le Roi, tout en feignant de sourire de cette crainte chimérique, en était pourtant arrêté dans son impatience de voir accomplir sa volonté royale. On ne pouvait tarder plus longtemps à donner la réponse qu'attendait le roi d'Espagne. On avait épuisé tous les prétextes près du marquis de Los Balbazès pour excuser ce retard, dont on frémissait de lui laisser deviner la vraie cause.

— J'ai promis de lui donner audience, demain après le conseil, dit le Roi. Il faut que d'ici là votre fille soit rendue à la raison, mon frère, sinon, Dieu sait les malheurs qui peuvent nous survenir.

— Eh bien, essayez-donc vous même cette cure, dit Monsieur, quant à moi, je m'en sens incapable; mais cette voix qui fait trembler la terre, aura sans doute plus de pouvoir sur elle, parlez-lui.

— Oh, si j'osais! dit une voix douce et insinuante.

— Parlez Madame, répondit le Roi, en se tournant vers Madame de Maintenon; vous ne pouvez donner que de bons avis.

— Quoi! si je n'approuvais pas celui qu'on propose à Votre Majesté, elle penserait...

— Que vous pouvez en offrir un meilleur, interrompit le Roi, du ton le plus affable.

— Eh bien, puisque Votre Majesté m'y encourage, je lui dirai que ce serait compromettre son autorité que de l'employer à combattre le plus formidable de tous les sentimens, l'amour pur, l'amour vertueux au désespoir, et que, dans l'excès de douleur où se trouve en ce moment Mademoiselle, loin de s'en effrayer, elle accepterait avec une joie féroce tous les châtimens qu'on ajouterait à son supplice.

— Ainsi donc, reprit vivement le Roi, vous pensez qu'il n'est aucun moyen de dompter cet entêtement fatal?

— J'en sais un, Sire, mais un seul!

— Ah! dites-le par grâce!

— Nulle crainte, nul intérêt personnel ne peuvent agir sur une âme passionnée; mais on en obtient tout au nom des intérêts de ce qu'elle aime. Persuadez, Sire, à la jeune princesse, que sa résistance vous indisposera contre Monseigneur. Qu'elle sache bien que vous l'en accuserez; qu'il en peut résulter pour lui les plus grands malheurs, et vous la verrez tomber à vos pieds pour obtenir la grâce de Monseigneur le Dauphin, et se condamner elle-même au sacrifice qu'elle vous refuse aujourd'hui.

— Madame a raison, s'écria le Roi; puis, s'approchant de madame de Montespan, il ajouta de manière à n'être entendu que d'elle. Elle a raison de croire à tous les miracles du dévouement.

— Il est sans doute fort beau de compter sur les sentimens généreux; dit madame de Montespan avec ironie; mais ils ne sont pas aussi communs à la cour que dans les romans de Mlle Scudéri; et d'ailleurs, il ne s'agit pas ici d'obtenir un sacrifice personnel; il est tout fait, puisque Mademoiselle renonce à tous les biens de ce monde pour se retirer dans un couvent. Comment lui demander, au nom du ciel, de ne pas se consacrer à Dieu?

— Je comprends, reprit Mme de Maintenon, qu'en se mettant à l'abri sous l'autel, la princesse soit plus difficile à atteindre, et qu'ainsi protégée, elle se sente assez forte pour résister même à la volonté du Roi. Si pourtant Sa Majesté chargeait de cette mission un homme habile! M. Bossuet, par exemple, je pense qu'il pourrait réussir.

(La suite à Lundi).

— Vous plaisantez, dit Madame de Montespan. Quoi! charger un évêque d'empêcher une jeune fille de se faire religieuse! la détourner de sa vocation, lui prouver qu'elle doit sacrifier son salut à l'ennui d'aller se damner en Espagne! cela n'est pas proposable.

— Il est certain que, présentée de cette manière, il n'accepterait point la mission, reprit Mme de Maintenon; mais si l'on prouve à M. Bossuet que c'est rendre un important service, au Roi et à la France, que d'enlever Mademoiselle au cloître, pour la placer sur le trône d'Espagne, je ne doute pas qu'il y parvienne. Vous savez qu'il a des paroles irrésistibles.

— Il est certain qu'on peut tout attendre de la souplesse de son génie, dit la marquise.

— Et du pouvoir de sa raison, reprit Mme de Maintenon.

— Faites prévenir M. Bossuet que je le recevrai demain avant la messe, dit le Roi, en se levant, au gentilhomme de service. Puis, portant sur Mme de Maintenon un regard plein de reconnaissance, il se retira.

XIV.

La princesse Marie-Louise, fatiguée d'une longue insomnie, succombant à une oppression continuelle, était venue respirer l'air pur du parc de Saint-Cloud. Assise sous ces mêmes ombrages où sa mère avait rêvé autrefois, elle évoquait son souvenir pour l'aider à supporter dignement toutes ses peines. Un livre saint était ouvert là, sur le banc à côté d'elle; ses yeux s'y fixaient souvent, mais sa pensée en était distraite, malgré tous ses efforts pour l'y ramener sans cesse; car elle était de bonne foi dans son désir de vouer son âme au Seigneur.

L'abandon où elle se voyait, ajoutait encore à la ferveur de sa conversion. Nul souvenir de M. le Dauphin n'était venu la consoler dans cette triste circonstance; il n'avait tenté aucun moyen de l'instruire de ce qui lui faisait éprouver la perte de leur commune espérance, et cependant il ne pouvait douter du désespoir de Marie-Louise. Elle ajoutait à toutes ses douleurs le tourment, plus cruel encore, d'accuser ce qu'on aime; puis elle s'appliquait à le justifier. — On lui laisse ignorer, pensait-elle, le sacrifice impie, impossible qu'on exige de moi. Dans cette prison qu'on appelle la cour, où chaque prince a son geôlier, qui ne lui laisse rien parvenir de ce qu'il n'a pas ordre de lui apprendre; où la victime qu'on doit frapper n'est jamais avertie du coup qu'on lui prépare; où nulle voix amie ne vous arrête au bord du précipice, où vous souriez encore, quand vous êtes déjà l'objet de la pitié de tout le monde; qui oserait lui dire qu'en ce moment, son père, son Roi, dispose de ma vie, de mon bonheur, du sien; qu'on nous sépare à jamais.

C'est au moment où elle se livrait avec le plus de confiance à toutes ces suppositions, que la maréchale de Clérembault vint avertir Mademoiselle, que monseigneur l'évêque Bossuet était au château, et faisait demander à Son Altesse l'honneur de l'entretenir un instant.

Bossuet, après avoir été le précepteur de M. le Dauphin, était resté son ami, son guide; il savait mieux que personne lire dans ce cœur timide, où la crainte de manquer au devoir, avait tout le fanatisme qui s'attache d'ordinaire à l'honneur; et Mademoiselle allait apprendre de lui ce qu'elle pouvait espérer des sentiments de son cousin; aussi s'empressa-t-elle de se rendre dans le salon où l'attendait le célèbre prédicateur.

En voyant entrer la princesse, celui-ci ne put se défendre d'un mouvement de surprise; elle le remarqua et dit: — Vous me trouvez bien changée, n'est-

Voir les feuilletons des 25, 26, 27, 28 Février, 1, 2, 3, 4 et 5 Mars.

ce pas? Cette pâleur vous rappelle ma mère! Ah! plût à Dieu que je mourusse ainsi qu'elle, tout-à-coup, dans ce même palais! et bénie comme elle par vos saintes mains!

— De semblables vœux sont indignes d'une âme chrétienne, dit le prélat, et Votre Altesse a trop de piété pour n'en pas rougir. Mais ce n'est point un sermon que je viens lui faire; je viens au nom d'un prince qui la chérit; d'un prince, le modèle de ceux que leur naissance appelle à régner, qui, plaçant la soumission filiale au premier rang de toutes les vertus, veut lui en donner l'exemple.

— Ainsi, Monseigneur approuve l'alliance qui rompt à jamais celle que le Roi avait projetée depuis si longtemps! dit Mademoiselle avec amertume.

— On approuve rarement ce qui afflige, reprit M. de Bossuet; mais plus un sacrifice est grand, plus une âme noble et pieuse trouve de force pour l'accomplir. Monseigneur avait mis ses plus chères espérances dans le bonheur de vivre près de Votre Altesse; l'intérêt de l'état en ordonne autrement. Est-ce à l'héritier du trône, au prince, dont le premier serment, en prenant le sceptre, est celui d'immoler sa vie même, à la gloire, au bonheur de ses sujets; est-ce à un fils de France à résister aux désirs éclairés d'un roi, à la volonté sacrée d'un père?

— Plus d'espoir! dit Mademoiselle d'une voix étouffée.

— Plus d'espoir? répéta Bossuet d'une voix vibrante. Et quelle plus belle occasion, Dieu vous offrira-t-il jamais d'espérer en sa bonté divine? Par quelle plus sublime épreuve tentera-t-elle jamais votre vertu, votre courage? Pensez-vous que le ciel soit ingrat pour une telle abnégation de vous-même? Non, le père céleste se plaît à regarder les pieux sacrifices des âmes pures. Et comme il sait leur préparer leur croix, il y mesure aussi leur récompense (1).

— Ah! je n'attends plus du Ciel que le repos de la tombe; mais peut-être le reste d'une vie, toute consacrée à la prière, m'attirera-t-elle de lui le seul bien que j'envie.

— Le Seigneur ne peut récompenser qu'un sacrifice réel, reprit l'évêque, et non la résolution vaine d'un dépit momentané. Ce n'est pas lui qu'on trompe sur les motifs d'une brusque conversion. Si vous tentez d'entrer dans la maison de Dieu, le cœur encore plein de sentimens profanes, sa voix tonnante vous repoussera comme indigne, et si sa clémence daignait vous accueillir, lui rendrez-vous compte des dispositions que vous lui apportez? Irez-vous, en proie à des regrets qui l'offensent, porter le trouble parmi son troupeau, émouvoir de vos larmes ces chastes sœurs, tout à l'amour divin, et mêler vos soupirs à leurs saintes prières? Non, la religion même vous défend de violer son asile, avant que le temps et la pénitence aient délivré votre âme de sa chaîne terrestre.

— Quoi! ce dernier secours, ce refuge offert à tous les malheureux, il m'est refusé, s'écrie la princesse! Le ciel, si miséricordieux pour le péché, pour le crime, serait sans pitié pour moi, qui ne l'ai point offensé? Oh! mon Dieu! que devenir? A qui demander protection? Où me réfugier?

— Dans le devoir, reprit l'évêque; pour les princes, le devoir, c'est la loi de Dieu. Ils ne peuvent s'y soustraire sans crime, et l'obéissance à l'autorité est le plus sacré de tous. C'est que le roi, à qui la Divinité confie le pouvoir suprême, ne doit l'employer qu'à la gloire et à l'intérêt de ses peuples.

Pensez-vous, princesse, que ce roi si bon, si plein de tendresse pour sa famille, se décidât à vous affliger, à désoler son fils, si des motifs impé-

(1) Bossuet, oraison funèbre de Marie-Thérèse.

rieux ne l'y obligeaient! si l'état, épuisé par une longue guerre, ne risquait pas de succomber à une nouvelle; si du sacrifice de votre main ne dépendait pas le repos de l'Europe? Sans doute, avec plus d'adresse, de prudence, les ambassadeurs auraient pu se ménager une ressource en cas d'un refus de votre part; mais comme de semblables refus ne sont pas supposables, et qu'il ne peut venir à la pensée de personne que la volonté de Louis XIV, cette volonté si puissante, même dans l'étranger, trouve ici quelque obstacle, ils ont avancé les négociations de manière à ne pouvoir reculer. Il faut s'allier ou se battre, et le ciel veut que Votre Altesse soit en ce moment l'arbitre du sort de deux grandes nations, comme le fut autrefois cette vertueuse Reine, cette seconde mère qui vous donne chaque jour l'exemple d'une pieuse résignation. Avec quelle application, avec quelle tendresse Philippe IV, son père, ne l'avait-il pas élevée!... On la regardait en Espagne, non comme l'infante, mais comme un infant; car c'est ainsi qu'on y appelle la princesse reconnue pour l'héritière de tant de royaumes. Dans cette vue on approche d'elle tout ce que l'Espagne a de plus vertueux, de plus savant. Philippe l'élève ainsi pour ses états. Mais il y a dans le ciel des mesures qu'il ne peut rompre, et Dieu qui nous aime, la destine à Louis XIV (1). Alors cette illustre princesse, destinée au bonheur de régner sur le peuple qui l'a vue naître, au bonheur, plus doux encore, de vivre près de sa famille, entourée des objets de ses premières affections, Marie-Thérèse est tout-à-coup choisie par Dieu pour réconcilier deux nations ennemies. La voix d'un père lui ordonne de renoncer, pour obtenir la paix, à son trône et à sa patrie. Elle pleure, mais elle obéit; de sa soumission naissent aussitôt tous les biens de la terre; le sang cesse de couler, la prospérité revient, les félicitations l'accablent, et même avant d'avoir trouvé la récompense de son sacrifice près de l'époux qui l'attend, elle se sent consolée par les bénédictions dont la comblent et la France et l'Espagne. O vous, princesse, qui avez l'honneur de lui appartenir, ferez-vous moins qu'elle pour le salut de votre pays, pour la gloire d'un roi et l'amour d'un père?

(1) Oraison funèbre de Marie-Thérèse, p. 82.

A ces mots, un torrent de larmes s'échappa des yeux de Marie-Louise, et le prélat, ému lui-même de l'effet qu'il produisait, s'écria, avec l'enthousiasme d'un missionnaire:

— Béni soit le Seigneur, qui donne à ma voix l'accent de la voix maternelle!... Oui, cette auguste princesse dont j'ai reçu ici le dernier soupir, dont j'ai vu la main défaillante chercher encore en mourant de nouvelles forces, pour appliquer sur ses lèvres le signe de notre rédemption, cette femme pieuse dont les dernières paroles ont été pour vous et pour Dieu, c'est elle qui vous parle par ma bouche, c'est elle qui vous supplie de céder au devoir comme elle s'est résignée à la mort, sans murmure et sans plainte. Ecoutez ses conseils, soyez docile à ses commandemens, et rendez-vous digne, par votre soumission, de la place que Dieu lui permet de vous garder près d'elle.

Frappée comme de l'apparition d'un fantôme, croyant entendre la voix de sa mère, Marie-Louise tombe à genoux, lève ses bras vers le ciel et fait le serment d'obéir.

Alors le prélat la bénit au nom du Tout-Puissant, lui promet le bonheur des élus, la palme du martyre, et la quitte aussitôt pour aller chercher près du Roi le prix de son triomphe.

XV.

Lorsque la princesse ne fut plus contenue par la présence de Bossuet,

lorsqu'un profond silence eut succédé au retentissement de cette voix éloquente, elle retomba dans l'accablement du patient qui, après avoir entendu son arrêt; attend l'accomplissement de sa sentence. Elle s'étonna d'avoir promis plus que son courage ne pouvait accorder. Des idées, des moyens d'appuyer sa résistance lui revinrent en foule à l'esprit; elle se reprocha de ne les avoir point fait valoir, d'avoir si faiblement combattu, et le regret du serment arraché à sa piété filiale, se tournant en remords, elle résolut d'aller se jeter aux pieds du Roi et de l'implorer pour qu'il la relevât de ce serment coupable.

Le lendemain, jour de la Fête-Dieu, elle revêtit son grand habit de cour; et se soutenant à peine, son beau visage flétri par les larmes, elle suivit Madame à St-Germain. A peine futelle entrée dans la grande galerie, que tous les regards se fixèrent sur elle.

— Voilà l'effet de l'éloquence de M. Bossuet disait l'un.

— Dites plutôt celui des brillans d'une couronne, disait un autre.

— Qui peut résister à sa voix tonnante?

— Qui peut résister aux séductions d'un trône?

— J'étais bien sûr qu'elle finirait par entendre raison.

— On y regarde à deux fois avant de refuser un royaume.

— Mais demandait un troisième, comment Monseigneur s'arrange-t-il de ce mariage? Il aimait beaucoup sa cousine.

— Oh! les femmes ne lui manqueront pas, soyez tranquilles; et sans doute on a déjà choisi celle qui doit le consoler.

— Il ne sera pas facile de lui en trouver une aussi belle.

— Si on lui en donne une laide, il aura toujours la ressource de faire comme...

— Chut! on peut vous entendre, et rien n'est si dangereux que de dire ici ce que tout le monde pense.

— Il suffit.

— On prétend que Mademoiselle n'a pas reçu Monseigneur depuis que le sort, barbare comme un tyran d'opéra, a résolu de l'en séparer pour jamais.

— Tant mieux, cela nous vaudra une scène intéressante lorsqu'ils vont se rencontrer. Depuis la prise de voile de Mme de la Vallière, on ne voit plus rien de romanesque à la cour. Le scandale y tourne tout de suite à la monotonie, et nous aurions besoin de quelque beau désespoir pour nous désennuyer.

Sans entendre ces sots discours, Mademoiselle, importunée de l'attention obstinée que l'on portait sur elle, pria Madame d'entrer dans le salon attenant au cabinet du Roi. Elles n'y furent pas longtemps sans voir arriver les pages et les gentilshommes de service qui précédaient Sa Majesté, le Roi parut; au moment où il s'approchait de la princesse pour la saluer, et lui adresser quelques paroles affectueuses, elle se précipita à ses genoux, les baigna de ses larmes, en le conjurant de la laisser vivre et mourir près de lui.

Surpris d'une action si vive, les courtisans se retirèrent discrètement dans l'autre partie du salon.

Le Roi se retourna brusquement pour s'assurer que l'ambassadeur d'Espagne n'était pas témoin de cette scène; puis, relevant sa nièce avec un mouvement qui témoignait plus de colère que de pitié: — Vous oubliez, dit-il, que M. Bossuet a reçu votre promesse; qu'il me l'a communiquée, et que vous ne pouvez y manquer sans nous faire injure à tous deux.

— Mais s'il n'est pas en mon pouvoir de la tenir, cette promesse; si je préfère la mort à....

(La suite à demain).

— Une fille de France préfère son devoir à tout, interrompit sévèrement le Roi, et vous remplirez le vôtre; puis, feignant l'attendrissement: Je vous connais, vous ne voudrez pas m'affliger, vous dont je me croyais chéri, vous pour qui j'ai toute la tendresse d'un père! De quoi vous plaignez-vous? aurais-je pu faire davantage pour ma fille?

— Non, Sire, mais pour votre nièce..

En parlant ainsi, la princesse suppliait, pleurait, s'attachait aux pas de Sa Majesté. Le Roi se dégagea d'elle et sans répondre à ses instances, il dit en plaisantant: *En vérité, Madame, une belle chose que la reine-catholique empêchât le roi très-chrétien d'aller à la messe* (1). Puis il la laissa succombant sous l'excès de son désespoir.

Madame, touchée de l'état douloureux de sa belle-fille, et jugeant convenable de ne pas le laisser voir à toute la cour, ordonna à Mme de Clérembault de ramener Mademoiselle à Saint-Cloud.

Abattue, dans cette dernière épreuve, par le regret de voir éteindre la faible lueur d'espérance qui lui restait, Mademoiselle s'enferma dans son oratoire, et chercha dans la prière le secours qu'elle accorde toujours aux âmes vraiment pieuses.

Marie-Louise commençait à ressentir un peu de calme lorsque, cherchant à relever son courage par la lecture des tourmens de la Passion, et l'image de ce long martyre, subi par le fils de Dieu avec une résignation si humble, elle s'aperçut que le fermoir de son missel était ouvert. Alors prenant le livre, elle en fit tomber un papier cacheté. Il ne portait nulle adresse. La princesse hésita à l'ouvrir; puis, entraînée moins par la curiosité que par l'assurance de ne pouvoir rien apprendre qui pût augmenter son malheur, elle le décacheta et lut ces mots:

«Je sais tout ce que vous souffrez, «je sais tout ce qui nous menace; mais «n'ajoutez pas à ma douleur celle de «vous voir braver une telle colère, et «puisqu'il faut mourir ou s'y soumet-«tre, vivez pour être, de près ou de «loin, la seule qui régnera jamais sur «le cœur de Louis.»

Il faut s'être cru abandonné un moment du ciel et de ce qu'on aime, pour comprendre le délire de joie et de désespoir qui s'empara de Marie-Louise, en relisant cet ordre à la fois si cruel et si consolant.

Le silence gardé par M. le Dauphin sur l'alliance qu'on imposait à la princesse, l'affligeait bien davantage que tous les malheurs attachés à cette union. En apprenant de lui qu'il en était aussi malheureux qu'elle, la force de supporter dignement sa triste destinée lui revint.

S'il me garde son amour, pensa-t-elle, je puis tout défier, le chagrin, l'exil, l'absence. Et comme elle se sentait en elle la puissance d'une constance à toute épreuve, elle en parait l'amour du Dauphin et se trouvait déjà trop récompensée de ses sacrifices, par l'idée qu'il en pleurait autant qu'elle.

Les moindres détails qui se rattachent à une preuve de souvenir ont de l'importance, et Mademoiselle désirait vivement savoir par quel moyen M. le Dauphin était parvenu à faire déposer ce billet dans son livre de messe. Il fallait qu'il eût quelque affidé près d'elle, et ce n'est pas pour le gronder qu'elle voulait le connaître. Mais elle n'osait faire de questions. Seulement, elle entendit Madame regretter de ne s'être point trouvée à Saint-Cloud, lorsque le prince de la Roche-Guyon y était venu en passant pour se rendre à Saint-Germain. Il savait bien, ajouta

(1) Mme de Sévigné, t. IV, p. 270.

Voir les feuilletons des 25, 26, 27, 28 *Février*, 1, 2, 3, 4, 5, 6 *et* 7 *Mars.*

Madame, que nous devions être chez le Roi aujourd'hui, et je me rappelle maintenant que je ne l'ai point vu à la chapelle avec monseigneur. L'étourdi sera arrivé trop tard, et le Roi le grondera encore. En vérité, ces jeunes princes finiront par s'attirer une disgrâce complète.

Un autre hasard apprit à Mademoiselle que le prince de la Roche-Guyon avait rencontré dans le parc Mme de Saint-Gervais, et tout lui fut expliqué.

XVI.

Ce jour-là, le Roi n'entendit pas la messe sans quelques distractions. Il en attendait la fin avec impatience pour envoyer demander M. Bossuet, et pour lui reprocher de s'être laissé abuser par l'effet de son éloquence. Au sortir de la chapelle, le Roi emmena Monsieur dans son cabinet, et lui parla avec amertume de la situation où sa fille le mettait vis-à-vis de l'ambassadeur d'Espagne, et de l'impossibilité de cacher plus longtems au marquis de Los Balbazès la résistance de Mademoiselle et les extravagances de son désespoir. — Chargez-vous de faire des excuses à l'ambassadeur, ajouta le Roi, car je ne saurais trouver une parole pour pallier une semblable injure, et je ne saurais surtout dissimuler le ressentiment que j'éprouve contre une fille ingrate, dénaturée, qui ne craint pas d'attirer les plus grands malheurs sur son pays et sa famille.

Non, il ne sera pas dit, s'écria Monsieur, que la maison d'Orléans ait mérité les malédictions de la France. Ma fille ne démentira pas le noble sang qui coule dans ses veines; sinon je la renie, et vous frémirez vous-même du châtiment que je lui réserve.

Chez les personnes faibles, la colère n'a pas de bornes; et le Roi, content de voir son frère dans l'état d'exaspération où il fallait qu'il fût pour se décider à un parti concluant, se garda bien de le retenir. Seulement il craignait que dans l'espace qu'il fallait parcourir de Saint-Germain à Saint-Cloud, la volonté de son frère ne perdît la moitié de sa force. Mais cette volonté, aiguisée par de vives inquiétudes, devait se soutenir. Seulement, lorsque Monsieur entra chez Mademoiselle, les yeux enflammés de courroux, la voix menaçante; lorsqu'il débuta par de nombreuses imprécations contre ce qu'il appelait la révolte insensée de sa fille, il la trouva si douce, si soumise, qu'il resta tout honteux de son emportement. Rien n'est plus pénible aux caractères endurans et paresseux que de s'animer inutilement, et de faire de l'autorité en pure perte.

— Je vous dois ma vie, vous en pouvez disposer, avait répondu la princesse avec une tranquillité déconcertante.

Mais le prince, dont la colère préméditée ne pouvait s'éteindre si vite, continua :

— Ainsi, vous me traitez en père barbare, qui veut immoler son enfant à son ambition? mais est-ce donc moi qui régnerai en Espagne? Est-ce moi qui disposerai des trésors amassés par Charles-Quint et des richesses du Nouveau-Monde? Est-ce moi qui recueillerai les bénédictions qui vous attendent de toutes parts, en reconnaissance de la paix qu'assure ce mariage. Non; vous seule aurez le profit d'une si grande alliance, et l'on ne se doutera jamais de la peine qu'elle m'aura coûtée et des injustes reproches qu'elle m'attire de votre part.

— Je jure de ne vous en adresser jamais, interrompit Marie-Louise. Avant de me sacrifier à la politique du Roi, avant d'épouser un prince que je ne connais point, qu'il m'est impossible d'aimer, parce que j'en aime un autre; avant de signer mon exil éternel et la renonciation à tous les biens qui m'attachent à la vie, j'ai tenté tous les mo

yens d'échapper à ce triste sort. Nul ne m'a réussi. Ainsi l'a voulu le ciel. Eh bien! que sa volonté soit faite. Je ne demande pour prix d'une résignation, dont le Seigneur connait seul l'étendue, qu'un peu de pitié pour mes larmes et quelque délai pour obtenir de moi la force de les cacher.

— Ah! ce n'est pas avec moi qu'il faut les contraindre, s'écria Monsieur, passant tout-à-coup de la colère à l'attendrissement. Crois-tu donc que je ne comprenne pas tes regrets! Va, j'en ai souffert avant toi, mais la parole du Roi était donnée, toute représentation aurait été vaine; il fallait obéir et même le remercier de placer sur ta tête la plus riche couronne du monde.

Alors Monsieur se mit à énumérer tous les avantages d'une position si élevée; il alla jusqu'à vanter la cour d'Espagne de n'avoir rien perdu de la pompe ni de l'étiquette établies par Charles-Quint, sorte de mérite si grand aux yeux de ce prince qu'il ne croyait pas, de bonne foi, qu'on pût s'ennuyer là où la prééminence était un culte, et l'étiquette une occupation de tous les esprits et de tous les momens.

La princesse le laissa dire sans l'écouter. Que lui importaient les détails des compensations qui n'en seraient pas pour elle; mais elle fut tirée de sa rêverie par le nom du marquis de Los Balbasès, que Monsieur la suppliait de recevoir dès le lendemain, tant l'ambassadeur était impatient de faire parvenir sa réponse au Roi son maître.

Cette audience allait sceller l'arrêt porté contre la princesse; le frémissement qui s'empara d'elle, en se résignant à l'accorder, lui prouva l'espoir involontaire, insensé même qu'elle conservait encore d'échapper au trône d'Espagne. Quand on a la conscience de ne s'être attiré par aucun tort un malheur accablant, il est naturel d'espérer de la justice divine quelque miracle pour nous en délivrer. Il faut avoir épuisé les injustices du sort, pour s'en consoler par la foi des récompenses à venir.

Sans y croire, sans même oser le désirer, Marie-Louise pensait qu'un obstacle, un événement imprévu pouvait amener une rupture entre le Roi de France et le Roi d'Espagne. Son hésitation même à consentir à son mariage devait avoir offensé Charles II, il pouvait se montrer susceptible et dédaigneux par dépit. Mais quand elle aurait chargé son ambassadeur de lui annoncer que rien ne s'opposait à son union avec elle, tout serait fixé. Accablée sous le poids de cette idée, elle tenta d'éloigner ce moment décisif. Elle ne put rien gagner sur ce point.

Le Roi avait déclaré à son frère que le marquis de Los Balbasès serait reçu le lendemain par Mademoiselle, voulant avoir la réponse à sa proposition de la bouche même de la princesse; et Monsieur, que l'amour du cérémonial dominait en dépit des intérêts les plus graves, fit appeler les grands officiers de sa maison et toutes les femmes de Mademoiselle, pour assigner à chacun d'eux la place et le costume qu'il devait avoir dans cette solennité. Il se fit même représenter la robe de cour que porterait la princesse; il ordonna d'y ajouter des nœuds de diamants, et dit que ce serait l'occasion de porter le riche collier de perles donné à feue Madame par le Roi son frère, et dont Mademoiselle avait hérité.

Dans l'esprit de Monsieur, le plaisir d'être ainsi parée devait beaucoup diminuer les regrets de sa fille; on ne peut le blâmer. Il la jugeait d'après tant de femmes de la cour, qu'il voyait journellement sacrifier plus encore à la vanité d'un titre ou d'une parure qu'envieraient leurs rivales; et dans son orgueil, l'honneur de s'entendre dire *Votre Majesté*, lui semblait un bonheur capable de compenser tous les regrets du cœur le plus sensible.

La princesse passa toute cette nuit à s'ordonner le courage nécessaire pour accomplir ce qu'on exigeait d'elle. Dès huit heures, ses femmes entrèrent joyeuses dans sa chambre, apportant chacune une partie du vêtement qui devait l'embellir. Elles se racontaient entre elles les préparatifs ordonnés pour éblouir, de sa magnificence, l'ambassadeur d'Espagne. L'idée de l'honneur présent ne laissait point penser à la séparation à venir. Et tout le palais de Saint-Cloud était dans la joie de voir cette jeune et belle princesse, si digne d'une couronne, recevoir le prix dû a sa beauté, à sa naissance et à ses vertus. Elle seule était triste, mais on mettait son air abattu sur le compte de sa modestie, et personne, excepté Mme de Saint-Gervais, ne pensait à la plaindre.

C'était le 2 juillet 1679. Le marquis de Los Balbasès, ambassadeur extraordinaire du roi d'Espagne, après avoir montré au Roi la lettre du Roi son maître, et avoir reçu le consentement de sa majesté au mariage de sa nièce avec le Roi-Catholique, vint à Saint-Cloud saluer Monsieur et Madame, et recevoir aussi leur consentement; puis étant conduit par leurs altesses vers Mademoiselle, il lui présenta respectueusement la lettre de son maître; elle la prit en tremblant, et donna sa main à baiser à l'ambassadeur. C'était la réponse ordonnée par l'étiquette.

Alors le marquis de Los Balbasès prononça quelques phrases préparées, sur le bonheur de son Roi et sur la joie qu'un si beau jour allait répandre dans toutes les Espagnes; après quoi il fut reconduit par leurs altesses jusqu'au dernier salon.

Pendant ce court trajet, il apprit à Monsieur que le Roi venait de commander au chancelier de France, au maréchal de Villeroy et à ses ministres, les sieurs Colbert et de Pomponne, de dresser les articles du contrat de mariage.

XVII.

Mademoiselle, s'avouant l'impossibilité de cacher l'excès de sa tristesse aux yeux de toute la cour, dit à son père qu'elle désirait se préparer, par quelques jours de retraite, au grand acte qu'elle allait accomplir, faveur qui lui fut accordée, et qui la dispensa d'assister à la réception du baron de Rechberg, envoyé extraordinaire de Bavière. On faisait beaucoup de conjectures sur le motif de l'audience que, dès le lendemain, le baron obtint du Roi.

Le soir, il y eut fête à Saint-Germain; monseigneur le Dauphin n'y vint point: on le dit retenu par un rhume accompagné d'une fièvre violente. Le Roi et la Reine allèrent le voir plusieurs fois. Les courtisans remarquèrent qu'au retour de ces visites, le Roi avait l'air sombre, mécontent, et que la Reine avait les yeux rouges. Tous ces détails avaient été donnés à Madame devant la princesse Marie-Louise, par la maréchale de Grancey (1). Avec quel intérêt ils furent écoutés et commentés par Mademoiselle! Qu'il y avait de douleur et de consolation à savoir le Dauphin affligé et souffrant du même malheur qui la désespérait! Il se serait mêlé moins de douceur à sa peine, si la princesse avait pu deviner que le ressentiment avait une grande part dans l'affliction du prince. Livré à toutes les inconséquences d'un cœur amoureux, oubliant sa prière à Marie-Louise, il ne lui pardonnait pas d'y avoir cédé. Oubliant la terreur que lui inspirait à lui-même la moindre parole du roi, il s'indignait à l'idée que sa cousine ait pu fléchir devant les plus cruelles menaces; son injustice allait jusqu'à lui reprocher d'avoir cru à sa sincérité, lorsqu'il la suppliait, au nom de leur amour, de ne pas attirer sur elle et sur lui les effets de la sainte colère d'un roi et d'un père. Enfin il l'accusait, il l'appelait parjure, ambitieuse, et, dans son injuste dépit, il ne pensait qu'au moyen de lui témoigner, fut-ce même devant toute la cour, son mépris et son indignation.

(La suite à demain).

(1) Gouvernante des enfans de Madame.

Encore émue d'une chaste indignation, justement blessée de l'admiration dédaigneuse de la favorite, Mlle de Fontanges exprima en fort bons termes les sentimens que ce mélange de choses flatteuses et outrageantes lui faisait éprouver; et Mademoiselle s'étonna de la réputation établie sur le manque d'esprit de Mlle de Fontanges. La princesse, trop jeune pour l'avoir observée, ignorait cette ruse habituelle de l'envie, qui ne consent à reconnaître la beauté dans une personne qu'à condition de l'affubler de l'infirmité où du ridicule qui en doit détruire le prestige.

Dans la disposition d'âme où se trouvait Mademoiselle, les pleurs d'une jeune personne belle et malheureuse devaient la toucher sensiblement. Elle tenta de la consoler, en lui parlant de malheurs plus cruels que le sien; et de cette confiance mutuelle naquirent deux sortes d'amitiés, l'une protectrice, et l'autre respectueuse qui durèrent secrètement jusqu'à la mort, en dépit de l'absence et des événements qui devaient le plus s'y opposer.

Mlle de Fontanges, en pleurant ainsi sur la manière blessante dont elle avait été présentée au Roi par Mme de Montespan, ne se doutait pas de l'effet que sa beauté avait produit sur le cœur de Louis XIV; et la puissance de Mme de Montespan paraissait si bien établie, elle avait résisté à l'apparition de tant de beautés rivales, de tant d'attaques en tous genres, que chacun la croyait invincible.

Cependant le Roi venait plus souvent à Saint-Cloud; mais l'on attribuait ses fréquentes visites à ses soins, ses déférences pour la future reine d'Espagne, et au désir qu'il avait de maintenir et de surveiller lui-même la conduite de sa nièce.

C'est une faculté réservée aux âmes d'élite, que de pouvoir oublier leurs peines en s'occupant à soulager celles des autres. Mademoiselle, sans espoir de rien obtenir de la pitié du Roi en sa faveur, imagina de l'intéresser au sort de M^le^ de Fontanges, en lui racontant les malheurs de sa famille, et les larmes qu'elle lui avait vu répandre au retour de la chasse où elle avait accompagné Madame.

Il fallait toute l'innocence de Mademoiselle pour n'être point frappée du feu qui brilla tout-à-coup dans les yeux du Roi, au nom de Mlle de Fontanges, et de l'empressement qu'il mit à rapprocher son fauteuil de la chaise de la princesse, pour la questionner tout bas sur le compte de sa belle protégée.

Elle n'avait que du bien à en dire, et elle se vit écoutée avec tant d'intérêt, qu'elle crut pouvoir hasarder une demande d'un grand prix pour elle. Il s'agissait de faire inscrire le nom de Mlle de Fontanges sur la liste des femmes qui devaient accompagner à Madrid la jeune reine d'Espagne.

A cette proposition, le Roi fit un mouvement involontaire, et se récria sur l'impossibilité d'ajouter une personne de plus à celles désignées pour la suivre, il dit qu'il serait d'autant plus inconvenant d'en augmenter le nombre, que le Roi d'Espagne ne les souffrirait point à sa cour; que le premier devoir d'une reine était de s'entourer des femmes titrées du pays où elle allait régner, et de ne garder près d'elle qu'une ou deux personnes de son service, venues à sa suite.

— Quoi! pas même une amie! dit la princesse d'une voix oppressée; et le Roi, la voyant prête à pleurer, se leva et marcha vers l'autre bout du salon, où se trouvait Mlle de Fontanges.

Il la gronda du ton le plus gracieux, de ne lui avoir pas fait savoir plus-tôt les malheurs de fortune éprouvés par sa famille, et l'autorisa à partager avec elle la pension qui lui était accordée

Voir les feuilletons des 25, 26, 27, 28 Février, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9 Mars.

à dater de ce jour. Puis, ne lui laissant pas le temps de le remercier, il la questionna affectueusement sur l'emploi de ses journées dans le vieux château de ses pères et s'amusa beaucoup de la naïveté de ses réponses. Il alla même jusqu'à lui demander si nul châtelain de son voisinage n'avait jamais tenté de lui plaire.

— Excepté deux vieilles parentes, le curé et le chapelain, personne ne venait au château, répondit-elle.

— Quoi! personne ne vous a jamais dit à quel point vous étiez belle?

Mlle de Fontanges baissa les yeux pour toute réponse.

— On ne vous a jamais parlé du trouble qu'on ressent à votre vue, ajouta le Roi en baissant la voix?

— Jamais, dit-elle avec une candeur ravissante.

— C'est à nous qu'il était réservé de vous l'apprendre; ah! j'en rends grâce au ciel, reprit le Roi en lançant sur elle un regard brûlant. Puis, revenant près de Madame, il la supplia de ne pas manquer au rendez-vous de chasse qui aurait lieu le lendemain dans les bois de Marly.

XIX.

Dès que le Roi fut parti, Mademoiselle alla se renfermer chez elle, où Mlle de Fontanges vint bientôt la rejoindre, toute joyeuse des bienfaits du Roi pour la pauvre famille des Scorailles, et non moins reconnaissante du soin de sa bienfaitrice à lui attirer la protection du Roi.

— En vérité, dit-elle, je ne m'attendais pas à voir sitôt la prédiction s'accomplir; car Votre Altesse saura que j'ai fait, l'an passé, un songe dans lequel je me voyais élever sur une haute montagne; puis, éblouie par un nuage resplendissant, qui s'évanouit tout-à-coup et me laissa dans une obscurité profonde, et respirant à peine comme si je venais d'être précipitée dans un abîme. Tourmentée par le rêve dont je ne pouvais chasser le souvenir, je le confiai à mon confesseur. — Prenez bien garde à vous, me dit-il d'un air inspiré. Cette montagne est la cour de Louis XIV. Vous y parviendrez à un grand éclat; mais cet éclat sera de fort courte durée. Si vous abandonnez Dieu, il vous abandonnera, et vous tomberez dans d'éternelles et profondes ténèbres. La fin de cette prédiction ne me fait point peur, ajouta Angélique; car je suis bien sûre de ne jamais abandonner Dieu.

Elle était de bonne foi dans cette assurance. Mais que les séductions d'un roi ont d'empire, même sur une âme pure!

— Trois jours après l'explication de mon rêve, j'en vis réaliser le commencement, continua Mr de Fontanges, par une lettre de la duchesse d'Arpajon, qui m'envoyait chercher pour me placer ici. En arrivant à la cour, je me dis, voilà bien le nuage resplendissant qui m'avait éblouie en songe, et les bontés du Roi, les vôtres, ne me promettent-elles point déjà plus de bonheur que je n'aurais jamais osé en espérer!

La princesse, sans croire aux devins et aux sorciers aussi aveuglément que son père, avait cette superstition dont les âmes tendres, les esprits rêveurs ont peine à se défendre. Bien qu'elle regardât son sort comme fixé irrévocablement, elle exprima le désir de consulter quelqu'un de ces prophètes dont le supplice de La Voisin n'avait point refroidi le zèle. Monsieur avait souvent cité devant elle la science du chevalier de Jant, qui expliquait d'une façon surprenante les centuries du fameux Nostradamus, et trouvait dans ses prédictions, incompréhensibles au vulgaire des lecteurs, non-seulement la destinée des empires, mais celle de toutes les personnes qui consultaient ce grand docteur.

Le chevalier de Jant était parent de

Mme de Saint-Gervais; il venait assez souvent la voir, et c'est par ses soins qu'il était parvenu à montrer à Bontems, le valet de chambre du Roi, son interprétation de la centurie sur les conquêtes de Louis XIV, et les longues années que le destin accordait à ce grand monarque. Il fut donc décidé qu'à la requête de Mlle de Fontanges seule, Mme de Saint-Gervais engagerait le chevalier de Jant à se rendre un matin, avant le lever de Madame, dans le pavillon qui dominait les hauteurs du parc de Saint-Cloud; et que la princesse et son amie viendraient, toutes deux masquées, pour le consulter lui et ses livres prophétiques.

Cela convenu, la princesse revêtit la robe que portait depuis quelques jours Mme de Saint-Gervais, et le visage caché sous un masque, elle prit le bras de Mlle de Fontanges; toutes deux se rendirent dans le pavillon. Mme de Saint-Gervais les suivait à quelque distance, encapuchonnée de manière à n'être point reconnue; elle s'assit sur les marches du pavillon, et les deux jeunes masques entrèrent.

Le chevalier de Jant était là, qui lisait en les attendant; il était tellement captivé par sa lecture qu'il ne s'aperçut pas de leur arrivée.

C'était un homme vieilli par les veilles plus que par les années, d'une figure grave et noble, dont le regard fixe semblait attaché sur une pensée unique et ne rien voir de ce qui l'entourait. Tout en lui annonçait un fanatique consciencieux, un rêveur de bonne foi. En effet, Mr de Jant croyait à Nostradamus comme à Dieu; c'était pour lui le prophète des temps modernes. Le chevalier prétendait avoir la clé de son langage mystique, acquise par douze ans d'étude; et plusieurs faits historiques et particuliers étant venus justifier le système explicatif du chevalier, il se regardait comme le truchement chargé par la Divinité d'apprendre aux hommes les grandes vérités prédites dans le livre de son prophète.

— Pardonnez-nous, monsieur, de vous déranger ainsi de vos études, dit Mlle de Fontanges, désirant interrompre la méditation qui se prolongeait.

Alors le chevalier sort brusquement de son rêve, se confond en excuses de n'avoir point vu entrer ces dames, et croyant s'adresser à Mme de Saint-Gervais, il lui demande si elle est bien déterminée à entendre la vérité, toute la vérité, que renferment ces livres, ajoute-t-il en montrant la vieille édition des centuries de Nostradamus, les prédictions d'Olivarius, et plusieurs livres latins qui traitent des signes symboliques et de l'explication des songes.

Mademoiselle inclina la tête en manière d'approbation, n'osant parler de peur d'être reconnue.

Mlle de Fontanges qui n'avait pas la même crainte, répondit qu'elles voulaient savoir la vérité tout entière.

— C'est que je ne la fais point, dit le chevalier, je la lis; et Dieu seul sait si elle doit jeter la joie ou le désespoir dans l'âme de ceux qui la veulent connaître.

Ces paroles dites d'une voix sombre, inspirent une sorte d'effroi à Mlle de Fontanges, elle questionne des yeux la princesse qui lui dicte à voix basse sa réponse.

— Nous demandons la vérité, si cruelle qu'elle puisse être, dit-elle.

Alors M. de Jant prend un stylet d'ivoire à poignée de cuivre ciselée, et le présente à la princesse, en lui disant de l'enfoncer au hasard entre les feuillets du vieux livre qu'il tenait fermé. Puis, ouvrant le livre à l'endroit marqué par le stylet, il lit à haute voix les versets inscrits sur la page. Ces quatrains, d'un sens très-obscur par lui-même, et de plus écrits en vieux langage, paraissent inintelligibles à la princesse et à sa compagne.

Ces mots seuls frapppent leurs oreilles:

Entre Bayonne et Sainct-Jean de Lux
Sera posé de Mars la promettoire (1).
. . . .

Poignant poison et lettres au colet
Sera saisi eschappé en dangé.
. . . .

Des innocens le sang de vefve et vierge
Saints simulacres trempés en ardent cierge.
. . . .

Mort conspirée, viendra en plein effet
Charge donnée et voyage de mort.

Ici le chevalier lève les bras au ciel, le livre tombe, et l'interprète de l'oracle reste anéanti sous le poids des événemens funèbres que lui révèlent ces mots incohérens.

— Parlez sans crainte, dit la princesse; ces paroles de poison, de mort, n'ont rien qui m'effraie.

— Je ne suis pas si courageuse, moi, dit Mlle de Fontanges; si vous lisez là dedans ma mort prochaine, ne me le dites point.

— A votre place je penserais de même, reprit Mademoiselle; quand il est permis d'aimer et d'être aimée, on doit craindre la mort.

— Aimée! s'écria le prophète; et qui le sera jamais plus que vous! Alors, répétant des mots que lui seul comprenait, il en tira pour conséquence que l'inconnue dont la main avait été chercher sa destinée parmi toutes les prédictions de Nostradamus, serait l'objet de trois amours funestes: l'un désespéré, le second impossible; le troisième, plus fatal encore, coûterait la raison à l'infortuné qui en serait atteint.

— Assez, dit la princesse saisie d'effroi, assez. . .

Mais le chevalier ne l'entendit pas. Tout à son exaltation prophétique, terrifié lui-même par l'horreur des événemens que les centuries lui révèlent:

— Où courez-vous? s'écrie-t-il d'une voix étouffée... Les monstres!... beauté, sceptre, jeunesse, vertu... Rien ne pourra les fléchir... Restez ici... oh! restez!...

Et le chevalier se couvre les yeux de ses tremblantes mains, comme pour échapper au tableau dont la vue le glace d'épouvante.

La princesse pâlit et tremble... Mlle de Fontanges feint de sourire des paroles sinistres, des gestes tragiques de l'oracle, et veut attirer son attention sur elle pour le détourner de ses idées lugubres; mais il la repousse avec violence, et s'écrie en fermant le livre:

— Ne m'interrogez pas!

— Pourquoi cette défense?

En disant ces mots, Angélique ouvre le livre, et met sous les yeux du chevalier la page qui se présente. Les mots *fleurs*, *trésors*, *joailleries*, *contentement* brillantent cette page. Angélique en fait la remarque, en se félicitant; car elle lisait furtivement par-dessus l'épaule du chevalier. Aussitôt Mr de Jant pose sa main sur les derniers quatrains de cette page. Emportée par la curiosité, Mademoiselle de Fontanges pousse la main qui lui cache la fin de la prophétie, et le mot de poison est le seul qu'elle distingue parmi tous ceux dont le sens est inexplicable.

— Quoi!... toutes deux... empoisonnées!... dit-elle en tombant accablée sur un siége.

— Ah! gardez-vous de le croire, répond Mr de Jant, frémisssant des conséquences d'une telle prédiction, et mentant à sa foi pour amortir l'effet de ses oracles; le poison n'est sans doute ni pour vous ni pour elle; mais vous serez toutes deux témoins de tristes événemens. Soyez prudentes; n'accordez votre confiance qu'après de longues épreuves; veillez sur ceux qui vous entourent. Craignez également l'amitié où la haine d'une femme. Espérez; un rayon éclatant luit sur plusieurs phases de votre destinée; puisse-t-il vous éclairer assez pour vous sauver des piéges de l'enfer!

(*La suite à demain*).

(1) Page 436 des *Centuries de Nostradamus*, centurie huitième, quatrains 80, 82, 85, 87.